NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

30. JAHRGANG

1929

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS
ORD. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

UND

HUGO SUOLAHTI
ORD. PROFESSOR DER GERMANISCHEN PHILOLOGIE

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Godart, Adrien, L'enseignement secondaire en France 226
Jeanroy, Alfred, Études sur l'ancienne poésie provençale, IV 1
Långfors, Arthur, et *Solente, Suzanne*, Une pastourelle nouvellement découverte et son modèle 215
Nobiling, Franz, Mallarmés *Toast funèbre* auf Gautier 118
Öhmann, Emil, Das Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen 147
Petersen Dyggve, Holger, Notes critiques sur la *Vie de saint Eustache* de Dublin 113
— » —, Chansons françaises du XIIIe siècle, I: Colart le Boutellier 177
Puolakkainen, Olga, Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht 23
Sjögren, Albert, Sur un passage de la *Vie de saint Alexis* 20
Solente, S., s. *Långfors, A.*
Suolahti, Hugo, Einige Bemerkungen zu mittelhochdeutschen Texten 142

II. Besprechungen.

Audiau, J., & *Lavaud, R.*, Nouvelle anthologie des troubadours *(A. Långfors)* 260
Bédier, J., La Chanson de Roland *(A. Wallensköld)* 70
Bindewald, Helene, Die Sprache der Reichskanzlei zur Zeit König Wenzels *(H. Suolahti)* 162
Bonnerjea, B., A Dictionary of Superstitions and Mythology *(R. Riegler)* 46
Borchling, C., s. *Lasch.*
Braun, F., Briefe von R. Rask an J. H. Halbertsma *(H. Monsen)* 43
Collinson, W. E., Contemporary English *(A. Långfors)* 84
Dircks, Lili, s. *Lannert.*
Francillon, C., Un mois en France *(A. Långfors)* 256
Gamillscheg, E., Französisches etymologisches Wörterbuch *(A. Långfors)* 51
— » —, Die Sprachgeographie und ihre Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft *(E. Öhmann)* 45
Hartl, E., Die Textgeschichte des Wolframschen Parzival *(H. Suolahti)* 160
Heepe, M., Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten *(G. Schmidt)* 38
Järnström, Edw., & *Långfors, A.*, Recueil de chansons pieuses du XIIIe siècle, II *(A. Wallensköld)* 74
Jones, D., An English Pronouncing Dictionary *(A. Långfors)* .. 84
Kirkpatrick, J., Handbook of idiomatic English *(A. Långfors)* .. 84
Kjellman, H., Étude sur les termes démonstratifs en provençal *(A. Wallensköld)* 257
Långfors, A., s. *Järnström.*
Langlois, Ch.-V., La Vie en France au moyen âge, IV *(A. Långfors)* 64
Lannert, G., & *Dircks, Lili*, Der Guckkasten und andere Erzählungen *(H. Suolahti)* 166
Lasch, Agathe, «Berlinisch» *(E. Öhmann)* 44
— » — & *C. Borchling*, Mittelniederdeutsches Handwörterbuch *(H. Suolahti)* 41
Lavaud, R., s. *Audiau.*

Seite

Leitzmann, A., Kleinere mittelhochdeutsche Lehrgedichte *(H. Suolahti)* ... 161
Lenz, R., El Papiamento, la lengua criolla de Curazao *(A. Wallensköld)* ... 86
Lombard, A., Svensk-fransk parlör *(A. Wallensköld)* ... 257
Löpelmann, M., Des Franzosen gebräuchlichster Wortschatz *(A. Långfors)* ... 167
Lot, F., La Fin du monde antique et le début du moyen âge *(A. Långfors)* ... 49
Meer, M. J. van der, Historische Grammatik der niederländischen Sprache *(H. Suolahti)* ... 39
Melander, J., Étude sur l'ancienne abréviation des pronoms personnels régimes dans les langues romanes *(A. Wallensköld)* 252
Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. A. Jeanroy *(A. Långfors)* ... 57
Michaëlsson, K., Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens *(E. Staaff)* ... 51
Müller, Ewald, Vornamen als appellative Personenbezeichnungen *(P. Katara)* ... 245
Nagel, E., Marie de France als dichterische Persönlichkeit *(A Wallensköld)* ... 254
Newald, R., s *Wilhelm.*
Nyrop, Kr., Lærebog i Italiensk *(A. Wallensköld)* ... 85
Petersen, Holger, Pro exercitio, eine Auswahl deutscher Lesestücke *(A Bussenius)* ... 251
Peterson, Axel, Le passage populaire des noms de personne à l'état de noms communs dans les langues romanes *(P. Katara)* .. 253
Rask, R., s. *Braun.*
Romanische Bibliothek, V, VI & XXIV *(A. Långfors)* 81
Roumiguière, Hélène, Le français dans les relations diplomatiques *(A. Långfors)* ... 77
Sammlung romanischer Übungstexte, XIII–XVI *(A. Långfors)* ... 82
Sass, J., Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns *(H. Suolahti)* 165
Schulte-Kemminghausen, K., Die «Synonyma» Jakob Schöppers *(H. Suolahti)* ... 163
Smith, D. E., Le Comput manuel de Magister Anianus *(A. Långfors)* 256
Waters, E. G. R., A Thirteenth Century Algorism in French Verse *(A. Långfors)* ... 83
Wilhelm, F., & *Newald, R.*, Poetische Fragmente des 12. und 13. Jahrhunderts *(H. Suolahti)* ... 42

III. Wirksamkeit des Neuphilologischen Vereins.

B. E. Hildén, Bericht über die Neuphilologentage in Helsingfors 8.–10. Januar 1929 ... 238
Protokolle des Neuphilologischen Vereins ... 87

IV. Eingesandte Literatur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten ... 101, 169, 260
Schriftenaustausch ... 108, 174, 266

V. Mitteilungen ... 111, 175, 269

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors

Redaktion:

A. Långfors
ao. Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti
Professor der germanischen Philologie

XXX. Jahrgang

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 35, bei der Redaktion Fmk. 30 (nur für Finnland). Die Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. Långfors (Myntgatan 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an den Schriftführer der Redaktion, mag. phil. Åke Furuhjelm (Annegatan 2) einzusenden.

1929

Études sur l'ancienne poésie provençale.

Quatrième article.[1]

L'expansion de la poésie courtoise dans le Midi de la France jusqu'au début du XIII[e] siècle.[2]

I. La cour de Poitiers: Guillaume IX et Guillaume X; Éléonore d'Aquitaine et Henri II; Henri au Court Mantel, Richart Cœur de Lion et Geoffroi de Bretagne. — Savari de Mauléon, p. 2. — II. Les cours de Limoges, de Ventadour, de Turenne, d'Ussel. — Le Dauphin d'Auvergne, p. 7. — III. La cour de Toulouse, Raimon V et Raimon VI; Éléonore d'Aragon «reine» de Toulouse, p. 11. — IV. Les cours du Bas-Languedoc. — Le Carcassès; Azalaïs de Béziers, la vicomtesse de Burlatz; Raimon Roger de Béziers. — Les cours de Narbonne et de Montpellier; Ermengarde de Narbonne; Eudoxie de Constantinople et Guillaume VIII de Montpellier, p. 14.

---

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen*, 1926, p. 129, et 1927, p. 129 et 209.

[2] J'ai été aidé dans ce travail par la liste des «protecteurs des troubadours» qu'a dressée Diez (*Leben*, p. 497—506), mais j'ai revu tous les textes et rectifié tacitement un certain nombre d'attributions fausses ou d'interprétations erronées. De plus j'ai cru devoir distinguer plus rigoureusement que lui les faits attestés par les textes de ceux qui ne le sont que par les Biographies. Le petit livre de F. Bergert mentionné à la Bibliographie m'a rendu aussi d'excellents services.

Ce fut le Limousin, berceau de la poésie courtoise, qui en produisit, pendant une quarantaine d'années, les représentants les plus originaux: c'est entre les mains de Bertran de Born, de Bernart de Ventadour, d'Arnaut de Mareuil, de Giraut de Bornelh, de Gaucelm Faidit, que les principaux genres se constituèrent, d'eux qu'ils reçurent une empreinte qu'ils ne devaient conserver que trop fidèlement. Jusqu'à la fin du XII[e] siècle, la poésie provençale pouvait vraiment être appelée poésie limousine; on comprend que cette épithète lui ait été attribuée par les premiers poètes qui la transportèrent en Catalogne, où la tradition l'a conservée, au moins dans la langue de l'érudition, jusqu'à nos jours.

I

C'est là aussi, et dans les provinces voisines, que tous ces poètes et leurs émules trouvèrent les patrons les plus nombreux et les plus zélés, et tout d'abord à la cour de Poitiers, qui, durant une soixantaine d'années, fut une des plus brillantes de l'Europe. Guillaume IX (1086—1127) ne pouvait dédaigner les suffrages de ces professionnels qu'il se piquait d'éclipser, et il y en avait sans doute parmi ces «compagnons» auxquels il se plaisait à faire admirer ses productions. On sait que Guillaume X (1127—37) avait accueilli les hommages de Marcabru et de Cercamon. La fille de ce prince, la frivole et vaniteuse Éléonore, ne pouvait avoir que des regards complaisants pour ces distributeurs de gloire qu'étaient les troubadours; bien que nous ne connaissions qu'un seul de ses protégés, nous pouvons affirmer que poètes et jongleurs pullulaient autour d'elle.[1]

[1] Ce protégé est Bernart de Ventadour, qui ne lui a au reste adressé qu'une seule chanson (Bartsch et Appel, n° 33); mais il dut séjourner assez longtemps à sa cour, puisqu'il a mentionné son mari dans quatre autres chansons (15, 19, 21, 26). Selon M. Appel (*Bern. von Ventadour*, p. LVII) ce séjour se placerait en 1155. Les textes que je viens de mentionner ont été commentés par MM. Crescini (*Nuove postille*, § 28—30, p. 70—88) et Appel (*op. cit.*, p. XXXIII—XXXVIII).

Son second mari, Henri II, partageait certainement ces goûts, qui avaient été ceux de son propre père, Henri Ier. Ce prince «aimait le plaisir et les fêtes, et dans ses châteaux, surtout avant la catastrophe de la *Blanche Nef*, il se plaisait à inviter les dames et les demoiselles, cherchant à plaire et plaisant à plus d'une, donnant l'exemple de la galanterie à ses chevaliers, et mêlant aux brillants tournois les assemblées et les jeux».[1]

A la cour de Poitiers venaient donc confluer des traditions de vie fastueuse venues du Midi et du Nord. Ces traditions furent splendidement maintenues par trois des fils d'Henri et d'Éléonore, le Jeune Roi, Richard Cœur de Lion et Geoffroi de Bretagne. Célébrés par leurs contemporains comme des parangons de toutes les vertus chevaleresques, ils devinrent vite des personnages de légende; dans ces énumérations de héros symbolisant l'âge d'or, que les princes de la décadence sont invités à se proposer comme modèles, ils occupent une place d'honneur. Le Jeune Roi notamment, qui,

---

On voit sur quels fragiles fondements repose la légende des amours de la reine et du poète, imaginée par l'ancien biographe, trop aisément acceptée par Millot, Diez et les critiques qui les ont suivis, et, enfin, très facilement détruite par M. Zingarelli *(Ricerche sulla vita di B. de Ventadorn*, p. 41—53). Tels sont, en somme, les seuls témoignages directs des relations d'Éléonore avec les troubadours. G. Paris a opportunément rappelé (*Rom.*, XII, 525) qu'elle avait dû briller dans ces cénacles de dames où étaient prononcés les «jugements d'amour», puisque André le Chapelain ne lui en attribue pas moins de six (éd. Trojel, nos 2, 6, 7, 17 19, 20). Ses relations avec les poètes de langue d'oïl nous sont mieux connues: elle commanda à Wace (en 1155) sa traduction de Geoffroi de Monmouth et dut s'intéresser à la composition du roman de *Troie*, où elle est pompeusement louée (éd. Constans, v. 13157 ss.; cf. t. VI, p. 189). De ces goûts littéraires les historiens ne nous disent absolument rien. — Aux indications qui précèdent, la dissertation de R. Kiessmann *(Über die Bedeutung Eleonorens von Poitou für die Literatur ihrer Zeit*, Teil I, [progr.] Bernsburg, 1901) n'ajoute vraiment rien de substantiel.

[1] G. Paris, dans *Romania*, XII, 520. Voy. le curieux passage (cité au même endroit) où Geoffroi Gaimar parle des fêtes splendides données par Henri Ier.

étant mort à vingt-huit aus, n'avait pas eu le temps de dissiper les illusions, est paré à l'envi de toutes les grâces et de toutes les vertus: deux recueils de contes italiens assez récents, mais fondés principalement sur des sources provençales du XIII^e siècle, lui attribuent des traits de libéralité qui confinent à la plus folle extravagance.[1] Quand il eut disparu, il sembla que le monde se fût assombri à tout jamais: «Seigneur, pour vous je veux renoncer à la joie, chantait Bertran de Born; de même tous ceux qui vous ont connu seront désormais tristes et muets... Je n'estime plus la valeur d'un gland le monde et tous ceux qui l'habitent».[2]

En dépit de ces éloges quelque peu conventionnels — car on y cherche en vain le moinde trait personnel et distinctif —, il ne semble pas qu'aucun des trois Plantagenets ait été, pour les poètes du Midi, un Mécène éclairé, s'ingéniant à découvrir ou encourager le vrai talent. Ils considéraient sans doute la poésie et la musique comme l'accompagnement obligé et le plus bel ornement de cette vie de plaisir à laquelle ils se

---

[1] Il s'agit du *Novellino* (éd. Sicardi, n^os 19—20) et des *Conti di antichi cavalieri* (éd. Papa, dans *Giornale storico*, t. III). Ces textes, ainsi que tous ceux qui concernent les relations du Jeune Roi avec les troubadours, sont cités in extenso dans la dissertation très documentée de O. H. Moore, *The Young King Henry Plantagenet* (1155—1183) *in History, Literature and Tradition*, p. 86—9 (*The Ohio State University... Studies*, t. II, 1925).

[2] *Mon chan fenisc* (éd. Thomas, p. 24). Sa mort fut aussi déplorée dans un autre planh, fort connu (*Si tuit li dol*; 80, 41), que M. Stronski (*Folquet de Marseille*, p. XII) attribue à Peire Vidal, et M. Kolsen, pour des raisons peu convaincantes, à Raimon Vidal (*Zeitschr. für rom. Phil.*, XLI, 1921, 539). Celle de Geoffroi fut déplorée dans un planh de Bertran de Born (inconnu à Bartsch, publié par G. Bertoni dans *Revue des langues romanes*, LVII, 365), celle de Richart par G. Faidit (167, 22; Raynouard IV, 54). Les trois frères sont célébrés ensemble dans le «planh» de G. Faidit et dans celui de G. de Calanson sur l'infant Ferdinand (243, 6; Rayn. IV, 65). Ils sont nommés avec leur père comme de parfaits modèles de courtoise dans la novelle de R. Vidal *Abrils issia* (éd. Bohs, v. 276—859) et dans la *Bible* de Guyot de Provins (Méon, *Fabliaux*, II, p. 318, v. 319—24).

livraient avec une fougue sans égale; mais dans ce «joyeux tumulte» dont ils aimaient à être assourdis, étaient-ils en état de distinguer une pensée délicate d'une banalité? Rien du moins ne prouve qu'ils se soient complus aux unes plutôt qu'aux autres.[1] Il est remarquable que leurs noms soient à peu près absents de ces envois où s'exprime la reconnaissance des poètes envers leurs protecteurs officiels: ils ne sont nommés ni par Arnaut Daniel, qui cependant parut à leur cour,[2] ni par Giraut de Bornelh, le plus illustre des poètes d'alors; et si Bertran de Born pénétrait assez avant dans leur familiarité, il le dut beaucoup plus à son rang qu'à son talent littéraire.[3]

En 1198 le comté de Poitiers échut à un prince allemand, Othon de Brunswick, puis, trois ans plus tard, à Jean-sans-Terre, qui, dépouillé par la confiscation de 1202, repassa le détroit et ne reparut plus sur le continent que pour y mener de désastreuses campagnes. Les troubadours, dont il n'avait guère le temps de s'occuper, ne l'ont nommé que pour lui reprocher son indolence et sa couardise.[4] Quant au prévôt royal qui le remplaçait à Poitiers, il est évident qu'il s'intéres-

[1] On eût pu attendre mieux de Richart, qui a laissé, dans sa langue maternelle, le poitevin, quelques vers joliment tournés: il y a dans la complainte sur sa captivité quelques traits naturels et touchants, dans son sirventés contre le Dauphin quelques coups bien assenés, mais rien en somme qui témoigne d'un talent poétique bien original (texte de la première pièce dans Bartsch-Wiese, *Chrest.*, n° 43, de la seconde dans Brakelmann, *Les plus anciens chansonniers français*, 1896, p. 2).

[2] Voy. Chabaneau, *Biogr*, p. 13.

[3] Seul Peire Vidal nomme Richart dans une tornade (éd. Anglade, XXIV, 59) — sans parler d'autres mentions insignifiantes — et il est assez piquant que ce soit, non pour le remercier, mais pour lui réclamer, avec une désinvolture magnifique, «son argent», ce qui semble faire allusion à des gages fixes. Mais l'inconstant Toulousain n'était pas homme à manger longtemps au même râtelier et il quitta la cour des Plantagenets pour celle de Raimon VI, dont il pleura la mort, survenue en 1194 (XXXIII, 1—3).

[4] 81, 1; cette pièce (publiée par Stimming, *B. de Born*, 1ère éd., p. 221) est du fils de B. de Born; elle a été composée entre la prise de Poitiers par les Français (10 août 1204) et l'entrée en campagne de Jean sans Terre (printemps de 1206); elle est adressée à Savari de Mauléon.

sait encore moins aux chansons et à leurs auteurs. Mais ceux-ci trouvèrent un appui inespéré dans la personne d'un grand seigneur poitevin, resté fidèle, au moins par intermittence, à la cause anglaise: Savari de Mauléon, dont le rôle politique nous est connu à partir de 1202 environ, qui fut sénéchal d'Aquitaine en 1213 et mourut avant 1231,[1] fut, pendant quelques dizaines d'années, la providence des troubadours.

«Ce fut, dit son biographe qui raconte sur sa vie amoureuse des anecdotes fort peu croyables, un beau chevalier, courtois, bien appris et large par dessus tous les larges. Présents, galanteries, amours et tournois lui plaisaient plus qu'à homme du monde... Il fut fidèle ami de dames et d'amants plus que nul autre chevalier, et plus désireux de fréquenter les honnêtes gens et de leur être agréable... Et de ses bons faits on pourrait faire un grand livre».[2]

Cet enthousiasme s'explique, si l'auteur de ces lignes est bien, comme il y a toute apparence, Uc de St-Circ,[3] pauvre jongleur errant qui avait été mis par lui «en harnais et en robe» et resta un de ses familiers.[4] Il avait accordé la même faveur à un cadet de famille qui s'était, «par volonté de femme», échappé du cloître et adonné à la jonglerie, Jausbert de Puycibot.[5] Il faisait mieux: il «trouvait» lui-même et n'hésitait pas à engager, avec ses plus humbles confrères, des discussions poétiques, où il faisait brillament sa partie.

[1] Il serait mort en 1233 d'après Chabaneau (*Biogr.*, p. 46, n. 6), en 1236 d'après U. Chevalier. La date ci-dessus a été indiquée par F. Torraca (*Annales du Midi*, XIII, 530). Sur le rôle politique de Savari, voy. B. Ledain, *Savari de Mauléon et le Poitou à son époque*, St-Maixent, 1893, et une courte note de M. Salverda de Grave (éd. de Uc de St-Circ, p. 152).

[2] Chabaneau, *Biogr.*, p. 46.

[3] Uc de St-Circ est du moins l'auteur des *Razos* commentant les deux jeux-partis où Savari apparaît comme partenaire (432, 2 et 3).

[4] Il lui a dédié trois chansons (éd. I, VI, VII), et il nomme (I, 62; XLIII, 86) deux dames, «Gardacors» et Marie de Ventadour, dont les relations avec Savari nous sont connues (432, 2, dans Mahn, *Werke*, II, 146).

[5] Chabaneau, *Biogr.*, p. 49. Cf. la récente édition du poète par W. P. Shepard (1924), p. IV.

II

Il fallait que la poésie limousine eût conquis dès l'origine un grand prestige pour avoir obtenu un tel succès dans une province dont le langage était si différent de celui qu'elle employait.[1] Elle n'en avait pas moins dans son pays d'origine, où seigneurs petits et grands lui faisaient fête à l'envi.

Le Limousin comptait alors quatre grandes familles, au reste de souche commune et fréquemment rapprochées par des alliances, celles de Limoges, de Ventadour, de Comborn et de Turenne.[2] Il est remarquable que dans chacune d'elles, les troubadours aient trouvé des protecteurs ou des protectrices.

Adhémar V, vicomte de Limoges, que B. de Born comble d'éloges ironiques,[3] a été pleuré par G. de Bornelh.[4] Une des femmes chantées par B. de Born, Guicharde de Beaujeu, était entrée, vers 1185, par son mariage avec Archambaut VI (connu de 1184 à 1238), dans la maison de Comborn.[5] C'est un seigneur de Ventadour, Eble II (connu de 1096 à 1147) qui fut, avec son puissant suzerain Guillaume IX, le plus ancien troubadour connu. On l'avait surnommé «le Chanteur», et la façon dont ses contemporains parlent de lui nous autorise à le considérer comme une sorte de chef d'école.[6] C'est de la maison de Turenne que sortaient ces trois jeunes

---

[1] Sur les limites linguistiques du Limousin, et les dialectes parlés dans les états des comtes de Poitiers, voy. Chabaneau dans *Revue des langues romanes*, XXXIII, 379.

[2] Les «quatre vescomtats» du Limousin ont été rappelées par B. de Born (80, 21, v. 19; éd. Thomas, p. 32).

[3] 80, 39, c. VI; éd. Thomas, p. 144.

[4] 242, 56; éd. Kolsen, nº 77.

[5] Stronski, *La légende amoureuse de B. de Born*, p. 181 ss.

[6] *Jamais no serai chantaire — Ni de l'escola N'Eblo*, dit B. de Ventadour (70, 30, c. IV; M. G. 119). Marcabru parle en termes énigmatiques de *la troba N'Eblo* (XXXI, 74). C'est probablement à lui qu'est adressé le «planh» de Cercamon sur la mort de Guillaume X (éd. Dejeanne, VII, 50), lui enfin qui est nommé dans l'*Ensenhamen* de Guiraut de Cabrera (Bartsch-Koschwitz, *Chrest.*, 91, 30).

femmes[1] que B. de Born associe dans la même admiration et dont il oppose les grâces à celles de «la Saxonne», c'est à dire de Maheut, fille de Henri II et femme d'Henri de Saxe; une d'elles, Comtors, épousa Elias de Comborn (connu de 1176 à 1184[2]); une autre, Aélis, femme d'un seigneur de Montfort (près de Sarlat), accepta les hommages du noble Raimon Jordan et du bohême qu'était G. Faidit, et recueillit en passant un compliment du Moine de Montaudon. La troisième, Marie, la plus connue de toutes, devenue, par son mariage avec Eble V, châtelaine de Ventadour, y fit revivre les traditions léguées par l'arrière-grand-père de son mari; elle échangea des *coblas* avec Gui d'Ussel et fut souvent choisie comme arbitre dans les tensons; chantée par divers poètes, elle eut dans la personne de G. Faidit le plus constant de ses adorateurs.[3]

C'était, on le voit, une émulation qui confondait dans le même zèle les seigneurs les plus humbles et les plus opulents. Le modeste château d'Ussel était alors la propriété de

[1] *Las tres de Torena*, dans 80, 9, v. 18 (éd. Thomas, p. 125). Elles étaient filles de Raimon II, mort vers 1191.

[2] C'est la femme que l'ancien biographe appelle Maheut, et dont il fait l'épouse d'un Talairan, frère du comte de Périgord. M. Stronski a montré que ces deux personnages étaient sortis de l'imagination d'un conteur mal informé (*La légende amoureuse de B. de Born*, Paris, 1914, p. 8 ss.). Dans la suite, comme ici, je rectifie les indications des *razos* d'après le livre de M. Stronski.

[3] Marie de Ventadour, dont on place généralement la mort en 1219, vivait encore en 1221 (Stronski, *op. cit.*, p. 44, et J. Audiau, *Les poésies des troubadours d'Ussel*, p. 12, n. 1); elle dut mourir en cette même année, celle où son mari entra en religion, sans doute à la suite de son veuvage. — Pour les renvois aux textes, voy. le livre de Bergert, p. 14—17. — Les anecdotes dont Marie est l'héroïne dans les biographies de G. Faidit et de P. de Capdeuil sont naturellement fort suspectes, mais elles prouvent qu'on se souvenait encore, au milieu du XIII^e siècle, des relations qu'elle avait entretenues avec le personnel poétique de la fin du XII^e. — Si Bernard de Ventadour a réellement courtisé la première femme de son seigneur Eble III, il faut ajouter à cette liste une Turenne de plus, car Eble avait épousé en premières noces Marguerite de Turenne, sœur d'un Boson, mort en 1143 (Chabaneau, *Biogr.*, p. 11, n. 2).

trois frères, Gui, Eble et Peire, et de leur cousin Elie, tous quatre poètes ou musiciens;[1] «ils en avaient encore, dit leur biographe, beaucoup d'autres,» dont la plupart devaient être des châteaux en Espagne, et qui, en tous cas, ne les enrichissaient guère: leur garde-manger était souvent mal pourvu, ce qui ne les empêchait pas de faire le plus bel accueil aux chevaliers ou confrères qui passaient par là: «Chez vous, leur dit Gaucelm Faidit, les coupes d'argent sont remplacées par d'aimables propos, le seigle et le blé par des sirventés, le vair et le gris par des chansons.»[2] Mais cela n'altérait point leur bonne humeur, et le plus misérable des quatre, quand on lui jetait ses dettes à la tête, ne songeait point à s'en fâcher: «J'aime mieux être endetté et gai, que riche et avare: ma richesse, c'est ma gaîté, et je suis gai quand je vois ma mie.»[3]

De pareils vers valent vraiment la chanson du bon roi Henri, chère à Alceste; malheureusement ils sont rares dans les œuvres des troubadours.

* * *

Du Limousin le culte du gai savoir s'était propagé jusque dans le rude pays d'Auvergne, où il continua de fleurir alors qu'il périclitait ailleurs. Il y était entretenu par un prince qui porta, pendant soixante-cinq ans, le titre de dauphin:[4] «C'était un des hommes du monde les plus sages, les plus courtois, les plus larges et qui savait le plus d'amour, de galanterie, de guerre et de tous gracieux faits... Par sa lar-

[1] Les œuvres de ces quatre poètes ont été publiées partiellement par H. Carstens, *Die Tenzonen aus dem Kreise der Trobadors Gui, Elias und Peire d'Uisel*, diss de Königsberg, 1914, et complètement par J. Audiau, *Les poésies des quatre troubadours d'Ussel*, Paris, 1922, in-12.

[2] Chabaneau, *Biogr.*, p. 39. Je m'appuie ici, contrairement à mon habitude, sur la Biographie dont les principales données sont confirmées par les textes poétiques.

[3] Tenson entre Gui et Eble (194, 16, dans Audiau, p. 79).

[4] Il régna de 1167 à 1234. Son nom était, non Guillaume, comme le dit l'*Art de vérifier les dates*, mais Robert (voy. Stronski, *Annales du Midi*, XVIII, 481).

gesse il perdit la moitié et plus de son comté, mais par sagesse et avarice il sut tout recouvrer et regagner plus qu'il n'avait perdu.»[1] Son biographe fait de lui un éloge moins banal en ajoutant qu'il était «plus sage et entendu que quiconque, et mieux parlant, qu'il s'agît de choses sérieuses ou plaisantes». Il excellait dans la poésie satirique, toujours prêt à l'attaque aussi bien qu'à la riposte, et son cousin l'évêque de Clermont n'eut pas à se féliciter de l'avoir provoqué sur ce terrain.[2] Son «sens» et son goût étaient appréciés, car il fut choisi comme juge dans un grand nombre de «partimens» et Giraut de Bornelh lui-même loua sa compétence en fait de chansons.[3]

Les biographies et les textes poétiques nous le montrent en relations avec des troubadours illustres du XII[e] siècle, comme Giraut de Bornelh et Rambaut de Vaqueiras, et d'autres plus récents et moins notoires, comme Uc de S[t]-Circ, Peire de Maensac, qu'il aurait protégé contre le ressentiment d'un mari outragé, et Peirol, qu'il «vêtit et pourvut de cheval, d'armes et de tout ce qui lui était nécessaire.»[4]

[1] Chabaneau, *Biogr.*, p. 54.

[2] Sur la date (1214–5) et l'ordre des quatre pièces échangées, voy. Stronski, *loc. cit.*, p. 477, n. 7. Il a dans un sirventés (119, 18; date: 1195–6) riposté à une pièce injurieuse de Richart. Il a échangé en outre des «coblas» satiriques avec Pélissier et Bertran de la Tour, et discuté des «partimens» avec Perdigon, Peirol et Uc [de la Bacalaria?].

[3] *Lo dalfins que conois los bos chans* (242, 55, v. 82; éd. Kolsen, n° 65). De même Elias de Barjols (I, 21) rappelle «ses belles réponses».

[4] Pour les biographies, voy. Chabaneau, p. 58; pour les renvois aux textes, Stronski, *loc. cit.*, p. 477 ss.

[5] *Abrils issia*, éd. Bohs, v. 214–17; le discours du dauphin occupe les vers 226–614. On considère généralement cette novelle comme antérieure à 1213, d'après les vers 737–8, où il est question *del valen rei N'Anfos — del paire, nostre rei cortes*, ces deux rois devant être Alphonse II et Pierre II d'Aragon; mais cette date n'est guère d'accord avec l'esprit et le style de l'ouvrage, que M. Stronski est porté à rajeunir de quelques dizaines d'années (*loc. cit.*, p. 481, n. 2). Il suffit, pour rendre cette hypothèse acceptable, d'admettre que Raimon Vidal a situé sa novelle dans le passé et que le récit du jongleur se rapporte aux dix premières années du siècle.

Vers la fin de sa vie il apparaissait comme le représentant attardé d'une époque à jamais disparue: c'est lui que le jongleur mis en scène par Raimon Vidal va consulter sur les causes de cette décadence que chacun déplore et que nul ne s'explique; en dépit de sa sagesse et de son expérience, il ne se l'expliquait guère plus, et son interminable discours ne répond pas à la question. Lui-même au reste — son interlocuteur se permet de le lui faire observer — n'était plus ce qu'il avait été jadis et ne valait pas sa réputation... Décidément le bon vieux temps était passé.

III

Avec les ducs d'Aquitaine, les plus puissants seigneurs du Midi étaient les comtes de Toulouse, qui avaient, dans la seconde moitié du XII[e] siècle, agrandi leurs domaines, affermi leur pouvoir, et grâce à une longue période de paix relative, immensément accru leurs richesses. La cour de Raimon V (1148—94) et celle de Raimon VI (1194—1222) — celle-ci au moins jusqu'à la croisade — comptaient certainement parmi les plus fastueuses de l'Occident et devaient, à ce titre, attirer une foule de poètes. De ceux-ci nous pouvons nommer une vingtaine, si nous acceptons le témoignage des Biographies, qui, pour des faits de ce genre, paraît recevable, et parmi eux, quesques-uns de premier ordre. Mais il y en eut certainement bien davantage, car il en est beaucoup qui n'ont pas trouvé de biographe, ou dont les œuvres ont péri. Les textes mêmes nous permettent de compléter les renseignements fournis par les Biographies. C'est par une strophe de Peire d'Auvergne, par exemple, et non par son biographe, que nous connaissons les rapports de ce poète avec Raimon V.[1] Peire Vidal avait dû être aussi l'obligé de ce prince, dont la mort lui causa une douleur qu'il a rappelée[2] et dont son biographe décrit les bizarres manifestations.

[1] Éd. Zenker, XV, str. VIII.

[2] Éd. Anglade, XXXIII, 1—3. Les rapports entre le troubadour et le comte auraient été fort étroits et prolongés, si c'est bien ce der-

Pas plus que les Plantagenets, les comtes de Toulouse ne sont fréquemment nommés dans les «tornades». Il semble pourtant que leur goût pour les lettres ait été plus vif, la protection par eux accordée aux poètes moins banale et moins lointaine. Une preuve nous en est fournie, en ce qui concerne Raimon V, par un document où on ne s'attendrait guère à la trouver: deux dépositions, faites au cours d'une enquête sur la mouvance du château de Brassac, en 1240, nous apprennent que Raimon V et Bernart de Durfort s'appelaient l'un l'autre Albert.[1] Or c'était alors une coutume assez répandue dans le monde des troubadours que deux amis très intimes se donnassent réciproquement le même surnom, en symbole de parfaite égalité. Il est vraisemblable, sinon certain, que Bernart de Durfort était poète.

Raimon de Miraval l'était, et c'est sûrement en cette qualité que ce chevalier de très modeste origine avait su se faire apprécier de Raimon VI. Obéissant à la même coutume, le troubadour et le comte se donnaient l'un à l'autre le nom d'Audiart, bizarrement choisi, il faut en convenir, puisque c'est un nom de femme. Ce renseignement, fourni par le biographe de Miraval, est confirmé de la façon la plus formelle par ses poésies mêmes. Celles-ci nous renseignent un peu plus amplement sur cette intimité, qui n'allait point sans quelques nuages,[2] et qui entraînait pour le poète une sorte de servitude: nous le voyons par exemple demander à son maître la per-

nier qui est désigné, comme le croyait Chabaneau et comme le croit M. Hœpffner, par le senhal de Castiat, celui qui reparaît le plus souvent dans les chansons du poète toulousain (*Le Castiat du troubadour Peire Vidal*, dans *Mélanges ... offerts à M. Antoine Thomas*, Paris, 1927, p. 211–20).

Sur ce document, allégué pour la première fois par P. Meyer (*Hist. de Languedoc*, VII, 445), voy. Stronski, *Les Pseudonymes réciproques*, dans *Annales du Midi*, XXV, 290.

[2] «Si mon Audiart était pour moi ce qu'il fut jadis...» (406, 46, v. 59–60); Cf. Andraud, p. 36–45, où on trouvera d'autres passages analogues.

mission de le quitter:[1] tel Horace secouant discrètement sa chaîne, quand Mécène lui en faisait trop sentir le poids.

Raimon VI, qui n'avait d'abord considéré la poésie que comme un passe-temps,[2] fut amené à y chercher un appui pour son pouvoir ébranlé: c'est par son ordre qu'un de ses poètes lança contre l'envahisseur, en 1213, un vibrant appel aux armes.[3] C'est ce que fit aussi son successeur, autour duquel éclorent moins de joyeuses chansons que de belliqueux sirventés, particulièrement aux époques de crise ou de lutte;[4] il se fit le promoteur de ce que nous appellerions des campagnes de presse, qui furent vigoureusement menées par des troubadours devenus ses porte-paroles.

Des sept princesses qui, de 1154 à 1222, portèrent le titre de «comtesse de Toulouse», il est bien probable que la plupart, comme la mode l'exigeait alors, s'intéressèrent à la poésie courtoise. Une seule pourtant, ou presque, a été célébrée par les troubadours; mais elle l'a été avec une fréquence et une chaleur toutes particulières: c'est Éléonore, fille d'Alphonse II d'Aragon, la dernière femme de Raimon VI, pour qui le culte de la poésie était une tradition de famille,[5] et qui recueillit les hommages de sept ou huit troubadours, dont quelques-uns fort notables, comme Raimon de Miraval, Aimeric de Péguilhan, Elias de Barjols.[6] Tous ont loué à l'envi la grâce

[1] «S'il plaisait à mon Audiart, je voudrais revenir dans mon pays» (*Sitot s'es ma domna*, 406,40, v. 49–50).

[2] Il la cultivait lui-même: il a échangé un couplet avec un seigneur provençal Gui de Cavaillon (186, 1).

[3] *Vai, Hugonet, ses bistensa* (461, 247; P. O. 392).

[4] Voy. mes articles sur *Le soulèvement de 1242 dans a poésie des troubadours* (*Annales du Midi*, XVI, 1904, p. 311–29) et sur *Un sirventés historique de 1242* dans *Mélanges Léonce Couture*, Toulouse, 1902, p. 115–25.

[5] Sur les rapports de son père et de son frère Pierre avec es troubadours, voy. plus loin; sa sœur Constance, qui épousa Aimeric de Hongrie, protégea Gaucelm Faidit (voy. Bergert, p. 25) et peut-être P. Vidal.

[6] La liste de ces poètes a été dressée par P. Meyer (*Hist. de Lang.*, VII. 441–8) et M. Bergert, p. 25 ss. Éléonore est souvent qualifiée

juvénile de cette princesse, que les exigences de la politique unirent, à peine adulte, à un mari plus que mûr,[1] et qui paraît avoir inspiré à ses nouveaux sujets une affectueuse admiration dont Guilhem de Tudela s'est fait le naïf interprète: «C'était, dit-il, la meilleure reine, la plus belle qu'il y ait en chrétienté, ni en terre païenne, ni aussi loin que le monde s'étende jusqu'en Asie. Je ne saurais dire tant de bien ni tant de louanges qu'il n'y ait en elle plus encore de mérite et de valeur.»[2]

IV

Le Bas-Languedoc, alors couvert de fiefs dépendant des comtes de Toulouse, était un pays riche et plantureux, «véritable océan de blé, de maïs et de ceps de vigne»,[3] où tout favorisait l'insouciance et le penchant au plaisir. On y mena joyeuse vie pendant les vingt ou trente années qui précédèrent la terrible guerre d'où il sortit asservi et ravagé; et ce n'est pas sans raison que les prédicateurs de la croisade dénonçaient l'incrédulité et le relâchement des mœurs qui s'y étaient répandus.[4] Les châteaux hérissant les pentes des Corbières et de la Montagne Noire et protégeant les grasses plaines de l'Aude, — formidables engins de défense qui ne tiendront pas devant les soldats de Montfort, — étaient alors le rendez-

«reine», ou «reine de Toulouse», parce qu'elle était fille de roi. Le même titre fut aussi donné à Constance, fille de Louis le Gros, femme de Raimon V (1154—1166), mais il ne semble pas qu'aucune des mentions en question puisse lui convenir. La «reina Sancha», dont Uc de St-Circ (VIII, 61) dit qu'elle rend leur éclat à l'Aragon, à Toulouse et Avignon, est certainement, comme le prouvent ces termes mêmes, la jeune sœur d'Éléonore, qui fut femme de Raimon VII, et non l'épouse d'Alphonse II.

[1] Le mariage, décidé en 1200, n'eut lieu que quelques années plus tard, à cause du jeune âge de la fiancée; Raimon VI était né en 1156.

[2] *Chanson de la Croisade*, éd. P. Meyer, II, 20.

[3] A. Luchaire, *Innocent III, La Croisade des Albigeois*, p. 88.

[4] C'est ce pays, dit A. Luchaire (*loc. cit.*) qui allait être «la terre d'élection et le centre de résistance du Catharisme».

vous d'une société frivole et voluptueuse qui ne demandait qu'à s'endormir au chant des troubadours: Saissac, Mirepoix, Fanjaux, Cabaret, Lombers, Montréal, Montlaur, Minerve, voilà des noms que Miraval et Vidal, qui connaissent à fond le pays, ne prononcent qu'avec une reconnaissante émotion.[1] Une tournée dans le Carcassès est une de celles que Miraval recommande le plus chaudement à ses confrères: «Prends racine, conseille-t-il à son jongleur Baiona, dans le Carcassès . . . Je ne t'en nommerai pas tous les barons, car il y faudrait quarante sirventés, et dans une foule si courtoise, il est difficile de choisir.» Il ne peut néanmoins s'empêcher de citer, tellement leur mérite est éclatant, Peire Rogier (de Mirepoix ou de Cabaret), Olivier et Bertran de Saissac, et Aimeri (de Montréal probablement).[2]

Cette tournée, Peire Vidal l'avait faite, et il aurait volontiers suivi le conseil donné à Baiona: «Mon cœur se réjouit à cause du printemps et du château de Fanjaux, vrai paradis, où ont élu domicile Joie, Amour et tout ce qui convient à Valeur.» Durement navré au cœur par un bel archer à Laurac, il ne demandait qu'à faire à Saissac, avec les frères et cousins de la belle homicide, une cure prolongée.[3] Pour toujours il veut rester en ce pays, où chevaliers et dames se disputent le prix de la courtoisie: «Si le roi d'Aragon ne m'avait enlevé tout plaisir, j'aurais joie entière auprès des dames du Carcassès, dont me plaisent les actions et la conduite, ainsi que celle des chevaliers, barons et vavasseurs de ce pays.»[4]

---

[1] Tous ces châteaux sont situés dans l'Aude (arr. de Carcassonne et de Castelnaudary) ou le sud du Tarn et de l'Hérault. C'est cette contrée qui eut le plus à souffrir dans la campagne de 1209–10.

[2] 406, 1; texte dans Witthœft, *Sirventés joglaresc*, Marburg, 1891, p. 49, traduction dans Andraud, p. 53). L'intention du poète, dans ce prétendu guide du jongleur, est certainement, comme le dit M. Andraud, d'énumérer ses propres bienfaiteurs. Miraval a tracé dans une autre pièce le programme d'une tournée en Catalogne (406, 11).

[3] Éd. Anglade, IX.

[4] *Ibid.*, XXXV, 9–16; cf. XXXII, 48.

Les seigneuries que je viens de citer dépendaient des vicomtes de Béziers et de Carcassonne, eux-mêmes vassaux des comtes de Toulouse.[1] Les maisons de Béziers et de Toulouse furent de plus rattachées entre elles, à l'époque qui nous occupe, par de nombreux liens de famille: Raimon VI épousa en troisièmes noces Béatrice, fille de Roger II (vicomte de 1167 à 1194), au reste répudiée plus tard, et Roger épousa en secondes noces (en 1171) une sœur de Raimon VI, Azalaïs, dite souvent «comtesse de Burlats»,[2] qui joua un rôle important dans l'histoire des troubadours; elle accueillit en effet, d'après le témoignage des poésies mêmes, les hommages de Pons de la Garde, de Guiraut de Salignac et probablement aussi d'Arnaut de Mareuil, à qui, selon le biographe de celui-ci, elle aurait donné congé, pour ne pas perdre un adorateur de plus haut rang, le roi d'Aragon lui-même.[3]

Le fils de Roger et d'Azalaïs était ce malheureux Raimon-Roger qui mourut à vingt-quatre ans (1209) dans les prisons de sa propre ville, victime de Simon de Montfort. Guilhem Augier, qui déplora cette mort,[4] loue ses qualités chevaleresques, et particulièrement sa libéralité, ce qui permet de croire que les poètes de cour en avaient bénéficié.

Ceux-ci trouvèrent probablement un accueil moins empressé à Narbonne et à Montpellier, où la bourgeoisie, enrichie par le commerce, jouissait de privilèges étendus et disputait le premier rang à la noblesse. Là aussi néanmoins ils reçurent des encouragements, notamment de la part de deux princesses.

---

[1] Voy. A. Molinier, *Géographie historique de la province de Languedoc*, dans *Histoire de Languedoc*, XII, 130—355.

[2] «Comtesse», parce que son père était comte; «de Burlats», parce qu'elle avait été élevée au château de ce nom.

[3] G. de Berguedan reproche crûment au roi d'Aragon d'avoir mal récompensé la comtesse de Burlats de son amour, en lui enlevant deux villes et cent châteaux (210, 17; *M. G.* 168). Il y a là une évidente confirmation des affirmations du biographe. Sur diverses autres mentions de la comtesse de Burlats, voy. Bergert, p. 20, 85.

[4] 205, 2; texte dans Raynouard, IV, 46.

La vicomtesse de Narbonne Ermengarde était une femme de sens et d'énergie, également apte à diriger une expédition guerrière et une discussion d'affaires; elle fut souvent choisie comme arbitre par ses voisins et sut défendre contre leurs convoitises l'intégrité de ses états, qu'elle administra, même du vivant de ses deux maris, pendant un demi-siècle (1143—92).[1] Elle eut son chantre officiel en la personne de Peire Rogier, ce chanoine de Clermont qui avait troqué le psautier contre la vielle,[2] et reçut les hommages de Peire d'Auvergne et probablement de Bernart de Ventadour.[3] Elle appliquait volontiers son sens juridique à trancher des questions d'amour, car le traité d'André le Chapelain lui attribue trois jugements.[4]

Ce fut aussi une zélée protectrice des troubadours que cette Eudoxie de Constantinople qui, née sur les marches du plus illustre des trônes, mourut dans un humble monastère du Languedoc, répudiée par Guillaume VIII de Montpellier, après douze ans de mariage.[5] Elle accueillit à Montpellier

[1] Voy. le portrait assez vivant qu'a tracé d'elle dom Vaissette, *Hist. de Lang.*, VI, 151 (cf. pour les dates, *ibid.*, VII, 18).

[2] Voy. C. Appel, *Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier*, Berlin, 1882, p. 6.

[3] Peire d'Auvergne, éd. Zenker, IV, 50; B. de Ventadour, 70, 23 (Rayn., III, 91). Saill de Scola, selon son biographe, aurait séjourné à la cour de la vicomtesse, mais le renseignement paraît venir d'une strophe du Moine de Montaudon (éd. Klein, p. 27), où elle n'est pas nommée.

[4] Éd. Trojel, p. 147—8. L'exactitude de l'information est rendue probable par le fait que Giraut de Bornelh sollicite son avis sur une question qui aurait très bien pu donner matière à un partimen (éd. Kolsen, XXVI, 98 ss.).

[5] Sur le point de savoir si elle était fille ou nièce de Manuel Comnène, les historiens ne sont pas d'accord; voy. J. Laurent, *A propos de l'impératrice de Constantinople*, dans *Annales du Midi*, XXIII, 333, 7, et Stronski, *ibid.*, 491—14. D'abord fiancée à Alphonse II d'Aragon, elle épousa Guillaume VIII, qui la répudia vers 1187 et l'enferma au monastère d'Aniane. Elle est généralement désignée par les troubadours sous le nom d'«impératrice». Serait-ce elle que désignerait, d'une façon bien bizarre, Arnaut Peire d'Aganges par le titre de *avinens emperaire* (Mahn, *Ged.*, n° 1082)?

Giraut de Bornelh, qui devait être déjà célèbre,[1] et Folquet de Marseille, dont elle encouragea les débuts, et qui eut le courage de prendre sa défense contre son mari, quitte à se rétracter peu après.[2]

Guillaume VIII, comme elle — et c'est au moins un point sur lequel les deux époux s'entendaient — prêtait volontiers l'oreille aux chansons des troubadours. Les plus subtiles discussions ne l'effrayaient pas, car c'est à lui qu'est adressée cette chanson de Guiraut de Calanson sur le triple amour, où l'allégorie s'enveloppe d'un voile si épais qu'elle nous serait incompréhensible sans le commentaire qu'en fit Guiraut Riquier.[3] Il accueillit Aimeric de Sarlat, rimeur fort banal, aussi bien qu'Arnaut de Mareuil, le plus délicat des poètes d'alors, et probablement aussi Perdigon.[4]

En 1204 la seigneurie de Montpellier devint, par le mariage de Marie, fille de Guillaume VIII, avec Pierre II, un fief de la couronne d'Aragon-Barcelone; ce n'était pas, comme je l'ai dit ailleurs,[5] une raison pour que les troubadours y fussent plus mal accueillis.[6]

[1] Éd. Kolsen, VII, str. 5.

[2] Éd. Stronski, IV, 56, et V, 58. M. Stronski a très bien expliqué les causes de ce revirement (p. 15* et 157). Déjà Bertran de Born avait pris son parti contre Alphonse II, à qui il reproche son manque de foi (80, 32, str. VII; éd. Thomas, p. 47). Peire Vidal au contraire, qui n'était pas un caractère, avait applaudi à la conduite d'Alphonse (éd. Anglade, XVI, 57 ss.).

[3] 243, 2; éd. Dammann, Breslau, 1891.

[4] Une chanson d'Arnaut de Mareuil (30, 8; dans Rayn., III, 216) est adressée à *Cel de Monpeslier*, et ce personnage, d'après la biographie, serait Guillaume VIII. La tornade de Perdigon (370, 3; éd. Chaytor, II, 51—5) nomme simplement un *Mon Plazer à Monpeslier*, mais ce titre paraît bien désigner Guillaume VIII (Hoepffner, dans *Romania*, LIII, 348). Peire Raimon, d'après son biographe, aurait été aussi un des clients de ce prince, qui est nommé comme protecteur insigne des troubadours dans la novelle de Raimon Vidal, *Abrils issia* (v. 883 ss.).

[5] *Les Troubadours en Espagne*, dans *Annales du Midi*, t. XXVII, 1916, p. 141 ss.

[6] Je ne nomme qu'en passant les vicomtes de Nîmes, dont les états furent incorporés au comté de Toulouse dès 1185 (*Hist. de Lang.*,

Bibliographie.

Limousin, Poitou, Auvergne: N. Zingarelli, *Ricerche sulla vita e le rime di Bernart de Ventadorn*, Bergamo, 1905 (extrait de *Studi medievali*, I, 309–93 et 594–611). — St. Stronski, *La Légende amoureuse de Bertran de Born*, Paris, 1914, et *Le Dalfin* [d'Auvergne] dans *Annales du Midi*, XVIII, 476–83. — Crescini, *Nuove postille al trattato amoroso d'Andrea Cappellano*, Venise 1909–10 (Extrait des *Atti del R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, t. LXIX, 2ème partie), §§ 22–35 (sur Eléonore d'Aquitaine).

Toulouse: P. Meyer, *Les Troubadours à la cour des comtes de Toulouse*, dans *Histoire de Languedoc*, éd. Privat, VII, 441–8.

Carcassès et Biterrois: P. Andraud, *La vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval*, Paris, 1902 (Thèse), p. 51–68.

Narbonnais: J. Anglade, *Les Troubadours à Narbonne*, dans *Mélanges Chabaneau*, Erlangen, 1907, p. 737–50.

Montpellier: S. Stronski, *Le troubadour Folquet de Marseille*, Cracovie, 1910, p. 13*–15* et 153–8.

Nîmes; *ibid.*, p. 12*.

Sur les protectrices des troubadours en général: F. Bergert, *Die von den Trobadors genannten oder gefeierten Damen*, Halle, 1913 (*Beihefte zur Zeitschr. für rom. Phil.*, nº XLVI).

Paris. *A. Jeanroy.*

VI, 325, note) et dont aucun texte n'atteste les goûts poétiques. Une chanson de Folquet de Marseille (II, 45) est adressée à trois dames de Nîmes, mais rien ne prouve qu'elles fissent partie de la famille régnante. — Parmi les dames originaires des provinces du sud-ouest qui furent célébrées ou nommées par les troubadours, je relève encore les noms de Tibour de Montausier, veuve de Vulgrin III, comte d'Angoulême, mort en 1181; Maeut, autre comtesse d'Angoulême, morte en 1208; Marguerite, qui épousa Raynaut VI d'Aubusson, après 1193; Bélissende, marquise de Polignac, femme d'Éracle, mort en 1198; une comtesse de Montferran, probablement la première femme de Robert, Dauphin d'Auvergne; enfin une comtesse de Rodez et une Azalaïs de Mercœur, difficiles à identifier (voy. pour les textes où elles sont nommées le livre de Bergert, à l'index). Parmi les douze «preux», presque tous connus d'ailleurs comme protecteurs des troubadours, célébrés par Élias de Barjols vers 1191, six appartiennent à la région qui nous occupe: Eble V de Ventadour, Adhémar V de Turenne (voy. plus haut), le Dauphin de Auvergne (voy. plus haut), Randon, seigneur de Châteauneuf, le plus grand feudataire du Gévaudan, Bertrand de la Tour, un des plus puissants seigneurs de l'Auvergne, et Pierre de Monléon, seigneur d'un petit château aux environs de Pons (sur ces personnages voy. Stronski, éd. de Barjols et *Annales du Midi*, XVIII, 473, et XIX, 40).

Sur un passage de la *Vie de saint Alexis.*

Lorsque le corps d'Alexis est transporté à l'église de Saint-Boniface, le peuple de Rome se presse autour de lui et empêche son enterrement pendant sept jours:

> Grant est la presse, ne l'estot demander.
> De totes parz l'ont si avironet
> Que avisonques i pot hom *habiter*.[1]

Pour l'interprétation de ce *habiter*, on a jusqu'ici, à une seule exception près,[2] suivi Gaston Paris qui le traduisait par «vivre, séjourner».[3] Cette interprétation nous étonne aujourd'hui; mais la théorie de la critique textuelle qui préoccupait G. Paris, surtout pendant la préparation de son édition de la *Vie de saint Alexis*[4] a dû reléguer au second plan les menues questions d'interprétation telles que la nôtre.

L'analyse du premier vers du passage cité ci-dessus montre que le *hom* du vers 115e se rapporte à des personnes qui affluent pour voir le saint[5]. C'est en parlant de ces nouveaux venus qu'il est dit qu'ils n'avaient pas besoin de demander où se trouvait le corps du saint (*ne l'estot demander*), car la présence même de la foule indiquait l'endroit. Mais «il y avait tant de monde tout autour qu'on put à peine ...

---

[1] Nous citons l'édition de Gaston Paris, Bibl. de l'É. H. É., fasc. 7 (1872). Le passage cité se trouve dans la strophe 115, vers c-e.

[2] Voir Moisy, *Dict. du pat. norm.*, Caen, 1885, p. 2 s.

[3] Voir Gaston Paris, *o. c.*, p. 194.

[4] La rédaction de son édition fut d'ailleurs faite en grande hâte. Voir *o. c.*, Avant-Propos, p. V. G. Paris n'eut jamais l'occasion, on le sait, de donner une nouvelle édition commentée de ce poème.

[5] On comprend que la présence du corps d'Alexis, lequel, selon notre poème (voir str. 110–12), opérait tant de miracles, attirait dans l'église où il se trouvait un très grand nombre de personnes pieuses, mais aussi une foule de curieux. Le public de cette dernière catégorie se comportait sans doute comme il le fait de nos jours: on se pressait pour arriver plus tôt ou pour mieux voir, on discutait les miracles qui se produisirent, on s'interrogeait les uns les autres. Lorsqu'on était resté quelque temps dans l'église, on repartait et d'autres arrivaient: la foule des curieux a dû se renouveler constamment.

i habiter». Ici *habiter* ne peut guère signifier «vivre, séjourner». Gaston Paris a, sans doute, voulu dire que la presse était telle qu'il était impossible d'y rester. Ce n'est pourtant pas là le sens des vers en question. Il faut tenir compte de ce que la proposition consécutive qui contient le verbe *habiter* dépend du mot *avironet* du vers précédent. Or, ce mot n'implique pas une presse dangereuse ou même désagréable.

Il y a une autre objection à faire contre la traduction de Gaston Paris. Le fr. *habiter*, mot d'emprunt < lat. habitare, n'a guère pu avoir, dans le français du moyen âge, le sens de «rester (quelque temps)».[1]

On aura déjà compris par ce qui précède que nous voyons dans notre verbe le vfr. *abiter a* «s'approcher de».[2] L'adverbe *i* du passage cité ne remplace donc pas *dans l'église*, mais il se rapporte au corps du saint et remplace la préposition *a* + le pronom personnel *le*. L'*h* est dû à des scribes étymologisants. Cette interprétation s'appuie en premier lieu — on l'a vu — sur des traits réalistes contenus dans la description de l'affluence dans l'église où se trouvait le corps de saint Alexis. Elle se base, en d'autres termes, sur la critique interne de notre passage. Mais elle est, en outre, soutenue par un fait dû à un scribe: dans le manuscrit *P*, qui date, selon Gaston Paris, du XIII^e^ siècle, *habiter* a fait place à *adeser*. Le scribe a donc bien compris qu'il avait affaire à *abiter a* «toucher à, s'approcher de», mais ce mot n'appartenant pas à son parler,

---

[1] Occasionnellement, il a pris cette signification par métaphore: *iceste sainte maison en que nos habitom sovent por faire noz oreisons* (Sermons écrits en dialecte poitevin, p. 27, dans *Le dialecte poitevin au XIII^e^ siècle*, p. A. Boucherie, Paris, 1873). Il faut tenir compte de ce que cette phrase a été dite par un prêtre, ce qui explique la métaphore.

[2] La *Vie de saint Alexis* contient donc le premier exemple connu du vfr. *abiter a* «toucher à», «s'approcher de». Il y a là une correction à apporter à l'article que consacre à notre mot M. v. Wartburg dans son *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (M. v. W. donne un ex. tiré du *Moniage Guillaume* comme le premier connu). — Un grand nombre des exemples anciens de notre mot ont été mal classés par les lexicographes. Voir Godefroy (IV, 394^c^) et Tobler-Lommatzsch (I, 53—4).

il l'a remplacé. *Abiter a* «s'approcher de» n'a d'ailleurs pas été familier aux scribes des autres manuscrits non plus, puisqu'ils y ont mis un *h*. Ce verbe *abiter a* n'a, en effet, rien à voir étymologiquement avec *habiter* ⟨ habitare. Il est d'origine norroise, de même que le norm. *biter* (*bité*) «toucher».[1] Le normand moderne connaît d'ailleurs *abiter a* au sens de «toucher à».[2]

La traduction des deux derniers vers de la strophe 115 de la *Vie de saint Alexis* serait ainsi: «il y avait tant de monde tout autour qu'on put à peine s'en approcher (du saint)».

Lund. *Albert Sjögren.*

[1] L'histoire de *biter* et d'*abiter* n'est pas tout à fait celle que veulent MM. Meyer-Lübke (*REW*. 1134) et v. Wartburg (*FEW*, I, 384b). Nous traiterons la question de l'origine de ces mots dans un article suivant.

[2] Le premier ex. connu d'*abiter* au sens de «toucher à» se trouve dans un document de l'Orne datant de 1428 (voir Godefroy, I, 32b). Notre mot est fréquent dans les parlers actuels de la Normandie. Voir les dictionnaires suivants: Butet-Hamel (*Gloss. du pat. du Bocage normand*, dans la *Revue de l'Avranchin*, fasc. 126 ss.); De Beaucoudrey (*Le Langage normand au début du XXe siècle*, Paris, 1911); De B. dit que le mot «se prend plus particulièrement dans le sens négatif: *faut pas y abiter* (il y a danger, inconvénient), par exemple à un fer chaud, à quelque chose de fragile: *j'y ai pas abité, j'ai abité à rien*»; De B. met en garde contre la confusion d'*abiter* avec *habiter*; Guerlin de Guer (*Patois de Vire*, dans le *Bulletin des parlers normands*, Caen, 1898–1901, p. 247); Robin–Le Prévost–Passy–De Blosseville (*Dict. du pat. norm. en usage dans le dép. de l'Eure*, Évreux, 1879); ce dictionnaire dit que *abiter* (*habiter*) et *biter* sont «suivis ordinairement du datif» et les traduit par «toucher à quelque chose ou à quelqu'un»; il donne pourtant aussi *abiter* (*habiter*), verbe avec régime direct; Maze (*Étude sur le langage de la banlieue du Hâvre*, Le H., 1903); Decorde (*Dict. du patois du pays de Bray*, Paris et Rouen, 1852); Moisy (*o. c.*): M. donne *abiter* «toucher, atteindre», et cite sous ce mot, entre autres, le passage de la *Vie de saint Alexis* dont nous nous sommes occupé ici; mais Moisy ne fit jamais la démonstration de cette interprétation, aussi fut-elle noyée dans le riche recueil de matériaux qu'est son dictionnaire. — Le mot existe aussi dans le même sens dans l'Ille-et-Vilaine: Voir Dagnet et Mathurin, *Le Langage cancalais*, St-Servan, 1904–06, et *Annales de Bretagne*, XVI, 515.

Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht.

Referat auf der finnischen Neuphilologenversammlung
am 9. Januar 1929.

Obgleich der Begriff der sogenannten Kulturkunde wohl den Anwesenden bekannt sein dürfte, möchte ich ihn doch hier noch einmal feststellen.

Kulturkunde ist also vor allen Dingen ein möglichst tiefes und vielseitiges Eindringen in die geistige Struktur eines Volkes. Dabei bietet sich natürlich das eigene Volk als nächstes Beobachtungsmaterial dar. Demgemäss ist auch die Kulturkunde unter dem Namen der Deutschkunde von dem Unterricht in der Muttersprache ausgegangen und zwar in Deutschland.

Einer der Vorkämpfer des neuen Deutschunterrichts, Walther Hofstaetter, definiert die Deutschkunde in folgender Weise: «Die Sache der Deutschkunde ist in die mannigfachen Formen deutschen Wesens einzuführen.» Ich entlehne hier seinem Buche «Der neue Deutschunterricht» noch einige Aussagen, die auf das Wesen der Kulturkunde helles Licht werfen. «Das gemeinsame Ziel aller Schularbeit ist gesunde deutsche Menschen zu erziehen, die das Leben unseres Volkes in der Gegenwart verstehen, sich ihm bewusst einordnen und willens sind, an den Aufgaben des Volkes mitzuarbeiten. Erstes Ziel aller Bildung ist danach, das Verständnis für das heutige Leben unseres Volkes zu wecken. Alle Arbeit, die darauf hinzielt, wird zusammengefasst in der Deutschkunde. Das deutsche Leben erschliesst sich erst, wenn wir *alle* seine Erscheinungen erfassen. Daher gehören zur Deutschkunde: Sprache, Schrifttum, Kunst, Sitte, Weltanschauung, Recht, Stammesart, Volksart, Staat, Landschaft, Wirtschaft, Wohnung. Deutschkunde ist aber nicht durch diesen Stoff bestimmt oder nur an ihn gebunden. Arbeit im Sinne der Deutschkunde bedeutet eine *Einstellung*; sie betrachtet *alles*, was mit der Jugend erarbeitet werden kann, unter dem Gesichtspunkt: was hilft es, Verständnis für unser heutiges Leben und das Gefühl der Zusammengehörigkeit zu wecken. Dieses *Gefühl* der Zusammengehörigkeit ist ebenso wichtig wie das *Verständnis* und muss aus ihm erwachsen. Aus diesem Gefühl der Zusammengehörigkeit erwächst eine bewusste Einordnung in das Ganze und das Gefühl der Verpflichtung; dies aber ist die Grundlage für den Willen, an der Aufgabe des Volkes mitzuarbeiten. Diesen Willen zu wecken, ist das letzte Ziel der deutschen Bildung.»

Hoffentlich nimmt man mir diese Zitate, weil sie den Kern der Sache so deutlich an den Tag legen und *mutatis mutandis* so gut auf unsere heimischen Verhältnisse passen, nicht übel.

Dem oben festgesetzten Ziel der Bildung sollen alle übrigen Unterrichtsfächer dienen. Es fragt sich nun, wie die fremden Sprachen diese Aufgabe erfüllen können. Die Antwort lautet: Eben dadurch, dass man die fremde Volksart in seiner ganzen Mannigfaltigkeit zu erfassen sucht, d. h. dass man die Kulturkunde in den neusprachlichen Unterricht einführt. Auf diese Weise, durch Vergleichung der fremden Art mit der eigenen, gelangt man zu einem besseren Verständnis seiner nationalen Eigentümlichkeiten. So aufgefasst und so betrieben wird der neusprachliche Unterricht zu einem wichtigen Mitarbeiter an der allgemeinen Bildung.

Wollen wir nun annehmen, dass wir von der Berechtigung eines solchen Zieles der allgemeinen Bildung nicht überzeugt sind. Dürfen wir in diesem Falle die Kulturkunde ruhig über Bord werfen? Ich glaube nicht, dass es sich tun liesse. Denn solch ein Verständnis des fremden Volkes muss für uns immer ein Gewinn sein. Ausser der geistigen Bereicherung, die dabei herauskommt, ist dies Verständnis der fremden Art auch vom rein praktischen Standpunkte aus betrachtet überaus nützlich, ja unerlässlich. Die Zeiten der Absperrung der Völker voneinander liegen weit hinter uns. Die wirtschaftlichen Interessen binden sie noch enger aneinander als gemeinsame Kultur. Um aber in diesem wirtschaftlichen Kampfe bestehen zu können, muss man die, mit denen man in Wettbewerb tritt, möglichst gründlich kennen.

Weil die Kulturkunde vor allen Dingen sich mit geistigen Werten beschäftigt, ist sie keineswegs mit den sogenannten Realien zu verwechseln, die sich mit den äusseren Lebensverhältnissen des Volkes befassen. Diese müssen wohl auch beim kulturkundlichen Unterricht beachtet werden, wie hier schon gesagt worden ist, aber sie bilden nur den Hintergrund, geben nur das Rohmaterial für die eigentliche Kulturkunde. Letzten Endes hängt es von dem Charakter des betreffenden Volkes ab, ob und in welchem Umfange Realien zur Kulturkunde gehören. Beim englischen Unterricht spielen z. B. die Realien eine viel wichtigere Rolle als beim deutschen und französischen. Will man aber seinen Schülern kulturkundlichen Unterricht erteilen, so genügt es nicht, dass man dann und wann auf die Sitten der Ausländer hinweist, dass man gelegentlich von ihrer Verfassung spricht und eine möglichst anschauliche Beschreibung ihres Landes und ihrer Städte gibt. Man muss weiter gehen und den

lebendigen Geist, der alles das geschaffen hat, aufzuspüren versuchen. Denn nur der Hauch des fremden Geistes kann unseren eigenen befruchten.

Und noch einem Missverständnis ist hier vorzubeugen. Die Kulturkunde ist kein neues Fach, kein neues Stoffgebiet, das nur eine neue Belastung des sowieso schon stark überlasteten neusprachlichen Unterrichts wäre. Es ist bloss eine neue Einstellung des ganzen Unterrichts.

Dieses dem fremden Geiste entgegengebrachte Interesse wurzelt wohl in den Annäherungsbestrebungen, die nach dem Weltkriege fast bei allen Völkern Europas zu sehen sind. Der in seine nationale Eigenart sich einschliessende und der fremden Art feindliche Chauvinismus der Zeiten vor dem Weltkriege ist in dem vergossenen Blute erloschen. Die Reaktion ist eingetreten. Nun will man der fremden Eigenart forschend näher treten. Man ist bereit, auch bei einem anderen Volke, sogar beim ehemaligen Feinde, Züge zu finden, die einen sympathisch berühren. Man hat erkannt, dass jedes Volk als Arbeiter an der allgemeinen Menschheitskultur seine besondere Aufgabe hat und dass das bange Zurückschrecken vor dem Fremden dem sich in sich Zurückziehenden verhängnisvoll werden kann, es kann ihn aus der Kulturgemeinschaft ausschliessen, was nur auf Kosten seiner eigenen Kultur geschehen kann. Diese Toleranz dem Fremden gegenüber findet ihren Ausdruck auch in der Pädagogik, denn die Kulturkunde verlangt ja vor allem vorurteilsfreie Beobachtung des Fremden.

Auch von der Seite des Staates ist diese allgemeine Tendenz anerkannt worden. In den Verfügungen der Preussischen Unterrichtsverwaltung vom 6. April 1925, die unter dem Namen «Richtlinien für die Lehrpläne der höheren Schulen Preussens» bekannt sind, wird der Standpunkt des Preussischen Ministeriums für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung ausgesprochen. Schon die Vorbemerkung zum neusprachlichen Unterricht zeigt uns die kulturkundliche Einstellung der Richtlinien. Da lesen wir: «Der neusprachliche Unterricht an den höheren Schulen erstrebt das Ziel, die Schüler auf Grund einer allseitig gefestigten Sprachkenntnis durch das Schrifttum einzuführen in die Kultur- und Geisteswelt der fremden Völker.» «Die Einführung in die fremde Geisteswelt soll kein blosses Wissen von kulturellen Einzeltatsachen und -zusammenhängen erstreben; es handelt sich vielmehr darum, das im fremden Kulturganzen, besonders in der Sprache und im Schrifttum, wirkende *Leben* verstehen zu lehren und für die innere Bildung des Schülers nutzbar zu machen; insbeson-

dere soll dieser durch den Vergleich des fremden mit dem deutschen Wesen zu einem vertieften Verständnis für die Eigenart seines Volkes geführt werden.» In den methodischen Grundsätzen der Richtlinien finden wir näheres über den kulturkundlichen Unterricht. Für die Auswahl der Lektüre ist neben der Forderung hochwertiger Form der massgebende Gesichtspunkt, besonders auf der Oberstufe, die Einführung in die verschiedenen Gebiete und Epochen des fremden Geisteslebens. Dieses kann im allgemeinen durch die erprobten Meisterwerke besser geschehen als durch Erzeugnisse, zu denen noch der nötige Abstand fehlt.

Auf der Oberstufe muss die Würdigung der künstlerischen Form und des darin ausgeprägten Geistes den krönenden Abschluss der Besprechung bilden. Dabei ist das Verhältnis des Werkes zum Gesamtschaffen des Schriftstellers, dessen Stellung in seiner Zeit und deren Bedeutung für die Geistesgeschichte herauszuarbeiten.

Empfehlenswert ist für die Oberstufe auch die Lektüre (nämlich Privatlektüre) einer Zeitung oder einer Zeitschrift.

Die Anschauung von Werken der Kunst wird als Ergänzung entsprechender Lektüre eine wertvolle Hilfe sein zur Einführung der Schüler in den Gesamtcharakter einer bedeutsamen Epoche französischen und angelsächsischen Kulturlebens: des französischen Mittelalters, des Zeitalters Ludwigs XIV., der französischen Geistesentwicklung im 18. und 19. Jh., des Zeitalters der Königin Viktoria. Wird dem Schüler gezeigt, dass in der Malerei, Skulptur, Musik eines Volkes eine ähnliche Entwicklung sich zeigt wie in seiner Literatur, und dass dieser Entwicklung eine Veränderung in den politischen und gesellschaftlichen Verhältnissen parallel geht, so wird ihm *das* einen Begriff von der Gesetzmässigkeit geistiger Entwicklung überhaupt geben. In dieser Art lassen sich nicht nur Kulturstufen eines einzelnen Volkes, sondern auch die Beziehungen verschiedener Kulturkreise im gegenseitigen Geben und Nehmen der Völker, endlich durchgehende Wesenszüge der fremden Art, immer im Vergleich zur eigenen, verdeutlichen.

Manche der Aufgaben des kulturkundlichen Unterrichts können in den Arbeitsgemeinschaften der Schüler weiter verfolgt werden. Dabei kann durch Bevorzugung des zeitgenössischen Schrifttums und Besprechung von Tagesfragen im Anschlusse an Zeitungsaufsätze auch besonderen Interessenrichtungen der Schüler Rechnung getragen werden.

In den Lehraufgaben finden wir dann genauere Angaben, wie dieses Ziel der Ausbildung erreicht werden soll. Die wichtigste Rolle fällt dabei der Lektüre zu. Besondere kulturkundli-

che Lesebücher sollen eingeführt werden, aber daneben soll die zusammenhängende Lektüre durchaus nicht vernachlässigt werden.

Alle Schriftsteller sollen im Zusammenhange mit ihrer Zeit und ihren Richtungen gelesen werden. Vergleiche mit den gleichzeitigen Verhältnissen und verwandten Richtungen in anderen Ländern dürfen nicht ausbleiben.

Weil für die Oberrealschule die Gegenwartsbetonung besonders gefordert wird, kann an diesen Schulen eine leichte Verschiebung zu Gunsten der Gegenwart, d. h. der modernen Literatur in dem Lektürenplan geschehen.

Auch der franz. Kultusminister hat am 3. Juni 1925 neue «Instructions» herausgegeben, die ungefähr auf dasselbe hinzielen wie die preussischen Richtlinien.

Um uns nicht in den Bestimmungen dieser «Instructions» zu verirren, müssen wir immer im Auge behalten, dass die franz. «école secondaire» nur 7-jährig ist. Die Reihenfolge und Benennung der Klassen ist: die 6., 5., 4., 3., 2., 1. und die Philosophie- oder Mathematikklasse. In den Bestimmungen für die einzelnen Klassen taucht die Kulturkunde bei der 4. Kl. zum ersten Mal auf. Da verlangt man «Notions sommaires de littérature et de civilisation étrangères à propos des auteurs étudiés, qu'on s'attachera à toujours bien situer dans leur époque» (d. h. allgemeine Kenntnisse über die fremde Literatur und Kultur im Anschluss an die gelesenen Schriftsteller, die immer in ihre Zeit hineingestellt werden sollen).

In dieser Klasse fängt auch der Unterricht in der zweiten neueren Sprache an. Ausdrücklich wird gefordert, dass die sprachlich nunmehr besser geschulten Schüler es in dieser zweiten Sprache ebensoweit bringen müssen wie in der ersten.

In den Bestimmungen für die dritte Klasse finden wir die Bemerkung: Die Lektüre und die Sprechübungen beziehen sich nun auf das wirtschaftliche, moralische und soziale Leben im allgemeinen und besonders auf dasjenige des betreffenden Landes. Ausserhalb der Klasse sollen die Schüler auch lesen und kurze Referate der gelesenen Werke liefern. Der Lehrer gibt dabei literaturgeschichtliche Erklärungen.

Für die zweite Klasse wird folgendes verlangt: Man vertieft sich in das politische, intellektuelle, moralische und künstlerische Leben der fremden Nation. Für die Sektion, wo die Stundenzahl der ersten neueren Sprache grösser ist, Kultur- und Literaturgeschichte im Anschluss an die Texte.

In der ersten Klasse richtet man die Aufmerksamkeit der Schüler auf den Stil der fremden Sprache. Bei der Erklärung

der Texte weist man auf die Wechselwirkungen und Berührungspunkte zwischen der fremden und der franz. Literatur hin.

In der Klasse der Philosophie stehen im Mittelpunkt des Unterrichts die wissenschaftlichen, philosophischen und sozialen Verhältnisse, unter deren Einfluss das moderne Leben sich gestaltet hat, die Weltprobleme und das Verhalten der Denker und Kritiker des betreffenden Landes zu ihnen, Gegenüberstellungen der fremden und eigenen Literatur, Beleuchtung der internationalen Probleme bei dem betreffenden Volke.

Für den Unterrichtsstoff in der Kulturkunde werden recht genaue Bestimmungen gegeben. Überhaupt: «étudier l'allemand sera étudier l'Allemagne, apprendre l'anglais sera apprendre l'Angleterre et la civilisation britannique dans le monde.» Dieses Studium der fremden Volksart soll in der 2. und 1. Klasse konzentriert sein.

Aber obgleich die Kulturkunde so die obrigkeitliche Sanktion erhalten hatte, kann man nicht behaupten, dass diese neue Richtung sich mit einem Schlage das Feld erobert hätte. Bald fanden sich unter den Lehrenden Gegner, nach deren Ansicht solche Bestrebungen dem eigentlichen Sprachunterricht schaden würden. Sie würden bloss die Lehrer und Schüler zu leerer Wortfechterei verführen, es sei unmöglich, ein so feines Material, wie die Volksseele es ist, in der Klasse zu sezieren, und was dergleichen Einwände mehr waren. Schon schien es, dass das Sterbeglöckchen der Kulturkunde geläutet hatte, als diese Totgeglaubte in unerwarteter Kraft und Wucht auf der Hamburger Neuphilologentagung 1928 zu neuem Leben erwachte. In einer Reihe von interessanten Vorträgen verfochten hier die Anhänger der Kulturkunde ihre Sache, und offenbar neigt sich der Sieg in diesem Streite nach der Kulturkunde hin. Die Zahl ihrer Anhänger ist in stetigem Wachsen begriffen, und die Wissenschaft hat schon eine bedeutende Reihe von Untersuchungen und Abhandlungen zur Kulturkunde geliefert. Das kulturkundliche Problem hat mit einem Worte im fremdsprachlichen Unterricht festen Fuss gefasst.

Das wäre kaum möglich, wenn es sich nur um eine vorübergehende pädagogische Modeströmung handelte.

Jetzt fragt es sich, wie *wir* uns zur Kulturkunde stellen wollen. Werden wir sie als etwas Unnötiges und Nebensächliches verwerfen, oder werden wir ihr auch in unserem Unterrichtsplane Existenzrecht gewähren? Keiner wird wohl leugnen wollen, dass wir die fremden Sprachen nicht bloss um der Sprache willen lernen. Das wäre ein Ziel für Handelsschulen, aber eine Schule,

die ihre Zöglinge auf die Universitätsstudien vorbereiten will, muss tiefer sehen. Und schliesslich soll ja nicht die Universität unser endgültiges Ziel sein, sondern allgemeine Entwicklung und Erziehung des jungen Menschen. Es scheint mir, dass dieser Entwicklung schlecht gedient wäre, wenn unsere Schüler nach 7-jährigem Studium einer Sprache nur den Gewinn hätten, dass sie deutsche Texte mit einer grösseren oder geringeren Fertigkeit übersetzen und eine meistens recht holperige und unbeholfene Übersetzung ins Deutsche fertigbringen könnten. Wenn das alles wäre, womit wir sie ausrüsten, so verhielte sich die Sache ganz kläglich. Glücklicherweise ist dem aber nicht so. Fast unbewusst gibt der Lehrer beim Unterrichten vieles, was vom Standpunkte des eigentlichen Spracherlernens als überflüssig betrachtet werden kann. So empfängt der Schüler zugleich mit den trockenen grammatischen Regeln und Vokabeln als Würze Kenntnisse über das Volk, das sich dieser Vokabeln bedient. Oft mögen sich diese Hinweise auf rein äussere Zustände beziehen. Aber das äussere Leben des Volkes ist ja der Spiegel seines innersten Selbst. Und da haben wir also die Kulturkunde oder wenigstens ihre Ansätze. Es handelt sich nun nur darum, das was wir bisher unbewusst und tastend und fast verstohlen getan haben, im vollen Bewusstsein der Zweckmässigkeit des Verfahrens zu tun. Ich denke, dass prinzipiell alle in dieser Frage derselben Meinung sind. Niemand ist beim Unterrichten eine bloss Vokabeln abfragende Sprechmaschine und niemand will das auch sein. Ob wir aber Kulturkunde mehr und also auch mit mehr Zeitaufwand treiben können, darüber werden sich die Ansichten wohl teilen. Mit dem Deutschen, das an unseren Schulen die grösste Stundenzahl hat im Vergleich mit den anderen neueren Sprachen, würde es schon wahrscheinlich nach der Ansicht der meisten gehen, dass man mehr Zeit als bisher der Kulturkunde opferte. Aber wie ist es mit dem Französischen und Englischen mit ihrer spärlich gemessenen Stundenzahl? Soll man es wagen, auf Kosten der Spracherlernung der Kulturkunde mehr Raum zu geben, oder soll man sich da einfach auf den Standpunkt stellen, dass man zufrieden sein muss, wenn die Jungen und Mädchen etwas Französisch und Englisch lesen und verstehen lernen. Mit der Kultur mögen sie dann später bekannt werden, wenn sie das interessiert und wenn sie dazu Gelegenheit bekommen.

Der diesem Vortrage hoffentlich folgende Meinungsaustausch wird zeigen, welches die Stellungnahme der geehrten Anwesenden sein wird.

Ich meinerseits muss bekennen, dass die Kulturkunde es mir an-

getan hat. Ich erinnere mich meiner eigenen Schulzeit, wie ich da die Ohren spitzte, wenn der Lehrer auf irgend eine Eigentümlichkeit in dem Leben und in der Denkart des fremden Volkes hinwies. Da schoss einem ein Licht auf: also so denkt ein Franzose oder ein Engländer sich die Sache. Und ich glaube, dass unsere heutige Jugend in dieser Hinsicht nicht weniger Interesse für Ähnliches hat als wir. Ich wäre sogar geneigt zu denken, dass der Schüler von heutzutage im Gegenteil sich viel mehr für die fremde Eigenart interessiert, als es sein Vater und Grossvater getan haben. Sind doch die Völker einander in Freundschaft und Feindschaft näher gekommen.

Und noch eines möchte ich hervorheben, was für unser Land und unsere Verhältnisse entscheidend sein dürfte. Wir sind ein blutjunges Mitglied in der grossen Kulturfamilie der Welt. Wir hoffen, dass wir bald unsere Kinderschuhe austreten werden und dass wir uns als gleichberechtigt an die Seite unserer älteren und erfahreneren Brüder stellen können. Wir sind als Volk ein frühreifes Kind. Mit staunenerweckender Geschwindigkeit hat sich unsere finnische Kultur zur Blüte entfaltet. Wir haben vieles, was wir mit Stolz den anderen Völkern zeigen können, und wir werden hoffentlich noch mehr haben, wenn unsere Entwicklung gesunde Wege einschlägt. Unsere nationale Eigenart, oder eigentlich all das Gute und Wertvolle in ihr, müssen wir behalten und weiter entwickeln. Aber wir müssen uns auch dessen bewusst sein, dass wir uns nicht in diese nationale Eigenart einschliessen können. Wir müssen versuchen, der Menschheitskultur das zu geben, was vielleicht nur wir ihr zu geben vermögen, und eine chinesische Mauer, mit der wir uns umgeben würden, würde zweifellos unsere gesunde Entwicklung hemmen. Empfangen müssen wir auch. Das ist kein Beweis der Armut, dass man seine eigene Kultur mit der fremden befruchtet, so tun es alle Nationen, und so haben sie es immer getan, und niemand hat das für eine Schwäche angesehen. Lassen wir also auch die grosse Weltkultur in allen ihren Gestalten auf uns wirken, keiner wollen wir uns verschliessen, jede kann uns etwas Wertvolles geben, wenn wir uns nicht hartnäckig gegen sie wehren. Wenn wir an diesen Kulturaustausch denken, so sehen wir, dass es höchst wünschenswert wäre, dass der junge Sinn sich schon auf der Schule dem Wertvollen in der fremden Volksseele erschliesse. Dann werden die falschen Ansichten und Verallgemeinerungen, die man manchmal sogar von gebildeten Menschen hört, von selbst aufhören. Niemand wird mehr beinahe gehässig wegwerfend von einer fremden Kultur sprechen, wenn es ihm schon auf

der Schule klar geworden ist, dass alle Völker an der allgemeinen Kultur ihren Anteil haben müssen, eben weil es jetzt keine engbegrenzten Nationalkulturen, sondern eine Weltkultur gibt.

Unsere prinzipielle Stellungnahme zur Kulturkunde kann also meines Erachtens nur durchaus positiv sein, und in der Theorie wäre die Sache soweit klar.

Es fragt sich nun, was wir in der Praxis für die Kulturkunde in unserem Unterricht tun können. Ehe wir auf diese Frage antworten, müssen wir unsere Möglichkeiten erwägen, um das Ziel nicht so hoch zu stecken, dass man den Mut verliert, bevor man es nur einigermassen erreicht hat.

Das Wichtigste ist hierbei die uns zur Verfügung stehende Stundenzahl. Ein Vergleich mit den Verhältnissen in Deutschland und Frankreich ist für uns höchst belehrend.

In Deutschland mit seinen verschiedenartigen Schultypen ist die Stundenzahl für die neueren Sprachen recht verschieden an den einzelnen Lehranstalten. Ich werde versuchen, sie hier möglichst übersichtlich zu gruppieren.

Stellen wir zuerst die der ersten oder einzigen neueren Fremdsprache bestimmte Stundenzahl fest. Von *11* Typen der Lehranstalten in Deutschland hat man in *drei* Typen der ersten neueren Fremdsprache *40* oder mehr Stunden (40—44) eingeräumt. In *5* Typen hat sie *30—39* Stunden. In *2* Schultypen begnügt man sich mit *20—27* Stunden. Nur *ein* Schultypus, das Gymnasium, hat nur *15* Stunden für die neuere Fremdsprache übrig. Aber zu beachten ist dabei, dass es sich hier um sprachlich geschulte Schüler handelt.

Ein Vergleich mit unseren Vernältnissen zeigt, dass wir mit unseren gewöhnlichen 25 Stunden kläglich zurückbleiben müssen.

Betrachten wir nun, wie es um die zweite neuere Fremdsprache bestellt ist.

Auch da liegt die Sache viel erfreulicher als bei uns. In *5* Schulformen werden der zweiten neueren Fremdsprache *20—26* Stunden gewidmet. *Zwei* Typen haben *16* Stunden und *zwei 12* Stunden. Das letzte sieht ja der Stellung des Französischen und Englischen an unseren Schulen sehr ähnlich, aber von dieser Ähnlichkeit bleibt wenig übrig, wenn wir bedenken, dass eine von diesen deutschen Schulen ein 6-klassiges Lyzeum und das andere das selten vorkommende Gymnasium mit Ersatzunterricht für die von U II Abgehenden ist. Beide sind also unvollständige Lehranstalten. Von den Vollanstalten begnügt sich keine mit weniger als *16* Stunden.

Ebenso verhält sich die Sache *in Frankreich*, wo die Schultypen viel einförmiger sind als in Deutschland. Da werden der ersten oder einzigen neueren Fremdsprache 26 Stunden gewidmet. Die zweite hat mindestens *16* Stunden. Charakteristisch für Frankreich ist die grosse Menge der neueren Sprachen, unter denen man wählen kann, denn neben das Deutsche und Englische stellen sich Italienisch und Spanisch.

Wir sehen jedenfalls, dass auch in Frankreich den neueren Sprachen mehr Stunden zugemessen werden als bei uns.

Wie wir sehen, fällt der Vergleich sehr unvorteilhaft für uns aus. Es fragt sich, ob sich bei unserer kleinen Stundenzahl überhaupt etwas zu versuchen lohnt oder ob wir uns bloss als Einpauker der Grammatik und der Vokabeln betrachten und auf alle höheren Ziele verzichten müssen.

Am besten sind bei uns daran die Mädchenschulen mit ihren 27 Stunden für die erste neuere Fremdsprache und 19 für die zweite. Die Stellung dieser zweiten Sprache ist viel günstiger als in den übrigen Schultypen, wo ihr nur 12 Stunden zukommen.

So begrenzt sind also unsere Möglichkeiten schon von rein sachlicher Seite. Und doch scheint es mir, dass wir auch bei dieser geringen Stundenzahl alles auf die Kulturkunde zuspitzen sollten.

Sprechen wir zuerst vom deutschen Unterricht, denn das Deutsche ist ja zurzeit unsere obligatorische erste Fremdsprache, und mir scheint, dass es diese Stellung behalten muss, wenn wir nicht kulturelle Werte dem Jagen nach utilitarischen Zwecken opfern wollen.

Teilen wir die am deutschen Unterricht teilnehmenden Klassen in Unterstufe (II und III), Mittelstufe (IV und V) und Oberstufe (VI, VII und VIII) und betrachten wir die Möglichkeiten des kkundlichen Unterrichts auf jeder Stufe. Auf der Unterstufe wird die Kulturkunde wohl wenig in Frage kommen, denn das Überwinden der sprachlichen Schwierigkeiten an sich nimmt wohl fast die ganze Zeit in Anspruch. Nur hie und da, im Anschluss an das Lesebuch, kann man einige Bemerkungen über Land und Leute fallen lassen. Auf der Mittelstufe, wo die zusammenhängende Lektüre einsetzen kann und wo die Erzählungen des Lesebuches inhaltsreicher werden, spielt die Kulturkunde schon eine bedeutendere Rolle. Da können die Lesestücke deutlich kkundlichen Zwecken dienen. Aus der zusammenhängenden Lektüre wird sich auch von selbst manches ergeben, was auf die psychische Struktur des fremden Volkes Licht wirft. Auf der Oberstufe, wo wir es mit gereifteren Schülern zu tun haben und wo die

sprachlichen Schwierigkeiten schon grösstenteils überwunden sind, könnte die Kulturkunde im Mittelpunkt des Unterrichts stehen. Da dürften nicht mehr die Grammatik und die Vokabeln sich allein prahlerisch ausbreiten.

Betrachten wir jetzt die Möglichkeiten für Französisch und Englisch, die an unseren Schulen ein äusserst bescheidenes Dasein fristen. Das erste Jahr wird wohl von dem Erlernen der Sprache als solcher beansprucht, mit etwaigen Bemerkungen über Land und Volk. Im zweiten Jahr, wo meistens schon die zusammenhängende Lektüre einsetzt, liesse sich schon mehr über die Sache sprechen. Hier begegnen wir aber einem grossen Hindernis. Der Wortschatz der Schüler ist noch viel zu klein, als dass man in der Unterrichtssprache kkundliche Probleme besprechen könnte. Hier stellt sich uns das Dilemma: soll man auf Erörterungen, an denen selbstverständlich auch die Schüler teilnehmen, verzichten, weil die Schüler auf französisch oder englisch das nicht ausdrücken können, was sie herausgefunden haben, oder soll man seine Zuflucht zur Muttersprache nehmen? Das letztere scheint mir durchaus zulässig. Sogar die «Richtlinien» lassen bei der Behandlung der kkundlichen Fragen die Muttersprache zu. Da lesen wir: «Es ist grundsätzlich zu erstreben, dass bei der Lektüre möglichst die fremde Sprache gebraucht werde, doch darf diese nicht auf Kosten der Klarheit und gedanklichen Ausschöpfung bevorzugt werden.»

Im zweiten Jahr könnte die Lektüre nach kkundlichen Gesichtspunkten ausgewählt sein. Das dritte und letzte Jahr gestaltet sich dann ungefähr nach dem Muster des zweiten, nur dass hier der Lehrer sich mehr der Unterrichtssprache bedienen kann und soll, für die Schüler sollte jedoch auch hier die Muttersprache zugelassen werden. Ich denke mir die Sache so, dass der Lehrer im zusammenhängenden Vortrag sich der fremden Sprache bedient, aber während des Gespräches mit der Klasse spricht auch der Lehrer Finnisch, bzw. Schwedisch.

Was dann die Kulturkunde selbst betrifft, wäre es vielleicht am zweckmässigsten, mit den Realien zu beginnen, um für die Psyche des Volkes ein richtiges Milieu zu bekommen. Auf der Mittelstufe sollten die Realien im Vordergrund stehen, und die geistige Struktur des Volkes sollte erst auf der Oberstufe mit gereifteren Schülern behandelt werden. Das wären also einige allgemeine Bemerkungen über die Möglichkeiten der Kulturkunde an unseren Schulen.

Jetzt könnte jemand sagen: «Das ist ja alles schön und gut, aber *wie* sollen wir denn solche kkundlichen Kenntnisse den

Schülern beibringen. Sollen wir besondere Stunden für die Kulturkunde festsetzen, in denen dann bloss von der Kultur des betreffenden Volkes geredet wird?» Sogar die eifrigsten Anhänger der Kulturkunde in Deutschland verlangen nichts derartiges. Kulturkunde soll nicht neben Grammatik und Vokabeln und Abfragen des Inhalts gestellt werden, es soll ein Prinzip sein, das den ganzen Unterricht durchdringt. Alles soll ihr als Sprungbrett dienen. Aber nur ja nicht Kulturkunde aufgeben und abfragen! Überhaupt sollte das Wort «Kuiturkunde» gar nicht in der Klasse ausgesprochen werden. Die Schüler müssen es selbst herausfühlen, dass sie etwas besonders Interessantes erfahren haben, dass der Franzose oder Engländer ihnen mit einem Ruck näher getreten ist, weil sie, wie unversehens, einen Blick in seine Seele geworfen haben.

Die folgende Frage, die wir beantworten müssen, ist die, ob und inwiefern die Lehrbücher, die wir haben, zum kkundlichen Unterricht taugen. Strohmeyer hat bemerkt, dass ein tüchtiger und geübter Lehrer nach einem beliebigen Lehrbuch kkundlich unterrichten kann, aber stellen wir uns nun auf den Standpunkt des ungeübten Anfängers und betrachten wir, was unsere Lehrbücher uns an kkundlichem Material darbieten.

Da es zu zeitraubend wäre, alle bei uns vorhandenen fremdsprachlichen Lehrbücher in dieser Hinsicht zu prüfen, beschränke ich mich auf die, die ich bisher im Unterricht gebraucht habe. Jeder kann ja nachher auf eigene Hand die Brauchbarkeit des von ihm bevorzugten Buches untersuchen. Das vom Schulrat Dr. Nyström verfasste deutsche Lehrbuch ist wohl auf der Unter- und Mittelstufe das am häufigsten gebrauchte, und es scheint mir, dass es reichliche Gelegenheit zu kkundlichen Besprechungen gibt.

Auf der Mittelstufe soll aber auch die zusammenhängende Lektüre anfangen. Die Wahl der Lektüre kann wohl ganz dem Lehrer anheimgestellt werden. Nur darauf muss man achten, dass man nicht etwas ganz Wertloses liest und dass die Lektüre möglichst viel Einblicke in das Wesen des fremden Volkes gibt. Auch auf die allgemeine Entwicklung der jeweiligen Klasse muss Rücksicht genommen werden, denn die Lektüre darf nicht die Leistungsfähigkeit der Klasse überspannen. «Das edle Blut» von Wildenbruch, Storms «Pole Poppenspäler» und Seidels «Leberecht Hühnchen» scheinen mir für diese Stufe passend. Leider ist die Anzahl unserer Schulausgaben noch zu gering, um eine genügende Auswahl bieten zu können. — In der IV. und V. könnte man wohl je ein Buch lesen. Wenn die Zeit zum Durch-

lesen des ganzen Buches nicht ausreicht, könnte der Lehrer durch kurze Inhaltsangaben weniger bedeutender Stellen schneller weiterhelfen.

Jetzt kommen wir zur Oberstufe. Das vielleicht in den meisten Schulen gebrauchte Lesebuch II von Axel Rosendal dünkt mir zu einseitig geschichtlich. Ausser diesem stehen uns Nyströms Deutsches Lesebuch (für die Oberstufe) und Öhquists Prosa und Dichtung zur Wahl. Von diesen ist das erste in kkundlicher Hinsicht reichhaltiger, obgleich auch das zweite viele geeignete Lesestücke aufweist. Nähere Erörterungen über den Gebrauch dieser Bücher scheinen mir überflüssig, denn es liegt auf der Hand, welche kkundlichen Aufschlüsse sie geben. Die Auswahl der zusammenhängenden Lektüre ist hier etwas grösser. Leider bieten die billigen und bequemen Schulausgaben uns nichts von Goethe und Lessing, aber Schillers «Wilhelm Tell» finde ich besonders für die VII. Kl. einer Knabenschule eine ausgezeichnete Lektüre. Schon der Inhalt an sich, der Kampf gegen die Bedrückung, packt die Jungen.

Auch die anderen Bücher der Schulausgabensammlung bieten uns passende Lektüre. Da kann jeder nach seinem eigenen Geschmack oder wohl noch mehr nach dem Geschmack seiner Klasse wählen.

Im franz. Unterricht sind wohl Nyströms Ranskalainen alkeiskirja und Ranskankielen alkeis- ja harjoituskirja von Hagfors die gebräuchlichsten. Beide enthalten reichlich kkundliches Material. Schlechter ist es mit den Lektürebüchern bestellt. Ihre Anzahl ist gering. Im 2. Jahr könnte wohl Söderhjelm-Töttermans oder Kerkkolas oder irgend eine andere Chrestomathie gebraucht werden, um dann im letzten Jahre zur Lektüre eines zusammenhängenden Werkes überzugehen. Da steht uns aber bloss Daudets Tartarin de Tarascon zu Gebote. Fürs Englische bietet das viel gebrauchte Lehrbuch von Andersin recht brauchbaren kkundlichen Stoff, aber die Auswahl der Lektüre ist auch in dieser Sprache zu klein.

Ich beschränke mich hinsichtlich der Brauchbarkeit der vorhandenen franz. und engl. Lehrbücher nur auf diese Bemerkungen allgemeinen Charakters, denn ihre Anwendung beim kkundlichen Unterricht ist ja ohne weiteres klar.

Obgleich wir also auch mit den uns zur Verfügung stehenden Büchern fürs erste auskommen können, ist es nicht ausgeschlossen, dass neue Bearbeitungen dieser Bücher oder gar neue nach kkundlichen Gesichtspunkten ausgearbeitete Bücher uns noch bequemeres und reichhaltigeres Material bieten könnten. Das

heutige Deutschland und seine Bewohner unterscheiden sich wohl erheblich vom Land und von den Leuten der Vorkriegszeit. Die politische Verfassung, die Parteiteilung, das wirtschaftliche Leben könnten mehr Raum im Lesebuch der Oberstufe einnehmen. Dasselbe gilt für Frankreich, das zwar während des Weltkrieges keine Revolution erlebt hat, aber auch da hat sich das Leben einigermassen verändert. Dem bei den Schülern der höheren Klassen erwachten politischen und sozialen Interesse könnte damit Rechnung getragen werden. Fürs Englische ist in dieser Hinsicht durch Miettinen-Almarks «An English Reader» und das gleichnamige Buch von Rosenius gesorgt.

Auf dem Gebiete der zusammenhängenden Lektüre ist die Zahl der Schultexte unbedingt zu klein.

Ich möchte hier einige Bücher erwähnen, die nach meiner Meinung auch bei uns auf der Mittel- und Oberstufe eingeführt werden müssten. Fürs Deutsche: Grimms und Hauffs Märchen, Lessings Minna von Barnhelm, Goethes Götz von Berlichingen, Auszüge aus Hermann und Dorothea und aus Werther, Egmont und Faust (I. Teil). Schiller: Räuber, Wallenstein, die Jungfrau von Orleans. Kleist: Prinz v. Homburg, etwas von Grillparzer, etwa «Ein treuer Diener seines Herrn», und auch vielleicht etwas von Hauptmann, Thomas Mann, Frenssen, Freytag.

Auch Geschichte, Philosophie und Soziologie sollten vertreten sein. Ich denke, dass man bei einigem Nachsuchen in der neueren wissenschaftlichen Literatur etwas Passendes finden würde.

Fürs Französische kämen wohl auf die Liste: ein Lustspiel von Molière, etwa das leichte Bourgeois Gentilhomme oder auch ein anderes Stück. Der Schüler sollte nicht von der Schule abgehen, ohne auch mit Corneille und Racine bekannt zu werden, auch wenn die Stücke nur teilweise in franz. Sprache gelesen werden könnten.

Dasselbe gilt im Englischen für Shakespeare. Es ist ja geradezu haarsträubend, dass es bei uns Studenten gibt, die, obgleich sie in der Schule Englisch getrieben haben, keine Ahnung von Shakespeare haben, wie es auch viele gibt, denen Molières, Corneilles und Racines Name nur als dämmernde Erinnerung aus dem Geschichtsunterricht vorschwebt.

Im zweiten Unterrichtsjahr würde im Englischen eine vernünftig zusammengestellte Chrestomathie gute Dienste tun. Da könnten spannende Novellen, z. B. solche von Poe, reichlich vertreten sein, wenigstens in den für Knabenschulen bestimmten Büchern, um den Schülern die ersten Schwierigkeiten der zusammenhängenden Lektüre unmerklich überwinden zu helfen.

Aber die kkundliche Einstellung des Unterrichts verlangt nicht nur neue Bücher, sie stellt auch neue Forderungen an den Lehrenden. Er muss selbst in der Kulturkunde des betreffenden Volkes bewandert sein, um seine Schüler sicher zum richtigen Ziel leiten zu können.

Die Lehrenden müssten schon während ihrer Studienzeit in die Kultur des fremden Volkes eingeführt werden. Geschieht das aber auch wirklich? Dem Lehrbetrieb in den neueren Sprachen an unseren Universitäten ist der Vorwurf nicht zu ersparen, dass er dem künftigen praktischen Pädagogen zu wenig Kenntnis vom Lande und Volke, dessen Sprache er studiert, gibt und ihn dafür reichlich mit einem unnützen linguistischen Ballast versieht. Unter den praktischen Pädagogen ist ja die vorherrschende Meinung die, dass ihnen viel besser mit der Geschichte des betreffenden Landes gedient wäre als mit der Linguistik, die ja an und für sich höchst interessant ist, mit der sich aber später beim Unterricht wenig anfangen lässt. Ich meine nicht, dass alle Sprachgeschichte aus dem Studienplan der künftigen Lehrer verbannt sein soll, sondern dass man sie, wenn es geht, ein wenig einschränkte, oder, wenn auch das gewagt scheint, dass man einige die Kulturgeschichte behandelnde Bücher zum Kursus hinzufügen sollte, wie es hier schon Prof. Öhmann vorgeschlagen hat. Auch eine umfassende geographische Kenntnis des Landes könnte von dem Aspiranten verlangt werden.

Aber mit blosser Bücherweisheit kann man sich auch nicht begnügen. Mit seinen eigenen Augen müsste man das Land sehen, dessen Sprache man zum Gegenstand seines Studiums gewählt hat, man müsste möglichst viel Leute kennen, die diese Sprache als ihre Muttersprache sprechen, müsste sich in den Geist des Volkes einleben, und das alles kann nur durch einen wiederholten längeren Aufenthalt im Auslande erreicht werden. In dieser Hinsicht liegen die Verhältnisse bei uns besonders traurig. Die Reisestipendien sind zu klein und können auch nicht allen Neusprachlern die ersehnte Auslandsreise ermöglichen. Und die eigenen Mittel reichen ja zu einer Reise nicht hin, wie wir nur zu gut wissen. So gehört für die meisten Lehrenden die Auslandsreise in den Bereich des Unmöglichen. Und doch müsste man, um die erlernte Fremdsprache andauernd fliessend zu beherrschen, mindestens jeden dritten Sommer in diesem Lande verbringen.

Wir sehen, dass der kkundliche Unterricht grosse Forderungen an die Neusprachler stellt, und wir haben auch eben gesehen, dass unsere Vorbereitung darauf nicht die allerbeste ist. Und doch scheint es mir, dass wir vor den Schwierigkeiten nicht zu-

rückschrecken sollten. Was uns an Vorbereitung mangelt, können wir selbst nachholen, und ich bezweifle nicht, dass wir auf eigene Faust das in unserer Ausbildung Fehlende ergänzen können. Freilich hier steht uns wieder dasselbe Hindernis im Wege, da wir wegen unserer kleinen Gehälter immer mehr an den Gelderwerb als an die Berufsausbildung zu denken gezwungen sind. Und trotz alledem hoffe ich, dass wir Neusprachler nicht die Hände in den Schoss legen und den Kopf nicht hängen lassen werden, sondern die uns gestellte Kulturaufgabe nach Kräften zu erfüllen versuchen. Auch von uns gelte das Bismarckwort: Setzen wir ihn nur in den Sattel! Reiten wird er schon können!

Olga Puolakkainen.

Besprechungen.

Lautzeichen und ihre Anwendung in verschiedenen Sprachgebieten. Von Fachgelehrten zusammengestellt unter Schriftleitung von **M. Heepe.** Herausgegeben, gedruckt und verlegt von der Reichsdruckerei. Berlin 1928. 116 S. Gross-8°.

Dieses Buch wird von allen denen, die mit Aufzeichnungen aus lebenden Sprachen und Mundarten zu tun haben, freudig willkommen geheissen werden. Es vereinigt in übersichtlicher, grossenteils vergleichender Darstellung an einem Ort alle wichtigen Transkriptionssysteme, über die man sonst oft sehr verschiedene Werke zu Rate ziehen muss, und erspart dadurch dem Benutzer manche Stunde mühsamer Identifizierung und Nachprüfung.

Die Reihe der Transkriptionsweisen wird eröffnet durch solche allgemeinerer Haltung, die sich nicht die Wiedergabe des Lautbestandes *einer* Sprache oder Mundart oder Dialektgruppe zum Ziel stecken: das System von Lepsius und seine Weiterentwicklung durch Endemann und Meinhof (C. Meinhof[1]), die Anthropos-Lautschrift (P. W. Schmidt), die Lautschrift nach Lundell und die Weltlautschrift von J. Forchhammer (J. Forchhammer), das System der Association phonétique internationale (D. Jones); hieran schliessen sich die wichtigsten der Transkriptionsvorschläge der Kopenhagener Konferenz vom April 1925 (M. Heepe). Es folgen dann die speziellen Systeme. Zunächst diejenigen für deutsche Mundarten: von J. F. Kräuter, O. Bremer, der Zeit-

[1] In Klammern die Namen der Bearbeiter der betreffenden Abschnitte.

schriften und Sammlungen für deutsche Mundartenforschung, 5 Systeme, und der Dialektwörterbücher, 4 Systeme, sowie anhangsweise die Transkriptionsweisen von Sievers, Viëtor und Trautmann; zum Schluss ist eine zusammenfassende Übersicht der in den dargestellten 14 Systemen gebrauchten besonderen Schriftzeichen gegeben (Hans Neumann). Die Zeitschriften und Werke, in denen die Systeme für deutsche Mundarten Anwendung gefunden haben, sind jedesmal angeführt. Nicht weniger zahlreich als die zuletzt erwähnten Systeme sind diejenigen für die Umschrift romanischer Sprachen und Dialekte vertreten: Böhmer, Weigand, Gamillscheg, Ascoli, Goidànich, Merlo, Jaberg-Jud, Gilliéron, Gauchat-Jeanjaquet-Tappolet, Barnils-Griera, Griera, Alcover und Navarro Tomás (W. Paulyn). Die übrigen in der fraglichen Hinsicht behandelten Sprachen sind: die slawischen, wesentlich nach O. Brochs Slawischer Phonetik, die finnisch-ugrischen in ihrer ganzen Breite und die Türk-Sprachen (E. Lewy), Chinesisch und Birmanisch (W. Simon) und amerikanische Sprachen (K. Th. Preuss).

Es braucht nicht besonders hervorgehoben zu werden, dass es sich in dem Buche nur um lautphysiologisch fundierte Umschriften handelt, dass dagegen die zahlreichen aus den Tiefen des Gemütes geschöpften Liebhaberlautschriften ohne solche Grundlage stillschweigend beiseite gelassen sind. Dadurch dass der angesammelte gewaltige Stoff mit Kritik gegliedert, gesichtet und bis ins Einzelne streng analysiert worden ist, hat sich eine Reihe von Darstellungen gedrängtester Form über den Lautbestand der verschiedenen Sprachen und Mundarten gestaltet, die man mit Gewinn und Genuss liest. Und auch der Nichtspezialist, der die ganze grosse Masse der Umschriften überschaut, bekommt einen heilsamen Begriff von dem Breiten- und Tiefenwachstum der phonetischen Erkenntnisse und von dem ernsten Ringen um den sinnfälligen Ausdruck für dieselben.

Das Buch, das auch drucktechnisch eine Leistung ersten Ranges ist, darf allen sprachwissenschaftlich Tätigen und Interessierten auf das wärmste empfohlen werden.

Gustav Schmidt.

M. J. van der Meer, *Historische Grammatik der niederländischen Sprache.* 1. Band: Einleitung und Lautlehre (= Germanische Bibliothek, herausgeg. von Wilhelm Streitberg †. I. Sammlung germanischer Elementar- und Handbücher. 1. Reihe: Grammatiken. 16. Band). Heidelberg, 1927. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. CLIII + 353 S. Preis: geh. M. 16.—.

Die 153 Seiten umfassende Einleitung zu der vorliegenden Grammatik behandelt eine besondere Seite der Geschichte der niederländischen Sprache. Sie entspricht ungefähr dem Teil, den Lichtenberger in seiner Geschichte der deutschen Sprache «histoire extérieure» nennt: zunächst eine kurze Darstellung der Mundarten, sowohl der in den Niederlanden gesprochenen wie auch derjenigen, die von den holländischen Auswanderern in Afrika, Amerika, West- und Ostindien gesprochen werden, dann eine Beschreibung der Entwicklung der Sprache mit besonderer Rücksicht auf die Entstehung der Schriftsprache und ihre Entwicklung, die Bestrebungen auf dem Gebiete der Rechtschreibung und grammatischen Regelung derselben, sowie auf den von anderen Sprachen ausgeübten Einfluss und die im Innern des Landes vollzogene flämische Bewegung. Ein ausführliches Verzeichnis zählt die Literatur auf, welche sich auf diese mit der «äusseren Geschichte» zusammenhängenden Fragen bezieht.

Die Lautlehre zerfällt in verschiedene Abschnitte, je nachdem ob es sich um rein niederländische oder fremde Bestandteile handelt, und auch die fremden Worte werden getrennt behandelt, je nachdem ob sie französische, hochdeutsche, englische oder indische sind. Darauf folgen wieder reichliche Literaturangaben, welche mit den auf die Lautlehre bezüglichen Berichtigungen und Nachträgen 64 Seiten in Anspruch nehmen; ein vollständiges Wortverzeichnis (S. 301—305) schliesst den Band.

Die Darstellung der Grammatik ist nicht die gewöhnliche deszendente. Es werden nicht die altgermanischen Laute zum Ausgangspunkt genommen, sondern die heutigen niederländischen, die mit den altgermanischen und besonders auch mit den hochdeutschen Lauten verglichen werden. Die Grammatik bezweckt lediglich — wie der Verf. im Vorwort sagt — «die Unterschiede zwischen dem Neuniederländischen und dem Neuhochdeutschen geschichtlich zu begründen, wobei auch besonders das Augenmerk auf diejenigen Wörter gerichtet wurde, bei denen die Zusammenhänge nicht so nahe liegen». Daher ist die Grammatik nicht «geschichtlich» in dem Sinne, dass die Laute in ihren verschiedenen Entwicklungsphasen verfolgt und die lautlichen Veränderungen überall erklärt würden. Aber wir erhalten jedenfalls in der Grammatik van der Meers eine sehr übersichtliche und klare Darstellung der niederländischen Lautlehre. Durch die Paralleldarstellung der niederländischen und hochdeutschen Lautverhältnisse ist sie besonders geeignet für Unterrichtszwecke. In den Anmerkungen gibt der Verf. Erklärungen von lautlichen Erscheinungen, die kompliziert sind und daher eine besondere

Behandlung erheischen. Hierin steckt viel beachtenswerte und fördernde Detailarbeit.

In dem Teil der Lautlehre, welcher die Fremdworte umfasst, nehmen die französischen Entlehnungen natürlich den meisten Raum in Anspruch (S. 134—207). Der Verf. kann sich hier fast überall auf die vorzügliche Arbeit Salverda de Graves «De Franse Woorden in het Nederlands» stützen, bietet aber in Einzelheiten auch Neues. Für eine ganze Menge von französischen Entlehnungen im Mittelhochdeutschen nimmt er niederländische Vermittlung an, und in der Tat ist ein grosser Kontingent von diesen Worten durch die Niederlande gekommen. Aber mit Sicherheit darf nur für diejenigen niederländische Vermittlung behauptet werden, die in ihrer Lautgestalt Spuren davon an sich tragen. Der Verfasser begeht oft den Fehler, dass er ohne zwingende Gründe niederländische Vermittlung in Anspruch nimmt. — Bei der Beurteilung von germanischen Lehnworten im Finnischen ist grosse Vorsicht zu empfehlen, weil sie sich bei genauerem Zusehen oft als junge Entlehnungen aus dem Schwedischen erweisen. Das ist z. B. der Fall mit finn. *moukari* 'Zuschlaghammer', welches von van der Meer § 42, 2 erwähnt wird.

Hugo Suolahti.

Mittelniederdeutsches Handwörterbuch, herausgeg. von **A. Lasch** und **C. Borchling** (= Wörterbücher, herausgegeben vom Verein für Niederdeutsche Sprachforschung, Band II). Hamburger Verlagsanstalt Karl Wachholtz. Hamburg, 1928. 127 S.

Die rege wissenschaftliche Arbeit, die sich nach der Lähmung der Kriegsjahre nun wieder überall in Deutschland und nicht am wenigsten in den sprachwissenschaftlichen Kreisen bemerkbar macht, erstreckt sich auch auf das lexikographische Gebiet. Ein besonders wertvoller Ausdruck davon ist die Neubearbeitung des Mittelniederdeutschen Handwörterbuchs, dessen erste Lieferung (*a* bis *attik*), bearbeitet von A. Lasch, soeben erschienen ist.

Seit dem Erscheinen des jetzt vergriffenen Lübben-Waltherschen Wörterbuchs vor vierzig Jahren hat die Forschung die Kenntnis der mittelniederdeutschen Sprache nicht allein durch Entdeckung und Herausgabe neuer Quellen, sondern auch durch bedeutende grammatische Untersuchungen gefördert. Man braucht nicht lange in dem vorliegenden ersten Heft des Wörterbuchs zu blättern, um den Fortschritt im Vergleich mit dem Vorgänger zu bemerken. Es liegt hier ein ganz neues Buch vor, das schon äusserlich sich von dem Vorgänger zu seinem Vorteil unterscheidet. Man mag es bedauern, dass all das reichhaltige neue Material,

das hier in konzentrierter Form aufgespeichert ist, nicht auch in der Form von Zeugnissen und Belegen zum Vorschein kommt, aber man begrüsst immerhin mit aufrichtiger Freude das Erscheinen des Werkes auch in der Form eines Handwörterbuchs, das den Vorteil hat, dass es wegen des verhältmässig geringen Preises der Privatbibliothek vieler Germanisten einverleibt werden kann.

Das Wort *assûke* (bei Lübben-Walther *assûte*) 'ein Kleidungsstück' (wohl ein mit Pelz gefütterter Mantel, Lübeck) ist offenbar als *kassuke* anzusetzen, vgl. mhd. *kasugele* (mittellat. *casucula*) 'Messgewand'; ins Finnische entlehnt als *kasukka* 'toga vestis talaris, vestis pellicea longa' = estn. *kazuk* 'Pelz'. Wahrscheinlich ist das nd. Wort durch slavische Vermittlung übernommen.

Ein näheres Eingehen auf dieses wichtige Werk sparen wir uns auf, bis weitere Lieferungen vorliegen. Die Namen der Herausgeber bürgen dafür, dass das Unternehmen in die bewährtesten Hände gelegt ist. *Hugo Suolahti.*

Poetische Fragmente des 12. und 13. Jahrhunderts, herausgeg. von **Friedrich Wilhelm** und **Richard Newald** (= Germanistische Bibliothek, begründet von Wilhelm Streitberg †. I. Sammlung germanischer Elementar- und Handbücher. III. Reihe: Lesebücher. 8. Band). Heidelberg, 1928. Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. VII + 49 S. Preis: kartoniert 2 Mk.

Das von Wilhelm und Newald besorgte Heft enthält eine Auswahl von Fragmenten einiger wichtigen mittelhochdeutschen Dichtungen und zwar in einer Niederschrift, die der Zeit ihrer Abfassung möglichst nahe steht. Der Abdruck der Texte ist ein diplomatisch getreuer.

In der letzten Zeit ist man in den akademischen Seminarübungen von den normalisierten mittelhochdeutschen Texten immer mehr abgekommen. «Das mittelhochdeutsche Übungsbuch», so wie wir es z. B. von Carl von Kraus bearbeitet besitzen, fängt an die älteren Lesebücher zu ersetzen. Wenn es sich nicht um den Unterricht von Anfängern, sondern von etwas fortgeschritteneren Schülern handelt, wie es gerade im Seminar der Fall ist, sind die diplomatisch getreuen Abdrücke ohne Zweifel geeignet, einen besseren Einblick in die Sprachverhältnisse des Mittelhochdeutschen und die mit diesen im Zusammenhang stehenden Probleme zu gewähren als die normalisierten Texte. Das Übungsbuch von Carl von Kraus erleichtert die mühevolle Arbeit des Lehrers und Schülers durch das beigefügte Literaturverzeichnis, in welchem die auf die Texte bezüglichen Untersuchungen auf-

gezählt werden, sowie durch die wertvollen Anmerkungen. Das vorliegende Heft bietet nur die Textabdrücke ohne jeglichen Kommentar. Aber auch diese Form eines Übungsbuches lässt sich verteidigen. Die geschickte Auswahl der Handschriftenfragmente, das handliche Format und der billige Preis kommen dabei als Vorteile in Betracht. *Hugo Suolahti.*

Fritz Braun, Briefe von **R. Rask** an **J. H. Halbertsma**. Mit einem nordfriesischen Glossar von **R. Rask.** (Sonderdruck aus «Dankesgabe für Albert Lietzmann», herausgegeben von **Fritz Braun** und **Kurt Stegmann von Pritzwald.**) Jena, Frommasche Buchhandlung (W. Biedermann), 1927.

In den letzten 10—15 Jahren hat sich seitens der Sprachforscher ein regeres Interesse für das Friesische gezeigt. Das vorliegende Buch ist einer der jüngsten Beiträge zu diesen friesischen Forschungen. Es zerfällt in drei Teile. In der Einleitung führt der Herausgeber den Leser in die Zeit R. Rasks. Darin gibt er eine ausgezeichnete Orientierung über die einschlägige Literatur und über die Beziehungen zwischen Rask und verschiedenen Linguisten seiner Zeit. Von grossem Interesse sind die nur zu kurzen Auszüge aus Rasks ungedruckten Tagebüchern. Besonders zu begrüssen sind die zahlreichen Quellenangaben und Literaturhinweise, die in Fussnoten gegeben werden. Aus den zwei englischen Briefen von Rask an J. H. Halbertsma, die den zweiten Teil bilden, geht deutlich hervor, welch ein tiefes Interesse Rask für das Friesische hegte. Nicht nur die altfriesische Sprache war Gegenstand seiner Forschung, sondern auch die neufriesischen Mundarten, besonders das Nordfriesische. Ein grösseres friesisches Wörterbuch schwebte ihm vor, nur sein zu früher Tod vereitelte sein Vorhaben. Die Briefe sind in der Orthographie Rasks abgedruckt und weisen unbedeutende Fehler und veraltete Ausdrücke auf, die vom Herausgeber meistens berücksichtigt werden. Es folgt dann das Glossar, das Rask vor fast hundert Jahren handschriftlich zusammenstellte und welches ein ganzes Jahrhundert im Dunkel der Bibliothek zu Kopenhagen vergessen gelegen hat. In der Braunschen Ausgabe umfasst es 50 zweispaltige Seiten mit etwa 2500 Wörtern, die alphabetisch geordnet sind. Der Buchstabe *å* wird verwendet, und dieser und ä und ö sind am Schluss des Alphabets und nicht unter *a,* bzw. *o* zu suchen. Substantive werden gross gedruckt. Zur Bezeichnung der Vokalquantität dienen ^, ¯, /, \, Zeichen, die Rask in den Briefen an Halbertsma ausführlich erklärt. *i* erscheint oft als Dehnungszeichen, so z. B. in *Fäirföilk* (Fährleute); in dem Suffix

-häid (afries. *-hēd*, ae. *-hād*) scheint *i* auch die Dehnung des *ä* zu bezeichnen. Rask hat sein Glossar nach einem fries. Wörterbuche von Outzen und der handschriftlichen Grammatik von Bende Bendsen ausgearbeitet. Da diese beiden Werke im Buchhandel schon längst vergriffen sind und auch Erika Bauer: Die Moringer Mundart (1925) kein Wörterverzeichnis hat, ist das Unternehmen des Herausgebers, das Glossar der Sprachforschung zugänglich zu machen, sehr zu begrüssen. Von grossem Werte für die Erforschung und Darstellung der modernen neufriesischen Dialekte wird das vorliegende Buch zweifelsohne sein. Auch die grosse nordfriesische Wörterbuchunternehmung, jetzt von Dr. J. Tedsen in Flensburg geleitet, dürfte in dem Glossar wertvolle Belege und Wortformen finden. Druckfehler sind selten und andere Fehler, die hauptsächlich das Dänische betreffen, sind ohne Belang. *Harald Monsen.*

Agathe Lasch, «*Berlinisch*». Eine berlinische Sprachgeschichte (Berlinische Forschungen, hrsg. von Fritz Behrend, II; Berlin, Reinmar Hobbing, ohne Jahr).

Die Verfasserin der vorliegenden berlinischen Sprachgeschichte hat die Erforschung des Ndd. schon vielfach gefördert, vor allem durch ihre mndd. Grammatik, die beste Darstellung dieses Teils der deutschen Sprachgeschichte, die wir besitzen. Diese Vorarbeiten sind selbstredend der Behandlung der ndd. Periode Berlins zugute gekommen. Die Schriftsprache Berlins hat die Verfasserin ebenfalls früher in einer Spezialuntersuchung behandelt: Geschichte der Schriftsprache in Berlin (Dortmund, 1910).

Die Sprache der Reichshauptstadt ermangelte bis jetzt immer noch einer eingehenden geschichtlichen Gesamtdarstellung. Einige Spezialfragen sind allerdings behandelt worden, was wir aber an Werken besitzen, die das «Berlinische» zum Gegenstand haben, ist doch zum grössten Teil vollständige Dilettantenarbeit.

Die berlinische Sprachgeschichte Agathe Laschs hat sich zwei Aufgaben gestellt: erstens eine wissenschaftliche Darstellung der berlinischen Sprachgeschichte zu geben und zweitens diese Darstellung auch einem weiteren, nichtfachmännischen Publikum mundgerecht zu machen. Die Berücksichtigung des letztgenannten Zieles hat die Verfasserin zu einigen Konzessionen veranlasst, die aber nirgends der wissenschaftlichen Solidität des Werkes Abbruch tun. Eine gewisse Breite im Stil, die sich oft bemerkbar macht, und einige Wiederholungen sind offenbar auf diese Ursache zurückzuführen.

Die Arbeit Agathe Laschs ist für die Geschichte des Berlinischen von grundlegender Bedeutung: in eingehender Darstellung wird der Übergang Berlins vom Ndd. zum Hd., das es in der obersächs. Form im 16. Jh. annimmt, unter reichlicher Heranziehung des kulturgeschichtlichen Hintergrundes dieser Wandlung vorgeführt. — In der umstrittenen Frage nach der Bedeutung des ndl. Einschlages im Ndd., die auch für das Berlinische bedeutungsvoll ist, vertritt die Verfasserin die Auffassung, dass die ndl. Elemente im Ndd. ziemlich gering zu bewerten sind.[1]

Zuletzt noch eine Frage. S. 176 wird die Form *Kluft* 'Kleidung', ein Wort hebräischen Ursprungs, besprochen. Wäre es nicht angebracht gewesen, hier auch das im Berlinischen häufig gebrauchte Wort *Klamotten* 'alte Sachen, alte Kleider' zu erwähnen, das wohl doch in diesen Zusammenhang gehört?

Emil Öhmann.

Ernst Gamillscheg. *Die Sprachgeographie und ihre Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft.* Neuphilologische Handbibliothek für die westeuropäischen Kulturen und Sprachen, hrsg. von Studiendirektor Professor Dr. Max Kuttner. Bd. 2. Bielefeld und Leipzig, 1928; Verlag von Velhagen und Klasing.

Das kleine, 76 Seiten umfassende Büchlein ist nach dem Vorwort «in erster Linie für den Oberlehrer bestimmt, dem seine Berufspflichten nicht die Zeit übrig lassen, die wissenschaftliche Literatur auf dem von ihm vertretenen Wissengebiet durchwegs aus erster Hand zu verfolgen». Das Buch erfüllt diese Aufgabe in sehr glücklicher Weise. Der Verf. hat es verstanden, mit grossem pädagogischem Geschick die manchmal recht komplizierten Probleme, Methoden und Ergebnisse der Sprachgeographie klar und mit sicherem Blick für das Wesentliche darzustellen. Er hat die Gefahr, allzu abstrakt zu werden, die sich in einer Arbeit dieser Art immer verbirgt, glücklich vermieden.

Das Büchlein ist aber nicht nur dem Oberlehrer als sicherer Führer auf diesem Gebiet warm zu empfehlen. Auch die Fachgenossen, deren eigene Spezialinteressen auf anderen Teilgebieten der Wissenschaft liegen, orientiert es über die Problemstellung und die wichtigsten Ergebnisse der romanischen Sprachgeographie unter besonderer Berücksichtigung dieser Ergebnisse für die allgemeine Sprachwissenschaft. Gamillscheg, der sich ja

[1] Vgl. zu dieser Frage zuletzt Teuchert in Teuthonista IV (1928) S. 167, und Wagner, Deutsche Sprachlandschaften (1927) S. 14 ff. und die dort angeführte Literatur.

durch eigene gewichtige Leistungen auf dem Gebiete der romanischen Sprachgeographie um diese Disziplin verdient gemacht hat, beschränkt sich bewusst auf die romanische Sprachgeographie, ohne die deutsche, deren Ergebnisse diejenigen der romanischen in manchen Punkten vervollständigen, ganz aus dem Auge zu verlieren. *Emil Öhmann.*

Biren Bonnerjea, *A Dictionary of Superstitions and Mythology*; Folk Press Ranelagh Road, London, S.W. I. 314 S. 8°.

Ein Wörterbuch von 314 S., das Mythologie und Aberglauben in ihrer Gesamtheit behandeln will, ist jedenfalls ein ausserordentlich schwieriges Unternehmen. Muss es sich doch hier darum handeln, von dem Wichtigsten das Allerwichtigste auszuwählen, und hierbei die richtige Wahl zu treffen, ist alles eher als leicht. Zudem kann von keinem Sterblichen verlangt werden, dass er die uferlose Literatur über die Mythen und abergläubischen Anschauungen aller Zeiten und Völker kenne, dass er z. B. bei den Buschnegern Australiens ebenso zu Hause sei wie bei den Eskimos, dass er nicht weniger vertraut sei mit den Mythen der alten Welt wie mit den Sagen und Märchen der Zulukaffern. Die ungleiche Behandlung des Stoffes war daher schwer zu vermeiden, doch hätte wenigstens bei der für uns wichtigsten Gruppe der Indogermanen das Gleichgewicht besser gewahrt werden sollen. Während die germanischen Völker verhältnismässig reichlich bedacht sind, wobei neben England ganz besonders das deutsche Sprachgebiet bevorzugt erscheint, sind die Romanen recht stiefmütterlich behandelt. Am besten kommen noch die Franzosen weg; Spanien und Italien, die eine besonders reiche Fülle alter volkstümlicher Überlieferungen aufweisen, sind fast gar nicht bedacht, was um so mehr überraschen muss, als z. B. sich das tschechische Folklore unverhältnismässig breit macht. Dass auch aussereuropäisches Material ziemlich reichhaltig herangezogen wird, ist für den Engländer im Hinblick auf die in allen Weltteilen verstreuten Kolonien verständlich. So wird das Buch ausser der Volkskunde auch der Völkerkunde dienen.

Bei der Behandlung der einzelnen Themen macht sich ebenfalls eine gewisse Ungleichheit bemerkbar. So fällt z. B. auf, dass der Artikel *sneeze* «niesen» drei Seiten umfasst, während so wichtige Themen wie *mara* «Alpdruck», *sickness* «Krankheit», *worm* (Wurmdämonen!) mit je 12, 13, 6 Zeilen abgetan werden. Hier wäre eine grössere Objektivität in der Beurteilung der Wichtigkeit der einzelnen Themen sehr am Platze.

Zu wünschen wäre ferner, dass die Etymologie als unentbehrliche Stütze der Mythologie mehr berücksichtigt würde. Kein Geringerer als *Gaidoz* hat unermüdlich gepredigt, der Mythologe müsse bei dem Etymologen in die Schule gehen. Nur ganz selten ist die Herkunft eines Wortes angegeben, wie z. B. bei *lycanthropy*. Die Etymologie verdeutlicht mit einem Schlage und macht oft weitläufige Definitionen überflüssig. Vgl. z. B. *fata* «Fee» = plur. von *fatum* «Das Gesprochene»; *tarnkappe* = verhüllender Mantel; *smrtnice* (eine weibliche todverkündende Gestalt des tschechischen Volksglaubens) von *smrt* «Tod».

Im einzelnen finde ich folgendes zu bemerken: S. 18 *Alp* nicht «*Alpe*». — S. 40 *Bieresel* nicht *Biersel* (Esel, der Bier trinkt). Vgl. *Ranke* im Hwb. des deutschen Aberglaubens I, 1282. — S. 42 *blood*: Das bekannte Buch von *Schulenburg* heisst: Wendisches (nicht «windisches») Volkstum. Die *Wenden* sind die in der Ober- und Niederlausitz ansässigen Slavenstämme, *Windische* hingegen ist die volkstümliche Bezeichnung der Kärtner Slowenen. — S. 43 *blue*: Teufel in der Gestalt einer blauen Flamme. Vgl. hierzu engl. *blue devils* «Spleen». — S. 51 *cage*: Zu dem erotisch ausgelegten Mädchentraum von dem Vogel, der aus dem Käfig fliegt, vgl. im franz. Argot *oiseau* «Jungfernschaft» *(Rezensent,* Das Tier im Spiegel der Sprache S. 98). — S. 75 *Diana:* Man erfährt nichts über ihr Weiterleben. Hat sich doch *Diana* in der gesamten Romania und zum Teil auch im mittelalterlichen Deutschland als Fee oder Zauberin erhalten, so in alttosk., altprov. *jana,* altfranz. *gene,* rum. *zînă* usw. *(Meyer-Lübke,* REW N:o 2624; *Tappolet* in Schw. Arch f. Vk. 22, S. 225 fg.; Rez. in Arch. rom. 8, S. 340). — S. 78 *dolphin:* Beim Delphin wäre als das wichtigste Motiv seine Menschenfreundlichkeit zu erwähnen (antike Arionsage!). Vgl. auch *Hulme,* Natural History, Lore and Legend 328 fg. Wie sich Rezensent selbst überzeugen konnte, hat sich der Glaube an den Delphin als Retter Ertrinkender bis auf den heutigen Tag in Italien (Istrien) erhalten. — S. 81 *dream:* Die Meinung, es treffe immer das Gegenteil des Geträumten ein, beschränkt sich nicht auf Indien und Japan, sondern ist auch italienisch (persön. Erfahrung) und wahrscheinlich noch ausserhalb Italiens verbreitet. — S. 91 *Erlkönig*: Diese Bildung beruht auf einem Missverständnis. Es ist eine irrige Übersetzung des dänischen *ellekonge, ellerkonge* d. i. *elvekonge, elverkonge* «Elfenkönig» (*Weigand-Hirt* Dwb. 1, 464; *Ranke* im Hwb. des deutschen Aberglaubens 1, 720). Da im Deutschen für *Erle* auch *Eller* vorkommt und die Erle von mythischer Bedeutung ist, ist diese Verwechslung sehr begreiflich. — S. 93 *Evil eye:* In der Bibliographie fehlt das bekannte

zweibändige Werk von *Seligmann*, Der böse Blick und Verwandtes. Berlin 1910, in 2. Aufl. erschienen in Hamburg 1922 unter dem Titel: Die Zauberkraft des Auges und das Berufen. — S. 96 *Fate:* < lat. *fata.* Wir erfahren nichts über ihr Weiterleben in der Romania: ital. *fata,* prov. port. *fada,* span. *hada,* franz. *fée* (*Meyer-Lübke* REW N:o 3219). — S. 115 *Habergeis:* Die Definition des Wortes als «malicious bird which is one of the Devil's tools» ist zu eng, da sie sich nur auf den sekundären Gebrauch des Wortes bezieht. Richtiger ist die Definition in *Grimms* Dwb, IV, 282: «Schreckgestalt, die man sich bald als Vogel, bald als Geiss denkt.« Allerdings sollte «Geiss» an erster Stelle stehen entsprechend der Etymologie des Wortes. *Habergeis* ist eine Art Tautologie, da *Haber* offenbar gleich ist altengl. *haefer,* anord. *hafr,* lat. *caper* (*Kluge* EtWb. S. 184). — S. 116 nicht *Hacketaler,* sondern *Hecktaler,* d. i. ein Taler, der neue Taler heckt, d. h. ausbrütet (*Grimm,* Dwb. IV 2, 74). — S. 116 f. *hair:* Der ganze Haaraberglaube beruht auf der Gleichung Haar = Seele. — Seite 127 *Hold:* Es gibt wohl *Holden* (gute und böse), aber keine Einzahl *Hold* (*hold* ist Adjektiv!). — S. 128 *Holdiken* — woher? — S. 132 *iron: Tocca il ferro* «berühre das Eisen» hörte Rez. in Istrien Mädchen beim Anblick eines Priesters ausrufen. — S. 176 *name:* Hier fehlt der im Folklore allgemein gebrauchte Ausdruck für das Namenverbot: *Tabu* (engl. *taboo*). — S. 178 *Neptunus* lebt weiter in altfranz. *neuton, nuiton, luiton* > neufranz. *lutin* «Kobold» (*Meyer-Lübke* REW N:o 5894; Rez. in Arch. rom. 8, 340 f.). Diese Wörter bezeichnen ursprünglich nur Wasser- und Grottengeister, da Neptunus von Haus aus ein altrömischer Quellgott ist, der mit dem griechischen Meergott Poseidon nichts zu tun hatte (vgl. *Schneegans* in Zf. f. rom. Phil. 24, 557 fg.). — S. 187 fehlt *Orcus,* worauf das S. 186 angeführte franz. *Ogre* vermutlich zurückgeht. Ausserdem lebt *Orcus* weiter in ital. *orco,* sard. *orcu* «Zauberer», ferner in der deutschen Sage als *Ourk, Lorgen* = Riesen, *Orgen, Norgen, Nörglein* = Zwerge (vgl. Rez. in Arch. rom. 8, 341). — S. 191: Warum wird gerade *Pantagruel* als bekannt vorausgesetzt? — S. 222 *scrat* ist nicht slowenisch, sondern deutsch: ahd. *skrat* > mhd. *schrat,* dim. nhd. *Schretel.* Oberdeutsche Nebenform *Schretz (Weigand-Hirt,* Dwb. 2, 790). Allerdings ist das Wort ins Slowenische entlehnt als *škratl* (*Graber,* Sagen aus Kärnten 34 fg.). — S. 229 *shudder:* Der Aberglaube, es gehe der Tod über das (künftige) Grab eines Menschen, wenn es diesem kalt über den Rücken läuft, ist nicht nur englisch und indisch, sondern auch deutsch. — S. 235 *sneeze:* Den alten Aberglauben, das Beniesen

sei eine Bekräftigung der Rede («dass es wahr ist»), belegt Verf. aus Turkestan. Er ist aber auch deutsch und wahrscheinlich international. Schon bei *Homer* zu belegen (*Wuttke-Meyer*, Deutscher Volksaberglaube der Gegenwart 3. Aufl., S. 219, § 309). — S. 236 Das «Gesundheitswünschen» beim Niesen ist keine deutsche Besonderheit, sondern wird auch bei anderen Völkern geübt. Vgl. z. B. ital. *salute!* — S. 252 *sylph* gehört weder der keltischen noch der germanischen Mythologie an, sondern ist ein literarisches Wort aus griech. σίλφη «Motte». Die Motte ist eine bekannte Geisterepiphanie (vgl. auch *Weigand-Hirt* Dwb. 2, 1014). — S. 255 *tear:* Die Gleichung Perlen = Tränen ist auch italienisch, deutsch und wohl überhaupt international. — S. 260 *thursday:* Als der unglücklichste Tag in Deutschland gilt nicht der Donnerstag, sondern der Freitag. — S. 266 *Trude*, jetzt häufiger *Drud(e)* für «Alpdruck» beschränkt sich nicht auf Tirol,[1] sondern ist gemein-bajuwarisch, findet sich aber auch in anderen Gegenden des deutschen Sprachgebietes (vgl. *Ranke* im Hwb. des deutschen Aberglaubens 1, 284).

Die $14^1/_2$ Seiten umfassende Bibliographie enthält hauptsächlich englische und deutsche, weniger französische Werke. Auffallend ist das Fehlen von *E. Wright*, Rustic Speech and Folk-Lore, das auf dem Gebiete des englischen Folklore ungemein aufschlussreich ist. Erfreulich ist die Aufrichtigkeit des Verf.s, der sich nicht scheut, Brockhaus' Konversationslexikon als Quelle anzugeben im Gegensatz zum Vorurteil vieler deutscher Gelehrten.

Trotz seiner Mängel kann das Buch empfohlen werden. Es wird namentlich dem vergleichenden Volkskundler durch die das Folklore exotischer Völker betreffenden Artikel gute Dienste leisten. Der Verf. wird sich durch eine objektive Kritik gewiss nicht entmutigen lassen. Liegt es doch in der Natur solcher Werke, dass sie nur allmählich, durch eine Reihe von Auflagen zur Vollkommenheit gelangen.

Klagenfurt. *R. Riegler.*

Ferdinand Lot, *La Fin du monde antique et le début du moyen âge* (Bibliothèque de Synthèse historique, l'Évolution de l'Humanité, dirigée par *Henri Berr*). Paris, La Renaissance du Livre, 1927. XXVI + 513 p. 8:o, avec 3 planches et 3 cartes hors texte. Prix: broché 30 fr.

---

[1] «In the Tirol district of Germany». Wir freuen uns, dass der in Paris lebende Verf. den von Österreich so heiss ersehnten Anschluss an Deutschland für seine Person bereits durchgeführt hat.

M. F. Lot donne dans ce volume une puissante synthèse du grand problème de la chute du monde antique et des causes qui l'ont déterminée.

Rappelons, parmi celles-ci, l'influence dissolvante qu'a exercée sur l'empire, au point de vue politique, le christianisme, qui ne s'est pas laissé assimiler dans la religion païenne et qui a repoussé le culte de l'Empereur. L'étude de M. Lot s'étend de la crise du III^e^ siècle, en passant par les vaines tentatives de Justinien de reconstituer l'empire, jusqu'au milieu du VIII^e^ siècle, c'est-à-dire jusqu'à la veille de la constitution des langues romanes comme langues littéraires. Le volume à venir, qui reprendra l'exposé de l'histoire à partir de cette époque touchera de plus près à nos études. Mais il est utile, afin de mieux apprécier l'ère carolingienne qui a vu s'élever les premiers monuments littéraires en langue romane, de connaître les événements qui l'ont précédée, surtout lorsqu'on a l'occasion de les étudier sous la sûre conduite de M. Lot. «Un ouvrage de la nature de celui qu'on présente ici au public, écrit-il modestement dans son Introduction, ne peut avoir qu'un caractère de compilation. Nul ne peut se flatter d'être compétent en toutes les parties d'un aussi vaste sujet. A chaque page on doit s'appuyer sur les travaux de ses prédécesseurs et de ses contemporains. L'auteur ne revendique pour lui que le plan et, peut-être, quelques idées.» La bibliographie annexée à l'ouvrage, et qui comprend 742 numéros, permet cependant à ceux qui l'ignoreraient de constater, au moins sommairement, l'importance de l'apport personnel de M. Lot à l'étude de cette époque.

Détachons, pour finir, de l'Avant-propos de M. Berr le passage que voici: «On sait que l'expression «moyen âge» date du XVII^e^ siècle: c'est Christophe Kellner (Cellarius), mort en 1707, professeur d'histoire à l'Université de Halle, qui l'a employée pour la première fois, en 1688 (*Historia medii aevi*). Elle a fait une fortune brillante, parce qu'elle répondait à un besoin pratique, à des commodités pédagogiques: il était bon, pour l'exposition des faits ... qu'il y eût de larges tranches d'histoire générale.» Et l'auteur continue, après avoir soupesé la propreté du terme, qu'il n'y a pas, en somme, *un* moyen âge, mais qu'il y a *des âges moyens*. Il n'y a cependant pas lieu de rejeter le terme de «moyen âge», mais il faut se garder de lui donner de trop rigoureuses déterminations.

A. Långfors.

Ernst Gamillscheg, *Französisches etymologisches Wörterbuch.* Lief. 1—3. (Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von **W. Meyer-Lübke.** III. Reihe: Wörterbücher, 5.) Heidelberg, Carl Winter, 1926. 192 col. gr. in-8. Prix de chaque livraison RM. 2.—.

Pour une raison que j'ignore, l'éditeur a arrêté au troisième fascicule le service qu'il nous en avait fait. Je sais par ailleurs qu'à l'heure qu'il est, l'ouvrage est beaucoup plus avancé. Je n'ignore pas non plus qu'il a été vivement critiqué et parfois même mal à propos. Quelques prétendues rectifications ont en effet un besoin urgent d'être mises au point. J'estime pour ma part que, tel qu'il est, ce dictionnaire, classé d'après l'ordre alphabétique des mots français actuels, est appelé à rendre de très réels services. S'adressant à un plus grand nombre de lecteurs que les dictionnaires étymologiques antérieurs, toujours indispensables aux spécialistes, il permet aux intéressés de se renseigner sur l'étymologie de tel mot moderne plus utilement que ne le permettent les dictionnaires courants (Littré, Darmesteter-Hatzfeld, etc.), souvent vieillis et incomplets sous ce rapport.

Je tombe par hasard sur le mot *ailleurs*. Il n'est pas inutile, semble-t-il, de savoir ce qu'en pensait Gaston Paris, et son opinion n'a pas été enregistrée par M. Gamillscheg. Il est vrai qu'il faut aller la chercher dans un endroit où on ne penserait pas la trouver, savoir dans une note (p. XXX) de l'introduction à *L'Estoire de la guerre sainte*, par Ambroise (1897). On y lit en effet: «Le mot *aillors*, fr. mod. «ailleurs», ne peut guère venir, comme on le dit, de *aliorsum* (M. Körting marque dans ce mot l'*o* comme bref, mais il était sans doute long); il faut peut-être supposer une base aliorum, avec addition de l'*s* adverbiale.» C'est, comme on le voit, essentiellement l'opinion de M. Meyer-Lübke. *A. Långfors.*

Karl Michaëlsson, *Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens* (Rôles de 1292, 1296—1300, 1313), I, Uppsala, 1927, 192 p.

L'auteur de ce remarquable ouvrage s'est proposé d'étudier à fond les noms de personne usités à Paris à la fin du XIII^{ème} et au commencement du XIV^{ème} siècles. Il a choisi comme matériaux de son étude sept rôles de taille parisiens parmi lesquels ceux de 1292 et de 1313 ont éte publiés, le premier par Géraud d'une façon à peu près satisfaisante, le second par Buchon dans une édition pleine de fautes de lecture souvent fort graves. Les cinq rôles de 1296 à 1300 sont encore inédits. M. Michaëls-

son, qui espère pouvoir un jour pour le plus grand profit des études onomastiques en faire la publication, les a copiés, et il a soigneusement collationné les deux autres sur les manuscrits conservés aux Archives Nationales.

L'auteur n'aurait pu trouver de meilleurs matériaux pour ses recherches. Les rôles lui fournissent les dénominations d'un nombre d'individus qui dépasse largement 15,000.[1] Ces noms authentiques et datés offrent la variété la plus abondante.

Dans un second volume, qui paraîtra prochainement, l'auteur donnera le lexique raisonné de tous les noms de baptême contenus dans les sept rôles en les examinant au point de vue de leur origine et de leur développement phonétique et morphologique. «Le présent volume — dit-il — forme une espèce d'introduction à ces études.»

Cette introduction est d'un grand intérêt. Nourrie de faits importants et de raisonnements judicieux, elle élargit considérablement nos connaissances anthroponymiques et jette sur plus d'une question obscure une nouvelle lumière.

Dans un chapitre introductif, l'auteur commence par donner une bibliographie raisonnée des ouvrages de quelque importance consacrés jusqu'aujourd'hui aux noms de personne, puis il passe à la description détaillée des sept rôles,[2] et enfin il aborde la

[1] C'est par erreur que l'auteur donne, p. 44, le chiffre de «près de 70,000 taillables de l'époque 1292—1313». Pour arriver à ce chiffre l'auteur a fait l'addition des sommes des taillables consignés dans chacun des sept rôles. Mais la grande majorité figurent dans deux ou plusieurs rôles — ce qui donne d'ailleurs une valeur spéciale à ces matériaux —, beaucoup figurent dans tous les cinq. Le vrai nombre des taillables est donc considérablement moindre que celui donné par M. M.

[2] L'exposé de l'auteur donne lieu, sur quelques points, à certaines objections. Le rôle de 1292 appartient-il sûrement à la série de la maltôte? Il y a là un problème chronologique qu'il aurait été intéressant de voir élucidé. C'est que le rôle de 1296 est indiqué comme de la *quarte année,* mais si celui de 1292 était le premier, ce chiffre est étonnant. — L'auteur a sans doute raison de supposer dans le rôle I l'absence de toute une partie, réservée au recensement des *menus.* Mais il aurait pu appuyer cette supposition sur ce fait que, dans ce rôle, il s'agit presque toujours de contribuables *gros,* c'est à dire payant plus de 5 sous. Pour les paroisses de St. Maart, de St. Nicolas des Champs et de St. Jean, les rubriques indiquent spécialement qu'il s'agit de *gros et menuz.* — Il aurait été bon de relever que la valeur des matériaux est bien plus grande en fait de noms masculins que de féminins et dans cet ordre d'idées on aurait voulu savoir les conditions dans lesquelles les femmes étaient taillables. — N'y avait-il parmi les hommes que les nobles et le clergé qui fussent exempts d'impôt? Et l'absence de la noblesse dans les rôles n'est-elle pas de nature à vicier dans une certaine mesure les résultats des statistiques? Certains noms étaient-ils réservés à la noblesse?

partie principale de son ouvrage, celle où il expose les conclusions d'ordre général qu'il a tirées d'un examen consciencieux des matériaux.

Si ces matériaux constituent des collections de noms non seulement synchroniques mais aussi syntopiques, cela ne signifie pas que tous les noms aient été portés par des Parisiens d'origine. Un très grand nombre des surnoms révèle une origine française, mais non parisienne, prouvant ainsi que la capitale était dès cette période éloignée le rendez-vous de gens venus de tous les côtés de la France et de l'Europe. Ces noms d'origine étaient en grande partie déjà passés à l'état de noms de famille.

L'auteur traite ensuite des prénoms et insiste pour commencer sur le fait que l'on rencontre assez souvent des frères et des sœurs portant le même nom. Ce fait est en effet étonnant, si le but qu'on poursuit en donnant des noms est de distinguer les individus entre eux. Mais la question des causes premières de cette coutume est, comme l'auteur le montre ailleurs, très compliquée. L'emploi du même nom pour plusieurs membres de la même famille existe d'ailleurs encore dans les campagnes françaises.

Souvent on appelait un garçon ou une fille d'un nom de baptême officiel et on désignait le frère ou la sœur par un dérivé hypocoristique de ce nom (Jehan-Jehannot, Jehanne-Jehannette). Les prénoms hypocoristiques sont d'un usage particulièrement général pour les enfants ou descendants d'un contribuable portant le nom officiel ainsi que pour les *vallets* et *chamberières*. La même personne se trouve souvent désignée dans un rôle par le nom officiel, dans un autre par l'hypocoristique.

Les recherches de l'auteur sur la fréquence des prénoms apportent beaucoup de choses nouvelles et intéressantes. A l'aide d'une statistique minutieuse[1] l'auteur nous montre quels sont les 25 noms masculins et les 10 noms féminins les plus usités (Jehan, Guillaume, Pierre, Robert, Nicholas, Richart, etc. — Jeanne, Marie, Ameline, Agnès, etc.). Nous apprenons la fréquence relative des dérivés hypocoristiques des noms les plus habituels et un tableau spécial rend compte de la famille onomastique du nom

[1] Je m'étonne du principe suivi par l'auteur dans le grand tableau de la p. 60. Il s'agit de montrer le pourcentage des attributions de chaque nom par rapport au nombre total des attributions du même rôle. Ainsi, dans I, le nom *Jehan* est porté par 2,020, ce qui fait selon le calcul de M. M. 13,3 %, le nombre total des attributions étant de 14,500. Mais dans ce nombre total entrent aussi les noms féminins. Il aurait fallu les exclure, car ce qui nous intéresse, c'est le rapport numérique entre la fréquence d'un nom et les autres noms qui auraient pu être portés par les individus dénommés du nom en question.

fréquent entre tous, *Jehan*, au masculin et au féminin. Le nombre total des prénoms du rôle I est de 750, parmi lesquels les 25 noms masculins les plus fréquents absorbent 62 % des attributions, chiffre qui en 1313 (rôle VII) s'est élevé à 68.

Pourquoi un nom devient-il plus populaire qu'un autre? L'auteur fait sur cette question des réflexions judicieuses. Je me borne à relever l'observation que, si les noms de saints sont fréquemment employés comme noms de baptême, l'existence dans un pays d'une église placée sous le vocable d'un certain saint n'entraîne nullement une popularité quelconque du nom de ce saint comme prénom. Trois paroisses de Paris (rôles I et VII) étaient placées sous le vocable de St. Germain. Parmi les 2675 habitants de ces paroisses, il n'y avait que 15 Germains et 5 Germaines.

Si, en général, chaque personne est désignée par deux noms, il y en a pourtant qui n'ont que le prénom. Ces cas, moins nombreux dans VII que dans I, ne manquent pas d'intérêt. Ils sont probablement à regarder comme une survivance d'un état onomastique antérieur.

Un paragraphe manque à mon avis dans cette partie de l'ouvrage. On aurait voulu y trouver un groupement des matériaux selon leur origine et leur caractère. Il aurait été intéressant de voir quels étaient les noms d'origine latine, romane ou autre à cette époque, quels étaient les saints représentés dans les rôles, quels noms avaient à leur côté une forme féminine; sans doute y aurait-il encore d'autres divisions à faire. Peut-être cette lacune sera-t-elle comblée dans le tome II.

Dans le chapitre des surnoms, les questions philologiques se combinent nécessairement avec des questions d'ordre social. Il s'agit, outre l'examen linguistique, de trouver l'origine de l'usage des noms de famille et de fixer la date où un surnom est passé du rang de simple renseignement appositionnel à celui de surnom, et celle où le surnom, devenu héréditaire, a pris le caractère de nom de famille. M. M. apporte à la solution de toutes ces questions une richesse de matériaux examinés avec soin et des raisonnements souvent fort intéressants.

On distingue — c'est chose connue — parmi les surnoms quatre groupes principaux: noms de baptême (généralement celui du père), noms d'origine, noms d'état ou de profession, sobriquets. Le dernier groupe est le plus intéressant au point de vue de la formation et de la signification. L'auteur aurait pu consacrer un chapitre spécial à ces noms. Mais le sujet est vaste et

peut-être en réserve-t-il l'examen approfondi pour un ouvrage ultérieur.[1]

Parmi les noms de baptême usités comme surnoms, il y en a qui sont susceptibles d'une autre explication, et l'auteur en donne de nombreux exemples suivis de commentaires judicieux. — A l'aide d'un tableau statistique, contenant les 15 noms de baptême les plus usités, il montre que ce ne sont pas ces noms-là mais au contraire ceux qui sont relativement rares qui ont servi de surnoms, et il donne de ce fait une explication plausible, encore qu'il soit probable que plusieurs facteurs sont entrés en jeu. Les listes de ces noms ont un grand intérêt, spécialement celle de la p. 97, qui me semble pourtant anticiper sur le vol. II, où évidemment tous ces noms doivent de nouveau figurer. Certaines explications de l'auteur me semblent sujettes à caution.[2]

La multiplicité des surnoms chez un même individu est l'objet d'un examen précieux. L'auteur considère les différentes combinaisons (nom de métier + nom de métier, nom d'origine + nom de métier, etc.) et en tire les conclusions qui s'imposent. Il donne de nombreux exemples des variations que subissent dans les différents rôles les surnoms d'un même contribuable. «Il y avait en effet — conclut l'auteur p. 141 — pendant ces siècles un grand nombre de personnes parmi la classe bourgeoise de Paris qui pouvaient être indifféremment qualifiées de plusieurs surnoms, ainsi le même personnage s'appelle tantôt *Maci le voirrier*, tantôt *Maci Chace-Pie*; un autre est désigné tantôt comme *Baudoin l'Aingnelet*, tantôt comme *Baudoin Vilain*, tantôt enfin comme *Baudoin (le) Berchier.*»

S'il est difficile de dire si une addition explétive s'est cristallisée en terme onomastique ou reste qualification occasionnelle, il n'est pas moins difficile de déterminer le passage du surnom à l'état de nom héréditaire, de nom de famille. Dans le cas où le surnom est un nom de baptême, un nom d'origine ou un sobriquet, les rôles révèlent souvent le caractère héréditaire du

---

[1] C'est avec raison que M. M. critique la thèse de M. Pachnio, mais certaines de ses objections auraient gagné à être présentées sous une forme moins péremptoire.

[2] C'est ainsi que l'identité de *Ingot, Aingot* (p. 102) avec *Engo* du Pol. Irm. me paraît difficile en raison du développement de la voyelle, qui me semble impossible. — Pour la question *Turpinius* ou *Turpinus*, il faudrait connaître le développement du suff. *-iacu* dans la région où est situé Turpenay. Si le suffixe y donne *-y*, Kaspers a probablement raison de supposer une étymologie en *-acu*, et alors *Turpinius* manque de fondement. — La polémique contre Boissonade, p. 107, provient à mon avis d'un malentendu de la part de l'auteur.

surnom en l'attribuant aussi bien aux enfants qu'aux parents, bien qu'on puisse se demander si, dans tous ces cas, l'hérédité est fixée de façon à pouvoir se propager jusqu'aux petits-enfants et aux descendants plus éloignés. S'il s'agit de noms de métier, le cas est plus délicat encore, puisque l'enfant exerce souvent le métier du père, et qu'il peut s'agir alors pour tous les deux de l'indication du métier. «Mais il y a pourtant un moyen de constater le caractère onomastique héréditaire d'un nom de métier — dit l'auteur p. 148. Si nous rencontrons de tels noms appliqués à des personnes qui exercent des métiers différents, il semble légitime d'y voir une preuve de leur hérédité. Or il se trouve dans les rôles pas mal de personnes qualifiées de deux noms de métier.» Comme les règles des communautés défendaient, sauf certaines exceptions bien définies, l'exercice de deux métiers, il est permis de conclure que de ces qualifications doubles, l'une avait le caractère de surnom. Je crois avec l'auteur que dans la plupart des cas une conclusion pareille tombe dans le vrai. Mais si le caractère de surnom de la qualification peut être regardé comme prouvé, il n'en est pas nécessairement de même pour l'hérédité. Car un nom de métier peut servir de sobriquet et dans ce cas il s'agit d'une qualification individuelle. Pour que la conclusion soit absolument sûre, il aurait fallu des exemples du type: *Jean le sueur, ferpier, Hugues le sueur, son fiz, mercier.* Mais dans les listes de l'auteur ce type ne figure pas.

La dernière partie du livre est un peu à tort intitulée *Conclusions.* En réalité, les conclusions n'en occupent que quelques pages, tandis que le reste est consacré à la discussion de la question des causes qui ont amené la cristallisation des surnoms ou — pour parler avec M. Aebischer — «au pourquoi des noms de famille». M. Michaëlsson apporte à cette discussion des arguments intéressants, mais qui n'ont de neuf que l'appui que leur prêtent les matériaux de l'auteur. Ce dernier chapitre, bien qu'intéressant, n'est pas à la hauteur des chapitres précédents. Il comporte une proportion exagérée de longues citations là où de brèves analyses auraient suffi et il manque de clarté et de précision. Si j'ai bien compris l'auteur, il accepte d'une façon générale la thèse de M. Aebischer, selon laquelle le système des dénominations doubles tire son origine du besoin de clarté. Mais il est d'avis qu'à ce facteur premier et principal d'autres viennent s'ajouter. C'est ainsi qu'un surnom prend souvent naissance dans le besoin impérieux de caractériser un individu par un trait saillant de son extérieur ou de sa personnalité et ce penchant se fait jour surtout lorsqu'il s'agit de personnes en vue, comme des chefs, des maîtres

d'école, etc. D'autre part, l'évolution sociale dans toutes ses manifestations — sociétés, corporations, etc. — implique des exigences de clarté qui n'existent pas dans des conditions plus primitives. Et plus la conception de la famille dans son sens étendu s'enracine, plus le besoin se fait sentir de désigner les membres d'une famille par un nom commun.

La société prend aux différentes époques et dans les différents pays des formes différentes, et l'anthroponymie se confond nécessairement dans une certaine mesure avec l'histoire sociale de chaque pays. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des tendances communes à tous les pays, et l'auteur a eu raison de tirer profit des recherches de M. Gaudenzi sur l'Italie, recherches dont il approuve en général les résultats, tandis qu'il critique justement les raisonnements souvent nébuleux de M. Reichert.

C'est avec impatience qu'on attend la suite de l'ouvrage de M. Michaëlsson. Très important dans son état actuel, il sera, une fois achevé, l'une des œuvres capitales de l'onomastique romane.

Upsal. *E. Staaff.*

Mélanges de linguistique et de littérature offerts à **M. Alfred Jeanroy** *par ses élèves et ses amis.* Paris, Éditions E. Droz, 1928. XVI + 679 pages 8:o. Prix: 100 fr.

Les soixante-deux auteurs dont les mémoires, pour la plupart remarquables, composent ce beau volume, ne représentent qu'un petit nombre de ceux qui s'associent à l'hommage rendu à l'ami dévoué et au maître qui se dépense plus que personne pour le bien de ses élèves. Les noms des autres figurent sur la liste des souscripteurs imprimée en tête du volume et qui est suivie d'une imposante bibliographie des travaux de M. Jeanroy, dont les 613 numéros témoignent de son infatigable activité. On a profité de l'approche des vacances de nouvel an pour remettre ces *Mélanges* au titulaire un peu avant son 70e anniversaire dans une cérémonie qui a eu lieu le 19 décembre et où MM. Bédier, Bossuat, Puech, Salverda de Grave et Stones ont pris la parole. Bien que je n'aie pas encore pu étudier tous les articles avec l'attention qu'ils méritent, je tiens néanmoins à les signaler dès maintenant, ne serait-ce que par une simple énumération.

P. 65. C. H. Grandgent, *Social Strata in Language.*

P. 71. D. S. Blondheim, *Notes étymologiques et lexicographiques* sur les mots *Abravanel, aip, alfadida, almartaque, anoxatar, cárdeno, conglapi, fugitivo, pitacium.*

P. 81. R. Menéndez Pidal, *Baraja, Barajón y Barajuste.*

P. 85. A. Griera, *L'aranya i la granota.*

P. 89. Ferdinand Lot, *La dénomination de la langue et littérature provençale.* La dénomination *Provinciales* pour désigner les Aquitains a pour origine un usage de la chancellerie impériale du Bas-Empire. Les constitutions des empereurs, quand elles s'adressent directement aux sujets, débutent par une adresse *Provincialibus salutem.* Après la chute de l'Empire en Occident l'expression demeura en Italie, et en Gaule également, dans la chancellerie des rois Mérovingiens, l'emploi du terme se poursuivit. Puis il disparaît pour ne reparaître qu'à un très grand intervalle de temps, au moment de la première croisade.

P. 95. Vincenzo Crescini, *Comgi?* C'est un mot altéré dans une pastourelle de Gavaudan. Le modèle a dû porter *qem gi,* variante graphique de *quem gui.*

P. 99. É. Bourciez, *Deux chansons gavaches.*

P. 109. H. Teulié, *Le vocabulaire du vent au Causse, commune de Bétaille (Lot),* avec cartes.

P. 117. J. Vising, *La terminaison verbale française en -ons.*

P. 123. Kr. Nyrop, *L'imparfait du subjonctif.* L'imparfait du subjonctif est actuellement à regarder comme un temps à peu près mort. M. Ferdinand Brunot rappelle qu'il est à peu près inconnu à une grande partie de la France du Nord,[1] au point que les personnes de culture médiocre ne comprennent pas ce qu'on veut dire quand on s'en sert, et que des gens qui ont fait leurs classes auraient peur de passer pour des pédants, s'ils l'employaient en parlant. La défaillance de cette forme a commencé au XIX^e siècle, dit M. N., qui aurait pu citer à ce propos la note par laquelle George Sand a cru devoir justifier cette phrase de son roman *Jeanne* (citée par M. Rohlfs): *si c'était vrai, il faudrait que je vous quitte, et que je m'en aille bien loin:* «L'espèce de compromis que je hasarde entre le berrichon et le français de nos jours, ne m'oblige pas à employer cet affreux imparfait du subjonctif, inconnu aux paysans.» M. Brunot a pu constater d'autre part, lors des examens pour le Brevet élémentaire, que les candidats ignorent les formes de ce temps. Ajoutons que M. Léon Daudet les ignore lui aussi, ou tout au moins les emploie imprudemment. M. André Thérive écrit dans ses *Querelles de langage* qui paraissent régulièrement das les *Nou-*

[1] Il manque presque complètement dans le Maine, dans l'Orléanais, en Berry, en Champagne et dans la plus grande partie de la Picardie (G. Rohlfs, *Volkssprachliche Einflüsse im modernen Französisch,* Braunschweig, 1928, p. 10, n. 3).

velles littéraires: «Quelqu'un a remarqué dans le nouveau livre de M. Léon Daudet, *les Pèlerins d'Emmaüs* (p. 195), cette syntaxe bizarre: *Il est rare qu'un artiste de théâtre fusse un bon artiste de cinéma.* Ce trait montre la décadence absolue de l'imparfait du subjonctif. Un écrivain lettré, mais qui sûrement ne se relit pas, en arrive à des fautes incroyables. Le curieux est qu'il fallait le présent, et non pas *fût*, mais *soit*! Le meme M. Daudet a écrit aussi dans ses *Souvenirs* (p. 640): *Il fallait, pour que nous fîmes connaissance, que M. Proust prît ombrage...* Le fait que *prît* voisine avec ce *fîmes* (confondu avec *fissions*) indique bien *que le malheureux imparfait est mort.* Moralité: tâchez non pas de l'éviter, mais d'en éviter les occasions!»

P. 131. Edward C. Armstrong, *A new Claimant for the noche worn by Florence de Rome.* De ce mot, qui semble signifier «collier», il existe un autre exemple avec ce sens dans la quatrième branche du *Roman d'Alexandre.* Miss E. R. Goddard (*Women's Costume in French Texts of the eleventh and twelfth Centuries,* 1927, p. 177, dans *The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages*, VII) a traité du même mot. Miss G. rappelle d'abord que Quicherat a défini *noches* comme «pendants de colliers», puis elle continue: «This view finds some support in *Ver del Juïse*, ms. B, 435:

Et les nusches d'or qui pendeient devant...[1]

but it is probable that the *nusche* should be understood here as a brooch with pendants rather than the pendants themselves.» Mais le texte étudié par M. Armstrong exige plutôt le sens de «collier».

P. 141. T. Atkinson Jenkins, *Vitremyte, mot latin-français employé par Chaucer.* La forme antérieure du mot était sans doute *vitemitre* ou *mitrevite*, nom d'une coiffure, où il faut reconnaître les mots mitra et vitta.

P. 149. J. J. Salverda de Grave, *Sur une forme française de* paucum (*poi*).

P. 153. J. Morawski, *Une lettre qui «grince».* La lettre *R*, fréquente dans les allitérations, semble avoir pour but de donner aux proverbes et autres formules analogues où elle est employée, plus d'énergie et de rigueur.

P. 163. L. Foulet, *Trouver à dire.* L'auteur étudie cette expression et quelques autres formules apparentées, comme *ce qu'il y a à dire entre la licence et la liberté* (Montaigne), «la diffé-

[1] Le vers est trop court.

rence qu'il y a entre...», *avoir à dire*, «être de manque», puis «manquer de» (cf. anc. fr. *adirer* «perdre»).

P. 181. R. T. Holbrook, *Commentaires lexicologiques sur certaines locutions françaises médiévales* qui intéressent surtout l'exégèse de *Maître Pathelin.*

P. 191. E. Walberg, *Quelques nouveaux exemples de l'anc. wallon fer.*

P. 195. M. Wilmotte, *Wallon plamou.*

P. 199. F. J. Tanquerey, *Actes privés en anglo-normand.*

P. 215. F. Brunot, *Les noms des assemblées républicaines 1792 — an VIII.*

P. 223. Myrrha Lot-Borodine, *Sur les origines et les fins du service d'amour.* L'auteur de cette importante étude souligne l'accord existant entre les idées de la mystique des XII^e^ et XIII^e^ siècles et celles de l'amour courtois. Elles se retrouvent déjà dans les écrits grecs du Pseudo-Denys l'Aréopagite, qui remontent, très probablement, à la fin du V^e^ siècle, et Pseudo-Denys n'a fait que transposer sur un mode chrétien la métaphysique néo-platonicienne.

P. 243. E. Faral, *L'île d'Avallon et la fée Morgane.* «Ce que Geoffroy de Monmouth a conté de cette île, ce qu'il a conté de cette fée ne saurait d'aucune façon passer pour une tradition galloise qu'il aurait recueillie parmi ses contemporains: c'est, en tout et pour tout, la combinaison fantaisiste de notices empruntées à quelques polygraphes anciens, auxquelles il a mêlé tout juste un trait nouveau, tiré de la légende érudite de saint Brendan, qu'avaient inventée des clercs d'Irlande.»

P. 255. G. Cohen, *La comédie latine en France au XII^e^ siècle.*

P. 265. R. Bossuat, *Une prétendue traduction de l'Anticlaudianus d'Alain de Lille.* Le poème français, dont on connaît trois manuscrits, remonte, non pas à l'original latin, mais au *Ludus super Anticlaudianum* d'Adam de la Bassée, chanoine de Saint-Pierre de Lille.

P. 279. Ezio Levi, *Il detto del rè e della regina, poemetto piemontese del sec. XIII,* avec deux planches.

P. 291. Guido Mazzoni, *Romieu de Villeneuve e Dante.*

P. 299. H. Hauvette, *Réminiscences dantesques dans le Roland Furieux.*

P. 307. G. Bertoni, *Un filologo dimenticato del sec. XVI, Alessandro Sardi* (mort en 1588), historien et polygraphe, collectionneur de manuscrits et imprimés pour son propre compte et pour celui de son maître Alphonse II d'Este, a laissé quelques

écrits qui témoignent d'une vaste culture. Il a contribué à l'expansion de la langue littéraire en Italie.

P. 311. J. D. M. Ford, *Plot, Tale, and Episode in Don Quixote.*

P. 325. E. Muret, *Notes sur Marcos d'Obregón.*

P. 333. J. Leite de Vasconcellos, *A respeito de poesia popular portuguesa: Cantigas.*

P. 337. J. J. Nunes, *Un ramo de flores colhido na antiga lirica galego-portuguesa.*

P. 349. Pio Rajna, *Guglielmo conte di Poitiers, trovatore bifronte.*

P. 361. C. Appel, *Der Liebesbrief Raimbaut's von Orange.* Édition, introduction et commentaire.

P. 375. A. Kolsen, *Drei altprovenzalische Dichtungen* (Bartsch, *Grundriss*, 24,1 = 58,1; 58,3, 416,2).

P. 387. Ernest Lyon, *Daudé de Prades et la croisade albigeoise.* En 1214, pendant que les pèlerins croisés contre les Albigeois attaquaient la ville de Casseneuil, l'évêque Pierre de Rodez se rendit au camp des assiégeants et conclut une convention avec Simon de Montfort; l'un des témoins s'appelle Deodatus de Pradas. M. L. rend très probable l'identité de ce personnage avec le poète rouergat.

P. 393. J. Anglade, *Textes provençaux du XIV^e siècle:* commentaire sur la messe, jours de jeûne et jours périlleux, recettes médicales.

P. 403. J. Massó Torrents, *Oto de Granson i les balades de Lluis de Vilarasa.* Les cinq ballades de Vilarasa sont les seules de l'ancienne poésie catalane. Elles sont imitées de celles d'Oton de Granson.

P. 411. M. K. Pope, *A Clue to the Dialect of the Chanson de Roland?*

P. 415. E. Roy, *Les dates et les allusions historiques dans les chansons d'Ogier le Danois.* «A tort ou à raison nous avons cherché à dater les chansons françaises d'Ogier par les allusions historiques. Les faits qui semblent acquis se résument ainsi: 1° l'ancienne chanson d'Ogier a été écrite après 1192, avant 1200; 2° la version en décasyllabes du manuscrit Cangé doit être des environs de 1314; 3° la version en alexandrins, la plus célèbre de toutes, est antérieure à 1337.»

P. 427. E. Hoepffner, *La chanson de geste et les débuts du roman courtois.*

P. 439. Wm. A. Nitze, *A Note on two Virgilian Commonplaces in twelfth Century Literature.*

P. 447. A. Piaget, *Aymon de Montfaucon et sa cour littéraire.*

P. 469. Ch. H. Livingston, *Deux historiettes de Philippe de Vigneulles* (tirées d'un manuscrit appartenant à M. L.).

P. 477. J. Bédier, *Les chansons du comte de Bretagne.* M. B. publie le petit recueil incorporé au chansonnier *P* et composé d'un jeu-parti, d'une chanson pieuse et de quatre chansons d'amour; seul le jeu-parti avait déjà été publié. Dans l'introduction il est démontré définitivement que le poète est bien Jean Ier, né en 1217.

P. 497. Ant. Thomas, *Refrains français de la fin du XIIIe siècle tirés des poésies d'un maître d'école de Saint-Denis.* Les refrains avaient déjà été imprimés, mais sans leur contexte. M. Th. a pu démontrer qu'un des poèmes latins de ce ms. (B. N. lat. 15131) date des derniers jours de janvier 1289.

P. 509. Mario Roques, *Le chansonnier français de Zagreb.* Ce manuscrit, qui n'avait pas encore été signalé, contient un recueil de vingt-cinq pièces lyriques, dont une seule est inconnue: c'est une chanson de croisade très intéressante, mais malheureusement incomplète. Le chansonnier, qui semble apparenté à *H* (Modène), est reproduit en facsimilé.

P. 521. Max Prinet, *L'illustration héraldique du chansonnier du Roi* (facsimilés). Très importante étude sur les armoiries conservées dans le ms. *M* et sur les auteurs de chansons que celles-ci représentent: 1. Charles d'Anjou. 2. Thiébaut II, comte de Bar depuis 1239, mort en 1291. 3. Henri III, duc de Brabant (1247—1261). 4. Guillaume de Meslay, vidame de Chartres, qui prit part à la première croisade de saint Louis (les armoiries qui figurent dans le manuscrit empêchent d'attribuer les chansons à Guillaume de Ferrières). 5. Maurice de Craon (?). 6. Gilles de Beaumont (?). 7. Jehan de Louvois, probablement celui qui était vassal de Thibaut le Chansonnier entre 1249 et 1252 et qui tirait son nom du bourg de Louvois (département de la Marne, canton d'Ay). 8. Bouchart Ier, seigneur de Marly, mort en 1226, ou son fils, Bouchart II, qui mourut peu avant le mois de février 1256. 9. Gilles de Vieux-Maisons (Vieux-Maisons-Sainte-Colombe, Seine-et-Marne, canton de Villiers-Saint-Georges), mentionné, sous le nom de *Gilo, miles, de Veteribus Domibus,* dans deux chartes de 1211, émanées l'une de Blanche de Navarre, comtesse de Champagne, et l'autre d'Eudes, maître de l'Hôtel-Dieu de Provins, comme possédant une maison dans cette ville. 10. Pierre de Craon, deuxième fils de Maurice II, mort en 1196, et frère de Maurice III, mort en 1207. Il est mort lui-même entre le 12 juin 1216 et le 13 mars 1217.

P. 539. E. Droz, *Fragment d'un chansonnier artésien.* Ce fragment appartient actuellement à M^lle^ D. et contient trois chansons autrement inconnues dont deux sont signées *Andriu*, c'est à dire Andrieu Contredit d'Arras. La troisième est sans doute elle aussi du même auteur.

P. 545. A. Parducci, *Quand le mary n'y estoit.* Six chansons du XVI^e^ siècle tirées d'un manuscrit de Lucques.

P. 559. A. Pauphilet, *Robert de Clari et Villehardouin.* L'auteur examine deux épisodes de la quatrième croisade d'après les relations des deux historiens nommés dans le titre: 1° Comment la croisade fut déviée vers Constantinople, et 2° L'assaut manqué de Constantinople.

P. 565. A. Wallensköld, *Dialogue politique en vers de la fin de l'année 1229* (Raynaud, *Bibliographie*, n° 953). La pièce a rapport à Blanche de Castille. Pour le v. 31, *Mes ore irait la paille avant*, voir A. Bayot, *Rev. belge de phil. et d'hist.*, 1928, p. 1681.

P. 571. W. P. Shepard, *Un débat inédit du XIV^e^ siècle.* M. S. publie, d'après le ms. fr. 146 de la Bibliothèque nationale, le même qui contient le *Fauvel* interpolé, la *Desputoison de l'Eglise de Romme et de l'Eglise de France* composée en 1316 par Gefroi des Nés ou de Paris. Voici quelques remarques sur le texte, parfois corrompu, de cette pièce intéressante. Str. II, 16. La leçon adoptée par l'éditeur (*Li nostre est*) contrairement au manuscrit (*Li de nostre est*) crée un hiatus choquant. Je garderais la leçon du ms.: *Li dé[s] nostre est.* III, 22. Il aurait été utile de dire que *se chaçoit* est une graphie à rebours pour *se cachoit.* IV, 31. Je crois, contrairement à l'éditeur, que ce vers est trop court et corrigerais *dessouz [la] trape.* VI, 46. *Pour ce chanter te couvient de heü.* Le dernier mot est l'interjection latine *heu*, «hélas!»;[1] corriger la note dans ce sens. XVII, 136. Au lieu de *la despite* il faut probablement lire *l'a despite.* XX, 156, et XX, 193. Ces vers, où le monosyllabe final, qui devrait être atone, compte dans la mesure, sont corrects. Voir mon introduction au *Roman de Fauvel*, p. XLVIII. XXV, 198. *Ordenoit* est une forme intéressante du subjonctif. Le même type est représenté par *chaçoit*, III, 22 (voir ci-dessus), où il faut également un subjonctif.

P. 583. H. Guy, *Le sermon d'Aimé Meigret.*

P. 597. K. Sneyders de Vogel, *Quelques annotations critiques à la Passion du Palatinus.*

---

[1] Allusion probable au début d'une hymne ou d'une antiphona.

P. 603. P. Champion, *La farce du vieillard, de la femme et du peintre, ou la Fontaine de Jouvence* (facsimilé).

P. 611. G. Tilander, *Sur l'auteur et le temps de composition des Livres du roi Modus et de la reine Ratio* (avec facsimilé). L'auteur conclut que les *Livres du roi Modus* ont tous été composés par Henri de Ferrières après l'époque de la grande peste et achevés entre 1374 et 1376 ou 77.

P. 627. G. L. Hamilton, *Encore un plagiat médiéval: La Mappemonde de Pierre de Beauvais et les Divisiones mundi de Perot de Garbelai.* M. O. H. Prior a publié, en 1924, un poème anglo-normand d'un certain Perot de Garbelai, inconnu par ailleurs. Grâce aux extraits récemment donnés par M. Ch.-V. Langlois de la *Mappemonde* de Pierre de Beauvais, M. H. a pu constater que le prétendu poème anglo-normand est un simple démarquage de la *Mappemonde.*

P. 639. L. Brandin, *Un livre de bonne aventure anglo-français en vers.* Le texte imprimé provient du ms. Royal 12. C. XII du Musée Britannique.

P. 657. Clovis Brunel, *Une chanson pour trouver la date de Pâques: La Table aux Bergiers.* Le ms. latin 12885, du XV^e siècle, contient entre autres une table permettant de connaître la date de Pâques d'une année quelconque grâce à un procédé ingénieux qui utilise une chanson, petite pièce nouvelle à joindre aux productions de la poésie lyrique du moyen âge.

P. 663. L. Wiese, *Recettes médicales en français* tirées du manuscrit latin I. III. 7 de l'Escurial, qui est du XIV^e siècle.

P. 673. A. Långfors, *Li Ordre d'Amours du manuscrit 1036 de Chartres.*

Arthur Långfors.

Ch.-V. Langlois, *La Vie en France au moyen âge, du XII^e au milieu du XIV^e siècle, IV: La Vie spirituelle.* Enseignements, méditations et controverses d'après des écrits en français à l'usage des laïcs. Paris, Librairie Hachette, 1928. XXVII + 384 p. in-16 colombier, avec 12 planches hors texte d'après les monuments du temps. Prix: broché: 40 fr.

Une documentation à laquelle il n'y a rien à ajouter a permis à l'auteur de ce quatrième volume de la *Vie en France au moyen âge* de porter un jugement sûr, et que, sous réserve de nouvelles découvertes éventuelles, on peut considérer comme définitif, sur un certain nombre de problèmes littéraires souvent très

débattus qui se rapportent à des ouvrages contenant les connaissances dogmatiques et philosophiques des laïcs cultivés, et même des simples. Le *Crédo* de Joinville, les *Enseignemens* de Louis IX, l'*Enseignement d'un père à son fils*, la *Lumiere as lais* de Pierre de Peckham, la *Somme le roi* de Laurent d'Orléans, de l'Ordre des Prêcheurs, confesseur de Philippe le Hardi (on a ignoré jusqu'à présent le nom de l'auteur), les *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville, la *Consolation* de Boèce, d'après Jehan de Meun et plusieurs autres, *Du Gentil et des trois sages* de Ramón Lull, voilà les sujets des différents chapitres que je me borne à signaler pour m'arrêter un peu à l'auteur des trois *Pèlerinages* qui soulève un petit problème qui m'a préoccupé.

Guillaume, originaire du village de Digulleville, situé près de Beaumont-Hague (Manche), et religieux de l'abbaye cistercienne de Chaalis, près Senlis, composa ses *Pèlerinage de la Vie humaine*, *Pèlerinage de l'Ame* et *Pèlerinage de Jésus-Christ* entre 1330, date à laquelle le premier fut commencé, aux termes mêmes du poème, et 1358, date du dernier. Ce bas-normand a-t-il connu son compatriote et contemporain Gervais du Bus qui composa les deux livres de son *Roman de Fauvel* en 1310 et 1314 et qui était encore vivant en 1338? Ainsi formulée, la question peut sembler oiseuse. La vogue du *Roman de Fauvel*, sans égaler celle des poèmes moraux du religieux de Chaalis, a été considérable, et il serait étonnant que Guillaume de Digulleville, qui avait des lectures, ne l'eût pas connu. Mais si l'on se demande si le *Roman* de Gervais a laissé des traces certaines dans les *Pèlerinages*, il devient beaucoup plus malaisé de répondre. Guillaume a utilisé de nombreuses sources, cela est indéniable, mais il ne les a jamais directement pillées, comme c'était l'habitude de beaucoup d'écrivains du moyen âge. Le remaniement qu'il a fait subir p. ex. aux passages empruntés au *Roman de la Rose* a rendu ceux-ci difficilement reconnaissables, au point de faire dire à l'auteur d'un compte rendu sommaire[1] de l'article de M. St. Leeman Galpin, *On the Sources of Guillaume de Digulleville's Pèlerinage de l'Ame*,[2] que «les quelques emprunts au *Roman de la Rose* admis par M. Galpin paraissent douteux». Il n'en est par moins vrai que le *Roman de la Rose* est expressément mentionné dans les poèmes de Guillaume, p. ex. dans le passage que voici:

---

[1] *Revue critique*, XLVIe année, nº 5, 3 février 1912, p. 100.

[2] Extrait des *Publications of the Modern Language Association of America*, XXV, 2, 1910.

Ce verrez vous (tres)tout[1] sans glose
Ou *Romans* qui est *de la Rose.*
(*Vie*, v. 881.)

1⁰ Or ces vers figurent sous une forme peu différente dans le *Roman de Fauvel* (v. 1597—8):

Et qui en vuelt savoir la glose,
Si voist au *Roumans de la Rose.*

Cette formule et cette rime — elles n'ont pas demandé de grands frais d'imagination — sont-elles la propriété littéraire de Gervais du Bus, ou sont-elles d'un tiers? Avant d'affirmer quoi que ce soit, notons la ressemblance et voyons s'il existe d'autres présomptions en faveur d'une imitation du *Roman de Fauvel* par l'auteur des *Pèlerinages.*

2⁰ Guillaume tire une leçon d'humilité de l'origine du corps humain:

Quar se regardes dont tu viens
Et la maison plaine de fiens
Ou par .IX. mois esté tu as,
De toi laver bien mestier as.
(*Vie*, v. 447.)

Même idée dans le *Roman de Fauvel*:

Le ventre est fienz et fiens devient.
Nul n'est noble de teil four nei.
Se li gentil homme pensoient
Comment et en queil point estoient
Dedens le ventre de lour meire...
(I, 1093.)

Pense que l'en t'estrille et terde:
Tu n'es que un sac plain de m...
(II, 2959.)

Mais ce n'est là qu'un lieu commun.

3⁰ Les deux poètes mentionnent Nabuchodonosor:

Ce souflet en sa forge avoit
Nabugod(o)nosor, qui disoit
Que Babyloine avoit fondé
En sa force et en sa biauté.
(*Vie*, v. 7681, à propos de Vaine Gloire.)

[1] On se rappelle cette particularité de la versification de Guillaume qu'il tient toujours compte, dans la mesure des vers à rime féminine, de la dernière syllabe atone. Les copistes ont presque toujours rétabli de leur chef la mesure normale par l'additon d'une syllabe parasite dans les vers féminins.

Cf. *Fauvel*, II, 2355. Mais cette mention peut être due à une source commune.

4° Tous les deux jouent sur le mot *Placebo*, début de la seconde antiphona des Vigiles des morts (voir la note du v. 618, p. 124, de mon édition du *Roman de Fauvel*):

A tort et a droit touz les lo
En eus servant de *Placebo*.
Rien ne di contre leur plaisir,
Quar bien ai apris a mentir.
(*Vie*, v. 8115.)

Saint Michel, se ne prens cure
De moi par ta grace pure,
De tout bon espoir sui cheü.
Daniel en s'escripture
Dit qu'en ma mesaventure
N'est aïdeur que toi eü;
Dont faut il, se t'ai despleü,
Que je commence avant *Heü*[1]
Pour ma tresgrant mespreisure
Que *Placebo*, qui est sceü
Devant aler comme t. u.
Va devant en apressure.[2]
(*Ame*, v. 966.)

Il existe de nombreux exemples de ce jeu de mots.

4° Envie parle (*Vie* 8272):

Autri bien mon sanc mengue
Et le suce com(me) sansue.

Même image dans *Fauvel*. Ici il s'agit de *Detraction*:

Detraction, qui bon nom emble...
Ne ne puet oïr que l'en die
Nul bien d'omme qui soit en vie,
Et encore souvent le mort,
Runge, detrait et point et mort:
C'est la sansue envenimee,
Qui suche bonne renommee...
(II, 1513.)

5° Le proverbe bien connu, *L'habit ne fait pas le moine*, revêt chez l'auteur du *Pèlerinage de la Vie humaine* (v. 8455) cette forme rare:

---

[1] *Heu* est probablement le début d'une autre antiphona.
[2] «Apprentissage», c'est-à-dire l'alphabet.

On ne connoist pas aus drapiaus
Les gens, ne les vins aus sarciaus.[1]

Dans *Fauvel*, autre forme rare du même proverbe banal (voir la note, p. 119 de mon édition):

L'en ne cognoist nonnain au vel.
(I, 94.)

6⁰ Les idées de Macrocosme et de Microcosme et des quatre tempéraments, qui remontent à l'antiquité, par l'intermédiaire de Boèce et d'autres, se trouvent chez les deux poètes. Mais il y a, semble-t-il, par endroits, une concordance verbale:

Je serf de vin aigre et verjus
Et d'aigruns qui sont vers et surs
Et en donne aus coleriques
Plus tost que aus fleumatiques.
Je fas ou firmament (de) l'omme,
Qui microcosme se nomme
Ou petit monde, lever (les) vens
Et tonner et faire tourmens...
(*Vie*, v. 8863. Le Peché de Ire parle a Envie et ses filles.)

Que Raison Microcosme nomme...
(*Fauvel*, I, 1854.)

Dont la premiere est fleumatique,
Puis sanguine, puis colerique.
(*Fauvel*, II, 3023.)

7⁰ La lamentation de Jérémie est rappellée par les deux poètes dans des termes où on pourrait voir une influence directe du *Roman de Fauvel* sur le *Pèlerinage de la Vie humaine*:

Li rois tient besche et houe et feut[2]
Dont toute Eglise si se deut.
(Et) li cornus oustis li livre,
Quant les diziemes li delivre;
Sa croce et (son) pouoir li donne,
Quant l'Eglisë (li) abandonne.
De ce jadis prophetisa
Jeremies et en ploura;
Quar quant il vit quë on houoit
Entour l'eglise et on fouoit,
Qu'elle paioit subventions,
Diziemes et extortions,

[1] Cf. *On ne congnoist pas le vin au cercle* (Gabr. Meurier, *Trésor des Sentences*, XVIe siècle, cité par Leroux de Lincy, *Livre des proverbes français*, 2e éd., II, 224).

[2] C'est fodit, «creuse, bêche».

Il dist en soi esmerveillant
Et en soi griefment complaignant,
Comment c'ert que la princesse
De toute gent et (la) mestresse
Devenue ert tributaire
Et qui [l']avoit osé (ce) faire,
Ausi com se dire il vousist
Que plourer bien i aferist.
(*Vie* 9241. Avarice parle.)

C'est a dire Eglise presente...
Bien peut par desolacion
Chanter la lamentacion
De Jeremie le prophete;
Je croi qu'elle fu pour lié fete.
La dame des rois et des princes,
Princesse de toutes provinces,
Geist au jour d'uy sous le treü
Plus qu'onques mais ne fut veü...
(*Fauvel*, I, 383.)

De ces diesiesmes li envoie
Et des prouvendes li otroie
Par tout pour ces clers largement.
Hé las! com mal entendement
Que par ce voion sainte Eglise
Tributaire et au dessous mise,
Que Fauvel, qui est bien letrei,
A les diesismes empetrei
Pour le roi, par devers le pape.
(*Fauvel*, I, 573.)

8⁰ Les avares ne se contentent pas de tondre leurs moutons, mais les rasent de trop près. Cette idée, qui n'est pas rare (voir ma note, p. 122, sur le v. 611 du *Roman de Fauvel*, et mon compte rendu de Bertoni, *I Trovatori d'Italia*, dans *Romania*, XLIV, 606) se retrouve chez Guillaume et Gervais. Dans le *Pèlerinage de Vie humaine* c'est encore Avarice qui parle:

De ceste main si taille et tont
Quë au taillier j'esrache et ront,
Et au tondre et au forcellier
J'escorche tout sans riens laissier.
Aussi fais com l'iraine fait,
Quar tant com sanc ou mouelle ait
En (la) mouselle, toute la suce,
(Et) eviscere et espeluche.
Cestë (main) est escorcherresse
Des povres et bacon(ne)resse.[1]
Elle quiert le poil souz le cuir
Pour plus avoir et plus tolir.
(*Vie*, v. 9459.)

[1] *Baconneresse*, «celle qui coupe, qui taille».

Quer Avarice et Vaine Gloire
Les ont du droit chemin osteis;
Trop joint leur sont pres des costeis.
Pastours sont, mes c'est pour els pestre:
Huy est le louf dez brebis mestre.
Bien lour seivent osteir la laine
Si pres de la pel qu'el en saine;
Au touseir sont tuit aprestei,
Ne eulz n'atendent pas l'estei,
Mes en tous temps plument et pillent.
Fauvel le veut, que els l'estrillent,
Et si le frotent doucement:
Placebo chantent hautement...
(*Fauvel*, I, v. 606.)

Ces concordances, qui se rapportent à un certain nombre de sujets et de motifs et aussi, semble-t-il, à des formules, des expressions et des rimes, rendent très probable que Guillaume de Digulleville s'est souvenu, tout au moins en composant le premier en date de ses *Pèlerinages*, celui de la Vie humaine, du *Roman de Fauvel* de son compatriote Gervais du Bus.[1]

Arthur Långfors.

La Chanson de Roland, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par **Joseph Bédier,** de l'Académie Française. Paris, H. Piazza, 1921. XVII + 320 p. in-8°. — *La Chanson de Roland,* commentée par le même. Ibid., 1927. IV + 527 p. in-8°.

M. Bédier, après un examen des plus minutieux, est arrivé à ce résultat que le vénérable manuscrit d'Oxford (*O*), qui a donné tant de fil à retordre aux éditeurs et aux commentateurs de la *Chanson de Roland,* est, en somme, un manuscrit moins

[1] Je profite de cette occasion pour signaler un petit détail qui semble avoir échappé à l'éditeur de Guillaume de Digulleville, J. J. Stürzinger (on sait que les trois *Pèlerinages* ont paru dans la très rare collection du Roxburghe Club) et à M. J. E. Hultman, auteur d'une étude remarquable, rédigée en suédois, sur le religieux de Chaalis. Dans le *Pèlerinage de la Vie humaine* (v. 10893) il y a une partie en douzains à deux rimes entrelacés («strophes d'Hélinant») qui est un poème abécédaire dont les vingt-trois premiers couplets commencent successivement par les lettres de l'alphabet. Mais on ne s'est pas rendu compte que les deux derniers couplets continuent l'alphabet en tant qu'ils commencent par les abréviations de *Et* et de *Com.* Il existe un autre poème abécédaire où le même système est appliqué, celui de Plantefolie, que j'ai publié naguère dans la *Romania* (XLI, 237). Dans ce dernier il y a même trois abréviations, le *titulus* s'ajoutant aux deux autres.

corrompu qu'on ne l'a admis en général. A l'instar de Theodor Müller (1863), il attribue au ms. *O* autant d'autorité qu'à toutes les autres versions ensemble, mais, tandis que Müller, vu l'état corrompu de *O*, faisait remonter ce ms. et les autres versions à un modèle perdu (x^1), copie du ms. archétype, M. Bédier tâche de prouver que *O* peut bien être la copie directe de l'archétype, plusieurs des prétendues fautes de *O* n'étant pas de véritables erreurs de copiste, mais représentant un état de langue (anglo-normand) admissible pour l'époque de la confection du ms. *O* (vers 1170). Partant de ce principe, M. Bédier publie la *Chanson de Roland* d'après le ms. *O* avec aussi peu de corrections que possible, et place en regard du texte une traduction en prose moderne, brillamment écrite comme tout ce qui sort de la plume du célèbre auteur des *Légendes Épiques*. — Les «Notes critiques», qui donnent toutes les leçons rejetées du ms., remplissent quinze pages. Voilà pour le tome premier.

Le tome des commentaires est destiné à justifier la théorie de la précellence relative du ms. *O*, à commenter certains passages intéressants ou obscurs et à donner (avec l'aide de M. Lucien Foulet) un glossaire raisonné absolument complet du texte de *O* (102 pages, avec l'Index des noms propres). C'est ce second tome qui, écrit dans un style des plus limpides et des plus attrayants, nous intéresse au plus haut degré.

Ce tome débute par un chapitre sur l'origine de la *Chanson de Roland*. L'on connaît la théorie de M. Bédier, déjà exposée au long dans ses *Légendes Épiques*. Sur les quelques données historiques de la bataille de Roncevaux, conservées dans les chroniques latines et les légendes locales, un poète du XI^{e} siècle, afin de donner plus d'éclat à quelques sanctuaires situés sur la route des Pyrénées conduisant à Saint-Jacques-de-Compostelle, a bâti son admirable poème patriotique. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre la question tant débattue de la genèse des chansons de geste. Je crois, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire autre part, que, pour l'essentiel, M. Bédier a raison. Les anciennes chansons de geste conservées ne sont pas des remaniements de poèmes contemporains des événements qu'ils racontent; elles sont des productions spontanées d'une époque postérieure, productions dues à la fantaisie créatrice de clercs et de jongleurs voulant attirer l'attention des pèlerins sur quelque lieu saint. Le premier chapitre n'est au fond qu'une récapitulation précisée et amplifiée de ce que nous savons déjà par l'exposé des *Légendes Épiques*.

Le second chapitre s'occupe du «problème du milieu et du moment». Quant à la question de l'auteur de la *Chanson de*

Roland, M. Bédier, avec sa prudence accoutumée, s'abstient de rien affirmer. Il se contente d'admettre la possibilité que cet auteur se soit appelé *Turoldus* et que, par conséquent, le poème soit d'origine normande, puisque *Turold* ne peut être qu'un nom normand. Mais que Turoldus soit l'auteur de la *Chanson de Roland,* et non l'auteur de la *geste* à laquelle, à plusieurs endroits, renvoie l'auteur du poème, cela reste douteux, parce que le véritable sens de *declinet,* dans le vers mille fois cité:

Ci falt la geste que Turoldus declinet,

est inconnu.

Quant à la date du poème, M. Bédier la place, avec raison, me semble-t-il, *après* la première croisade, mais il ne descend pas au-delà du début du XII^e siècle. Ses deux arguments sont: 1° Raoul de Caen, dans ses *Gesta Tancredi,* écrits entre 1112 et 1118, fait allusion à la prouesse de Roland et d'Olivier; 2° Guillaume de Malmesbury, dans son ouvrage *De gestis regum Angliae,* publié en 1125, raconte qu'à la bataille de Hastings, en 1066, on chantait une «cantilena Rolandi». Cette assertion, erronée sans doute, prouve au moins que Guillaume de Malmesbury tenait la *Chanson de Roland* pour un poème très ancien. En effet, ces deux arguments valent plus que les arguments de M. P. Boissonnade (*Du Nouveau sur la Chanson de Roland,* Paris, 1923, p. 432 et suiv.)[1] en faveur de l'année 1120 ou des années suivantes, vu que la prise de Saragosse mentionnée dans la *Chanson de Roland* ne suppose pas nécessairement sa prise réelle par les chrétiens en 1118.

C'est le troisième chapitre, intitulé «Le problème de l'établissement du texte», qui offre le plus d'intérêt. J'ai déjà dit plus haut que M. Bédier regarde le ms. *O* comme moins corrompu que ne le croient la plupart des éditeurs et commentateurs de la *Chanson de Roland.* Il soumet chaque passage controversé à un examen minutieux et arrive d'abord à ce résultat que le ms. *O,* au point de vue du contenu, est assez correct. Et il faut reconnaître que le raisonnement si judicieux de M. Bédier nous amène, dans la plupart des cas, à admettre la possibilité de ses interprétations. En somme, on est tenté de se dire avec M. Bédier (p. 136): «Toute leçon du manuscrit d'Oxford que l'on peut raisonnablement défendre doit être préférée et maintenue.» Mais il reste la langue et la versification du ms. *O,* que M. Bédier examine dans les chapitres IV et V. Et c'est ici

[1] Sur cet ouvrage, cf. *Neuph. Mitt.,* 1923, pp. 113—115.

que nous nous trouvons devant le point vulnérable de son hypothèse. Selon M. Bédier, les nombreux vers du ms. *O* qui ne donnent pas de rimes correctes ou les dix syllabes exigées par la mesure, ne sont pas tous dus à des erreurs du scribe de *O*, mais représentent plutôt la langue poétique et la versification du temps de la première croisade. Ce n'est que plus tard que les exigences prosodiques sont devenues plus rigoureuses. Ainsi, quant à la mesure du vers, M. Bédier regarde comme admissibles des vers de douze syllabes (400 *L'emperere meïsmes / ad tut a sun talent*), de dix syllabes avec la césure à la sixième syllabe (2580 *Ad Apolin en curent / en une crute*) et de dix syllabes à «césure lyrique» (2405 *U est Otes? e li quens Berengers?*). Pour la langue, nous pouvons d'abord constater la conservation facultative du *t* dit «caduc» à la fin des mots (cf. 2235 *Guardet // aval e si guardet // amunt* et 138 *Baisset sun chef, si cumence(t) a penser*), ainsi que le désordre relatif de la déclinaison (p. ex. 505 *E l'algalifes, sun uncle* (au lieu de *sis uncles*) *e sis fedeilz*). Ensuite nous avons nombre d'assonances, regardées jusqu'à présent comme fautives, donc dues à un copiste, mais que M. Bédier considère comme compatibles avec les habitudes prosodiques de l'époque: 1° *a* oral assonant avec *a* nasal (839—40 *marche : escange*); 2° *a* oral et *a* nasal assonant avec *è* (3708 *damisele,* 664 *deserte,* etc.); 3° *a* nasal assonant avec *e* nasal dans les laisses féminines (1410—11 *trente : esperance,* etc.); 4° *é* assonant avec *ié* (p. ex. 433—4 *Se cest' acorde ne vulez otrier Pris e liez serez par poested*); 5° *faillir* assonant en *ié* (799—801 *chef : Gualters : faillir*); 6° *ein* assonant avec *ei* (984—5 *ceinte : vermeille,* 991—2 *meinent : hasteient*) ou *ei* avec *è* (988—9 *meie : deserte*); 7° *poet : cors* (3232—3); 8° *Rume : nostre* (921—2); 9° *o* fermé assonant avec *u* (3924—5 *ferut : herbus*). De cette façon, M. Bédier réussit à justifier 54 leçons réputées fautives, et il ne reste qu'une quinzaine de leçons encore inexpliquées. M. Bédier termine le cinquième chapitre par ces mots: «De toutes façons nos anciens poètes ont manié l'assonance de façon beaucoup plus souple qu'on ne croyait» (p. 297).

M. Bédier a-t-il raison? Les règles prosodiques de l'époque de la *Chanson de Roland* étaient-elles vraiment aussi lâches que cela? Voilà précisément le point épineux! D'un côté, nous avons la difficulté de comprendre l'arbitraire d'une telle versification, habitués que nous sommes à des règles fixes, avec des «licences poétiques» par-ci par-là. D'autre part, nous nous trouvons devant des difficultés presque insurmontables si nous essayons de corriger le texte du ms. *O*. Et les corrections multiples des différents

éditeurs et commentateurs montrent l'arbitraire de toute tentative de reconstruction. Je dirai donc, pour ma part, que, même si l'hypothèse de M. Bédier n'est pas juste, il vaut mieux conserver autant que possible le texte du ms. *O* plutôt que de hasarder des corrections qui ont très peu de chance d'être justes.

Dans un sixième chapitre, M. Bédier donne «quelques éclaircissements littéraires et archéologiques» fort judicieux concernant certains passages de la *Chanson de Roland* (vers 62 s., 71, 103, 286, 818, 853, 1490, 1566, 1856, 2186, 2248, 2255, 2266, 2316, 2432, 2446, 2871, 3090, 3483, 3684, 3694, 3750 s., 3986).

A. Wallensköld.

Recueil de chansons pieuses du XIII^e siècle, publiées par **Edw. Järnström** et **Arthur Långfors.** II. Helsinki, Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia, 1927. 215 p. gr. in-8°.

En 1910, M. Edw. Järnström publia le premier tome de ce *Recueil,* dont il a été rendu compte dans cette revue[1]. Or voici apparaître, après dix-sept ans de silence, le second tome de cet ouvrage, dû à la collaboration de son ami M. Långfors, dont le nom est une garantie sûre de la bonne exécution du travail.

Après une Introduction de trente-six pages (de M. Långfors), où la composition du tome est décrite dans tous ses détails, suit l'édition des quatre-vingts pièces qu'il donne. Le *Recueil* débute par les cinq pièces religieuses de Thibaut de Champagne, suivent quatre pièces du ms. Z_1 (fragment Aubry), une pièce du Comte de Bretagne (ms. *P*), une pièce d'Ernaut Caupain (ms. *P*), une pièce de Philippe de Remi (ms. *P*), une pièce anonyme du ms. *S*, une pièce anonyme du ms. *Z*, une pièce anonyme donnée par un feuillet détaché d'un ms. de la Bibliothèque de Munich, une pièce anonyme du ms. Paris, Bibl. Ste-Geneviève 1273, deux pièces anonymes du ms. Dublin, Trinity College D. IV. 18, une pièce anonyme des mss. *M*, Paris, Bibl. Nat., lat. 955, et Paris, Ars. 3517 (description détaillée de ce dernier manuscrit, ainsi que du ms. 3518 de la même bibliothèque, qui en forme la suite), huit pièces anonymes données par le ms. Paris, Ars. 3517 seul, six pièces anonymes du ms. Paris, Bibl. Nat. 2193, vingt-six pièces anonymes des mss. *X* ou *P*, et treize pièces anonymes du ms. *i* (Paris, Bibl. Nat. 12483). En appendice se lisent en outre huit «serventois» du ms. Paris, Bibl. Nat. fr. 24432.

[1]) Voir *Neuph. Mitt.*, 1910, pp. 129—137.

Certaines de ces quatre-vingts pièces ont été éditées antérieurement, mais les éditeurs ont jugé bon de les réimprimer avec les autres chansons pieuses.

Voici quelques petites remarques se rapportant aux différentes parties de l'ouvrage.

Dans l'*Introduction* (p. 11), M. Långfors, en parlant du fragment 1811 a (n:o LXXII), donné par le «fragment Aubry» et qui est une parodie évidente de la chanson de Thibaut de Champagne *Empereor ne roi n'ont nul pouoir* (Rayn. 1811), laisse échapper cette remarque que deux critiques ont dit «qu'aucune des chansons du roi de Navarre n'est faite sur le modèle d'une pièce d'un autre trouvère», et que cette affirmation est contredite par le fait que «le n:o LXXII imite précisément une chanson d'amour de Thibaut». Mais les deux critiques mentionnés ont naturellement voulu dire que Thibaut n'imite pas d'autres chansons, nullement que d'autres n'aient pu l'imiter. — P. 33. Aux notes au bas de la page il est dit qu'au vers 17 de la chanson Rayn. 2081[a] le mot *le* manque dans le ms. Dans le vers en question, il y a cepandant deux *le*; c'est le second qui manque (cf. le texte donné par M. Ilvonen).

Si l'on passe au texte, il faut observer tout d'abord que les éditeurs ont simplifié l'appareil critique, en omettant beaucoup de variantes de peu d'importance pour la restitution du texte.

Ch. LXVII. Au vers 40, le ms. *X* a la même leçon que les mss. *KOTV*. — Ch. LXVIII. Au vers 6 le ms. R^a porte *nait amours*. Au vers 7 *MS* etc. est une faute d'impression pour *MT*. — Ch. LXX, v. 14. La leçon *Ses* de *V* est impossible à cause du mot à la rime *savouré* (cas suj. plur.), malgré le sing. *rapaie* (v. 15); il aurait fallu corriger cette leçon isolée. — A la note du v. 29, le ms. *S* porte *plain*, et non *plains*. — Ch. LXXI, v. 31. Le ms. a *9uenoit*. — Ch. LXXII. Le numéro de Raynaud devrait être «1811 a», puisque la pièce est une imitation de Rayn. 1811, dont le premier vers dans Raynaud reproduit la leçon des mss. *KXVOBM*, tandis que le ms. *R* porte, comme la parodie pieuse, *Emperaour ne roy* ... — Ch. LXXV, v. 20, note. Il me paraît très peu probable que l'auteur de la pièce ait employé une forme *eslez* (rimant en *-ez* ⟨ -a t + s). On pourrait conjecturer *amez* ou un autre participe passé en *-ez* ⟨ -a t o s. — Ch. LXXVI, v. 17, note. Le numéro du vers a été omis. — Ch. LXXXVI. Il vaudrait mieux corriger le vers 1 en mettant *or* après *chanter*. — Ch. LXXXVII. Lire plutôt *m'i* au vers 8, *s'i* au vers 12. — Ch. LXXXIX. Corr. v. 5 *no folie*; v. 14 *odour*; v. 15 *ierent vaincu diable* (dissyll.); v. 16 *tenebrour*.

Dans la restitution conjecturale du couplet IV (note), le vers 29 a été oublié *(Et as ames delivranche?)*. Au v. 38 je préférerais la correction *Pere et Fis*... — Ch. XC, v. 24. Lire *m'i.* De même, au v. 32 et 45. — Ch. XCI. A la note du coupl. V, il y a par erreur «56—57» au lieu de «55—56». Au v. 70, il faut sans doute remplacer le mot à la rime *chil* par *chist.* — Ch. XCIV. Dans la note du coupl. I, le numéro «7» manque devant la dernière phrase. — Ch. XCV. Le vers 13 me semble correct. En lisant au v. 11 *iert secourus* et en mettant une virgule après *Li mons* (v. 12), on arrive à une leçon admissible. — Ch. XCVIII. Les vers 49—50 sont compréhensibles si on lit *voir* (< vero) au lieu de *veoir* (v. 49). — Ch. IC. Il me semble impossible d'admettre *maumir (= maumetre)* au v. 4; faut-il conjecturer *menrir* «diminuer»? Ch. CIV. Ne faut-il pas, au v. 31, lire *la mer*? Cf. ch. CV, v. 65: *estoile marine.* — Ch. CVI. Pourquoi ne pas avoir gardé, au v. 11, la leçon *ma douce dame*, donnée par les deux mss? — Ch. CIX, v. 10. Lire *m'i.* La leçon du ms. *X* (coupl. II) *de bon cuer e.* se rapporte au vers 23. — Ch. CXIV. A cause de la rime (*desconfortés*: *-er*), le vers 15 est sans doute corrompu. — Ch. CXVIII. Ajouter «IV—» devant la note au v. 30. — Ch. CXXI. Au couplet III la rime b est autre que dans les couplets I et II. — Ch. CXXIII. Il faut peut-être corriger les vers 22—23 ainsi: *Jhesu, qui dou cors la pance Vout ouvrir por i entrer?* — Ch. CXXV. Le vers 27, qui est sans césure, ne peut guère être primitif. — Ch. CXXVII. Il faut mettre une virgule à la fin du vers 37, ainsi qu'à la fin du v. 38. C'est que d'ordinaire le vers français va ensemble avec le vers latin qui suit. La même remarque s'applique aux vers 45 et 46. — Ch. CXXXII, v. 2. La correction du scribe: *rossignollet*, qui détruit la césure, ne peut guère être admise. Il faut garder *rossignol* et ajouter une syllabe au second hémistiche (*qui d'amour haut s'escrie?*). — V. 19. Ne faudrait-il pas corriger *gaudie* (joie) en *gaudine* (bocage)? Les mots en marge *ou bois* sont peut être une glose se rapportant précisément à ce mot. Dans ce cas le vers est trop court de deux syllabes. — Ch. CXXXIII, v. 23. La correction *tret* (= *trait*): *-er* n'est pas possible; je préférerais celle de M. Faral (*Rom.* XXXIX, 583): *La premiere est d'enque noirté.* — Ch. CXXXIV, v. 14. Lire *m'i* (*i* = *au dart*?). — Ch. CXXXVII. Cette pièce doit être considérée comme une rotrouenge (couplets à rime unique et à refrain), bien que la mélodie du v. 1 ne se répète qu'au v. 2, tandis que les vers 3 et 4 diffèrent (voir la mélodie de cette pièce dans la *Zs. f. rom. Phil.*, t. XXXV, p. 372). — Ch. CXLI.

La correction des vers 5—6, laquelle fausse la rime (en *-iez*), est absolument inutile (*Et pour ce fu, che sachiez, — Li sains Espirs en la Vierge envoiiés*). — Ch. CXLII. Le début de la chanson ne me paraît pas obscur: «(Je ne saurais rien vous dire sur le vrai amour,) sinon que Dieu, en notre faveur, fit cadeau de son propre fils à la Sainte Vierge.» *A. Wallensköld.*

Henriette Roumiguière, *Le français dans les relations diplomatiques* (University of California Publications in Modern Philology, Volume 12, No. 4, p. 259—340). Berkeley, California, University of California Press, 1926. 8:o.

La lente déchéance du latin comme langue internationale est déterminée par des causes diverses. Il y a d'abord les causes intrinsèques. Langue morte, il s'adaptait mal aux conceptions nouvelles créées par la vie moderne. L'intérêt que portaient les philologues de la Renaissance au latin classique contribua puissamment à cette déchéance. «La Renaissance, écrit M. Ferdinand Brunot,[1] qui avait refait des latinistes, avait tué les latiniseurs. Par elle, le latin, restauré dans sa pureté antique, dépouillé des barbarismes qui le rendaient capable d'exprimer les idées du temps, scientifiques, politiques ou communes, ne pouvait plus vivre la vie des nations modernes. On l'étudiait, mais justement parce qu'on l'étudiait plus comme une langue morte, et en vue de la beauté littéraire; dès lors, il devenait de plus en plus difficile de l'utiliser comme une langue vivante, et de l'appliquer à la vie moderne, publique ou privée.»

Puis, le latin devenait peu approprié à servir de langue internationale à cause des diverses prononciations qui se développaient dans les différents pays. Jean Dantesco, ambassadeur polonais à la cour de Charles V, décrit la réception que l'on fit aux ambassadeurs russes en 1525: nul ne comprit le discours latin qui fut prononcé. Erasme raconte qu'à une assemblée où il était présent, à la cour de l'empereur Maximilien, plusieurs ambassadeurs prononcèrent des harangues en latin: toute l'assemblée crut qu'ils s'étaient servis chacun de sa langue maternelle. Le célèbre philologue Scaliger, ayant écouté le compliment qu'un Irlandais lui fit en latin, lui répondit: *Domine, non intelligo irlandice.*

Le latin était la langue officielle de l'Église de Rome et de l'Empire romain germanique. Étroitement lié qu'il était à ces deux puissances, il est naturel que son prestige dépendît de leur

[1] *Revue de Paris* du 15 décembre 1913.

ascendant ou de leur décadence. Au fur et à mesure que s'affaiblit l'importance politique de ces deux puissances s'affermit la conscience nationale des divers pays de l'Europe. La célèbre ordonnance de Villers-Cotterets, par laquelle François Ier, le 15 août 1539, déclare que tous les actes privés et publics seraient désormais rédigés en français, marque une étape importante dans l'histoire de la langue nationale.

Comme langue diplomatique le latin se maintient pourtant longtemps encore. Tous les auteurs qui traitent de cette question, jusqu'au XVIIe siècle, sont d'accord pour déclarer que la connaissance de cette langue est indispensable à ceux qui veulent être employés au service de l'État. Presque tous les grands traités internationaux sont en effet rédigés en latin. Ce n'est que lors de la paix de Westphalie qu'on peut annoter la prédominance du français. Ils semble que les plénipotentiaires français aient reçu l'ordre de se servir uniquement de leur propre langue dans les négociations, à en juger que le comte d'Avaux écrit, le 18 août 1644, à la reine de France pour se disculper de ne s'être pas conformé à ce désir: «Il est hors de doute que sans parler latin ou allemand, il est impossible de bien servir le roi en Allemagne, ni dans tout le Nord.» Au mois de septembre 1644, les médiateurs italiens à la conférence de Munster décidèrent que les pleins pouvoirs des ambassadeurs seraient dressés en latin. Il n'y a que les ambassadeurs français et espagnol qui refusent de se soumettre à ce règlement. Les traités de Munster et d'Osnabruck (1648) sont cependant rédigés en latin, de même que le traité de Nimègue, entre la France et l'Empire, du 5 février 1679, les deux traités de Ryswick (1697), et, au siècle suivant, le traité franco-prussien d'Utrecht (1713), de même celui de la Quadruple Alliance (1718). Mais plusieurs autres traités sont rédigés en deux langues: ceux des Pyrénées (1659) et de Nimègue, entre la France et l'Espagne (1678), sont en français et en espagnol, tandis que le traité conclu à Utrecht, en 1713, entre la France et l'Angleterre, est en français et en latin.

Les langues nationales des autres pays de l'Europe n'offrent qu'une faible résistane à la prédominance du français. Signalons, à titre de curiosité, le cas du comte Magnus Gabriel de la Gardie, ambassadeur de Suède lors de la minorité de Louis XIV, «qui parla Suedois en la première harangue qu'il fit au Roy et à la Reine Regente». A. de Wicquefort (*L'Ambassadeur et ses fonctions,* Cologne, 1690, livre II, 33), qui raconte la chose, ajoute: «en quoi il fit quelque chose pour la dignité de la Couronne de Suede en apparence; mais on y trouva à redire, qu'il se ser-

voit d'une langue que pas un des sujets du Roy ne pouvoit ni entendre ni interpreter. Il fit un grand discours ensuite au Duc d'Orleans, ... et il ne parla que François en toute la suite de sa négociation.» A la conférence de Cologne, en 1673, un phénomène analogue se produit: les plénipotentiaires de Suède, Sparre et Ehrenstein, parlent suédois dans leurs premiers discours, mais les propositions écrites étaient en latin.

Ce sont surtout les Allemands qui cherchent à maintenir l'ancien privilège du latin. Le premier traité dressé en français entre la France et l'Empire est celui qui fut signé à Rastadt le 6 mars 1714. Mais ce ne fut qu'à la suite de circonstances particulières que le prince Eugène y consentit. Il avait en effet demandé que le projet de la France, écrit en français, fût traduit en latin, et le roi de France y avait consenti. Mais l'affaire traîna et, lassé, le prince se résigna; mais il eut soin de faire insérer dans le texte du traité un article aux termes duquel cette exception à l'usage ne pourrait être alléguée pour exemple, ni tirer à conséquence ou porter préjudice en aucune manière à qui que ce soit. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) est également en français, mais avec une réserve analogue, qui figure aussi dans les traités de Paris (1763) et de Versailles (1781). Mais il n'y a pas de réserve dans la plupart des grands traités du XIX^{e} siècle, pas plus que dans les traités conclus entre la Prusse et l'Autriche au siècle précédent: ils sont tous dressés en français.

L'ascension politique de la France lors des guerres de Louis XIV, l'excellence de sa littérature, la propagation du français dans la haute société de tous les pays de l'Europe, voilà les principales causes qui ont fait du français, dans le courant des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, la langue internationale par excellence. Mais y a-t-il une cause pour ainsi dire intrinsèque? Le français a-t-il des qualités inhérentes qui le rendent particulièrement propre à cet usage? C'est ce qu'on a affirmé depuis le fameux passage que Brunetto écrivit au XIII^{e} siècle jusqu'aux temps modernes. Si le grammairien Domergue écrit que «l'obscurité peut être dans l'écrivain, elle n'est jamais dans la langue», Voltaire, son contemporain, déclare que «le génie de notre langue est la clarté et l'élégance». Au siècle suivant, Sainte-Beuve exprime spirituellement la même idée: «Le français est, selon moi, la langue la plus ingrate, la plus sourde, la plus pauvre, la moins souple, mais de toutes la plus soignée; semblable aux femmes françaises qui, moins belles comme race qu'aucune autre race européenne, sont de toutes les femmes les plus habiles à se faire valoir par les grâces, l'esprit et le tact si rare de toutes les convenances du

lieu et du moment.» Cette formule plaisante renferme sans doute une grande portion de vérité. Une langue qui a été employée pendant des siècles dans le commerce international a nécessairement acquis une souplesse particulière qui la rend propre à s'adapter à toutes les circonstances de la vie publique et privée. La formule des naturalistes, «la fonction crée l'organe», peut aussi s'appliquer aux langues. L'usage prolongé du français en a fait un instrument incomparable pour les relations internationales. C'est dans ce sens que le français est, selon la formule de Sainte-Beuve, «de toutes les langues la plus soignée».

Aux hommages rendus au français cités par M^lle^ Roumiguière il y a lieu d'en ajouter un, parce qu'il est, par sa date, voisin de quelques événements qui intéressent l'histoire contemporaine du français comme langue diplomatique. C'est un passage du discours prononcé par M. Raymond Poincaré, président de l'Alliance Française, lors du quarantième anniversaire de cette association, le 27 décembre 1923. Après avoir souhaité la bienvenue aux membres du corps diplomatique, M. Poincaré continue: «Nous ne sommes pas tous des diplomates de carrière, mais nous sommes des hommes de cœur, qui aimons la France et qui savons la faire aimer au delà des frontières. Ne dédaignez pas notre libre concours. Il vaut bien quelquefois celui des habits les plus brodés. Nous ne visons pas à l'hégémonie du français; nous ne visons même pas à l'universalité. Nous n'avons pas de grandes ambitions. Mais notre langue a des qualités qui ont, de tous temps, frappé les étrangers eux-mêmes. Elle est essentiellement propre à la vie de société et à la conversation; elle est simple et naturelle: elle est formée de mots exacts et précis qui enveloppent la pensée sans l'obscurcir; elle a une syntaxe méthodique et respectueuse de l'ordre direct; elle est faite de correction, de clarté et de pureté. Et c'est à tous ces mérites réunis, autant qu'à la gloire des grands écrivains français et au prestige de Louis XIV, qu'elle a dû autrefois d'être la langue des cours et de la diplomatie. — Nous ne prétendons pas qu'elle devienne désormais la langue des peuples, et nous n'allons pas jusqu'à dire, comme Rivarol: «Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine.» Nous ne savons s'il y aura jamais une langue humaine, mais nous défendons notre langue, d'abord parce qu'elle est notre langue maternelle et parce qu'elle est en elle-même une bonne vieille langue, qui a fait ses preuves et qui est capable de rendre des services signalés à la civilisation et au progrès. Nous nous sommes spontanément institués les chevaliers servants du français.»

Quatre mois avant l'ouverture de la conférence de Washington, en 1921, on avait en effet fait courir le bruit que l'anglais serait la seule langue officielle de la conférence. L'Académie Française adressa une déclaration au président du Conseil le priant «de maintenir le privilège deux fois séculaire, qui a fait de la langue française l'instrument diplomatique par excellence, à cause de ses vertus de précision et de clarté». Depuis la guerre mondiale, l'anglais est devenu le concurrent principal du français comme langue diplomatique. Les textes des rapports et de tous les documents de la conférence de Washington sont en français et anglais. On sait que ces deux langues sont aussi, sur le pied d'égalité, les langues officielles de la Société des Nations. Il n'y a pas lieu de se livrer ici à des prédictions pour l'avenir. Signalons seulement, comme nous intéressant particulièrement, que la convention pour la non-fortification et la neutralisation des îles d'Aland, de 1921, est rédigée exclusivement en français.

Arthur Långfors.

Romanische Bibliothek, herausgegeben von **A. Hilka:** [V]. **Kristian von Troyes,** Yvain (Der Löwenritter). Textausgabe mit Einleitung von **Wendelin Foerster.** Zweite unveränderte Auflage, mit einem Nachwort von **A. Hilka.** 1926. XLVIII + 185 p. Prix: brôché RM. 4.—. — VI. *Das Adamsspiel*, anglonormannisches Mysterium des XII. Jahrhunderts, hrsg. von **K. Grass.** Dritte verbesserte Auflage. 1928. LXXV + 112 p. Prix: broché RM. 6.—. — XXIV. **Miguel de Cervantes Saavedra,** Don Quijote de la Mancha. Kritische Ausgabe mit Kommentar in 5 Bänden, besorgt von **A. Hämel.** Band II. 1926. V + 275 p. Prix: broché RM. 6.—. Halle, Max Niemeyer. 8:o.

La quatrième édition d'*Yvain* a paru dans cette collection en 1912. Elle est épuisée depuis plusieurs années et est, au moins provisoisement, remplacée par une édition réduite, sans commentaire. A l'introduction de celle-ci, qui en est elle-même à son deuxième tirage, M. Hilka a ajouté seize pages où il rend compte des progrès réalisés dans l'étude de Crestien de Troyes depuis la mort de Foerster.

M. Grass, ayant eu à préparer la troisième édition de son *Mystère d'Adam*, lui a fait subir quelques légères modifications et a notamment mis au point la bibliographie. Au lieu de continuer à citer l'ancien *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Tours*, par Dorange (1875), il aurait cependant été plus

indiqué de renvoyer au nouveau catalogue, par M. Collon (1905), qui forme les tomes XXXVI et XXXVII du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France.* Il faut approuver la manière de procéder de l'éditeur qui a relégué dans les notes les nombreuses corrections suggérées par le texte, probablement corrompu, de l'unique manuscrit. On pourrait cependant être encore plus conservateur. Ainsi, p. ex., l'éditeur a constaté que le copiste écrit assez régulièrement *nen* pour *ne* (devant une consonne), quelquefois aussi *ten* pour *te*, *sen* pour *se*, *ken* pour *ke*. Étant donné qu'il s'agit d'une habitude du copiste (on pourrait invoquer le *cen* normand, pour *ce*), il n'y a sans doute pas de raison suffisante de mettre cet *n* parasite entre parenthèses.[1]

M. Hämel poursuit son édition critique de *Don Quijote*. Le volume signalé ci-dessus donne le texte, avec variantes, des chapitres XXVIII—LII de la première partie, sans commentaire. Celui-ci est sans doute réservé pour un volume ultérieur.

A. Långfors.

Sammlung romanischer Übungstexte, XIII. Band: Drei Erzählungen aus dem didaktischen Epos *Image du Monde* (Brandanus—Nature—Secundus), hrsg. von **A. Hilka.** VII + 69 p. Prix: RM. 1.80. — XIV. Band: *Auswahl altportugiesischer Lieder*, hrsg. von **Silvio Pellegrini.** X + 46 p. Prix: RM. 1.60. — XV. Band: *Sankt Alexius*, altfranzösische Legendendichtung des 11. Jahrhunderts, hrsg. mit Benutzung der handschriftlichen Aufzeichnungen von **Wendelin Foerster** durch **Margarete Rösler.** XI + 47 p. Prix: RM. 1.60. — XVI. Band: **Frederi Mistral,** *Gedichte*, ausgewählt und hrsg. von **K. Voretzsch.** VIII + 91 p. (avec portrait). Prix: RM. 2.40. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. Volumes brochés petit in-8.

M. Hilka a tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque de l'État (Berlin, Hamilton 577), contenant la version la plus étendue de l'*Image du Monde* de Gossouin de Metz, trois épisodes qui ont pour sources la légende latine de saint Brandan, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille et le texte latin relatant la vie du philosophe Secundus, et publié ailleurs par M. Hilka lui-même. Un autre manuscrit de Berlin (Hamilton 575) lui a permis d'apporter au texte un certain nombre de corrections.

[1] En fait de fautes d'impression, j'ai remarqué p. VII, l. 3, *Viktor* (pour *Victor*), p. XI, n. 3, l. 3, *religeux* (pour *religieux*), p. XV, n., l. 4 d'en bas, *Johann* (pour *Johan*).

M. Pellegrini donne un choix d'anciennes chansons portugaises de la fin du XII^e siècle jusqu'au milieu du XV^e. Une liste des auteurs contient des indications chronologiques.

W. Foerster a laissé des matériaux pour une édition de la *Vie de saint Alexis*, dont seul le texte était en état d'être publié. M^lle Rösler l'a mis au point et y a ajouté quelques pages d'introduction et un glossaire, avec les étymologies. Le mot *habiter* est traduit à tort par «sich aufhalten». Voir la note de M. E. Sjögren ci-dessus, p. 20. M. Jeanroy me signale un autre exemple de *habiter* avec le sens d'«approcher» dans le *Tristan* de Béroul, v. 490.

M. Voretzsch a réuni vingt-trois chansons de Mistral, d'après les premières éditions, et dont beaucoup ne figurent pas dans les recueils publiés par le poète lui-même. Le glossaire est complet, ce qui est très utile. *A. Långfors.*

E. G. R. Waters, *A Thirteenth Century Algorism in French Verse.* Reprinted from Isis, n° 35 (Vol. XI), September 1928. Bruges (Belgium), The Saint Catherine Press Ltd; 8:o, pages 45—84.

En tête de cette publication se trouve une note de M. Louis C. Karpinski, de l'Université de Michigan, qui a eu connaissance de ce texte par une communication de M. Herbert Craster, de la Bibliothèque Bodléienne, et qui en signale l'intérêt pour l'histoire des mathématiques. On y apprend, entre autres choses intéressantes, qu'on ne connaît qu'une trentaine de traités d'arithmétique rédigés en Europe dans une langue vulgaire avant l'invention de l'imprimerie, dont trois en hébreu, un en allemand, un en islandais, un en français et deux ou trois en anglais. La publication de ces traités en langue vulgaire et non pas en latin indique les débuts de l'instruction populaire. Au seul traité français connu jusqu'à présent (il se trouve dans le manuscrit 2.200 de la Bibl. Sainte-Geneviève que j'ai maintes fois utilisé[1]) vient s'ajouter maintenant celui du manuscrit Selden Supra 26 de la Bodléienne qui, bien que signalé et même cité dès 1839 par J. O. Halliwell, était complètement tombé dans l'oubli. Il offre une certaine originalité tout en suivant d'une part Alexandre de Villa Dei et d'autre part Holywood (de Sacro Bosco); les auteurs (car le poème nous apprend qu'il a été fait par deux clercs, sans autre indication) donnent parfois des règles qui ne se trouvent ensemble nulle part ailleurs.

[1] Dans diverses publications parues dans la *Romania*.

Ici M. Karpinski passe la plume à M. Waters, qui rend un compte sommaire du contenu du manuscrit (on voudrait bien savoir de quelle nature sont les *French miscellanea* au fol. 23 de ce volume, qui est presque entièrement en latin), de l'économie du poème français et de son dialecte. Il joint au texte une traduction intégrale en anglais. Dans le glossaire sont relevés, entre autres, les termes techniques, dont plusieurs manquent dans les dictionnaires. Le texte est difficile et demande encore à être éclairci sur plusieurs points. *Arthur Långfors.*

W. E. Collinson, *Contemporary English.* A personal Speech Record. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner. V + 161 p. 8:o. Prix: broché RM. 4.80.

John Kirkpatrick, *Handbook of idiomatic English, as now written and spoken, containing Idioms, Phrases and Locutions.* Adapted for Students and Travellers for all Nationalities. Third Edition. Heidelberg, Carl Winter, s. d. XVI + 317 p. 8:o. Prix: relié RM. 5.50.

Daniel Jones, *An English Pronouncing Dictionary, showing the Pronounciation of over 50,000 Words in International Phonetic Transcription.* Revised Edition, with Supplement. London—Toronto, J. M. Dent & Sons Limited; New York, E. P. Putton & Co. 1928. En distribution chez B. G. Teubner, Leipzig. XXVIII + 426 p. 8:o. Prix: relié RM. 8.60.

J'ai réuni ci-dessus les titres de trois livres d'anglais moderne qui à mon avis sont autant d'instruments de travail de tout premier ordre pour ceux qui désirent connaître à fond le parler contemporain. Je les recommande surtout aux professeurs d'anglais.

M. Collinson, professeur d'allemand à l'Université de Liverpool, a disposé son manuel comme l'autobiographie d'un jeune homme de la bourgeoisie anglaise. Il commence par la *nursery*, donne des exemples des rimes enfantines et des jeux de la première jeunesse, et passe par la *preparatory school* au Dulwich College et à la vie universitaire. Les sports, collections et *hobbies* ont chacun leur chapitre, de même que les autres aspects de la vie quotidienne: repas, modes, journalisme, politique, commerce, théâtre, music hall et cinéma. L'auteur s'applique particulièrement à signaler et à expliquer les «mots à la mode», locutions qui ont quelquefois eu une vie ephémère, mais qui figurent dans la littérature et qu'on chercherait en vain dans les dictionnaires courants. Deux tables, indiquant l'une la matière traitée, et l'autre les mots cités, facilitent l'utilisation de cet excellent livre écrit avec bonne humeur et d'un goût parfait.

M. Kirkpatrick, professeur honoraire d'histoire à l'Université d'Edimbourg, a disposé son manuel comme un dictionnaire. Chaque mot typique est suivi des différents sens qu'il revêt, des expressions les plus fréquentes où il apparaît dans le langage contemporain, de nombreuses locutions et de citations familières à l'Anglais cultivé.

L'éminent professeur de phonétique à l'Université de Londres, M. Daniel Jones tranche avec autorité et indulgence les questions litigieuses relatives à la bonne prononciation. En veut-on un exemple? Prenons le mot *Titanic*, dont la prononciation était très discutée lors de la catastrophe dont tout ceux qui ont l'âge requis ont gardé le souvenir. M. Jones nous apprend qu'il faut dire tai'tænic ou facultativement [ti't-]. Ainsi tout le monde a raison. *A. L.*

Kristoffer Nyrop, *Lærebog i Italiensk*, udarbejdet til Selvstudium og Undervisning. Sjette forbedrede Udgave. København, Gyldendalske Boghandel—Nordisk Forlag, 1927. 167 p. in-8°.

Nous voici déjà à la sixième édition de cet excellent manuel d'italien, dont la quatrième édition (de l'année 1919) a été signalée dans cette même revue (année 1919, p. 49). M. Nyrop a tenu à la rendre aussi *up to date* que possible en remplaçant une conversation avec un *vetturino* et une scène d'omnibus par une *Scena di garage*, dialogue entre une dame et le directeur d'une maison d'automobiles (lequel me semble, d'ailleurs, un peu trop rempli de termes techniques), et en ajoutant à la fin une description émouvante de l'arrivée à Ostie de l'aviateur militaire De Pinedo (16 juin 1927), un discours de Mussolini à la Chambre des Députés le 26 mai 1927 et le *Canto dei Fascisti* de Marcello Manni.

En parcourant cette nouvelle édition, j'ai annoté, outre quelques fautes d'impression (p. 106, l. 19: *n'ella* pour *nélla*, l. 21: *Quèl* pour *Quél*), quelques cas qui me semblent demander une petite retouche. A la note de la p. 15, M. Nyrop dit que la conjonction comparative (dan. *end*) est toujours rendue par *di* devant un nom de nombre. Certainement, s'il ne s'agit pas d'une véritable comparaison, mais d'un terme de quantité ou de mesure *(Paga più di cento lire)*. Mais, aussitôt qu'il y a comparaison, *che* peut devenir nécessaire *(L'uomo mangia più che due femmine)*. — P. 39. A propos du premier exemple *(Vittòrio Emanuèle II nácque in Torino — — —)*, l'auteur aurait pu dire, en note, qu'en italien on emploie toujours les noms de nombre ordinaux

avec les noms de souverains. Une explication de cette nature n'est évidemment pas absolument nécessaire pour un Danois (ou un Finlandais), mais la construction française correspondante pourrait tout de même faire hésiter. — P. 62. La traduction (note 5) de *fòlla* aurait dû être donnée déjà à la p. 60, où le mot se lit l. 7 d'en bas dans un «fait divers» ajouté. — P. 97, l. 14, et p. 100, l. 9: *adésso*. Je crois que la prononciation normale est *adèsso*; cf. W. Ripman et E. Rodhe, *Italiensk nybörjarbok* (Stockholm, 1924), p. 50, l. 17.

A. Wallensköld.

Rodolfo Lenz, *El Papiamento, la lengua criolla de Curazao.* Santiago de Chile. 341 p. gr. in-8°. (Ouvrage publié dans les Anales de la Universidad de Chile, 2e série, années 1926 et 1927).

Le *Papiamento* (de *papia* 'babiller') est une de ces langues estropiées à grammaire réduite, moyen de communication commode entre gens de langue différente, dont le *pidgin-english* est l'échantillon le plus connu. M. Otto Jespersen rend compte du caractère de ces langues dans son grand ouvrage *Language, its Nature, Development, and Origin* (Londres, 1922; traduction allemande: *Die Sprache, ihre Natur, Entwicklung und Entstehung,* Heidelberg, 1925, S. 198—219). L'auteur du présent ouvrage, M. Rodolfo (Rudolf) Lenz, philologue allemand établi depuis de longues années à Santiago de Chile comme professeur à l'institut Pédagogique du Chili et connu surtout par ses études consciencieuses de l'influence indienne (araucanienne) sur l'espagnol du Chili, nous présente maintenant une étude des plus intéressantes sur la langue créole parlée à l'île de Curaçao et dans le reste des Antilles hollandaises par environ 50.000 personnes. Ce qui est le plus curieux, c'est que cette langue, dont le fond est du portugais nègre, mais qui actuellement fourmille de mots espagnols et contient également bon nombre d'éléments hollandais, doit être considérée, malgré sa grammaire minimale, comme une langue «de haute culture», propre à exprimer toutes les idées des langues civilisées. Cela ressort avec force des textes (en partie en notation phonétique) publiés par M. Lenz. Les recherches si méthodiques et si consciencieuses de ce savant ont une très grande valeur scientifique, car elles se fondent essentiellement sur des expériences personnelles de l'auteur. Pendant un voyage qu'il fit en 1921 en Europe, M. Lenz eut l'occasion, après un arrêt à Curaçao même, d'entrer en contact suivi avec un nègre,

Natividad Sillie, second cuisinier du bateau, qui avait le *papiamento* pour langue maternelle (son portrait orne même l'ouvrage). Grâce aux communications de ce professeur improvisé très intelligent, et aux recherches ultérieures faites en Europe et au Chili, M. Lenz est parvenu à nous donner une idée fort nette de cette langue créole si peu connue dans le monde savant et a ainsi contribué à nous faire comprendre en détail comment se forment ces langues dont la grammaire simplifiée est le résultat de l'adoption d'une langue européenne de haute culture par des gens de langue différente, et le plus souvent d'une civilisation primitive.

Voici un échantillon du *papiamento* (première lettre de N. Sillie à M. Lenz) en notation phonétique (p. 58):

«Despues di mi saludá-bo mi ta spera ku na drentada di es kortu linea aki den bo mãŋ, lo e kontrá-bo di un perfekto salud, segun ta deseo di mi profundo i verdadera kurason.»

Traduction littérale espagnole de M. Lenz:

«Después de saludarlo espero que a la entrada de estas cortas líneas en su mano, encontrará a Ud. en perfecta salud, según es el deseo de mi profundo i verdadero corazón.»

A. Wallensköld.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Sitzung am 30. Oktober 1926. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 25. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Frl. Vorsteherin *Naëmi Lindholm*, Frl. stud. phil. *Anna Murros* und Frl. cand. phil. *Anna Wolkoff.*

§ 3. Professor Dr. *Emil Öhmann* hielt in deutscher Sprache, im Anschluss an einen im Jahrbuch für Philologie, Bd. I, erschienenen Aufsatz von Eugen Lerch, einen Vortrag über Sprachentwicklung und Milieu,[1] in welchem er die von Lerch vorgeführten Gesichtspunkte einer näheren Kritik unterwarf. Der Vortrag rief eine Diskussion zwischen den Professoren *Suolahti* und *Öhmann* hervor.

§ 4. Prof. Dr. *A. Långfors* behandelte in einem Vortrage «Le parler belge», auf Grund einer Broschüre von Julius Hennig,

[1] S. Neuphil. Mitt., XXVIII, 75.

Heidelberg, die französische Mundart Belgiens. Der Vortragende wies einige Übereinstimmungen zwischen dem belgischen Französisch und der niederen Pariser Sprache nach.[1] Zum Vortrag äusserte sich Prof. Dr. *A. Wallensköld.*

Sitzung am 27. November 1926. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit Prof. Dr. *Suolahtis*, der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. *A. Långfors.* Der Sitzung wohnte als Gast Lektor *H. Wulff* aus Kopenhagen bei.

§ 1. Das Protokoll vom 30. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Professor Dr. *G. Schmidt* besprach die grossangelegte Arbeit von Pater W. Schmidt: «Sprachfamilien und Kulturkreise der Erde.»

§ 3. Dr. *K. S. Laurila* hielt einen Vortrag über die Textbehandlung im neusprachlichen Unterricht. Der Referent betonte, er habe den deutschen Unterricht auf der Oberstufe, namentlich die sachliche Textbehandlung, in Betracht gezogen. Da die Frage der Textbehandlung mit derjenigen der Textwahl eng zusammenhänge, habe er von dieser ausgehen wollen. Die Texte müssen, erklärte der Ref., inhaltlich Wertvolles bieten, nicht, wie es früher oft der Fall war, gehaltlos und einseitig sein; andererseits soll man sich vor dem entgegengesetzten Fehler hüten, der das Lesebuch als eine Art Reallexikon erscheinen lässt. Die gute Literatur, vor allem die Klassiker, wie Goethe, Schiller, Lessing, sollen den eisernen Bestand der Texte ausmachen. Ein ganzes Jahr soll der Poesie gewidmet werden. Wer nicht schon in der Schule in die Poesie eingeführt worden, der wird sich späterhin kaum damit beschäftigen. Was die Hauptfrage, die Textbehandlung, betrifft, hört man oft darüber klagen, dass der Unterricht eher gerade das Gegenteil von dem, was er bezweckt, erreiche, dass das Interesse der Schüler durch die Art und Weise der Textbehandlung statt geweckt zu werden, vielmehr getötet werde. In der Tat ist diese Klage zum Teil berechtigt, und wenigstens in manchen Fällen sind die Lehrer schuld daran: nicht selten werden Texte völlig ohne Rücksicht auf den Inhalt behandelt. Der Ref. erinnerte an das früher in unseren Schulen übliche Verfahren, klassische Autoren, wie Homer und Vergil, lediglich als sprachlichen Stoff zu verwerten. Das sei geistlose Wortklauberei. Noch schlimmer sei es aber, in den Fehler gewisser begeisterter Ästheten zu verfallen, die durch häufige und einseitige Anwendung exaltierender Ausdrücke (z. B. wie schön! wie herrlich!) die poetischen Werke verpfuschen und banalisieren. Das nach der Ansicht des Ref.

[1] S. Neuphil. Mitt., XXVIII, 184.

zu empfehlende Verfahren lasse sich nicht theoretisch darstellen, sondern könne nur an der Hand eines poetischen Textes angedeutet werden. Die Art und Weise, wie man sich dieses Verfahren zu denken hat, wurde vom Ref. beispielsweise durch eine Analyse von Schillers Hero und Leander veranschaulicht. Die Hauptaufgabe des Lehrers ist, betonte der Ref. zum Schlusse, bei jedem Werke den Schülern die Hindernisse des Verstehens zu beseitigen. Er soll den Text nicht auskolportieren, sondern diesen von selbst wirken lassen, um bei den Schülern gesunde Kritik zu erwecken, damit sie ein Werk selbständig beurteilen lernen und nicht auf die Worte des Meisters schwören. Wenn die Schüler so ohne Zwang zum Verstehen eines Werkes dressiert werden, stürmen sie am Ende die Schatzkammer von selbst.

In der auf den Vortrag folgenden Diskussion ergriffen die Professoren Dr. *A. Wallensköld* und Dr. *A. Långfors* sowie Dr. *K. S. Laurila* das Wort. Professor *Wallensköld* war der Meinung, dass man beim französischen Unterricht kaum Zeit genug habe, sich dem Studium poetischer Texte zu widmen. Vor allem sollten Sprechübungen nicht versäumt werden. Zur Heimpräparation seien Texte realen Inhalts am geeignetsten. Ausserdem sollten Novellen usw. gelesen werden, wobei die vom Ref. angedeuteten Erklärungen zu geben seien. Prof. *Långfors* erklärte, der Referent habe nach seiner Ansicht die alten Lehrer zu streng beurteilt. Die vom Ref. für das Studium poetischer Texte vorgeschlagene Zeit von einem Jahre sei seines Erachtens zu lang. Man dürfe sich doch nicht alle Schüler als künftige Ästhetiker denken, besonders heutzutage, wo Nützlichkeitsinteressen vorherrschend seien. Es gehe auf die Dauer nicht an, Stücke zu lesen die ohne Aktualität sind. Dr. *Laurila* betonte, er habe selbst die Erfahrung gemacht, dass, was für den deutschen Unterricht möglich ist, sich nicht ohne weiteres auf das Französische anwenden lasse, weil diese Sprache den Schülern ferner stehe als das Deutsche. Man müsse ausserdem auf die Stundenzahl Rücksicht nehmen. Seines Erachtens könne man beim deutschen Unterricht ohne Schwierigkeit ein ganzes Jahr dem Studium poetischer Texte widmen. Alle Jahrgänge von Schülern seien allerdings nicht gleich, der Ref. habe aber oft konstatieren können, dass die Schüler tief miterleben. Was die Realkenntnisse betreffe, würden sie auf der mittleren Stufe berücksichtigt. Das Literarische und Ästhetische müsse zum Teil, nicht aber ausschliesslich zur Geltung kommen.

Sitzung am 29. Januar 1927. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 27. November 1926 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1926.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1926.

Im Jahre 1926 wurden sechs Sitzungen abgehalten, in denen die Verhandlungen, ausser laufenden Angelegenheiten, folgende Vorträge und Besprechungen umfassten: 1) Vorträge: «Karl Vosslers Sprachphilosophie» (am 27. Februar, von Universitätslektor Arno Bussenius), «Le troubadour Guilhem de Cabestanh et la légende du cœur mangé» (am 24. April, von Prof. Dr. A. Långfors), «Die schriftliche Reifeprüfung in der deutschen Sprache im Frühjahr 1926» (am 24. April, von Schulrat Dr. S. Nyström), «Sprachentwicklung und soziales Milieu» (am 30. Oktober, von Professor Dr. E. Öhmann), «Le parler belge» (am 30. Oktober, von Professor Dr. A. Långfors), «Die Textbehandlung beim neusprachlichen Unterricht» (am 27. November, von Dr. K. S. Laurila). 2) Besprechungen: H. L. Mencken, «The American Language» (am 30. Januar, von Professor Dr. U. Lindelöf), Kr. Nyrop, Ordenes Liv (am 25. September, von Prof. Dr. A. Wallensköld), Geissler, Erziehung zur Hochsprache (am 25. September, von Universitätslektor Dr. H. Schlücking), Pater W. Schmidt, Sprachenkreise und Kulturkreise (am 27. November, von Prof. Dr. G. Schmidt).

Das Jahresfest wurde am 15. März gefeiert.

Mit dem Beginn des Jahres trat Professor Dr. A. Wallensköld aus dem Vorstand des Vereins aus, dem er 35 Jahre lang, zuerst als zweiter Vorsitzender, dann, seit 1902, mit Ausnahme einer kurzen Zwischenzeit, als erster Vorsitzender angehört hatte. Zugleich trat er von dem Posten des Hauptredakteurs der Zeitschrift, die er seit dem Jahre 1907 geleitet hatte, zurück. Nach dem Zurücktreten Professor Wallenskölds setzte sich der Vorstand zusammen aus dem Universitätskanzler Professor Dr. H. Suolahti, erstem Vorsitzenden, Prof. Dr. A. Langfors, zweitem Vorsitzenden, und dem Unterzeichneten, Schriftführer und Kassenverwalter; die Redaktion der Zeitschrift bildeten Prof. A. Långfors (Hauptredakteur) und Prof. H. Suolahti, mit dem Unterzeichneten als Schriftführer.

Im Repräsentantenkomitee der periodischen Forschertage ist der Verein, nachdem Professor A. Wallensköld der Mitgliedschaft entsagt hatte, durch Prof. A. Långfors vertreten.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1926 in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 256 Seiten. Sie wurden, ausser an 183 Mitglieder und 106 Abonnenten (gegen 160 Mitglieder und 108 Abonnenten im vorigen Jahre), unentgeltlich an 138 Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande

gesandt (gegen 133 im vorigen Jahre). Für die Bestreitung der Druckkosten der Zeitschrift, die sich für das Jahr 1926 auf insgesamt Fmk. 23,090: 60 beliefen, wurden von der Regierung Fmk. 18,000: — angewiesen. Da der Verein auf den früher von der Universität Helsingfors erhaltenen Beitrag zur Deckung der Druckkosten seit dem Anfang des Jahres 1926 nicht mehr rechnen kann, macht sich das Bedürfnis einer beträchtlichen Erhöhung der vom Staate bewilligten Geldmittel dringend fühlbar.

Ake Furuhjelm.

§ 3. Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Frl. mag. phil. *Annikki Soini*, Frl. stud. phil. *Birgit Hougberg* und Frl. stud. phil. *Kaisu Puuska*.

§ 4. Es fand die Wahl des Vorstandes statt. Als erster Vorsitzender wurde Prof. Dr. *Hugo Suolahti*, als zweiter Vorsitzender Prof. Dr. *Arthur Långfors* und als Schriftführer und Kassenverwalter der Unterzeichnete wiedergewählt.

§ 5. Der Verein beschloss den Mitgliedsbeitrag sowie das Abonnement der Neuph. Mitteilungen für das Jahr 1928 auf folgende Beträge zu erhöhen: Mitgliedsbeitrag und Abonnement bei der Redaktion: Fmk. 30: —; Abonnement durch die Buchhandlungen und durch die Post sowie für das Ausland: Fmk. 35: —.

§ 6. Zu Revisoren wurden gewählt: Frl. mag. phil. *M. Stoltzenberg*, Frl. *B. Solitander* mit stud. phil. *Martti Mikander* als Suppleanten; und zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees der Schriftführer (Vors.), Frl. mag. phil. *M. Stoltzenberg*, Frl. mag. phil. *G. Wichmann*, mag. phil. *N. Johansson* und Dr. *R. Öller*.

§ 7. Universitätslektor Dr. *H. Schlücking* hielt einen Vortrag über Rudolf Hildebrand als Forscher und Erzieher.

§ 8. Schulrat Dr. *S. Nyström* referierte über die Frage der Veranstaltung eines Neuphilologentages. Der Referent schlug vor, dass der Verein die Initiative zu einer Zusammenkunft der modernsprachlichen Lehrer und Lehrerinnen Finnlands ergreifen möge. Was das Programm betrifft, sollte es nur wirklich Nützliches und zwar sowohl Vorträge sprachpädagogischer Art als rein wissenschaftliche Vorträge umfassen. Zu der Versammlung sollte ein ausländischer Sprachpädagog berufen werden, um Vorträge zu halten und Musterstunden zu geben. Um das Unternehmen finanzieren zu können, sollte der Verein eine Unterstützung aus den für Zwecke dieser Art von der Regierung bewilligten Geldmitteln zu erlangen suchen. Als den geeignetsten Zeitpunkt für diesen Neuphilologentag schlug der Ref. die Zeit nach dem Dreikönigstag 1928 vor. — Es wurde beschlossen, ein Komitee einzusetzen, um die praktischen und ökonomischen Voraussetzungen für die Verwirklichung des Planes zu untersuchen. Zu Mitgliedern des Komitees wurden die beiden Vorsitzenden sowie Dr. *Nyström* gewählt.

Sitzung am 26. Februar 1927. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit Prof. *Suolahtis*, der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. *A. Långfors*.

§ 1. Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Bericht der Revisoren.

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1926.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1926	FM.	4,311: 08
Zinsen	»	298: 77
Jahresbeiträge und Abonnements, sowie verkaufte Exemplare früherer Jahrgänge der Neuph. Mitteilungen und der Mémoires	»	7,562: 55
Vom Staate angewiesen	»	18,000: —
	FM.	30,172: 40

Ausgaben:

Druckkosten der Neuph. Mitteil. (Jahrg. 1925, H. 8; Jahrg. 1926, H. 1/2, 3/4, 5/6)	FM.	20,656: 55
Portoauslagen	»	871: 10
Anzeigen	»	684: —
Bedienung und Einkassierung	»	233: —
Honorar des Sekretärs	»	2,400: —
Verschiedenes	»	1,416: 25
Kassenbestand am 31. Dezember 1926	»	3,911: 50
	FM.	30,172: 40

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsingfors, den 13. Februar 1927.

Maisie Stoltzenberg. *Berta Solitander.*

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 3. Folgende neue Mitglieder wurden aufgenommen: Die Fräulein cand. phil. *Hedwig van Bockhoven*, cand. phil. *Elsa Kari*, cand. phil. *Toini Lehtonen*, cand. phil. *Alli Räikkä*, Frau stud. phil. *I. Uexkull-Güllenband*, die Fräulein stud. phil. *Anne-Marie Bäckström*, *Rachel*

Furuhjelm, Alice Hafrén, Irja Käki, Impi Lahtinen, Anna-Liisa Minck, Irja Natkola, Dagny Sandell, Hilja Tervonen, Maija Törnudd, Aira Thölberg, Götha Weintraub, die Herren stud. phil. *Lauri Halme* und *Karl-Henrik Kahelin*.

§ 4. Graf *Andrea Ferretti* hielt auf Italienisch eine Gedächtnisrede über den jüngst verstorbenen italienischen Gelehrten Domenico Comparetti.

§ 5. Prof. Dr. *U. Lindelöf* erstattete in schwedischer Sprache ausführlichen Bericht über Dr. Herbert Schöfflers Arbeit «Protestantismus und Literatur; neue Wege zur englischen Literatur des achtzehnten Jahrhunderts».

Sitzung am 15. März 1927 (40-Jahresfest).

§ 1. Das Fest wurde mit einem musikalischen Programm eingeleitet, wonach Hans Sachs' Fastnachtspiel «Der tote Mann» von den Fräulein *Carin Elfvengren* und *Gerda Wichmann* und den Herren *N. Johansson* und *R. Öller* mit grossem Beifall aufgeführt wurde.

§ 2. Beim Souper wurde die Festrede in deutscher Sprache vom ersten Vorsitzenden, Prof. Dr. *H. Suolahti* gehalten, der darin einen Rückblick auf die Gründung und die Wirksamkeit des Vereins warf und u. a. der hingeschiedenen Mitglieder gedachte, besonders des hochverdienten *Jean Poirot*. Zum Schlusse wünschte er dem Verein weiteres Gedeihen. Mag. phil. *N. Johansson* hielt auf Mittelhochdeutsch eine Ansprache an Prof. *Suolahti*. Darauf richtete sich Prof. *Suolahti* in einer Rede an den Ehrengast, Prof. *A. Wallensköld*, der in französischer Sprache antwortete.

§ 3. Eine Festlieferung «der Unphilologischen Mitteilungen» wurde von mag. phil. *N. Johansson* vorgelesen.

§ 4. Nach dem Souper wurde eine französische sog. Saynète, von Jules Moy & Léon Némo, von den Fräulein *Birgit Hougberg* und *Elsa Segercrantz* aufgeführt und fand berechtigten Beifall.

§ 5. Einige von Prof. *U. Lindelöf* aus dem Gedächtnis zusammengestellte Bruchstücke einer zum 5-Jahresfeste (1893) geschriebenen scherzhaften Kantate, mit Anspielungen auf die kurz vorher gescheiterten Pläne für die Einrichtung einer neusprachlichen Professur, wurden von Herrn *N. Johansson* als Melodrama mit Klavierbegleitung vorgetragen.

§ 6. Ein vom Stifter und Ehrenpräsidenten des Vereins, Prof. *W. Söderhjelm*, angelangtes Grusstelegramm wurde von Prof. *Suolahti* verlesen. Es wurde beschlossen, an Minister Söderhjelm einen Gegengruss abzusenden. Telegramme waren weiter von Dr. *I. Uschakoff*, dem ersten Schriftführer des Vereins, sowie von einigen Mitgliedern in der Provinz eingegangen.

Sitzung am 23. April 1927. Den Vorsitz führte, in Abwesenheit der beiden Vorsitzenden, Prof. Dr. *U. Lindelöf.*

§ 1. Die Protokolle vom 26. Februar und 15. März wurden verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: Frl. mag. phil. *Matilda Hyvärinen* und die Studierenden Frl. *Marita Emeléus*, *Anni Paavola*, *Aino Ryselin* und *Warma Saarinen.*

§ 3. Schulrat Dr. *S. Nyström* legte, als Mitglied des früher eingesetzten Komitees, dem Verein ein vorläufiges Programm der im nächsten Jahr zu haltenden Neuphilologentage vor. Das Komitee schlägt vor, dass die Zusammenkunft vom 9.—13. Januar stattfinden soll. Als Diskussionsfragen werden u. a. folgende vorgeschlagen: 1) Beobachtungen bei der Inspektion des neusprachlichen Unterrichts; 2) Die wissenschaftliche Bildung der neusprachlichen Lehrer; 3) Die schriftlichen Maturitätsprüfungen und die auf dieselben zielenden Übungen; 4) Die Grammatik im neusprachlichen Unterricht; 5) Sprachunterricht — Kulturunterricht; 6) Das Arbeitsprinzip im neusprachlichen Unterricht.

Ausserdem sollte das Programm sowohl wissenschaftliche als praktisch-methodische Vorträge umfassen. U. a. sollte ein französischer Sprachpädagog die Frage nach der gegenwärtigen Lage des deutschen Sprachunterrichts in Frankreich und dessen Methoden und Resultaten erörtern. Dieser sollte daneben deutsche Musterstunden geben. Von ausländischen Sprachpädagogen ist nach der Ansicht des Komitees ein Franzose vorzuziehen, einerseits weil das Deutsche in Frankreich als erste Fremdsprache dieselbe Stellung im Lehrplan wie bei uns einnimmt, andererseits weil diese Sprache den Schülern der beiden Länder gleichartige Schwierigkeiten bereitet.

Es wurde dem Vorstand überlassen die vorbereitenden Massregeln für die Anordnung der Neuphilologentage zu treffen und zunächst um einen nötigen Betrag aus den für Ferienkurse vom Staate bewilligten Geldmitteln nachzusuchen.

§ 4. Miss *Lilias E. Armstrong*, Senior Lecturer of Phonetics in University College, London, hielt einen Vortrag über die Intonation im Englischen. Die Vortragende wies u. a. auf gewisse charakteristische Fehler in der englischen Intonation bei uns und in Schweden hin. Dem Vortrag, zu dem der Eintritt frei war, wohnte eine zahlreiche Zuhörerschaft bei.

Sitzung am 24. September 1927. Den Vorsitz führte der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. *A. Långfors.*

§ 1. Das Protokoll vom 23. April 1927 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Dr. phil. *Gyula Weöres* hielt in französischer Sprache einen Vortrag: La culture française en Hongrie jusqu'au dix-huitième siècle.

Sitzung am 29. Oktober 1927. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 24. September wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Dr. *K. S. Laurila* hielt in französischer Sprache einen Vortrag: Les premiers précurseurs français de la théorie du milieu. Zum Vortrag äusserte sich Prof. Dr. *Yrjö Hirn.*

§ 3. Folgende neue Mitglieder wurden gewählt: Die Fräulein mag. phil. *Kerttu Anttila* und *Karin Levander,* cand. phil. *Liisa Mäkinen,* stud. phil. *Helmi Aro,* stud. phil. *Karin Dieckmann,* stud. phil. *Inkeri Karkiainen,* stud. phil. *Elsa Löfqvist,* stud. phil. *Barbi Nordenswan,* stud. phil. *Sirkka Rautavaara,* stud. phil. Frau *Aitanga Oesch,* die Herren cand. phil. *Uuno Hiltunen* und Rechtsanwalt *Bertil Lindgren.*

Sitzung am 26. November 1927. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Betreffs der Neuphilologenversammlung, die um die Zeit des Dreikönigstages 1928 stattfinden sollte, teilte der Vorsitzende mit, dass die Finanzierung derselben noch nicht gesichert sei. Der Verein beschloss, sie auf die nächsten Osterferien zu verschieben.

§ 3. Dr. *P. Katara* hielt einen Vortrag über die Sprechmaschine im Sprachunterricht. Der Vortragende warf zuerst einen Rückblick auf die Entstehung und Anwendung der Sprechmaschine, worauf er ihren praktischen Nutzen berührte. Was die genaue Auffassung der einzelnen Laute betrifft, könne sie wegen Mangelhaftigkeiten technischer Art kaum grössere Dienste leisten. Für die Schulung und Entwicklung des Gehörs und vor allem für die Beibringung einer richtigen Intonation sei sie aber von der grössten Bedeutung, und zwar nicht nur für die Schüler, sondern auch für den Lehrer.

Dr. Katara illustrierte zum Schluss seinen Vortrag durch mehrere auf einer Sprechmaschine vorgeführte Proben mit deutschem, französischem und englischem Text.

§ 4 Professor Dr. *H. Suolahti* hielt einen Vortrag über Goethes Mondlied und Frau von Stein, der besonders gewisse neuere Theorien über Charlotte von Steins Beziehung zu der zweiten Fassung des betreffenden Gedichtes behandelte. Anlässlich des Vortrags entstand eine kürzere Diskussion zwischen dem Vortragenden und Dr. *H. Schlücking*.

§ 5. Professor Dr. *A. Wallensköld* besprach den neuerschienenen dritten Band von Kr. Nyrops Ordenes Liv.

Sitzung am 28. Januar 1928. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti*.

§ 1. Das Protokoll vom 26. November 1927 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1927.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1927.

Das verflossene Kalenderjahr war insofern bemerkenswert, als unser Verein damit das vierte Dezennium seiner Wirksamkeit beendigte. Dies wurde auch durch das Jahresfest unterstrichen, das am 15. März unter feierlicheren Formen und grösserer Teilnahme als gewöhnlich stattfand. Im übrigen wurden sechs Sitzungen mit folgenden Vorträgen, Besprechungen und Referaten abgehalten. 1) Vorträge: «Rudolf Hildebrand als Forscher und Erzieher» (am 29 Januar, von Lektor Dr. *H. Schlücking*), «Domenico Comparetti» (am 26. Februar, von Graf *Andrea Ferretti*), «Intonation in English» (am 23. April, von Miss *Lilias Armstrong*), «La culture française en Hongrie jusqu'au dix-huitième siècle» (am 24. September, von Dr. *G. Weöres*), «Les premiers précurseurs français de la théorie du milieu» (am 29. Oktober, von Dr. *K. S. Laurila*), «Goethes Mondlied und Frau von Stein» (am 26. November, von Professor Dr. *H. Suolahti*), «Die Sprechmaschine im Sprachunterricht» (am 26. November, von Dr. *P. Katara*. 2) Besprechungen: Schöffler, Protestantismus und Literatur (am 26. Februar, von Professor Dr. *U. Lindelöf*), Kr. Nyrop, Ordenes Liv III (am 26. November, von Professor Dr. *A. Wallensköld*). 3) Referate: Die Frage einer Neuphilologenversammlung (am 29. Januar und 23. April, von Schulrat, Dr. *S. Nyström*).

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen im Jahre 1927 in vier Lieferungen (1/2, 3/4, 5/6, 7/8) mit zusammen 256 Seiten. Sie wurden, ausser an 214 Mitglieder und 112 Abonnenten (gegen 183 Mitglieder und 106 Abonnenten im Jahre 1926) unentgeltlich an 126 Institutionen, Zeitschriften und Personen im In- und Auslande gesandt (gegen 138 im Jahre 1926). Zur Bestreitung der Druckkosten der Zeitschrift, die sich für das Jahr 1927 auf insgesamt Fmk. 22,754: 95 beliefen, wurden von der Regierung Fmk. 18,000: — angewiesen.

Die Redaktion der Zeitschrift bestand aus dem ersten und dem zweiten Vorsitzenden mit dem Unterzeichneten als Schriftführer. Der Mitgliedsbeitrag und das Abonnement wurden auf folgende Beträge erhöht: Mitgliedsbeitrag und Abonnementsbetrag bei der Redaktion: Fmk. 30: — (nur für Finnland); Abonnement durch die Buchhandlungen, durch die Post sowie für das Ausland: Fmk. 35: —.

Den Vorstand des Vereins bildeten Professor Dr. *Hugo Suolahti*, erster Vorsitzender, Prof. Dr. *Arthur Långfors*, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter.

Åke Furuhjelm.

§ 3. Bei der Wahl des Vorstandes wurden durch Akklamation wiedergewählt: zum ersten Vorsitzenden Professor Dr. *H. Suolahti*, zum zweiten Vorsitzenden Prof. Dr. *A. Långfors* und zum Schriftführer und Kassenverwalter der Unterzeichnete.

§ 4. Zu Revisoren wurden gewählt: Fräulein mag. phil. *Maisie Stoltzenberg* und Fräulein *Bertha Solitander* mit Dr. *P. Katara* und Herrn *M. Mikander* als Suppleanten und zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees der Schriftführer (Vors.), die Fräulein *Birgit Hougberg* und *Elsa Segercrantz* und die Herren *Napoleon Johansson* und *Martti Mikander*.

§ 5. Als neue Mitglieder wurden aufgenommen: die Fräulein *Elma Aalto, Tyyne Havukainen, Katri Korpinen, Helvi Paasio, Irma Paasio* und die Herren cand. phil. *Tauno Nuotio* und *Tauno Nurmela*.

§ 6. Auf Antrag des Vorsitzenden beschloss der Verein, die Neuphilologenversammlung, die auf die Osterferien verschoben worden war, vor allem in Anbetracht der um diese Zeit stattfindenden Maturitätsprüfungen weiter auf die nächsten Weihnachtsferien zu verschieben.

§ 7. Prof. Dr. *U. Lindelöf* behandelte in einem in schwedischer Sprache gehaltenen Vortrag, «Den engelska ortnamnforskningens problem», die Entwicklung und die gegenwärtige Lage der englischen Ortsnamenforschung und referierte eingehend den ersten Band der Veröffentlichungen der English Place Name Society: Introduction to the Survey of English Place-Names. Der Vortrag veranlasste eine kürzere Diskussion zwischen den Professoren *Lindelöf* und *Wallensköld*.

Sitzung am 25. Februar 1928. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti.*

§ 1. Das Protokoll vom 28. Januar wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Der Schriftführer verlas den Bericht der Revisoren:

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1927.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1927	FM.	3,911: 50
Zinsen	»	79: 14
Jahresbeiträge und Abonnements, sowie verkaufte Exemplare früherer Jahrgänge der Neuph. Mitteilungen und der Mémoires	»	7,635: 21
Vom Staate angewiesen	»	18,000: —
	FM.	29,625: 85

Ausgaben:

Druckkosten der Neuph. Mitteil. (Jahrg. 1927, H. 1/2, 3/4, 5/6)	FM.	22,913: —
Portoauslagen	»	1,415: 40
Anzeigen	»	553: —
Bedienung und Einkassierung	»	234: —
Honorar des Sekretärs	»	2,400: —
Verschiedenes	»	2,017: 50
Kassenbestand am 31. Dezember 1927	»	92: 95
	FM.	29,625: 85

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Entlastung zu erteilen.

Helsingfors, den 18. Februar 1928.

Maisie Stoltzenberg. *Pekka Katara.*

Dem Kassenverwalter wurde Entlastung erteilt.

§ 3. Folgende neue Mitglieder wurden angemeldet und gewählt: Die Fräulein *Ebba Boström*, *Mirjam Niinikangas*, *Kaarina Niinivaara*, *Aune Terho*, *Beatrice Thesleff*, *Hjördis Winter* und Herr *Veikko Väänänen.*

§ 4. Prof. Dr. *H. Suolahti* hielt in deutscher Sprache einen Vortrag über die Bedeutungen des Verbums «lassen».

§ 5. Prof. Dr. *A. Långfors* hielt einen Vortrag Le français langue diplomatique.

Sitzung am 15. März 1928 (Jahresfest).

§ 1. Als Vorsitzender des Festausschusses hiess der Schriftführer die Anwesenden willkommen.

§ 2. Es wurden einige Sologesangsnummern vorgetragen, worauf eine Komödie in französischer Sprache von Fräulein *Birgit Hougberg* und den Herren *A. Furuhjelm* und *M. Mikander* aufgeführt wurde.

§ 3. Beim Souper wurde die Festrede in deutscher Sprache vom Vorsitzenden, Professor *Suolahti* gehalten. Der Redner wies u. a. auf die grössere Lebhaftigkeit hin, die sich während der letzten Jahre im Verein bemerkbar gemacht habe und von der die Initiative zu einer Neuphilologenversammlung Zeugnis ablege. Er erinnerte mit einigen herzlichen Worten an den um den Neuphilologischen Verein hoch verdienten Dr. Alexis von Kraemer, der am Ende des vorigen Jahres gestorben war, worauf die Anwesenden durch Aufstehen das Andenken des hingeschiedenen Mitgliedes ehrten. Mag. phil. *Napoleon Johansson* hielt in deutscher Sprache eine Rede an Prof. *Suolahti*, die von diesem beantwortet wurde. Prof. *Suolahti* hielt noch eine Rede an das Ehrenmitglied, Professor *Wallensköld*, der dieselbe in französischer Sprache beantwortete. Ferner wurden Reden gehalten von stud. phil. *M. Mikander* in altfranzösischer Sprache an Prof. *Wallensköld* und von mag. phil. *A. Furuhjelm* auf angelsächsisch an Prof. *Uno Lindelöf*, der dem Verein seit dessen Stiftungsjahre 1887 angehört hatte. Zum Schluss brachte Professor *A. Långfors* in einer französischen Ansprache die Gesundheit der Damen des Vereins aus.

§ 4. «Unphilologische Mitteilungen» wurden von Prof. *A. Wallensköld* und mag. phil. *N. Johansson* gemacht. Zur humoristischen Unterhaltung trugen noch Mag. *Johansson* u. a. bei.

Sitzung am 5. Mai 1928. Den Vorsitz führte der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. *A. Långfors*.

§ 1. Die Protokolle vom 25. Februar und 15. März wurden verlesen und geschlossen.

§ 2. Folgende neue Mitglieder wurden aufgenommen: Die Fräulein mag. phil. *Aino Ahlbäck* und mag. phil. *Elsa Hirmu*, Frau *Maria Bäckman* und die Herren Bibliothekar *Gunnar Wasenius* und stud. phil. *Eino K. Neuvonen*.

§ 3. Der Verein beschloss mit der Zeitschrift «Acta Philologica Scandinavica», Hellerup, Dänemark, in Schriftenaustausch zu treten.

§ 4. Es wurde beschlossen, die für das laufende Jahr festgesetzten Mitglieds- und Abonnementsbeträge unverändert für das Jahr 1929 beizubehalten.

§ 5. Professor Dr. *Uno Lindelöf* sprach seinen Dank für die ihm vom Verein zu seinem sechzigsten Geburtstag am 30. März 1928 gewidmete Festlieferung der Neuphilologischen Mitteilungen aus.

§ 6. Schulrat Dr. *S. Nyström* besprach die Resultate der schriftlichen Reifeprüfungen in den modernen Sprachen im Frühjahr 1928.

§ 7. Professor Dr. *A. Långfors* besprach kurz das Büchlein Contemporary English von C. E. Collinson. Er forderte zugleich die Mitglieder des Vereins auf, mit solchen kurzen Bücherbesprechungen zum Programm der Sitzungen des Vereins beizutragen.

Sitzung am 29. September 1928. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. *H. Suolahti*.

§ 1. Das Protokoll vom 5. Mai 1928 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Zum neuen Mitglied wurde Dr. *Oskari Kajava* gewählt.

§ 3. Prof. Dr. *Emil Öhmann* hielt einen Vortrag über die Beziehungen Konrads von Fussesbrunnen zu der älteren mittelhochdeutschen Dichtung.

§ 4. Dr. *O. Kajava* behandelte in einem Vortrag «Le Mémoire du chevalier de Keralio sur la langue et les antiquités des Finlandais» eine aus dem Ende des achtzehnten oder dem Anfang des neunzehnten Jahrhunderts stammende Abhandlung des französischen Gelehrten, die sich in der Bibliothek zu Chartres findet. Anlässlich des Vortrags ergriffen die Professoren *Suolahti* und *Långfors* das Wort.

Sitzung am 27. Oktober 1928. Den Vorsitz führte der zweite Vorsitzende, Prof. Dr. *A. Långfors*.

§ 1. Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2. Als neues Mitglied wurde Frau *Hjördis Rosenlew* aufgenommen.

§ 3. Dr. *P. Katara* hielt einen Vortrag «Der mittelalterliche Mensch» (nach Paul Th. Hoffmann).

§ 4. Prof. Dr. *A. Långfors* hielt einen Vortrag «La philologie idéaliste mise en pratique», worin er zunächst einen Aufsatz von Prof. E. Lerch «Französische Sprache und französische Wesensart» (in Handbuch der Auslandskunde, II) kritisch besprach. Zum Vortrag äusserte sich Prof. Dr. *A. Wallensköld*.

§ 5. Schulrat Dr. *S. Nyström* berichtete über das vom Spezialkomitee ausgearbeitete Programm der Neuphilologenversammlung. Diese findet den 8., 9. und 10. Januar im Ständehause statt. Ausser wissenschaftlichen Vorträgen, deren Gegenstände noch nicht alle endgültig bestimmt sind, wurden folgende Vorträge sprachpädagogischen

Inhalts in Aussicht gestellt: Das Arbeitsprinzip im neusprachlichen Unterricht, Die schriftlichen Arbeiten, Verteilung des grammatischen Pensums in verschiedenen Klassen, Intonation in den Kultursprachen, Die Sprechmaschine im Sprachunterricht, Möglichkeit und Aufgabe der Kulturkunde, Die Semantik im Unterricht, Die Inspektionen des modernsprachlichen Unterrichts. Ausserdem wird ein französischer Pädagoge, M. Godart aus Paris, u. a. in einem Vortrag die Frage der Neugestaltung des modernsprachlichen Unterrichts in Frankreich behandeln und im Anschluss daran eine Anzahl von Probelektionen geben. Jeder Teilnehmer zahlt Fmk. 50: —. Von den vom Staate bewilligten Geldmitteln werden Fmk. 8,000: — als Beitrag zur Bestreitung der Reisekosten der Lehrer aus der Provinz angewiesen.

§ 6. Zum Präsidenten der Neuphilologenversammlung wurde Prof. *A. Wallensköld* und zu Vizepräsidenten Schulrat Dr. *S. Nyström* und die Professoren *Lindelöf* und *Långfors* gewählt.

§ 7. Das für die Neuphilologenversammlung eingesetzte Komitee wurde durch drei neue Mitglieder: mag. phil. *Napoleon Johansson*, Fräulein Lektor *Margareta Chydenius* und Fräulein *Bertha Solitander* ergänzt.

In fidem: *Åke Furuhjelm.*

Eingesandte Literatur.

Alt- und mittelenglische Texte, hrsg. von *L. Morsbach* und *F. Holthausen*, 1: Havelok, mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen hrsg. von *F. Holthausen*. Dritte verbesserte Auflage. Heidelberg, Carl Winter, 1928. Preis: kart. RM. 2.80.

Altdeutsche Textbibliothek, Nr. 9: Kleinere mittelhochdeutsche Lehrgedichte, hrsg. von *A. Leitzmann*. 1. Heft: Tirol und Fridebrant, Winsbecke, Winsbeckin. Zweite, verbesserte und erweiterte Auflage. Halle, Niemeyer, 1928. Preis: kart. 1.80.

H. Ammann, Die menschliche Rede. Sprachphilosophische Untersuchungen. II. Teil: Der Satz. Lebensformen und Lebensfunktionen der Rede. Das Wesen der Satzform. Satz und Urteil. Lahr i. B., M. Schauenburg, 1928. V+199 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.90, geb. RM. 6.90. — In den einleitenden Kapiteln stellt der Verfasser zunächst die Untersuchung auf breiteste Grundlage, indem er das Wesen des sprachlichen Verkehrs zu erhellen unternimmt. Der sprachliche Verkehr dient nicht nur der Verständigung durch Mitteilung von Tatsachen, sondern strebt auch tieferes Sichverstehen an durch Mitteilung von Erlebnissen. Weiter werden jene Fälle eingehend berücksichtigt, in denen die Rede nicht an einen menschlichen Hörer gerichtet ist oder

überhaupt nur innerlich erklingt. Das Selbstgespräch und das einsame Denken als «Sich-selbst-zuhören» werden in diesem Zusammenhang behandelt. Das vierte Kapitel sucht die Brücken zum Problem der Satzform zu schlagen, einem Problem, das der Verfasser aus besonderen Bedingungen abendländischer Sprachgestaltung erwachsen sieht, wie im Kapitel 5 näher ausgeführt wird, das die Beziehungen zwischen dem naiven Satzbegriff der Alltagsrede, dem logischen und dem grammatischen Satzbegriff zum Gegenstande hat. Das 6. Kapitel behandelt die in der lebendigen Rede immer noch anzutreffenden vorsätzlichen fragmentarischen Ausdrucksweisen und sucht ihren «elementaren» Charakter zu erweisen im Gegensatz zur geschlossenen Satzform, die der «beherrschten» Rede eignet. Die folgenden Kapitel über Einheit der Satzintention und Dynamik der Satzform untersuchen das eigentümliche Wesen jener Einheit und Geschlossenheit, auf Grund deren sich die Gliederung der Rede in «Sätze» ergibt und die wiederum im engsten, spannungsgeladenen Rahmen des Einzelsatzes ihre schärfste Ausprägung findet. Die letzten Kapitel, die teilweise in das Gebiet der Logik übergreifen, gelten dem Verhältnis von Satz und Urteil; hier scheidet der Verfasser die eigentliche urteilende Stellungnahme von der blossen Feststellung und untersucht nun, in wie weit sich die Struktur der zugrunde liegenden geistigen Akte im sprachlichen Ausdruck, insbesondere in der subjektisch-prädikatischen Gliederung des Satzes ausprägt.

Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond, Uppsala, 34: *J. Melander*, Étude sur l'ancienne abréviation des pronoms personnels régimes dans les langues romanes. Uppsala, Almquist & Wiksell; Paris, Librairie ancienne H. Champion. 1928. 175 p. grand in-8:o. Prix: Cour. suéd. 6.—.

Bangerts Auslandsbücherei, Nr. 13: *J. Huber*, Praktisches Lehrbuch des Portugiesischen, mit Berücksichtigung des brasilianischen Sprachgebrauches. Hamburg, Walter Bangert, 1929. Preis: geb. RM. 5.50.

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Heft 77: *H. Reinfelder*, Das Wort «persona». Geschichte seiner Bedeutungen, mit besonderer Berücksichtigung des französischen und italienischen Mittelalters. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. XI+200 S. 8:o. Preis: geh. RM. 10.50.

Beiträge zur englischen Philologie, Heft VII: *Nadja Kempner*, Raleighs Staatstheoretische Schriften. 138 S. Preis: geh. RM. 9.— — Heft VIII: *Maria Sack*, Darstellerzahl und Rollenverteilung bei Shakespeare. 76 S. Preis: geh. RM. 4.—. — Heft IX: *Hans Glunz*, Die lateinische Vorlage der westsächsischen Evangelienversion. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1928. 104 S. 8:o.

Helene Bindewald, Die Sprache der Reichskanzlei zur Zeit König

Wenzels. Ein Beitrag zur Geschichte des Frühneuhochdeutschen. Halle, Niemeyer, 1928. LXIX+270 S. 8:o. Preis: geh. RM. 16.—.

Viggo Brøndal, Ordklasserne. Partes orationis. Studier over de sproglige Kategorier. Avec un résumé en français. Kjøbenhavn, G. E. C. Gad, 1928. 272 p. 8:o.

Les Bucoliques de Virgile traduites en alexandrins par *Maurice de Coppet*. — Cette traduction intégrale des *Bucoliques* est la troisième en vers depuis celle de Clément Marot. Éditée en une élégante plaquette entièrement exécutée en Finlande, où M. de Coppet est ministre de France, elle a été tirée sur papier pur fil de Tervakoski à 600 exemplaires, dont 400 numérotés de 1 à 400, et 200 exemplaires hors commerce, marqués en chiffres romains, et portant le nom du destinataire avec la signature du traducteur. Un volume in-16. Prix: 40 francs. Librairie académique, Helsingfors (Finlande). En dépôt à la Maison du livre français, 4, Rue Félibien, Paris (6e).

Ellinger-Butler, Engl. Unterrichtswerk, II. Teil: *Joh. Ellinger* & *P. P. Herrmann*, An English Reader, re-arranged by *Joh. Ellinger*. VI+278 S. Preis: geb. RM. 5.90. — Englisches Unterrichtswerk für Mittelschulen, III. Teil: An English Grammar, renewed by *J. Ellinger* and *P. P. Herrmann*, with a Diagram, Intonation Curves, Exercices, and Letter-Writing. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A. G., 1928. VII+182 S. 8:o. Preis: geb. RM. 6.20.

J. Ellinger u. *J. Hausmann*, Elementarbuch der englischen Sprache. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1928. IV+93 S. Preis: geb. RM. 2.50.

Englische Bibliothek, 5: *Gertrud v. Petzold*, John Davidson und sein geistiges Werden unter dem Einfluss Nietzsches. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1928. 103 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

Cyprien Francillon, Un mois en France. Troisième édition revue et augmentée. Berlin u. Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. VIII+220 S. 8:o. Preis: geb. RM. 3.60.

Franz. u. engl. Schulbibliothek, Reihe A, Band 232: *W. M. Thackeray*, Henry Esmond. — Band 234: *Daniel O'Connor*, The Story of Peter Pan. — Reihe B, Band 40: *Jules Romains*, Le Dictateur, pièce en 4 actes. Herausgegeben von *Ph. Schmachtenberger*. — Band 41: *Anatole France*, Crainquebille. — Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1929. 8:o. Geb. Ohne Preisangabe.

Germanische Bibliothek, III. Abt., 6. Band: Der jüngere Sigenot, hrsg. von *A. Clemens Schoener*. Heidelberg, Carl Winter, 1928. LXXXIII+211 S. 8:o. Preis: geh. RM. 15.—, geb. RM. 17.50.

Gesellschaft für romanische Literatur, Band 47: Rondeaux, Virelais und Balladen, hrsg. von *Friedrich Gennrich*. Band II: Materialien, Literaturnachweise, Refrainverzeichnis. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1927. XIV+351 S. 8:o.

Hermaea, XXII: *H. Küpper*, Jean Pauls «Wuz». Halle, M. Niemeyer, 1928. Preis: geh. RM. 3.—.

Gottfried Theodor von Hippel, Der Mann nach der Uhr oder Der ordentliche Mann, Lustspiel in einem Aufzuge, hrsg. von *E. Jenisch*. Halle, Niemeyer, 1928. 84 S. 8:o. Preis: geh. RM. 3.80.

Richard T. Hoolbrook, Guillaume Alexis et Pathelin (University of California Publications in Modern Philology, Vol. XIII, No. 4, p. 285—412, Reprint pages 1—128. Berkeley, California, University of California Press, 1928. 8:o.

G. Humpf u. *E. Lepointe*, Études françaises. Teil 1, bearbeitet von *G. Rieder*. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A.G., 1928. 94 S. 8:o. Preis: geb. RM. 2.80.

A. Jeanroy, Un «Cancionero» inconnu à la Bibliothèque de l'Université de Coimbra, separata do Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra, vol. IX, nos 1—12. Coimbra, 1928. 5 p. 8:o.

Daniel Jones, An English Pronouncing Dictionary (showing the Pronounciation of over 50,000 Words in International Phonetic Transcription). Revised Edition, with Supplements. London and Toronto, J. M. Dent & Sons Limited. New York, E. P. Dutton & Co. 1928. XXVIII + 426 p. 8:o. In Kommission bei B. G. Teubner in Leipzig. Preis: geb. RM. 8.60.

Kleinschmit v. Lengefeld, Der geistige Gehalt im Britischen Imperialismus. Beitrag zur Kulturkunde Englands im XX. Jahrhundert. Marburg a. d. Lahn, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1928. 174 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

A. H. Krappe, Études de mythologie et de folklore germaniques. Paris, Librairie Ernest Leroux, 1928. VIII + 191 p. 8:o, avec gravures. Prix: broché 40 fr. — Dans douze chapitres consécutifs, l'auteur, actuellement attaché à une des grandes universités américaines, et dont les études, écrites en cinq langues différentes, ont paru dans les principales revues philologiques et critiques des deux continents, s'efforce de résoudre plusieurs des problèmes de la mythologie germanique et des littératures épiques allemande et noroise. Tout en joignant à la méthode dite comparative, celle de MM. Salomon Reinach, J.-G. Frazer, Rendel Harris et Emmanuel Cosquin, l'examen philologique et critique le plus rigoureux, il a réussi à produire un volume qui, loin de s'adresser aux seuls spécialistes, s'assurera d'un accueil des plus bienveillants de la part de tous ceux qui s'intéressent à la genèse de la culture médiévale.

Ch.-V. Langlois, La Vie en France du XIIe au milieu du XIVe siècle, IV: La Vie spirituelle. Enseignements, méditations et controverses d'après des écrits en français à l'usage des laïcs. Paris, Librairie Hachette, 1928. XXVII+381 p. in-16:o colombier, avec 12 planches hors texte d'après des monuments du temps. Prix: broché fr. 40.—.

Eugen Lerch, Historische französische Syntax. 2. Band: Untergeordnete Sätze und unterordnende Konjunktionen. Leipzig, O. R. Reisland, 1929. XVIII + 449 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 21.—, geb. RM. 24.—.

El Castigo sin venganza, tragedia de Frey *Lope Félix de Vega Carpio*. Edition conforme al manuscrito autógrafo de la Ticknor Library de Boston, publicada con las variantes de los impresos, un estudio preliminar de la obra, notas al texto y tres facsímiles por *C. F. Adolfo van Dam*. Groninga, P. Noordhoff; Madrid, Ediciones de «La Lectura»; Paris, H. Champion, 1928. 414 p. 4:o. Relié.

M. Löpelmann, Des Franzosen gebräuchlichster Wortschatz. Berlin und Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. 115 S. 8:o. Preis: kart. RM. 2.—.

M. Löpelmann u. *W. Minnigerode*, Abriss einer vergleichenden Lautlehre des Deutschen, Englischen, Französischen und Italjenischen, nebst Darstellung der menschlichen Sprachwerkzeuge. Berlin u. Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. VIII + 104 S. 8:o, mit 3 Figuren im Text und einer Doppeltafel. Preis: geh. RM. 4.90, geb. RM. 6.75.

Åke W:son Munthe, Kortfattad spansk språklära. Tredje genomsedda och tillökade upplagan. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1928. 134 p. 8:o. Prix: Cour. suéd. 4.50. — Les deux premières éditions de cette grammaire, destinée surtout à un but pratique, prévoyaient une seconde partie qui devait compléter la syntaxe. Une nouvelle édition de la première étant devenue nécessaire, l'auteur s'est décidé à donner en un seul volume les éléments indispensables de la grammaire espagnole.

Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts, Nr. 257: Flugschriften aus der Reformationszeit. XIX: *Thomas Murner*, Die gottesheilige Messe, von Gott allein erstiftet, hrsg. von *W. Pfeiffer-Belli*. Preis: geh. RM. 1.—. — Nr. 258—260. Jacob und seine zwölf Söhne. Ein evangelisches Schauspiel aus Steyr von *Thomas Brunner* (1566), hrsg. von *R. Stumpfl*. Preis: geh. RM. 3.—. — Nr. 261—262: *Andreas Gryphius*, Catharina von Georgien. Abdruck der Ausgabe von 1663, mit den Lesarten von 1657, hrsg. von *W. Flemming*. Preis: RM. 2.—. Halle, M. Niemeyer, 1928.

Neuere spanische Schriftsteller, V: Südamerikanische Prosa I. *Ricardo Palma* (Perú), Auswahl aus den Tradiciones Peruanas. *Rufino Blanco Fombona* (Venezuela), Einige Kapitel aus El hombre de hierro. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von *A. Stelzmann*. Heidelberg, Julius Groos, 1928. VIII+114 S. Preis: geh. RM. 2.40.

Max Pappenheim, Die Siebenhardenbeliebung vom 17. Juni 1426. Flensburg, Verlag des Kunstgewerbemuseums der Stadt Flensburg, 1926. III + 76 S. 8:o.

Aarni Penttilä, Selittämisestä kielitieteessä. Eripainos Virittäjästä n:o 5—7, 1928, s. 277—285.

Jean-Louis Perret, Suomalais-ranskalainen sanakirja — Dictionnaire finnois-français. Helsinki, Maison d'édition Kirja, 1928. 333 p. 16:o.

Pologne Littéraire, Revue mensuelle, Nr. 21—24, 28—29. Varsovie, 1928.

Riha-Ellinger, Französisches Lehr- und Lesebuch für Hauptschulen, 1. Teil. 11. Auflage. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A.G., 1928. V+89 S. 8:o. Preis: geh. RM. 1.75.

Christian Rogge, Der Notstand der heutigen Sprachwissenschaft. Eine Einführung in die Psychologie des sprachschaffenden Menschen. München, Max Hueber, 1929. XII + 224 S. 8:o. Preis: geh. RM. 9.—.

Romanische Bibliothek, Nr. 6: Das Adamsspiel, anglo-normannisches Mysterium des XII. Jahrhunderts, hrsg. von *K. Grass*. Dritte verbesserte Auflage. Halle, Niemeyer, 1928. Preis: kart. RM. 6.—.

Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte. C. Abrisse, Nr. 5: *W. Steller*, Abriss der altfriesischen Grammatik, mit Lesestücken und Wortverzeichnis. XV + 184 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—, geb. RM. 9.50.

Sammlung romanischer Übungstexte, XIV. Band: Auswahl altportugiesischer Lieder, hrsg. von *Silvio Pellegrini*. Preis: RM. 1.60. — XV. Band: Sankt Alexius, altfranzösische Legendendichtung des 11. Jahrhunderts, hrsg. mit Benutzung der handschriftlichen Aufzeichnungen von *Wendelin Foerster* durch *Margarete Rösler*. Preis: RM. 1.60. — XVI. Band: *Frederi Mistral*, Gedichte, ausgewählt und herausgegeben von *K. Voretzsch*. Preis: RM. 2.40. Kart. 8:o. Halle, Niemeyer, 1928.

A. Scheindler u. *J. Hrazky*, Initia latina. 1. Band. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A.G., 1928. VI + 120 S. 8:o. Preis: geb. RM. 2.20.

Inez Schreck, English-Finnish Dictionary. Porvoo, Werner Söderström, 1928. 428 p. 8:o. Cloth.

William P. Shepard, A new Manuscript of the «Récits d'un ménestrel de Reims». Reprinted from Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XLIII, No. 4. December, 1928, p. 895—930.

Hugo Schuchardt-Brevier, Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft, zusammengestellt und eingeleitet von *Leo Spitzer*. Zweite erweiterte Auflage. Mit einem Porträt Hugo Schuchardts. Halle, Niemeyer, 1928. 483 S. 8:o. Preis: geh. RM. 10.—, geb. RM. 12.—. — La nouvelle édition de ce volume, dont l'économie a été exposée dans le compte rendu paru dans cette revue (XXIII, 150) lors de la première, se trouve augmenté de deux articles anciens (Franz. *mauvais* < lat. malifatius, et *Das Baskische und die Sprachwissenschaft*) et de quelques extraits des écrits du vieux maître parus après 1922, date de la première édition. On s'étonne de l'absence totale d'une notice bio-

graphique, même sommaire. Rappelons que Hugo Schuchardt est mort le 21 avril 1927 à l'âge de 85 ans.

Werner Söderhjelm, Läroår i främmande länder. Helsingfors, Holger Schildt, 1928. 190 S. 8:o. Preis: geh. FM. 55.—.

— — Opintovuosia vieraissa maissa. Suomentanut Helmi Krohn. Helsinki, Otava, 1928. 175 p. 8:o. Prix: broché FM. 45.—, relié toile FM. 55.—.

Tübinger germanistische Arbeiten, herausgegeben von *Hermann Schneider*, 5. Band: *E. Walker*, Der Monolog im höfischen Epos. Stil- und literaturgeschichtliche Untersuchungen. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1928. XIV + 286 S. 8:o. Preis: geh. RM. 15.—.

Uppsala Universitets Årsskrift 1928. Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper, 4: *Erik Wellander*, Studien zum Bedeutungswandel im Deutschen. III. Ellipse in semasiologischen Verbindungen. A.-B. Lundequistska Bokhandeln. 247 S. 8:o.

E. G. R. Waters, A Thirteenth Century Algorism in French Verse. Reprinted from Isis, Vol. XI, September 1928, p. 45—84 8:o et 1 facsimilé. Bruges, The Saint Catherine Press Ltd.

Hermann Weidenbach, Das Geheimnis der schweren Basis: Das Jery slavenicum! Heidelberg, Carl Winter, 1928. 31 S. 8:o. Preis: geh. RM. 2.—.

M. Wilmotte, Jean Renart, Galeran de Bretagne, édition Lucien Foulet. Extrait de la Revue belge de Philologie et d'Histoire, t. VII, 1928, Nr. 3. 11 p. 8:o.

— — Un curieux cas de plagiat littéraire, Le poème de «Galeran» (Extrait des Bulletins de l'Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, 5e série, t. XIV, nos 5—9, pp. 269—309). Paris, Édouard Champion, 1928. 43 p. 8:o.

Zeitschrift für Ortsnamenforschung, IV (1928), 2. Enthält u. A.: *E. Schröder*, Burg und «Tal»; Dinkelsbühl. — *Schrader*, Zur Frage der Ortsnamen auf -büttel. — *W. Krogmann*, Zum Namen der Stadt Wismar. — *J. Schnetz*, Die Mindel. — *R. Vollmann*, Zur Hall-Frage. — *Th. Baader*, Namentypus «Überwasser, Oberysel, Oberwesel» u. ä. — *W. Brandenstein*, Die Berg- u. Flurnamen in der Granatspitzgruppe. — *E. Schwarz*, Verkleinerungsbildungen in deutschen Ortsnamen der Sudetenländer. — *I. Iordan*, «Rodeland» in der rumänischen Toponomastik. — *W. Meyer-Lübke*, Ital. Val d'Ossola, span. Huesca. — *W. A. Read*, Research in American Place-Names. — Besprechungen. — 3. Enthält u. A.: *P. Skok*, Ortsnamenstudien zu *De administrando imperio* des Kaisers Constantin Porphyrogennetos. — *R. E. Zachrisson*, Germanic Personal Names supposed to contain an r-Suffix. — *R. Vollmann*, Beiträge zur Flurnamenforschung. — *A. Dauzat*, Notes de toponymie gallo-romaine: 1. *Berry*. Pour expliquer ce nom français et la forme provençale correspondante *Beiriu*, l'auteur admet que le latin vulgaire

a créé, d'après Bituriges, un adjectif *Biturigus associé avec pagus. 2. *Dor, Dur*, noms de cours d'eau. 3. *Garonne, Gironde.* Ce sont deux variantes d'un même toponyme. La forme la plus ancienne est Garumna ou Garunna. La variante Garunda, prototype de *Gironde*, apparaît dès la fin du IVe siècle, et s'est formée à Bordeaux, c'est-à-dire sur les confins de deux langues, l'ibère et le gaulois. Or le dialecte gascon, qui représente l'ibère romanisé, offre dans une partie de son domaine la réduction à *n* du groupe intervocalique latin *nd*. Comme les prononciations *responnere, *mannare pour respondere, mandare étaient jugées vicieuses dès que la romanisation gagnait en extension, Garunna a été confondue avec cette série et a donné lieu à une *Rückbildung* Garunda. A quelques lieues au nord de Bordeaux commencent les parlers qui palatalisent *c, g* devant *a* latin: dans toute cette région — saintongeaise — Garunda devient normalement **Geronde*, puis *Gironde*. 4. *Vincelles, Vinzelles.* Ces noms remontent à vinicella, dérivé de vinea, avec le sens de «petit vignoble». — München, R. Oldenbourg. Preis: Band RM. 15.—, Einzelheft RM. 5.50.

Schriftenaustausch.

Acta Academiae Aboensis. Humaniora, V (1928).

Annales Universitatis Aboensis. B. Humaniora, III, 1—2, IV, 1—3, V, VI, 1, VII.

Anuari de l'Oficina romànica de lingüistica i Literatura, Volum I (1928). — Dans le riche contenu de ce beau volume nous signalons, de P. Aebischer, un Essai sur l'onomastique catalane du IXe au XIIe siècle, et, de Francesc de B. Moll, un supplément catalan, très étendu, au *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de W. Meyer-Lübke. Aux termes du programme mis en tête de ce volume, qui est un nouveau témoignage de l'étonnante activité de l'école de Barcelone, «l'Oficina Romànica, ou Bureau Roman, deviendra centre d'études et d'investigation, en même temps que séminaire de formation philologique, et sera aussi le chemin le plus direct pour en arriver à une faculté de philologie régionale. Le Bureau Roman en se présentant pour la première fois au public doit naturellement faire connaître, d'une manière sommaire, son programme et sa constitution, qui pourraient être comme l'introduction de l'*Anuari* qui ouvre la série de ses publications. Le Bureau Roman étendra son activité à trois secteurs différents: a) l'investigation scientifique de la langue catalane y compris les variétés de Valence et de Majorque; b) la formation de la langue littéraire surtout avec la solution des problèmes grammaticaux; c) la revision critique et l'histoire de la littérature régionale... L'étude de notre littérature ancienne et moderne en commençant par la Biblio-

graphie, et en continuant par la discussion monographique des influences et des dépendances de l'étranger et des lacunes propres, la réintégration de trésors inconnus, la publication des textes, etc., pour préparer la voie à une histoire générale de la littérature catalane rentre parfaitement dans le plan général que nous nous sommes proposé ... Le Bureau Roman a conscience de la parenté d'origine et des relations organiques de toutes les langues romanes comme la catalane. Il est persuadé que la doctrine linguistique fondée sur l'étude des problèmes généraux du romanisme est un auxiliaire indispensable dans le travail d'investigation des problèmes particuliers de notre langue. Il sait aussi que les données particulières que peut apporter cette investigation régionale peuvent aider à éclaircir les problèmes généraux de tous les pays où domine le romanisme. Les zones des dialectes situées sur les frontières du catalan ont pour nous un plus grand intérêt, à savoir: le castillan d'un côté avec ses variétés l'aragonais, le central et l'andalous, de l'autre le provençal avec ses variétés le languedocien et le gascon ... Le nom même que nous avons adopté de Bureau Roman indique bien assez que nous ne voulons pas nous enfermer dans les limites géographiques de la langue catalane, mais que nous aspirons à rattacher les problèmes particuliers de celle-ci avec les problèmes généraux de toute la famille romane.»

C. Budich, Bosdorf als Lyriker und Balladendichter. Diss. Hamburg, 1928. 110 S. 8:o.

«Ce fastu?», VI (1928), 9—11; VII (1929), 1.

Česky Lid, XXVIII (1928), 1—10.

Elliott Monographs, edited by *Edward C. Armstrong*, 22: *Gérard de Nevers*, Prose Version of the Roman de la Violette, edited by *Laurence F. H. Lowe*. 1928. — 23: *Gui de Cambrai*, Le Vengement Alixandre, ed. by *Bateman Edwards*. 1928.

Erwin Ernst, Das Ordnungsgefüge der Physik. Diss. Hamburg, 1928. 60 S. 8:o.

M. Fehring, Das Amt der Tischler in Hamburg. Diss. Hamburg, 1928. 34 S. 8:o.

H. Freudenthal, Das Feuer im deutschen Glauben und Brauch. Diss. Hamburg, 1928. 33 S. 8:o. Der vorliegende Teildruck enthält nur Vorwort und Einleitung.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVII (1928), 3.

Les Langues Modernes, XXVI (1928), 7—8; XXVII (1929), 1.

Leuvensche Bijdragen, XX (1928), 1—4. Bijblad, 1—2.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, XLIX (1928), 11—12; L (1929), 1—2.

Litteris, V (1928), 3.

Cecilio Lopez, Comparison of Tagalog and Iloco. Dissertation, Hamburg, 1928. 188 p. 8:o.

Modern Language Notes, XLIII (1928), 7–8, & XLIX (1929), 1–2.

Modern Languages, X (1928–9), 1–2.

Moderna Språk, XXII (1928), 8–9.

Museum, XXXVI (1928), 1–3, 5.

Namn och Bygd, XVI (1928), 1–2.

Die Neueren Sprachen, XXXVI (1928), 6. — Beiheft Nr. 13: *W. Günther*, Probleme der Redeartstellung. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung. Preis: geh. RM. 5.–.

Nuovi Studi Medievali, III (1926–1927), 2. — A signaler dans le contenu: *A. H. Krappe*, La Leggenda di S. Eustachio.

Nysvenska Studier, VIII (1928), 3.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society. Literary & Historical Section, Vol. II, Part I (1928).

Publications of the Institute of French Studies: *E. Margaret Grimes*, The Lays of Desiré, Graelent and Melion. Edition of the Texts with an Introduction. 1928. 139 p. Price: $ 1.25. — *J. L. Gerig*, Antoine Arlier and the Renaissance at Nîmes. New York, 1929. 57 p. 8:o. Price: $ –.75.

Publications of the Yiddish Scientific Institute. Studies in Philoloy, III. Vilno, Vilner Farlag B. Kletskin, 1929.

Publications of the Modern Language Association of America, XLIII, 3.

Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti. Atti (Anno accademico 1927–28). Tomo LXXXVII. Scienze morali e Lettere.

Revista de Filología Española, XV (1928), 2–3.

Revista Filologică, II (1928), 1–2.

Revue belge de Philologie et d'Histoire, VII (1928), 3–4.

Revue des Études Hongroises, VI (1928), 2–3.

Romanische Forschungen, XLII (1928), 3: *G. L. Doty*, Juan de Zabaleta's El día de fiesta por la manana (Schluss); *Chr. Favre & Z. Balet*, Contes de Grimisuat. Erlangen, Junge & Sohn, 1928. 172 S. 8:o.

Slavia, VII (1928), 2–3.

Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, Nr. 148: *Holger Myndig*, De nye Udgravninger i Pompei. 85 S. 8:o. Preis: Dän. Kr. 3.–. — Nr. 149: *F. Ohrt*, Gamle danske Folkebønner. 61 S. 8:o. Preis: Dän. Kr. 2.–. København, V. Pios Boghandel, 1928. — Nr. 150: *Ejnar Thomsen*, Studier i Richardsons Romaner. København–Oslo, Jespersen og Pios Forlag, 1928. 88 S. 8:o. Preis: Dän. Kr. 2.75.

Veröffentlichungen aus der Hamburger Staats- und Universitäts-Bibliothek. Band I: Qualiscunque Descriptio Islandiae, hrsg. von *Fritz Burg*. Hamburg, 1928. XXVI+87 S. 4:o, mit 2 Tafeln.

Virittäjä, XXXII (1928), 8.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung, Sitte. Vierteljahrsschrift mit Unterstützung der Hamburgischen Wissenschaftlichen Stiftung herausgegeben vom Seminar für romanische Sprachen und Kultur an der Hamburgischen Universität. 1. Jrg, 2. Heft. Hamburg, Friedrichsen, de Gruyter & Co. m. B. H., 1928. Preis des Jahrganges RM. 18.—.

Elfriede Wehler, Die epische Darstellung in H. Laubes Romantrilogie «Der Deutsche Krieg». Diss. Hamburg, 1928. 77 S. 8:o.

Mitteilungen.

Prof. *A. Långfors* wurde am 14. Dezember zum korrespondierenden Mitglied des Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles Lettres) gewählt.

Eine finnländische Neuphilologenversammlung fand in Helsingfors am 8.—10. Januar statt. Ein Bericht über die Verhandlungen wird in der nächsten Nummer der Neuphil. Mitteilungen erscheinen.

Einheimische Veröffentlichung: *A. Långfors*, Histoire de l'abbaye de Fécamp en vers français du XIII^e siècle, publiée avec une introduction et un glossaire (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, XXI, 1), Helsinki, 1928; 282 S. 8:o.

Veröffentlichungen einheimischer Autoren im Auslande: *Holger Petersen*, La Vie de saint Eustache, poème français du XIII^e siècle (Les Classiques français du moyen âge p. p. Mario Roques, 58); Paris, 1928; XV + 96 S. 8:o.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *T. E. Karsten*, Var det äldsta urnordiska runspråket samgermanskt?, in Festskrift til Finnur Jónsson (København, 1928), S. 307—315; *Ders.*, Die Fortschritte der germanisch-finnischen Lehnwortforschung seit Vilh. Thomsen, in Germanisch-Romanische Monatsschrift, 1928, n° 9—10, S. 358—379. — *P. Katara*, Besprechung von Chr. Sarauw, Nedertysk, in Literaturblatt für germ. u. rom. Phil., XLIX, Sp. 344—6. — *A. Långfors*, «Trois pois en sa vessie», in Romania, LIV, 116—7; *Ders.*, Li Ordre d'Amours du manuscrit 1036 de Chartres, in Mélanges Jeanroy, S. 673—6; *Ders.*, Besprechung von E. S. Murrell, The Death of Tristan, in Romania, LIV, 315—7. — *Emil Öhmann*, Die Kindheit Jesu Konrads von Fussesbrunnen und Priester Wernhers Maria, in Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur, LXV (1928), S. 195—200. — *A. Wallensköld*, Dialogue poétique en vers de la fin de l'année 1229 in Mélanges Jeanroy, S. 565—70.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XXVII–XXVIII, bespr. von A. Hilka in Zeitschrift für romanische Philologie, XLVIII (1928), S. 503–7. — *Edw. Järnström & A. Långfors*, Chansons pieuses du XIII^e siècle, bespr. in Modern Philology, XXV (1927), Nr. 2; von M. Delbouille in Revue belge de Philologie et d'Histoire, 1928, Nr. 3, S. 1073–4; von J. J. Salverda de Grave in Museum, XXXVI (1928), Nr. 2, S. 48–9, und von F. Mossé in Les Langues Modernes, XXVI, 514. — *O. Kajava*, Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp, bespr. in Journal des Débats, 2 mai 1928 (wiedergegeben in Chronique des Lettres françaises, Août, 1928, col. 457). — *T. E. Karsten*, Die Germanen (Pauls Grundriss, Bd. 9), bespr. von G. Neckel, in Deutsche Literaturzeitung 1928, 33. Heft, 1596–1598; von S. Feist in der Frankfurter Zeitung $^{29}/_{9}$ 1928, und von F. Mossé in Les Langues Modernes, XXVI, 515–6 («une traduction de l'ouvrage ne nous paraîtrait pas superflue»). — *A. Långfors*, Le modèle du reviseur du chansonnier provençal *L* (in Mélanges Thomas) besprochen von M. de Montoliu in Anuari de l'Oficina romànica de lingüistica i literatura, I, Bibliografia literaria, S. 4. — *Ders.*, Mélanges de poésie lyrique (Romania, LII & LIII), bespr. von A. Hilka in Zeitschrift für romanische Philologie, 1928, S. 516–7, 527. — *U. Lindelöf*, Rituale Ecclesiae Dunelmensis, bespr. von F. Holthausen in Literaturblatt für germ. u. rom. Phil., XLIX, Sp. 418–9. — *Holger Petersen*, Deux versions de la Vie de saint Eustache, bespr. von R. Bossuat in Revue critique d'histoire et de littérature, LX (1926), S. 218–9. — *Ders.*, Destrees, frère chartreux et poète du temps de Marguerite d'Autriche, bespr. von Noël Dupire in Romania, LIV, 285–7. — *O. J. Tallgren*, Survivance Arabo-Romane du Catalogue d'Étoiles de Ptolémée, I (in Studia Orientalia, II, 1928), bespr. in The American Journal of Semitic Languages, XLV (1928), 72. — *Ders.*, Los nombres árabes de las estrellas (in Homenage a Menéndez Pidal), bespr. von E. Wiedemann in Deutsche Literaturzeitung, 1927, 51. Heft, Sp. 2516–8; von Gabriel Ferrand in Journal Asiatique, CCVIII, S. 150–1, und von A. Griera in Anuari de l'Oficina romànica de lingüistica i literatura, I, Bibliografia, 15. — *A. Wallensköld*, Les Serments de Strasbourg (in Festschrift Voretzsch), bespr. von Mario Roques in Romania, LIV, 288.

Ferienkurse im Auslande: *Grenoble*, vom 1. Juli bis 31. Oktober. — *Hamburg*, vom 5. bis 24. August, und Studienreise durch Deutschland vom 25. August bis 1. September. — *Nancy*, vom 8. Juli bis 28. September. — *Paris*, Alliance Française, 101, boulevard Raspail.

Notes critiques sur la Vie de saint Eustache de Dublin

éditée par M. Mario Esposito.

La Vie de saint Eustache contenue dans le ms. Dublin, Trinity College D. 4. 18, a été publiée par M. Mario Esposito dans *Mélanges philologiques, Textes Et Études De Littérature Ancienne Et Médiévale*, Premier Fascicule (Florence, chez l'auteur, Via Nazionale, 10, 1921), p. 29—61.[1] Le poème n'étant conservé que dans un seul manuscrit, l'éditeur s'est limité à en transcrire le texte, sauf six endroits corrigés par lui, la leçon du manuscrit étant reléguée aux notes. Mais M. Esposito n'a pas toujours bien lu le manuscrit. Voici la liste de ces cas avec quelques autres rectifications nécessaires.[2]

V. 2, lire *fuluns* (non *feluns*). — 18, mettre un point à la fin du vers. — 19, virgule à la fin du vers. — 20, lire *tut* (non *tuz*). — 30, l. *sinple* (non *simple*) et *auncele* (non *duncele*). — 35, imprimer *n'i* (non *ni*). — 37, l. *bons* (non *bous*) et *uailaunz* (non *uailaunt*). — 38, l. *sergaunz* (non *sergaunt*). — 54, supprimer la virgule. — 55, mettre un point à la fin du vers. — 63, l. *Greinur* (non *Creinur*). — 83, l. *uertu* (non *uirtu*). — 122, l. *Ki* (non *Ke*). — 138, l. *secroi* (non *secrei*). — 157, l. *a uenir* (non *auenir*). — 177, l. *barun* (non *harun*). — 181, l. *ia* (non *io*). — 186, l. *augum*, prés. du subj. d'*aler* (non *angum*). — 211, l. *conuistre* (non *conustre*). — 271, l. *ert* (non *est*). — 273, l. *deueniez* (non *deueinez*). — Au v. 280, M. E. a corrigé avec raison *auer uolez*, mais il a oublié de signaler que le ms. porte *uolez auer*. — 298, l. *ueine glorie*, en deux mots. — 304, l. *ben* (non *beu*). — 320, remplacer la virgule par un point. — 364, l. *beqers* (non *begers*); le ms. porte bien *q* et non *g*. Nous comprenons ce

[1] Il a échappé à l'éditeur que nous avions décrit ce ms. dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, Helsingfors, 1911, p. 12—17 et 46.

[2] La ponctuation, souvent défectueuse, ne sera corrigée que lorsque l'intelligence du texte l'exige.

mot, qui rime avec *chualers*, comme signifiant proprement une personne qui marche avec des béquilles, ici évidemment un mendiant. — 387 et 1036, imprimer *Barbarie*, avec majuscule. — 388, l. *la* (non *sa*). — 397, l. *puisent* (non *pussent*). — 423, l. *enfauncenez* (non *enfauntenez*). — 430, impr. *Sil* (non *S'il*); mettre un point à la fin du vers. — 431, l. *en mi* (non *ouun*). — 469, l. *cum dolent* (non *cundolent*). — 499, suppr. la virgule. — 503, l. *sunt* (non *sunz*). — 517, l. *kil* (= *ki le*; non *k'il*). — 542, remplacer le point et virgule par une virgule. — 544, mettre un point à la fin du vers. — 580, l. *Curteisement* (non *Surteisement*). — 585, l. *ren* (non *rcn*). — 608, l. *a pou d'ure* (non *apoudure*). — 628, l. *enparlerent* (non *en parlerent*). — 671 et 1029, corr. *uunt*, c'est-à-dire «vont» (pour *unt*). — 685, l. *par* (non *pur*). — 687, l. *uolent* (non *uoilent*). — 712, l. *emperur* (non *empereur*). — 726, corr. *E* (pour *El*). — 735, suppr. le point. — 743, l. *Il* (non *Li*). — 756: le ms. porte *graunz* (pour *graunt*). — 761, l. *soudeers* (non *seudeers*). — 774, l. *cunçu* (non *cuntu*). — 777: le ms. porte *e* (non *o*) qu'il faut corriger en *en*. — 799, corr. *enuaie* (pour *euaie*). — 827, l. *entrejuent* (non *enterinent*). — 833, corr. *E* en *En*. — 843, l. *su* (non *fu*). — 850, l. *fumes* (non *fumez*). — 856: le ms. porte *guerpi mie* (non *m. gu.*), ce qui donne une bonne rime. — 886, l., avec le ms., *oi ne ai* (non *n'ai oi*). — 899, l. *cunçurent* (non *cunturent*). — 908, l. *cunceit* (non *cunteit*). — 915 et 933, mettre un point à la fin du vers. — 935, l. *cheimes* (non *cheinies*); mettre une virgule à la fin du vers. — 963, l., avec le ms., *E de ço ke* (non *E ke*). — 981, corr. *nes* en *n'est*; mettre une virgule à la fin du vers. — 982, virgule devant (et non après) *la*, et point (non virgule) après *merci*. — 996, il faut probablement corriger *sunt* en *l'unt*. — 1001, l. *genz* (non *gent*). — 1009, corr. *oir* en *oi*. — 1011, l. *Chuualers* (non *Chuualer*). — 1015, l. *su* (non *fu*). — 1045, l. *crie* (non *erie*). — 1071, corr. *prendrai* en *prendra*. — 1080, l. *nungree* (non *nungre*). — 1113, l. *su* (non *fu*). — 1119, impr. *kel* (= *ke le*; non *k'el*). — 1127, corr. *puer* en *puez*. — 1136, l. *Cume* (non *Cum*). — 1173, le ms.

porte *E nument* (non *Enuinent*), qu'il faut corriger en *E numement*. — 1174, impr. *Kil* (= *ki le*; non *K'il*). — 1177, ouvrir les guillemets. — 1182, fermer les guillemets. — 1183, l. *engugneurs* (non *engigneurs*). — 1184, l. *Es* (= *E les*; non *El*). — 1186, l. *eslumer* (non *ellumer*). — 1218 et 1231, l. *priere* (non *preere*). — 1225, l. *Itaunt* (non *A taunt*). — 1230, le ms. a *tenembrur* (non *tenebrur*). — 1244, le ms. a *plurz* (non *plurt*). — 1253, l. *matins*, c'est-à-dire *mastins*, domestiques (non *matreis*). — 1255, impr. *a parailé*, part. passé (non *aparaile*). — 1256, l. *Ja* (non *La*). — 1284, l. *cunceit* (non *cunteit*). — 1290, l. *beu* (non *ben*). — 1302, corr. *mene* en *meme*. — 1303, l. *martrizez* (non *martirizez*). — 1313, l. *esliz* (non *elliz*). — 1314, l. *Ke entre eus les unt acoiliz* (non *Ke eus les unt entreacoiliz*).[1]

Le poème est écrit dans un anglo-normand très prononcé. La versification irrégulière — mélange bizarre de vers de six à dix syllabes — est aussi typiquement anglo-normande. Les renseignements que donne M. Esposito sur la langue de l'auteur se bornent à un renvoi (p. 61) à des vers, en tout vingt-cinq, dont les rimes seraient intéressantes à certains égards. Nous croyons utile d'examiner de plus près ces rimes et d'ajouter quelques commentaires d'ordre linguistique.

Parmi les rimes relevées par l'éditeur, plusieurs sont dénuées de tout intérêt. *Tribulatiuns : dolurs* 281 et *espiuns: nus* 639 n'offrent que des rimes inexactes. Les rimes *uin* (c. r. sg.): *pelerim* (c. s. sg.) 613, *sergaunz* (c. r. pl.): *atendaunt* (c. s. pl.) 741, *cumpainun* (c. s. sg.): *hom* (c. r. sg.) 835 font

[1] Il s'ensuit de ces corrections qu'il faut rayer de l'*Index orthographique* (p. 59–61) les mots et graphies suivants: *aparailez, apoudure, begers, bous, conustre, creinur, ellumer, empereur* 712, *engigneurs, entreacoiliz, fumez, matreis, mene, nungre, ouun, preere, seudeers, sunz, surteisement, ueineglorie, unt.* — Le mot *fui* 1121 («feu») n'a rien à voir avec *fei* 268, 635, 1177 («foi») et devrait par conséquent être porté sur une ligne à part (p. 60). — En parlant des abréviations (p. 30), l'éditeur commet l'erreur de dire que *mult* est toujours abrégé: il résulte déjà de l'*Index orthographique* (p. 60) que très souvent ce mot est écrit en toutes lettres, *mult* ou *mut*.

voir la décadence de l'ancienne déclinaison;[1] les rimes *nus querum : en facun* 631, *prisun* (c. r. sg.): *receuerum* 1137 prouvent pour l'auteur la désinence de la 1re pers. pl. en *-un* (non *uns*); la rime *reuesquist : esperit* 1019 prouve la chute de *s* devant *t*, et la rime *gentiz : enquis* 999 que *z* et *s* peuvent rimer ensemble. Les rimes *crié(e) : asemblé[es]* 51 et *entarié : desiree* 1141 font voir, entre autre, que *e* atone peut ne pas compter à la rime.[2] *Regarder : requor* 445, *parler : quor* 669, *apeler : quor* 997 présentent la rime *e : uo, ue*. Enfin *menee* (= *maisniee*) *: nungree* 1079 montre la rime de *e* et *ié*.[3]

Ce sont là des rimes relevées par l'éditeur, mais il aurait pu énumérer encore d'autres rimes caractéristiques, comme par exemple *sumes : fumes* 933 (*o* fermé: *u*), *dure* (adj.): *nure* 1181 (*u : ui*), *nuri : autri* 503, *flechi : nulli* 295 (*i : ui*), *puer : amer* 21, *emperere : eire* 353, *chaler : apeler* 1223, etc. (*e : ei*); *emperere : maleire* 5, *retrere : guere* (subst.) 531, 747 (*e : ai*), *moiler : voler* 189 (*ié : ei*), *mere : tere* 845, *emperere : quere* 595, *emperere : guere* (subst.) 781 (*e* de *a* latin: *e* ouvert). La rime *perdist : remist* 479 montre la forme spécialement anglo-normande du parfait de *remaindre*.

Sous la rubrique *Index orthographique* (p. 59—61), M. Esposito donne une liste, d'ailleurs incomplète, de mots présentant une graphie caractéristique ou qui sont intéressants à d'autres titres, ainsi qu'un choix des noms propres se trouvant dans le texte. Voici les noms qui ont été omis: *Eustace* (passim), *Anthiochus* 539, *Agaius* 540, *Traian* 7, 1045, *Adrian* 1046, *Ihesu* 80, 130, etc., *Ihesu Crist* 83, 164, etc., *Marie* 208, 473, *Iob* 279, 477, *Mahun* 1143, 1178, *Plutun* 1144, *Phebun* 1177, *Bedlem* 80, *Dispis* 792. Ajoutons les graphies suivantes: *fuluns* 2, *famulus* 1160, *famuluse* 440, *enguter*

[1] On en trouve un grand nombre d'exemples dans le texte; voir p. ex. les rimes des vers 147, 967, 1039, 1235.

[2] C'est ce qui ressort encore d'autres rimes, comme celles des vers 77, 193, 927, 1227.

[3] On trouve, dans le texte, plus de cinquante exemples de cette rime caractéristique.

(= *enjeter*) 517, *deduz* 47, 49, *frut* 470, *fu* (1re p.) 927, *su* (1re p.) 95, 1015, etc., *lu* (locum) 153, 813, etc., *lu* (lupum) 438, 559, 726, 873, 898, *fu* (focum) 111, 1236, etc., *poutifs* 183, 832, *beneçun* 228, 294, *huntus* 361, *aruse* 624, *furme* 116, 248, *pople* 1171, 1277, *nuueus* 217, *chasteus* 1253, *aun-cele* 30, *fraunceis* (à la rubrique), *aunciene* 550, *uiaunde* 24, *mescreaunce* 19, *paumesun* 103, *manacer* 1154, *sarcu* (sercueil) 1291, *derere* 426, *feffement* 527, *palois* 1285, *uer* (= *veeir*) 556, 561, 1188, *fra* 1069, *frez* 964, *frunt* 1134, *auera* 572, 1073, *auerum* 976, *liueré* 1024, 1180, *receuerum* 1138, 1200, *uiuerai* 1112, *recuuerir* 978, 1057, *unchore* 140, 556, 815, 964, 1217, *euesche* 132, 197 (mais *euesque* 840). Relevons ici l'emploi de la forme *les* comme datif atone aux vers 215 (*les ad dit*), 217 (*les fet numer*), 313 (*les est avenu*), 455 (*les escrierent*), 613 (*les dune*), 615 (*les trouez*) et 681 (*les ad cunté*) et celui de la forme accentuée *eus* pour *les* aux vers 218 (*pur eus renuueiler*), 766 (*Plus eus ke autres regarda*) et 1169 (*senz eus blemir*). Mentionnons encore les mots *chaline* 1276, *ennerci* 1144, *enobscuri* 160, *enueisure* (= *envoiseüre*) 245, *ensauuagi* 724, *entarié* 1141.

Notre poème est, comme le dit M. Esposito, la traduction de la version en prose latine des *Acta Sanctorum*, Septembris t. VI. Les preuves formelles en sont, entre autres, la mention du fleuve *Dispis* (= Hydaspis) 792 et des noms des deux chevaliers qui allèrent à la recherche de Placidas, savoir *Anthiochus* 539 et *Agaius* 540, ainsi que celle du double départ du héros de la maison, détails qui ne se retrouvent pas ailleurs. Le contenu ne donne lieu qu'à très peu de remarques, le traducteur suivant en général son modèle d'assez près. Parmi les omissions, mentionnons celle des comparaisons avec Corneille, saint Pierre, saint Pol, l'âne de Balaam et les trois hommes dans la fournaise ardente. De même le nom de l'évêque qui baptisa Placidas et sa famille ainsi que le nom du pays où vivait saint Eustache pendant son exil ont été omis. Très peu de détails ont été changés: ici le père et ses deux fils, sans pourtant se reconnaître, vivent,

pendant l'exil, dans la même «vile», tandis que, dans le modèle latin, celui-là habite un autre lieu que ceux-ci. Puis la «terre» où éclate la guerre contre les Romains est ici la même où séjournaient le père et les fils, mais dans le modèle il est question du pays où demeurait la mère. Voilà les changements les plus importants. — Relevons enfin ce détail que parmi ceux qui prennent part à la grande partie de chasse au commencement du récit se trouvent aussi des «clercs» (v. 53), et la traduction intéressante du latin arena, qui désigne le lieu où est introduit le lion affamé, par *les sabeluns de la mer* (v. 1157).

Holger Petersen Dyggve.

Mallarmés Toast funèbre auf Gautier.

Man soll seinem Bruder siebenmal siebenzig Mal seine Fehler vergeben. An dieses siebenmal siebenzig Mal musste ich denken, als ein von mir verfasster Kommentar zum Toast funèbre von Mallarmé durch eigenes Weitergrübeln, durch Besprechung mit Freunden, durch vielfachen Briefwechsel mit Mallarméforschern nach und nach eine Gestalt annahm, die der ursprünglichen nicht mehr im entfernsteten glich. Da ich nun aber das siebenmal siebenzig Mal der Überlegungen ehrlich hinter mir habe, hoffe ich es wagen zu dürfen, auseinanderzusetzen, welche Gedanken in Mallarmés Kopf, welche Gefühle in seinem Herzen bei der Niederschrift seines Gedichtes ungefähr lebendig gewesen sind.

Als Ausgangspunkt des Kommentars muss *zweierlei* genommen werden:

1.) der als Toast funèbre bezeichnete *Titel* des Gedichts, der durch das Wort «Toast» in uns die Vorstellung von einer festlichen, durch gewählte Reden und einen guten Trunk verschönten Zusammenkunft wecken soll, und 2.) das, was Mallarmé selbst in der «Bibliographie» der Ausgabe seiner Ge-

dichte vom Jahre 1898 über dies Gedicht sagt: Toast funèbre, vient du recueil collectif Le Tombeau de Théophile Gautier, Maître et Ombre à qui s'adresse l'Invocation. Nicht nur gibt er in dieser bibliographischen Bemerkung sogleich die Stoffeinteilung des Gedichts, wenn auch in umgekehrter Reihenfolge (V. 1—35 Ombre, V. 36—56 Maître), sondern er betont auch, dass das Gedicht für einen «recueil *collectif*» bestimmt war, wodurch seine durch das ganze Gedicht hindurchgehende Vorstellung, dass er unter Freunden und für Freunde, unter Dichtern und für Dichter seinen Toast hält, klar hervorgehoben wird. Schliesslich erfahren wir, dass der Gautiergedächtnisband, zu dem er auf Bitten von Freunden seinen Toast beigesteuert hat, den Titel «Tombeau de Gautier» trägt, wodurch verständlich wird, dass sich in seinem Gedichte die Ideen — Teilnahme an einem Festbankett zum Gedächtnis Gautiers, Teilnahme an einer Ehrung Gautiers durch einen Gedächtnisband, Teilnahme an einer Feier am Grabmal des verstorbenen Dichters — beständig mischen und in einemfort kreuzen.

V. 1.

O de notre bonheur, toi, le fatal emblème!	O du, du unsres Vollglücks schicksalsschweres Zeichen!

Das «schicksalsschwere Sinnbild» unseres Glückes ist sogleich eine solche Mischung von Vorstellungen: es ist vor allen Dingen die sterbliche Hülle des dahingeschiedenen Gautier selbst, dieses und dieser «toi», an das und an den sich, wie die Bibliographie sagt, s'adresse l'Invocation.

Dieser erste Vers steht ganz allein da, abgetrennt von dem Gefolge der übrigen Verse, dastehend in seiner marmorenen Vollendung wie ein Sarkophag, von dem sich die Menge der Leidtragenden in ehrfurchtvoller Entfernung hält. Er ist auch ungefähr wie die sonst übliche, banale Anrede «Hochverehrte Trauerversammlung», die auch eine Pause hinter sich erfordert, ehe die eigentliche Leichenrede beginnen kann. Und in diesem ersten Verse steckt sogleich der ganze Inhalt der Rede in zusammengedrängter Form, nämlich dass der Tod ein

Glück für den Dichter ist, indem er alles Menschliche, Allzumenschliche von ihm abstreift und nur das Wesentliche an ihm, sein Werk, bestehen lässt, ja, nun erst recht zur Geltung bringt. So ist auch der tote Gautier ein emblême de notre *bonheur*, natürlich ein *fatal* emblême, da selbst bei aller noch so verklärenden Deutung des Sterbens Tod Tod bleibt, d. h. Trennung von Menschen, die sich liebten. Aber die weissen Zeilen, die dem ersten Vers folgen, bedeuten noch mehr als die Pause zwischen Rede und Anrede. Aus ihrem weissen Leichentuch hebt sich, sichtbar für Mallarmés Augen, das Gespenst Gautiers, das gespannt ist, was man zur Ehrung seiner Manen unternehmen wird. Und da ist es Mallarmé von vornherein klar, dass er im Angesichte der Ombre Gautiers nur Ideen und Vorstellungen des *klassischen* Altertums bringen darf. Denn wiewohl Gautier kein Feind des Christentums gewesen ist, wiewohl er das Jesuskind in der Krippe gelegentlich verherrlicht hat, im Grunde war er doch der *Hellene* Gautier, der Ciseleur der Émaux et Camées, der Führer des Parnass, kurz, le chef de l'école païenne. So vermeidet Mallarmé absichtlich die *christliche* Terminologie, und wo ihm Ausdrücke unterlaufen, die vielleicht auf den ersten Blick einen christlichen Anstrich zu haben scheinen, wie V. 3 «le magique espoir du corridor», wie V. 25 «le vierge héros de l'attente posthume», sind sie derart, dass man sie wirkungsvoller aus *antiken* Vorstellungen heraus deutet, den «corridor» mit den zwei hohlen o als die unterirdischen Gänge, durch die Odysseus zur Unterwelt vordringt, den «vierge héros de l'attente posthume» als eine Art Hercules, der nach Vollbringung der 12 Arbeiten als Halbgott in den Olymp aufgenommen wird.

Das erste worüber sich Mallarmé äussern will seinem gespenstischen Zuhörer gegenüber, sind die antiken Symbole und Riten, die bei der vorliegenden Totenehrung in Anwendung kommen sollen. Zwei Riten gibt es, die Trankspende, die «libation», und dann das Auslöschen einer Lebensfackel, die extinction du flambeau contre les portes du tombeau.

Vers 2—6 sagt uns nun, dass er den *ersten* Ritus, die libation, *nicht* in Anwendung bringen wird, weil er Vorstellungen begünstigt, die ihm unwahr zu sein scheinen:

V. 2—6.

Salut de la démence et libation blême,	Heil nur für Wahn und bleichen Opfertrank, will reichen
Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor	— Glaub mirs! — dem Fabeltraum, dass Tod nur Durchgang ist,
J'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or!	Den Leer-Kelch *nicht*, in dem Golddrachenleid sich frisst.
Ton apparition ne va pas me suffire:	Du kommst als Geist: doch bleib ich stehn zu meinem Worte:
Car je t'ai mis, moi-même, en un lieu de porphyre.	Hab selbst doch dich gebahrt an einem Porphyr-Orte.

Diese Verse, deren mittelsten «j'offre ma coupe vide où souffre un monstre d'or» Henri de Régnier als Motto für seinen «Salut à l'Étrangère» (Poèmes s. 43) wählte, sollen zum Ausdruck bringen, dass er die Trankspende *verweigert*. Er hält zwar einen Spendebecher in der Hand, une coupe où souffre un monstre d'or. Das tut er mit Bedacht: denn da er einen «Toast» ausbringen will, kann er des Bechers nicht entbehren. Aber er fügt zu dieser «coupe» sogleich das Eigenschaftswort «vide», um seiner Geste einen negativen Sinn zu geben. Nicht negativ, sondern sehr positiv dagegen ist der Schmerz um den Hingang Gautiers. Der Schmerz ist so handgreiflich, dass er ihn — die Abendsonnenstrahlen durchleuchten gerade diesen imaginären Becher und die das Trinkgefäss umziehenden Kannelüren und Rinnen, die mehr Strahlen durchlassen als die übrigen Teile des Bechers, erscheinen ihm wie eine vor Schmerz sich windende Schlange — im Becher leibhaftig in Gestalt eines Drachen vor sich sieht. Gautier ist ihm als Schatten erschienen, dem man nun nach antiker Vorstellung, um ihm ein wenig Leben einzuflössen, den Bluttrank gewähren müsste. Mallarmé bleibt hart. «Ton apparition ne va pas me suffire», um nun doch gegen meine bessere Überzeugung die libation vorzunehmen; deine Erschei-

nung genügt mir auch nicht, um mich wankend zu machen in meiner Ansicht, dass ein Glaube an irgend ein Schattendasein nach dem Tode die reine «démence» ist. In Wirklichkeit kannst du gar nicht hier sein, nicht einmal als Schatten, da ich dich selber eingebahrt habe an einem 'Porphyrorte', nämlich in mein festes Männerherz, das das Gedächtnis an seine Freunde nicht wieder frei gibt. Warum sich Mallarmé so sehr gegen den Ritus der Blutspende wehrt, sagt er uns später V. 38: «le splendide génie éternel n'a pas d'ombre». Es ist eben der mit der Blutspende unlöslich verbundene Gedanke für ihn, der den Tod des Genius nur unter dem Gesichtspunkte des strahlendsten Lichtes sehen kann, unerträglich.

Aber der *zweite* antike Ritus, der nur ausdrückt, das menschliche Leben ist nun zu Ende, der noch vor kurzem unter uns Weilende ist nun von uns entfernt und abwesend, dieser Ritus soll seinem Freunde werden, wie es sich gebührt.

V. 7—11.

Le rite est pour les mains d'éteindre le flambeau	Der Ritus ist: Am harten Erz soll dämpfen unsre Hand,
Contre le fer épais des portes du tombeau:	Am Erz der Grabestür, der Lebensfackel Brand:
Et l'on ignore mal, élu pour notre fête	Man weiss es fest, erwählt, dass man Abwesenheiten
Très simple de chanter l'absence du poète,	Des Dichters preisen soll bei unsern Festlichkeiten,
Que ce beau monument l'enferme tout entier:	Den schlichten: ja, dies schöne Mal umschliesst ihn ganz:

Die Verse sind verhältnismässig klar. Es ist auf das absichtlich unpersönlich gehaltene «l'on ignore mal» für «je sais très bien» hinzuweisen, das Mallarmé vermeidet, um alles Relative, Individuelle auszuschliessen und das Absolute hervorzuheben. Vergleiche in dieser Beziehung, was ich schon in meiner Erklärung der Prose pour des Esseintes (Z. f. Spr Lit. 1928, S. 427/428) auseinandergesetzt habe. Vor allen Dingen aber ist in diesen Versen — hierauf hat mich Jean Royère aufmerksam gemacht — auf den «rejet» von «très

simple» Wert zu legen. Gewiss ist auch der Gedanke «élu pour notre fête» wichtig. Dass «élu», das wohl nicht auf «ce beau monument», sondern auf ein im «l'on ignore mal» verstecktes «moi» zu ziehen ist, sagt uns, dass Mallarmé aufgefordert worden ist, an dem Huldigungsband für Gautier mitzuarbeiten, und dieser Hinweis lehrt uns, in dem «tombeau» und dem «monument» beides zu sehen, den Recueil collectif, der Le Tombeau de Théophile Gautier betitelt ist, und das durch diesen Titel in Mallarmés Geist erweckte wirkliche Grabdenkmal des Verstorbenen. Wichtig ist auch gewiss der Begriff «fête», weil er die Idee eines «Toastes», die Idee de notre «bonheur» aus V. 1 aufnimmt und gleichzeitig das «collectif» der bibliographischen Angabe «Recueil collectif» illustriert. Aber, ich sagte es schon, das Wichtigste ist doch dieses «très simple», wie es eindrucksvoll im Abgesondertsein von «fête» dasteht. Das Fest soll sehr einfach sein, d. h. nur im engsten Kreise von Dichtern stattfinden, gleichsam in der Familie, in der man sagen kann, was man wirklich denkt, in der man auch sagen kann, was in der Öffentlichkeit auszusprechen man sich scheuen würde: nämlich dass «dieses schöne Monument ihn ganz umschliesst, Körper und Seele, und dass die Hoffnung auf den «corridor» nichts als Wahnsinn ist.»

Und nun kommt in so vorsichtiger Fassung wie möglich, in der *dritten* Unterabteilung des Abschnittes I, der Gedanke zum Ausdruck, dass in dem, was den Organismus Gautier ausmacht, vielleicht doch ein Teil steckt, der nicht unter das harte Gesetz der Vergänglichkeit fällt, nämlich das mit Gautier, wie mit Heiligen ihr Heiligenschein, verbundene *Werk* des Dichters.

V. 12—15.

Si ce n'est que la gloire ardente du métier,	Es sei denn, dass des HANDWERKS lichter Ruhmesglanz,
Jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre,	Der erst in feiler Aschenstunde wird erbleichen,
Par le carreau qu'allume un soir fier d'y descendre,	Durch's Viereck — Abendbrand ist stolz es zu umstreichen —
Retourne vers les feux du pur soleil mortel!	Zurück zu reiner Sonne Todesfeuern schwebt.

Sein Werk wird Gautier überleben: diese im Teil II, der dem «Maître» Gautier gewidmet ist, als strahlende Gewissheit ausgesprochene Ansicht kann hier, wo es sich noch um die Ombre-Gautier handelt, nur schüchtern (si ce n'est que) und gleichsam mit Fragezeichen versehen, vorgetragen werden. «Gloire ardente» ist offenbar im Sinn von gloriole, nimbe gebraucht. Und «métier» ist zweifellos nicht so zu verstehen, wie ich das Wort zuerst verstand, als gleichbedeutend mit dem Handwerksmässigen, der technischen, prosodischen Geschicklichkeit des Meisters, sondern es ist hier — und wiederum verdanke ich diese bessere Einsicht Jean Royère — der Inbegriff der ganzen Kunst des Meisters, ein Höchstausdruck für sie, sein Werk. Und wenn Mallarmé im «Tombeau d'Edgar Poe» es als die höchste Aufgabe des Dichters bezeichnet, dass er verstehen müsse «de donner un sens plus pur aux mots de la tribu», so gibt er an *dieser* Stelle selbst ein Beispiel, wie er diese Aufgeistigung von allgemeinem Sprachgut sich denkt. Das «métier», das Werk Gautiers also wird den Verstorbenen vielleicht überleben als ein Lichtstrahl, der durch das vom Abendsonnenschein erleuchtete Fenster der Arbeitsstube Mallarmés zu ihm kommt, um ihn, den Freund, zu besuchen und bei der Abfassung des Toast funèbre zu erleuchten, der dann aber sogleich durch dasselbe Fenster auf dem Wege, den die Sonnenstrahlen schufen, zurückkehrt zu dem eigenen Ursprungsherd, zur reinen, allerdings auch einmal dem Tode geweihten Sonne. Der Ruhm von Gautiers Werk wird von Jahr zu Jahr immer höher erstrahlen im stetigen Excelsior «jusqu'à l'heure commune et vile de la cendre», d. h. bis zum Untergang der Welt, bis zum Mûspilli, bis zum grossen Weltenbrande, der alles in Asche legt, sogar die Sonne selbst, die deshalb V. 15 «mortel» ist, und das noch Sonnenhaftere als die Sonne: den Ruhm der grossen Dichter. — Dass das von der untergehenden Sonne beleuchtete «Viereck» V. 14 das Fenster von Mallarmés Dichterstube ist, ist dem nicht zweifelhaft, der weiss, wie oft Mallarmé, sei es die Morgenröte (vgl. Las de l'amer repos und Don du poème), sei es

die Abendröte (Victorieusement fui), sei es die glitzernden Sterne (Ses purs ongles . . .), durch eben diese Fensterscheiben in sein Zimmer einbrechen lässt.

Hiermit ist der Dialog zwischen Mallarmé und der Ombre Gautier zu Ende, der allerdings nur ein Monolog gewesen ist, da der Schatten Gautiers nur zugehört, aber nicht selbst das Wort ergriffen hat. Zum Zeichen, dass ein *Neues* anheben soll, sehen wir einen grossen, unbedruckten Raum weissen Papiers. Hier dreht sich Mallarmé um, der bisher, das Gesicht dem imaginären Sarkophage zugewendet, gesprochen hatte, und er erblickt nun das Trauergefolge, die Menge. Sofort fällt ihm *eins* an dieser Menge auf, ihr aufgeblasener und doch leerer Stolz, von dem er beim wirklichen Genie, bei Gautier, nichts bemerkt hatte. Mit diesem Stolz der Masse muss er sich auseinandersetzen und ihn demütigen. Und da beginnt er mit einem Verse, den er zwar nicht von seinem Gefolge absondert, der aber doch — — Magnifique, total et solitaire, (und summierend) tel (mit viermaligem t) — — den Stolz wie ein protziges Marmorbild zur Schau stellt, als Gegenstück zu dem klassisch-edlen Marmor des V. 1.

V. 16—19.

Magnifique, total et solitaire, tel	Seht! prachtgeschwollen, ganzhaft, einsam doch, so bebt
Tremble de s'exhaler le faux orgueil des hommes.	Der Menschen falscher Stolz vorm letzten Hauch! die Wichte!
Cette foule hagarde! elle annonce: Nous sommes	Verstörte Brut!... Und kündet laut: wir sind die Dichte
La triste opacité de nos spectres futurs.	Des Dunkels, doch einst künftiger Schattenbilder Geist.

Der falsche Stolz der «Menschen», le faux orgueil des «hommes» will nichts von Sterben wissen. Spricht Mallarmé hier vom falschen Stolz *aller* Menschen? Es ist dies nicht ganz sicher, weil nach V. 9 wir auf einem Fest von *Dichtern* en famille sind. Dazu kommt, dass sich der Toast in seinen übrigen Teilen ausschliesslich um das Verhältnis der Künstler

zu ihrer Kunst dreht, aber nicht nur der Toast, sondern überhaupt alle philosophischen Gedichte Mallarmés, so dass Rauhut (das Romantische und Lyrische bei Mallarmé S. 28) schreiben konnte: «Das eigentliche Thema in den meisten seiner philosophischen Gedichte — philosophisch sind sie fast alle — ist die Existenz und das Wesen des Dichters und das dichterische Schaffen». So könnten die «hommes» V. 17 im Gegensatze zum Genie Gautier all die kleineren, den grossen Stern umgebenden Satelliten, die Dichterlinge und Poetaster, schon sein. Nach der Lektüre der letzten Schrift von Soula (vgl. über sie den Schluss der Abhandlung) ist es mir nunmehr doch wahrscheinlicher, dass die «hommes» hier im ursprünglichen Sinn die ganze Durchschnitts-humanité mit ihrem Glauben an irgend eine Auferstehung ist.

V. 20—25.

Mais le blason des deuils épars sur de vains murs	**Schlecht achtete der Tränen Qual ich stets, die gleisst,**
J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme,	**So oft das Trauerwappen über Leer-Wand flutet,**
Quand, sourd même à mon vers sacré qui ne l'alarme	**Wenn solch Vorübergehender, ganz unverblutet**
Quelqu'un de ces passants, fier, aveugle et muet,	**Bei meinen heilgen Versen, taub, stumm, blind, solch Fant,**
Hôte de son linceul vague, se transmuait	**Des eignen Grabtuchs Gast, hierbei Verwandlung fand**
En le vierge héros de l'attente posthume.	**Zum unbefleckten Helden, der des Nachruhms harret.**

Soula erkennt richtig, dass «le blason des deuils (étant) épars sur de vains murs» ein absoluter Partizipsatz und weiter nichts als eine bildliche Umschreibung, man könnte sagen preziöser Art, ist für «jedesmal bei Leichenbegängnissen». Vgl. aus dem Sonnet «Ses purs ongles très haut» den Vers: «le Maître est allé puiser des pleurs au Styx», der, banal ausgedrückt, nur besagen will: der Herr dieses Zimmers ist seit langem tot. *Unrichtig* an seinen Darlegungen ist diejenige, nach der Mallarmé bei «quelqu'un de ces passants» an einen

Verstorbenen, der durch den Tod «blind und stumm» geworden ist, denkt. Auch ist sein Absondern des «lucide» in «j'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme» nicht richtig. Denn der Vers bedeutet sicher nicht: Moi, poète lucide et clairvoyant que je suis, j'ai méprisé toujours l'horreur d'une larme.[1] Es liegt hier vielmehr eine Art Zeugma vor, «l'horreur lucide d'une larme» für «l'horreur d'une larme lucide». Ferner ist Soulas Auseinanderreissung der von Mallarmé eng zusammengekoppelten 3 Adjektive fier, aveugle et muet, von denen Soula «fier» fortnimmt und zu «sourd à mon vers sacré» stellt, nicht zu billigen. Er muss die Adjektiva allerdings auseinanderreissen, weil seine Erklärung der betreffenden Verse ein «ayant été» als Ergänzung zu «fier und sourd» verlangt, dagegen ein präsentisches «étant» für «aveugle et muet». Seine Deutung der Verse 16—25 ist nun kurz folgende: Während einige grosse Geister über den Auferstehungsglauben erhaben sind, klammert sich die Durchschnitts-humanité an ihn. Dieser Auferstehungsglaube beruht aber auf einer Überschätzung des eigenen Wertes, ist also ein «faux orgueil». Mit ihm ist notwendiger Weise die Furcht vor dem Tode verbunden (hagarde), die eine Folge gerade dieses Stolzes ist. Wegen dieser Todesfurcht ist die Menschheitsmasse bei Todesfällen mit rührseligen Tränen gleich zur Hand. Er, Mallarmé, als poète lucide, erklärt nun, diese «horreur de larmes» bei Leichenfeiern stets bei sich unterdrückt zu haben, so oft er dem Schauspiel beiwohnen musste, dass einer dieser Durchschnitts-Erdenwaller, der im Leben den obengenannten Stolz gehabt hatte, ohne indes je das geringste Verständnis für das Wort

---

[1] Thibaudet 318 erklärt le blason etc. als Objekt zu j'ai méprisé: «Ich habe bei Begräbnissen das Wappenzeichen des Pompes, nämlich den Graus einer leuchtenden Träne, den man aus Silberstoff als Ornament und Symbol auf die Trauerbehänge von Leichenwagen und Leichenhallen aufnäht, stets verachtet.» J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme, c'est-à-dire cette forme pendante d'argent qui figure sur les tentures funèbres et qui me fait l'effet d'un blason des deuils épars sur de vains murs.

eines wahren Dichters gezeigt zu haben, jetzt als blinder, stummer, in ein flatterndes Leichentuch eingewickelter Leichnam in Verwesung überging, oder — satirisch-ironisch ausgedrückt — jetzt den Verwandlungsprozess vom Erdenkloss zum jungfräulichen Helden der nachtodigen Auferstehungserwartung durchmachte, d. h. wenn er, kurz gesagt, zur Einscharrung bereit, im Sarge lag.

Gibt diese Deutung Soulas der Verse 16—25 wirklich den Gedanken Mallarmés wieder? Gewiss nicht. Die ersten Verse, nämlich 16—21, hat er allerdings richtig umschrieben. Nur hätte er noch manche Ausdrücke näher erläutern können. Z. B. V. 16: «solitaire» ist der «faux orgueil», weil es im Wesen des Stolzes liegt, sich über alle anderen erhaben zu dünken. V. 18: la foule hagarde «annonce»: annoncer hier statt des blossen «dire» zum Ausdruk einer gewissen protzenhaften, unbescheidenen Äusserung der «foule hagarde». V. 19: La triste opacité de nos *spectres* futurs . . . Würden wir nicht aus dem Munde dieser Stolzgeblähten statt «unserer zukünftigen Schattengespenster» ein «unserer zukünftigen verklärten Engelleiber» erwarten? Gewiss. Aber Mallarmé konnte diese Worte ihnen nicht in den Mund legen, weil er dadurch eine *christliche* Vorstellung in ein Gedicht gebracht hätte, das sich ausschliesslich in *heidnischen* bewegen soll. — — V. 21: J'ai méprisé l'horreur lucide d'une larme: ausser dem bereits Ausgeführten über Soulas seltsames Herausnehmen des «lucide» aus dem Zusammenhang mit den es umgebenden Wörtern horreur und larme muss noch sein Einsetzen von «repoussé» statt des überlieferten «méprisé» Bedenken erregen. Repousser, refouler kann man nur die eigenen Tränen, dagegen mépriser tut man die Tränen, die man in den Augen anderer sieht, seltener die eigenen Tränen.

Ich wiederhole, dass ich, abgesehen von den soeben angeführten kleineren Einwendungen, Soulas Deutung der Verse 16—21 für richtig halte. Anders verhält es sich nun mit den Versen 22—25. Hier trifft die Auffassung Soulas sicher nicht das Richtige. Folgendes wollte Mallarmé hier offenbar

sagen: Bei Leichenfeiern habe ich immer einen an Verachtung streifenden Horror empfunden, wenn irgend ein Spiesser, dem alles Höhere wie Dichtkunst, wie Streben nach der absoluten Schönheit, wie Gottsuchertum, stets höchst gleichgiltig war, wenn irgendein solcher [ich werde ihn «passant» nennen erstens in einer durch die ganze Situation in mir hervorgezauberten Erinnerung an die Wanderer auf dem Wege nach Sparta, wie sie an dem Ehrenmal der Thermophylen mit seiner Inschrift vorüberzogen, zweitens zur Kennzeichnung meiner Nichtachtung eines solchen unwertigen Menschen, an dem nichts Bleibendes ist, drittens in Anlehnung an seine eigene Vorstellung, nur ein Pilger durch dies Jammertal zur ewigen Heimat zu sein, und ich werde ihn in Wiederaufnahme von V. 17 als «fier» und in Vorwegnahme von V. 45, wo ich die Leute des «regard diaphane» rühmen will, hier umgekehrt als einen Ohneblick, als einen «aveugle», und in Vorausnahme von V. 27 (des mots qu'il n'a pas dits) und von V. 36 als einen in das Geheimnis der Namengebung Uneingeweihten, als einen «muet» charakterisieren, und in Ironisierung seiner Beschäftigung mit dem Tode und was darauf folgt, als einen 'Hôte de son linceul vague' bezeichnen], wenn also ein solcher Spiesser sich auf Grund einer vom Pomp der «blasons épars sur de vains murs» ausgelösten, tränenreichen Rührung, wie sie bei Bestattungen die sonst unempfindlichsten Gemüter überfällt, in eine idealistisch-spiritualistische Weltauffassung hineinphantasierte und sich in ein Land der 'attente posthume' hineinträumte.

Wo liegen nun diese elysäischen Gefilde der attente posthume? Was ist von ihnen zu halten? Was wissen wir von ihnen?

V. 26–31.

Vaste gouffre apporté dans l'amas de la brume	Das Nichts heult diesem Mann, vom Einstmal längst verscharret,
Par l'irascible vent des mots qu'il n'a pas dits,	das Nichts, der Klaffe-Schlund, den in den Nebelwall
Le néant à cet Homme aboli de jadis:	Hieb seiner ungesprochnen Worte Zornwindschwall,

'Souvenirs d'horizons, qu'est-ce, ô toi, que la Terre?'
Hurle ce songe; et voix dont la clarté s'altère,
L'espace a pour jouet le cri: 'Je ne sais pas!'

das Nichts heult ihm *den* Traum:
'Den nur Erinnern weitet,
Was ist der Erdkreis, sprich!'...
Ein Klang, der Dunkel breitet,
Ein Schrei, ein Ball, springt aus dem Raum: 'Ich weiss es nicht'!

Das erträumte Elysium ist in Wirklichkeit ein Land zusammengeballter Nebel, ein amas de brumes, und die Nebel wallen unruhig hin und her, durchrüttelt von dem gereizt-zornigen Wind der ungeborenen Worte der Spiesser, resp. der Dichterlinge, «des mots qu'il n'a pas dits» oder, wie Mallarmé im i-Sonnet 'Le vierge' sagt, «des vols qui n'ont pas fui». Diese unruhigen Winde, die in sich das Wollen, aber nicht das Vollbringen tragen, reissen in die zusammengeballten Nebel einen Klaffe-Schlund «un vaste gouffre», in dem nun nichts mehr ist als das absolute Nichts, le néant. Aber dieses Nichts kann doch sehen, kann doch sprechen; es hat wie Victor Hugos Conscience ein Riesenauge, einen Riesenrachen. Es *sieht* den in der attente posthume suchenden Schatten des nunmehr Verstorbenen, der jetzt aus den Tafeln der Lebendigen gestrichen ist, den «homme aboli de jadis» herannahen und *brüllt* ihm eine Frage entgegen, die er eigentlich, da er von der Erde herkommt, müsste beantworten können: «Du, du Erinnerungsbild von Erdhorizonten, sprich! was ist die Erde?»[1] Das Néant brüllt diese Frage, ce songe: songe, weil der ganze Vorstellungskomplex im Reich des Unbewussten liegt. Der «Homme aboli de jadis» antwortet nichts, kann nichts antworten. Statt seiner antwortet der Erdraum, aus dem er kommt, der «espace». Und dessen Stimme hat nicht das Wild-Gewaltige des Heulens, sondern ist sehr bescheiden

[1] Es ist an diesen 'Souvenirs d'horizons, qu'est-ce, o toi, que la Terre?' nicht klar, ob das Souvenirs d'horizons, wie ich es soeben erklärte zu 'toi' zu ziehen ist oder zu Terre, wie meine Übersetzung es will. Im letzteren Falle (Souvenirs-Terre; so Soula p. 21) würde der Néant den Herannahenden fragen: 'Du, was ist denn eigentlich die Erde, jene — von meinem Néant-Standpunkte aus betrachtet — fern, fern liegenden Erinnerungsbilder von verschwindenden Horizonten'.

und zitternd, hat nichts von der clarté, wie sie clairons erzeugen, sondern sie ist nur ein abgeschwächtes Echo, «une voix dont la clarté s'altère», ein leises Echo, das wie ein Gummiball zurückspringt, «pour jouet». Diese Stimme hat nur den Schmerzensschrei des auf jede Welterklärung verzichtenden Agnostizismus: «Ich weiss es nicht».

Hiermit hat nun der erste Teil des Gedichts, der sich mit der Ombre-Idee befasste, sein Ende gefunden. Es kommt nun, natürlich nach einer grossen, nichtbedruckten weissen Stelle, der *zweite* Teil, der dem *Maître* Gautier gewidmet ist.

V. 32—38.

Le Maître, par un œil profond, a, sur ses pas,	Der Meister kam: mit seiner Augen tiefem Licht
Apaisé de l'éden l'inquiète merveille	Schuf er den Wundern, ruhelos in Eden, Frieden.
Dont le frisson final, dans sa voix seule, éveille	Ihr letztes Zucken weckt — nur seinem Wort beschieden —
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un nom.	Für ROSE, LILIE eines Klangs Mysterium.
Est-il de ce destin rien qui demeure, non?	Geht denn nichts Bleibendes von diesem Los mehr um?
O vous tous, oubliez une croyance sombre.	Gewiss! Müsst einen düstern Glauben nur bestatten:
Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre.	Wisst! Strahlenhöchstes Ur-Genie hat keinen Schatten.

Es war einmal im Eden — dies Wort im allerweitesten Sinn genommen, d. h. im Weltenall — (in anderer Bedeutung von Mallarmé gebraucht in der bekannten Unterredung mit René Ghil vgl. Ghils Les Dates et les Œuvres p. 114) ein unruhiges Wunder, une «inquiète merveille», d. h. mit einer Umstellung von Adjektiv und Substantiv, eine seltsame Unruhe, eine einzigartige Revolte wie in einem Käfig von wilden Tieren. Statt «es war einmal» hätte ich besser sagen können: es ist und wird immer dort eine solche Unruhe sein, da das Weltenall immer ein Verlangen nach Poesie in sich trägt. Wie ein Tierbändiger in die Arena tritt und durch seinen Blick allein die Bestien zur Ruhe zwingt, so erscheint Meister Gau-

tier und, indem er Schritt für Schritt seine Aufgabe vollbringt, «il apaise, par son œil profond, sur ses pas, l'inquiète merveille de l'éden», er befriedigt dieses Bedürfnis nach Poesie. Ob Mallarmé an das von mir ausgeführte Bild vom Löwenkäfig wirklich gedacht hat, beschwören kann ich es nicht. Aber die Wahl seiner Ausdrücke (apaiser, œil profond, sur ses pas) machen es wahrscheinlich, zumal er dasselbe Bild wundervoll in der Hérodiade in den Versen 11—23 ausgeführt hat: dort bändigt auch eine Schönheit die Löwen: die unbefleckte Schönheit Salomes.

Von Zeit zu Zeit verdichtet sich das unruhige Verlangen des Weltalls zu einem «frisson final», zu einem höchsten Drange; «final» hier nicht im Sinne von etwas, das einer Bewegung ein Ende setzt, sondern im Sinne von etwas, das jetzt seinen Höhepunkt erreicht. Dieser höchste Schauer drängt zur Entladung. Mallarmé würde gesagt haben, wie er es im Éventail de Mademoiselle Mallarmé ausdrückte, «dieser höchste Kuss will geboren werden». Dazu ist eine menschliche Stimme von nöten, und zwar ist nur *sie* allein imstande, dieses Aufweckungswunder aus tiefer Benommenheit zu vollziehen. Es gibt nichts anderes, um dies Dornröschen aus dem Zauberschlaf zu wecken. Aber die menschliche Stimme, wofern sie nur Stimme ist, genügt noch nicht. Sie muss es verstehen in göttlicher Begnadigung, die geheimnisvolle Namensgebung, wie Zacharias an seinem Sohn Johannes, «le mystère d'un nom» zu vollziehen. Und hier stehen wir im Mittelpunkt mallarméischen Künstlerglaubens. Es gibt nicht viele Formengebungen, sondern nur *eine*, die restlos dem zum Geborenwerden drängenden «frisson final» gerecht wird. Diese Anschauung von dem Geheimnisvollen der Namengebung ist uralt. Nach ihr existiert eigentlich etwas nur dann, wenn es den richtigen Namen bekommen hat. In der Apokalypse werden die vom Propheten geschauten Tiere mit einem Namen versehen, und in ihrem 17. Kapitel, V. 5 stehen die beiden Worte «mystère», «nom» hintereinander, eng mit einander verbunden. Ein Name hat eine Zauberkraft in sich: das wissen seit Anbeginn

alle Eltern, die für ihre Nachkommenschaft die Namen sorgfältig auswählen. Besonders schön ist der hier vorliegende Gedanke Mallarmés in einem Gedicht der «Blätter für deutsche Kunst», XI, XII Folge, S. 317 von einem anonymen Dichter ausgesprochen worden, dessen Anonymität nunmehr gelüftet worden ist, da man dasselbe Gedicht jetzt in dem «Neuen Reich» Stefan Georges lesen kann.

Wunder von ferne oder traum
Bracht ich an meines landes saum

Und harrte, bis die graue norn
Den namen fand in ihrem born.

Drauf konnt ich's greifen dicht und stark.
Nun blüht und glänzt es durch die mark...

Einst langt ich an nach langer fahrt
Mit einem kleinod reich und zart.

Sie suchte lang und gab mir kund:
«So schläft hier nichts auf tiefstem grund».

Worauf es meiner hand entrann,
Und nie mein land den schatz gewann...

So lernt ich traurig den verzicht:
Kein ding sei, wo das wort gebricht.

Dieses Geheimnis der Namensgebung findet nun seine Erweckung zu Gunsten der «Rose und Lilie», «pour la Rose et le Lys». Zuerst waren mir diese beiden Ausdrücke Rose und Lilie in einem zu beschränkten Licht erschienen. Ich hatte in ihnen symbolische Bezeichnungen für zwei, einander entgegengesetzte literarische Schulen gesehen, für die romantische mit ihrer heissen Inspiration und die parnassische mit ihrem Streben nach der unbefleckten Form. Auch meine spätere Deutung (sinnliche Schwüle und reine Geistigkeit), wie ich sie in meinem Artikel über Mallarmés Gedicht «Dame sans trop d'ardeur» im Neophilologus, Aprilheft 1929 vorbrachte,

ist noch viel zu eng. Es ist zwar klar, dass diese Zusammenkoppelung der Begriffe Rose und Lilie zurückgeht auf die schon zu einer Konvention gewordene Verbindung beider Worte, wie sie in der volkstümlichen Literatur vieler Völker, besonders des deutschen, aber auch bei Gautier selbst im Gedichte «Perplexité», Poésies complètes 11,181 belegbar ist. Aber hier hat Mallarmé wiederum den «mots de la tribu» einen reineren und weiteren Sinn gegeben. Hier drücken die beiden Begriffe, wie mich Jean Royère belehrt hat, den Inbegriff des Universums in seinem Dualismus aus: Satan und Gott oder, um weniger theologisch zu reden, das Physische und Metaphysische, das Relative und das Absolute, das Menschliche und das Göttliche. Schon im «Après-midi d'un faune» hatte der Faun, in einem Augenblicke des Höchstgefühls, in dem er sich den Olympiern für ebenbürtig hält, sich selbst bezeichnet als «Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité». Es wird also Gautier hier von Mallarmé als derjenige Dichter gerühmt, der nicht nur für das Relative, sondern auch für das Absolute den adäquaten Ausdruck gefunden hat. Hat Gautier das wirklich? Gewiss nicht. Aber es ist interessant, wie Mallarmé in seiner Eigenschaft als Lobredner auf Gautier seinem Freunde und Vorgänger schon *die* Bestrebungen zuschreibt, die erst die Quintessenz des eigenen Strebens waren, diese Recherche de l'Absolu.

Im Angesicht nun eines solchen Verdienstes Gautiers bittet jetzt Mallarmé sein imaginäres Publikum, d'oublier une croyance sombre», d. h. jeden Glauben, der zu einer Idee des «Schattens» führt; er vermeidet wiederum jeden Ausdruck, der einen zu spezifisch *christlichen* Anstrich haben könnte, wie er das schon oben bei dem Worte «corridor» vermieden hatte. Er lässt uns viel eher an den mit Schattenbildern bevölkerten Hades denken, wenn er seine Absage an jeden düsteren Glauben begründet mit dem Verse «Le splendide génie éternel n'a pas d'ombre». — Was will nun Mallarmé dazu tun, dass an die Stelle dieser Ombre-Idee ein Anderes, Gautier Würdigeres gesetzt wird? Die Antwort geben

V. 39—47.

Moi, de votre désir soucieux, je veux voir,	So will ich sehn, ich wills, um euren Wunsch bemüht,
A qui s'évanouit, hier, dans le devoir	Dass dem, der, gestern, höchster Pflicht bewusst, hinschied,
Idéal que nous font les jardins de cet astre,	*Der* Pflicht, auf die die Gärten dieses Sterns uns weisen,
Survivre pour l'honneur du tranquille désastre	Dass ihm, um seinen ruhigen Untergang zu preisen,
Une agitation solennelle par l'air	*Dies* überlebe: Andachtsflut im Lüftemeer,
De paroles, pourpre ivre et grand calice clair,	Der Worte Welle — Purpurrausch und Lichtkelch hehr —:
Que, pluie et diamant, le regard diaphane	Ihr weist (Demant und Regen) die durchsichtge Helle
Resté là sur les fleurs dont nulle ne se fane,	Des Blicks — er blieb auf der nie welken Blust — die Stelle
Isole parmi l'heure et le rayon du jour.	Vom Heut getrennt, vom Tag, die einsam-eine an.

Die Menschheit hat ein Sehnen nach einem Glauben, der über das Grab hinausweist. Das weiss auch Mallarmé. Diesem geheimen Sehnen seiner Zuhörer (de votre désir soucieux) will er jetzt Genüge tun. Eben noch war er scharf ins Gericht gegangen mit den üblichen Ewigkeitshoffnungen. Er muss nun einen Ersatz für sie geben. Und da fühlt er sich im Anblick der Aufgabe, das, was für ihn nur Schattenglaube ist, durch einen Lichtglauben zu ersetzen, wie ein grosser Zauberer von allmächtiger Beschwörungsmacht, genau wie er sich auch in der Prose pour des Esseintes (V. 5—9) in einer solchen Beschwörerrolle gefällt. Als ein solcher Zauberer braucht er nur zu *wollen*, damit Geistiges Gestalt gewinne. Je veux voir! Er als Herrscher über alle Synästhesien, will «sehen», was man sonst nur fühlen oder bestenfalls hören kann: «une agitation solennelle par l'air de paroles», mit dem Hauptton auf dem absichtlich an den Anfang der zweiten Zeile, d. h. in den «rejet» gesetzten «De paroles», während «par l'air» nur ein adverbialer Zusatz zu «agitation» ist, um den Ort anzugeben, in dessen Grenzen sie sich vollzieht. Je veux voir,

survivre à Gautier à travers l'air, une agitation solennelle... de paroles. Und da er alle geheimen Künste der Magie zu seiner Verfügung hat, so materialisiert sich — wie sich im V. 35 die Unruhe im Urall zu einer erlösenden Namensgebung verdichtet hatte — jetzt in dem *erdhaften* Garten der Worte die Andachtswallung von sakralen Worten in völliger Analogie zu den kosmischen Blumen der Rose und Lilie wiederum zu *diesen* zwei Blumen. In dem V. 35 waren sie, gleichsam als platonische Ideen, Rose und Lilie genannt und in Majuskeln geschrieben; hier sind sie «agitations», und es wird daher anstelle der Namen hier dasjenige an ihnen hervorgehoben, was ein Rauschen, ein Wallen und Hin- und Herschwanken zum Ausdruck bringt: «pourpre ivre et grand calice clair».

Es ist ein seltsamer Zaubergarten, den diese «agitation solennelle», die sich zu zwei hin und herwallenden Blumen materialisiert hat, durchweht. Es ist kein anderer als der «midi», die «jardins», der «sol des cent iris» der Prose pour des Esseintes. Dort wuchsen zwar viele Blumen, «la famille des iridées», aber auch sie hatten die Eigentümlichkeit, dass sich jede Blume umgab mit einem «lucide contour» und dass diese scharfe Umrissenheit jeder einzelnen Blume gleichsam eine Lücke zwischen ihr und den Schwesterblumen schuf. «La lacune sépara, des jardins, chacune des fleurs». Ganz genau so ist es auch in diesem Garten des Toast funèbre. Die beiden Gautier zu Ehren erwachsenen Blumen werden aus der Menge herausgesondert, sie werden — die Prose nannte es «separiert» der Toast nennt es «isoliert» parmi l'heure et le rayon du jour. Rings um sie herum im Dichterhaine also viel Stundenhaftes und Vergängliches wie der durch jede Wolke leicht zu bedeckende «rayon du jour». Diesem sind sie entrückt. Denn — nun kommt die nach meinem Gefühl schwerste Stelle des Gedichts — «le regard diaphane, pluie et diamant, resté là sur ces fleurs dont nulle ne se fane» hat sie so aus dem Alltäglichen herausgehoben oder genauer (präsentisch) hebt sie so hervor. Wer ist dieser «regard diaphane, pluie et diamant»?

Unsicher ist z. B. sogleich, ob man pluie et diamant wirklich zu «regard diaphane» ziehen muss. Es könnte auch eine nachgestellte Apposition zu «que», d. h. zu pourpre ivre et grand calice clair sein. Allerdings wäre es schwer einzusehen, wie Mallarmé den Begriff «rose=pourpre ivre» mit «pluie» und denjenigen von «lys=grand calice clair» mit «diamant» hätte vergleichen können, während es nicht so schwer erscheint, den «blinkenden» Regentropfen und den klaren Diamanten mit dem «diaphane» des «regard diaphane» in Zusammenhang zu bringen. Und hierfür wollen wir uns auch entscheiden. Aber selbst jetzt bleibt noch die Frage, wem der «regard diaphane» angehört. Ich werde mit der Deutung beginnen, die mir als die unwahrscheinliche, weil gesuchtere erscheint. I. Der «regard diaphane» ist *Gautiers* eigener, klarer Blick, die innere Schaukraft seines schon im V. 32 gerühmten «œil profond», die ihn befähigt hat zu wirklichen «vues» und nicht bloss zu «visions», wie die Prose pour des Esseintes V. 22 sich ausdrückt, die ihn hat sehen lassen, was nur der auserwählte, gottbegnadete Künstler sehen kann, sei es dass er die Welt bald durch den «Regen» sieht — man denkt an Verlaines Il pleure dans mon cœur — bald durch das farbenschillernde, frohe Prisma des «Diamanten», jene zwei Betrachtungsweisen, die Gautier in eine einzige zusammengeschmolzen hat, in «pluie *et* diamant». Gautier selber hat durch diese innere Schau, die an seinen unvergänglichen Geistesblumen geblieben und noch jetzt und für alle Zeiten an ihnen sichtbar sein wird, von den vergänglichen Erzeugnissen des Tages die eigene Produktion selber abgesondert. Nun steht zwar «isole» im Präsens da: er sondert sie *jetzt* ab. «Jetzt, wo er tot ist» kann er doch seine Blumen nicht mehr «isolieren», möchte man einwenden und damit diese Deutung ad absurdum führen. Aber dieser Einwand ist nicht durchschlagend. Denn was der Dichter im Leben getan hat, das wirkt auch nach seinem Tode noch nach, und so kann er auch jetzt noch, obschon sein Leib längst zu Staub geworden ist, dieses Sichabsondern vom Alltäglichen vornehmen. So ist

denn an dieser Deutung des «regard diaphane», wie mir scheint, nichts weiter auszusetzen, als dass sie sehr verzwickt ist und im Gegensatz zu Mallarmés Rat steht: Pour comprendre mes vers, il faut les lire *simplement*.

II. Daher wird der «regard diaphane» wohl doch der klare Blick der wahrhaft Kunstverständigen sein, d. h. in diesem Falle Mallarmés eigener Blick, bei dem ihm als dem vom «Démon de l'Analogie» besessenen Dichter sofort «pluie et diamant» als Bilder einfallen. Nun leiden zwar diese beiden Bilder auch nicht an einem Übermass von «Einfachheit». Was sollen sie veranschaulichen? Der von mir in meiner Not angerufene Victor Klemperer, dessen Faunerklärung mir doch allerhand Hochachtung eingeflösst hat, schreibt mir: «Der durchsichtige Blick wird entweder als zugleich verschleiert (pluie) und klar (diamant) oder als zugleich weich (pluie) und hart (diamant) bezeichnet oder diese beiden Vorstellungen klingen gleichzeitig an, so dass man also zwei antithetische Begriffspaare in einem hat». So etwas oder Ähnliches muss in der Tat dem Meister bei der Verwendung dieser beiden Bilder vorgeschwebt haben. Vielleicht auch «feucht» wegen der ergriffenen Rührung des Betrachters, «strahlend» wegen seiner jubilierenden Bewunderung, oder auch, wenn wir Klemperers «verschleiert=klar» weiter nachgehen: unbewusst und bewusst, gefühlsmässig und deshalb verschleiert und weich, erkenntnismässig und deshalb klar und hart und strahlend.[1]

V. 48–56.

C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour,	Hier ists, wo unser wahrer Hain nur blühen kann:
Où le poète pur a pour geste humble et large	Hier sperrt der reine Dichter, schlicht, doch hochgerichtet,

[1] Noch anders Soula, der interpretiert: indem der durchsichtige Blick aus den vielen einzelnen Regentropfen den einen, endgültigen, alle Kunstbetrachtung summierenden Diamanten macht. Allerdings habe ich soeben den Glossator schon wieder glossiert. Denn Soula schreibt nur: pluie et diamant ist gleich de la pluie faisant le diamant.

De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge:
Afin que le matin de son repos altier,
Quand la mort ancienne est comme pour Gautier
De n'ouvrir pas les yeux sacrés et de se taire,
Surgisse, de l'allée ornement tributaire,
Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit,
Et l'avare silence et la massive nuit

Den Weg dem Traum, dem Feind des, was ihn pflichtet:
Auf dass am Morgen seiner stolzen Ruhezeit,
Wenn alter Tod nur — wie bei Gautier — heischt den Eid,
Das heilge Auge nicht zu öffnen und zu schweigen,
Sich hebe aus dem Gang, als Schmucktribut ihm eigen,
Das dauerfeste Grab: drin ruht, was Schaden macht:
Das gierige Schweigen und die steinmassive Nacht.

Dieser Zaubergarten, in dem unter anderen Blumen nunmehr auch die Gautiers Werk symbolisierenden Blumen prangen, ist «*déjà*», d. h. schon jetzt, wo wir noch im Leben stehen — und hierin besteht der Fortschritt des Gedankens, der von dem verstorbenen wahren Dichter Gautier übergeht zu den noch lebenden reinen Dichtern — der stetige Aufenthalt *unserer* wahren Rosenbüsche; ein seltsamer Ausdruck, den Mallarmé wohl absichtlich nach dem Verlaineschen Rezept «Non sans quelque méprise» gewählt hat, während die gewöhnliche Sprache doch wohl sagen würde: In diesen unseren wahren Büschen ist bereits unser Aufenthalt. Aber Mallarmé personifiziert die «bosquets», und so ist der Garten der Aufenthalt der Büsche. In diesen symbolischen Zaubergarten der Dichtkunst darf natürlich nicht Hinz und Kunz hinein. Der «reine Dichter» verwehrt mit einfacher, aber doch stolzer Handbewegung allen Unberufenen den Zutritt. Hier spielt das Bild von dem Erzengel, der die Pforte des Paradieses mit seinem flammenden Schwerte bewachte, hinein, jenes Bild, das Mallarmé lieb war, und das er noch einmal im «Tombeau d'Edgar Poe» verwandte, wo er Poe als den poète-ange darstellt, wie er in der Hand schwingt «le glaive nu pour susciter son siècle». An unserer Stelle ersetzt Mallarmé den poète-ange durch den weniger biblischen «poète pur» und stattet ihn wegen seiner durchaus friedlichen Rolle weni-

ger kriegerisch aus. Der wahre Dichter, also er selbst, Mallarmé, oder andere ihm gleichwertige Dichter, verwehren den Eingang zum Eden dem «Unberufenen» sagten wir. Mallarmé drückt sich wie immer abstrakter aus: «au rêve, ennemi de sa charge».

Seltsam! Soll denn der Dichter nicht mehr sinnen und träumen? Gewiss! Aber Mallarmé denkt an diejenigen Träume, die immer nur Träume bleiben, ohne je den endgültigen dichterischen Ausdruck zu finden. Er denkt an die «mots qu'il n'a pas dits» (vgl. V. 27); er denkt auch anderseits an die vielgerühmte und von Verlaine vielgeschmähte Inspiration, die nicht warten kann, bis dass die Zeit des «mystère d'un nom» erfüllet ist (V. 27). Diese Talmipoesie ist in der Tat der «Feind der Aufgabe des reinen Dichters», dessen Pflicht es ist zu singen und zu sagen und das «Wort» auszusprechen. Nur nach Erfüllung *dieser* Pflicht verdient der Dichter nach Abschluss seines Erdenwallens die ihn und sein Schaffen symbolisierenden Blumen in dem Garten der Dichtkunst, wie sie Gautier zugebilligt worden waren. Sie werden an *dieser* Stelle, wo der Gedanke an den *Tod* des wahren Dichters in den Vordergrund tritt, mit Recht *nicht* erwähnt. Statt der Blumenehrung tritt hier eine andere, mit der Idee des *Todes* noch enger verbundene Dichterehrung ein: die Ehrung durch ein dauerfestes symbolisches Grabmal, das — hierin den symbolischen Blumen gleichend — aus der Erde geheimnisvoll hervorwächst (surgisse), und zwar in jener den Hain durchziehenden Triumphstrasse, die schon geschmückt ist durch die Grabdenkmäler aller verstorbenen grossen Dichter. Zu einer solchen letzten und höchsten Ehre wird man natürlich erst durch den Tod reif: «le matin de son repos altier», und zwar durch das segnende Eingreifen der «mort ancienne», d. h. durch den Tod, der von Anbeginn an stets das letzte Wort gesprochen hat. Dieser uralte Tod ist aber wirklich nicht der alles zerstörende sadistische Tyrann, sondern ein Herrscher, der sich mit zwei Geboten, denen allerdings Folge zu leisten ist, bescheidet, dem Gebot de n'ouvrir pas les yeux sacrés

und dem Gebot de se taire. Schlimmere Befehle hat er auch dem dahingeschiedenen Gautier (comme pour Gautier) nicht gegeben, der nun bloss nicht mehr mit dem «œil profond» des Dichters (V. 32) schauen und mit dem Munde «le mystère d'un nom» (V. 35) aussprechen kann. So nimmt zwar der Tod den Dichtern etwas, aber um ihnen Wertvolleres und Bleibenderes zu verleihen: Le sépulcre solide où gît tout ce qui nuit, — et l'avare silence et la massive nuit. In diesem Grabmal liegt nun verschlossen erstens l'avare silence, nicht in dem Sinne von Vergessenheit, von Vergessenwerden durch Mit- und Nachwelt, sondern im Sinne jener Qual, die selbst die grössten Dichter im Leben oft gepeinigt hat, wenn sie trotz aller Mühen das innere Erlebnis nicht adäquat auszusprechen vermochten und sich dem avare silence beugen mussten. Und zweitens liegt nun im Grabe verschlossen «la massive nuit», d. h. all dasjenige, das die innere Schau des Dichters so häufig verhindert hat, wenn es sein geistiges Auge wie mit einer undurchdringlichen Nacht, wie z. B. der Nacht der Leidenschaften, umgab. Der Tod hat dem Dichter manches genommen, ihm aber dafür gegeben . . . die *Unsterblichkeit.*

Die vorstehende Studie war in der vorliegenden Form beendet, als mir Camille Soula seine Schrift: la poésie de stéphane mallarmé, notes sur le toast funèbre (paris, édouard champion, 1929) zuschickte, die er die Freundlichkeit hatte, mir zu widmen. Ich hätte nun nach Soulas eindringender Arbeit meinen Kommentar einfach ad acta legen können, wenn in ihm nicht erstens meine deutsche Übersetzung enthalten wäre, deren Drucklegung mir am Herzen lag, und wenn nicht zweitens ich doch für viele Stellen des Textes eine andere Deutung als Soula vorgeschlagen hätte. Ich erwähne, dass es mir hier und da durch Einschübe in mein Manuskript noch möglich war, mich mit Äusserungen meines Toulouser Freundes auseinanderzusetzen. Jedesfalls möchte ich ihm auch an dieser Stelle, nicht nur für meine Person, sondern im Namen aller Mallarméisten für sein Buch danken, und ihm von mir

aus, von dem er weiss, dass ich zwar sehr friedliebend, aber nicht pacifiste à tout prix bin, mit Umänderung von zwei Eigennamen dasjenige zurufen, was er mir selbst in das Widmungsexemplar geschrieben hat:

Je voudrais que cette plaisanterie qui s'en va de tout cœur vers vous, Soula, en France, contribuât par notre amitié à la pénétration fraternelle de nos cultures dans un avenir délivré de la haine honteuse.

Charlottenburg. *Franz Nobiling.*

Einige Bemerkungen zu mittelhochdeutschen Texten.

Ulrich von Zatzikhoven Lanzelet 4802 ff.

der liuhtet in diu lant
und behabet sîn *perze*
baz danne ein michel kerze.

Lexer Mhd. Wb. 2, 219 s. v. übersetzt *perze* mit 'stechender, durchdringender Glanz' und leitet es nach dem Vorgang Schades von einer französischen Form *perce* her, welche zu *percer* 'durchstechen', ital. *pertugiare* 'dass.' gehören würde. Aber die Bedeutung des deutschen Wortes stimmt nicht zu der der romanischen Sippe; die Verbindung von *perce* mit frz. *percer*, indem jenes als durchdringender Glanz gedeutet wird, scheint zu gewaltsam zu sein. Übrigens ist ein französisches Substantiv *perce* in dem Sinne, um den es sich hier handelt, gar nicht belegt; das feminine frz. *perce* bedeutet ein Werkzeug, mit dem Löcher gemacht werden. — Wahrscheinlich gehört das in Rede stehende Wort zu mhd. *berht* 'glänzend', ahd. *beraht* 'dass'. (= got. *bairhts* 'offenbar', ags. *beorht*, anord. *bjartr*) und ist als eine Ableitung von diesem Adjektiv oder einem dazu gehörigen Verbum (vgl. ags. *gebierhtan*

'glänzend machen; glänzen') aufzufassen. Das Suffix könnte dasselbe sein wie in den Verbalabstrakta ahd. *fiscizzi* 'Fischfang', ahd. *mâlizzi* 'Klage', ags. *réwet* 'das Rudern' zu *rówan*, ags. *hiewet* 'das Hauen' zu *héawan*, ags. *bærnet* 'Brand' zu *bærnan* und in den Denominativabstrakta ags. *emnet* 'Ebene', *nierwet* 'Enge', *fréowet* 'Freiheit', *þéowet* 'Sklaverei' (vgl. Kluge Nominale Stammbildungslehre[3] § 144). Die mit *atja, itja* gebildeten Abstrakta sind neutralen Geschlechts. Auch *perze* scheint, wie aus dem obigen Textzusammenhang hervorgeht, Neutrum zu sein. In bezug auf die Bildungsweise kann daher nicht mhd. *blitze* (schwaches Maskulinum), *blitz* (starkes Maskulinum) 'Blitz', zu *blitzen* 'blitzen, leuchten', verglichen werden, auch wohl nicht *glitze* stf. 'Glanz' zu *glitzen* 'glänzen'. — Dass das Substantivum *perze* 'Glanz' sonst nicht nachzuweisen ist, erklärt sich dadurch, dass die ganze Sippe *berht-* im Deutschen im Verschwinden ist. Eine gleichbedeutende Abstraktbildung ist im Althochdeutschen in der Form *perahtî* belegt.

Tirol und Fridebrant Hs. G, A^b 11 ff.

> Sus zoch de . . . zwe elpha[ntier] . . . [w]at von nuwen sn[iten] . . . da mit heiz sie in . . . solden zwene risen [tragen] vnde *velsianen* . . . hortich sagen.

Zu dem Worte *velsianen*, das an der zitierten Stelle der epischen Fragmente von Tirol und Fridebrant belegt ist, bemerkt Maync in seiner Edition (Anmerk.): «so schliesse ich mich Singer an, der ZsfdA 35, 181 darin keinen Frauennamen sieht, wie Grimm, sondern einen Schreibfehler annimmt;» «ich möchte *vlesiane* lesen, was wie *vlesiant* Lohengrin 47,5 (fehlt bei Lexer, vgl. *phesian* Wartburgerkrieg 142,3) zeigt, einen Kleiderstoff bedeuten muss». An der betreffenden Stelle im Lohengrin Ed. Rückert (dô sprach er: 'vrowe, lâts kleiden in den *Vlesiant*, den Jûdas ûz dem Pelibronne brâhte) ist die

Lautform des Wortes aber auch nicht die richtige. Sowohl *velsiane* wie *Vlesiant* sind verderbt aus *phesian* (Wartburgerkrieg 142,2: wie nu ir mantel wære aldâ? von Klisteriôn ein phesiân). Lexer Mhd. Wb. 2,242 s. v. ist zwar geneigt *phesiân* in *persiân* zu ändern, aber die Änderung ist nicht gerechtfertigt. Das Wort ist nämlich der lateinische Vogelname *phasianus* 'Fasan' (eigtl. *avis phasianus* 'der phasionische Vogel, der Vogel von Phasis'), der in spätalthochdeutschen Glossenhandschriften als *fasihuon* und *fesihuon* erscheint und später in der Form *phasehan, pheizan, vasan, fasant* und anderen Varianten belegt ist. In den hier in Betracht kommenden Belegen bezeichnet *phesian* einen mit Fasanenfiguren verzierten Stoff. In ähnlicher Weise bezeichnet *paviliôn* in der Krone Heinrichs von Türlin Ed. Scholl 8220 einen Stoff, welcher wie der Pfau schillert (si hâte eine wât an, diu wol zam ir schône, von einem *paviliône*, des farwe als ein pfâwe gleiz, dem ich niht gelîches weiz von golde und von sîden), und im Nibelungenlied werden die von den Begleiterinnen der Kriemhild getragenen Kleider *pfâwenkleit* genannt, womit entweder mit Pfauenmustern gewebte oder in den Farben des Pfauenschweifes schillernde Stoffe gemeint sind; ein mit derartigen Vogelmustern gewebter Stoff des Germanischen Museums zu Nürnberg ist abgebildet bei Schultz, Das Höfische Leben zur Zeit der Minnesinger I², 335.

Der Schüler von Paris (Münchener Fassung) V. 422 ff.

Sie halste in unde kusten,
Sie greif mit ir snewizen hant
In ir mendelin, das vant
Eine muscatphlumen;
Die leit sim uf den gumen
Ob er were *zwivelhaft*,
Der gewunne wider sine kraft.

Rosenfeld bemerkt in seiner Ausgabe (Anmerkung zum Vers 425) S. 240: «*Zwîfelhaft* «ohnmächtig» ist in dieser

Bedeutung sonst nicht belegt, Lanzel. 2154 *der lîbes zwîfelhafte* ist nicht direkt vergleichbar». In meiner Besprechung von Rosenfelds Buch in den Neuphilologischen Mitteilungen XXIX, 168 ff. habe ich die Vermutung ausgesprochen, dass *zwîvelhaft* in *swîmelhaft* zu ändern sei. Hier möchte ich nur hinzufügen, dass dieses Wort in der Form *schweimelhaft* bei Stieler 1967 belegt ist (= vertiginosus, exanimatus, mentis nubilo correptus, exsanguis, et deficiens, oculis caligine confusis collabens), s. Grimms Wb. 9,2436. Sonst *schweimlich*, *schweimelig* in mehreren Wörterbüchern; auch *swymelachtig* in Diefenbachs Glossarium S. 614c.

Ulrich von Türheim Tristan (Ed. Massmann) 559,5.

Tristan und die reine Îsolt
die sint missewende vrî
swie man in doch *bihonnie* sî.

Lexer Mhd. Wb. 1,271 fasst *bihonnie* als Adjektiv auf und erklärt die Redensart *einem bihonnie sîn* als 'ihn lästern, schimpfen', indem er das Wort *bihonnie* aus afrz. *hon(n)ir* 'beschimpfen' ableitet. Diese Erklärung stösst jedoch auf Schwierigkeiten sowohl in bezug auf die Form wie auf die Bedeutung, denn das hier in Betracht kommende afrz. Partizipium Pass. *honi* würde auch im Mittelhochdeutschen (*bi-*) *hon(n)i* lauten und die Bedeutung müsste 'beschimpft' sein. Wir haben es hier wohl ganz einfach mit einem mhd. Verbum *behœnigen* 'verächtlich machen, entehren' zu tun, welches Lexer a. a. O. 1,156 aus Kirchbergs Chronik belegt. Wenn dem so ist, ist *in doch* wohl aus *idoch* (= *iedoch*) oder aus *iht och* 'etwa auch' entstellt. Die Lautform *bihonnie* steht statt *bihonnige*. Die betreffende Textstelle würde demnach folgendermassen zu interpretieren sein: «Tristan und die reine Isolde sind frei von Schande, wie man sie auch etwa entehren mag».

Bruder Hansens Marienlieder (Ed. Minzloff) 4171 f.

O *flammerende* morghenstern,
Got is eyn kerz, du ein lucern.

Lexer Wb. III, 386 f. führt diesen Beleg unter dem Verbum *flammern* an und verweist auf Grimms Wb. III, 1721, wo *flammern* erst aus der zweiten Hälfte des 17. Jhs. belegt ist. Neben *flammern* setzt Lexer Wb. III, 387 ein Verbum *flamnieren* an, das er aus der Schlacht bei Göllheim 432 (ZsfdA III, 19) belegt. Der betreffende Vers lautet (nach dem in Liliencrons Historischen Volksliedern N:o 5,1 gegebenen Text): «sîn swert *flamniert* in sîner hant». Diese Verbform, die nur durch den einzigen Beleg in dem mittelfränkischen Text bezeugt ist, kann schwerlich von der oben in den niederrheinischen Marienliedern belegten Form getrennt werden. Zunächst ist man zu der Annahme geneigt, dass *flamniert* einfach statt *flammert* verschrieben ist. Aber das Metrum in dem Gedichte Die Schlacht bei Göllheim spricht eher für eine Bildung auf *ieren: flamnieren*, und den Ausschlag zu gunsten dieser Form gibt ein zweiter Beleg in Hansens Marienliedern, wo das Verbum transitiv in der Bedeutung 'zünden' gebraucht ist: «Nu siet wie rechte liepliich Had hers gheordeneret: Die son ontstelt uns diepliich Der sterren al, wen se der her *flammeret*». Hier liegt, wie der Reim zeigt, eine Bildung auf *ieren* vor, obgleich Lexer a. a. O. auch diesen Beleg unter dem Worte *flammern* anführt. Wir haben es offenbar in allen drei Belegen mit demselben Verbum *flammieren*, *flamnieren* 'flammen' zu tun, das ein mittel- und niederrheinisches Wort ist und nach afrz. *flammer*, lat. *flammare* 'flammen, entzünden' gebildet ist. Die Form *flammern* ist demnach aus dem mittelhochdeutschen Wortvorrat Lexers zu streichen. Sie ist eine erst in der zweiten Hälfte des 17. Jhs. auftretende Verbform, welche sich an die Gruppe von Iterativa und Intensiva (nhd. *blinkern*, *flattern*, *flimmern*, *glitzern* u. a.) anschliesst.

Hugo Suolahti.

Das Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen.

Auf der Tagung der Neuphilologen im Januar 1929 in Helsinki gehaltener Vortrag.

Das Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen bedarf immer nach Verlauf einiger Zeit einer Revision. Diese Tatsache ist ganz natürlich, denn die neuphilologischen Disziplinen sind wie alle lebendige Wissenschaft in stetigem Fluss begriffen. Neben dieser fortlaufenden sozusagen technischen Revision verlangen ab und zu neue Strömungen anders geartete Änderungen, die die ganze Richtung des neuphilologischen Universitätsstudiums berühren. Gerade im Laufe der letzten Jahrzehnte hat sich wieder eine solche neue Strömung geltend gemacht, und ihre Losung heisst: «*Kulturkunde*».

Ohne diesmal auf die Entstehung dieses neuen Programmes, das in dem Wort «Kulturkunde» gipfelt, oder auf die nebenher gehende sich teilweise geltend machende wissenschaftliche Neuorientierung in der Philologie, der auch die kulturkundliche Richtung manche Anregung verdankt, einzugehen, beschränke ich mich hier auf die Betrachtung der Programmforderungen der Kulturkundler, die in der Hauptsache ein praktisches Ziel im Auge haben.

Die kulturkundliche Richtung verlangt von der Universität, dass sie in der Ausbildung der Neuphilologen zwecks Gewinnung eines tieferen Einblicks in das fremde Wesen neben der Linguistik und Literaturgeschichte einer erweiterten Kenntnis der durch die betr. neue Sprache vertretenen Kulturkreise einen breiteren Raum als bis jetzt gewährt. Sie betont, dass die Universität in den neuphilologischen Fächern neben der reinen Linguistik nur noch die Literaturgeschichte zur Geltung kommen liess. Von jetzt ab soll auch die wirtschaftliche und politische Kultur, nicht nur die ästhetisch-literarische berücksichtigt werden. Dieser breitere Raum soll der Kulturkunde auf Kosten der rein linguistischen Seite zur Verfügung

gestellt werden. Viele Kulturkundler unterschätzen in hohem Masse die Bedeutung der Sprachgeschichte, manche gehen sogar so weit, dass sie die Beherrschung der heutigen Sprache für in der Hauptsache genügend halten.

Es würde also nun gelten, das Für und Wider zu erwägen unter Berücksichtigung der speziell finnischen Verhältnisse.

Die Hauptaufgabe der neuphilologischen Kulturkunde ist also, eine vertiefte Kenntnis des fremden Geistes und der fremden Kulturkreise zu vermitteln. Sie ist in diesem Sinne Auslandkunde, und auch diese Benennung wird oft gebraucht; manchmal hört man auch den weniger glücklichen Namen «Nationenwissenschaft». Die Kulturkunde will laut ihrem Programm lehren, sämtliche Erscheinungsformen der fremden Kultur als Ausfluss des fremden Geistes zu verstehen: bildende Kunst, Musik, Sprache, Literatur, Philosophie, soziale Fragen, wirtschaftliches und politisches Leben usw. Somit ist die Kulturkunde bestrebt, Brücken nach verschiedenen Richtungen zu schlagen. Sie will die Philologie im engeren Sinne (d. h. die Linguistik und Literaturgeschichte) ausbauen, indem sie in ihren Bereich auch die wirtschaftlichen und politischen Erscheinungen der betreffenden Kulturkreise einbeziehen will. Das Programm ist, wie man sieht, weder ganz neu noch sehr revolutionär: die Kulturkunde ist eine möglichst weit enzyklopädisch orientierte Philologie. Das Neue besteht darin, dass die Kulturkundler ihr Programm zu demjenigen der neuphilologischen Fächer machen möchten.

Eins ist dabei aber noch unbedingt zu betonen: die Kulturkunde, jedenfalls wie sie von ihren bedeutenderen Vertretern gedacht und in die Tat umgesetzt worden ist, will nicht nur enzyklopädische Kenntnisse vermitteln. Ihr höchstes Ziel ist ein synthetisches: sie strebt danach, die verschiedenen Erscheinungsformen eines Kulturkreises vom Standpunkt der Gesamtentwicklung aus zu betrachten und auf diesem Wege ein tieferes Verständnis fremder Wesensart zu gewinnen. Sie will also Geistesgeschichte sein, und die Realien und geschichtlichen Ereignisse sollen ihr Material, ihr Rohstoff sein. Sie

gipfelt somit in einer Strukturphilosophie im Sinne Diltheys und Sprangers.

Der allgemeine Wert einer derartigen Kulturkunde ist einleuchtend. Die Kenntnis fremder Verhältnisse und fremder Wesensart ist im Umgang der Völker von grösster Bedeutung. Wer diese Kenntnis besitzt, kann auf den verschiedensten Gebieten, die Berührungspunkte mit fremden Völkern aufweisen, viel leichter Ergebnisse erzielen und viel mehr als andere erreichen, denn gerade diese Kenntnis befähigt ihn, sich richtig auf fremde Völker einzustellen. Ferner wirkt diese Kenntnis im höchsten Masse befruchtend: wer fremde Kulturkreise kennt, der kann sich dasjenige Fremde, das wertvoll ist, aneignen und auf den eigenen heimischen Boden verpflanzen. Und gerade in unseren Verhältnissen ist die Bedeutung der Kulturkunde hoch einzuschätzen, in einem kleinen Staat, der als Vorposten des Westens gegen den Osten dasteht. Gerade für das finnische Volk ist die kulturkundliche Erziehung zum politischen Denken im besten Sinne des Wortes ausserordentlich wertvoll. Um sich erfolgreich behaupten zu können, muss unser Volk zum zielbewussten politischen Denken und Wollen erzogen werden, und in dieser Hinsicht hat die Kulturkunde eine bedeutende Aufgabe bei uns zu erfüllen. — Dass das vielseitigere und tiefere Verständnis auch der ästhetisch-literarischen Kultur fremder Völker, nach der die Kulturkunde strebt, indem sie die ganze Kultur, sowohl ihre literarisch-ästhetischen wie ihre wirtschaftlich-politischen Erscheinungen als eine organische Einheit betrachtet, als verschiedene Seiten der Gesamtentwicklung wertet, auch in unseren Verhältnissen erwünscht ist, hat als eine Selbstverständlichkeit zu gelten.

Dass die Kulturkunde für den Neuphilologen als Individuum und als Staatsbürger von hohem Wert ist, muss also auch der Skeptiker zugeben. Kann aber der Neuphilologe sein kulturkundliches Wissen als Lehrer höherer Schulen (also in demjenigen Beruf, den er gewöhnlich wählt) fruchtbar machen? In dieser Frage herrscht, so weit ich sehe, immer

noch keine vollständige Einigkeit. Und im Grunde werden doch die meisten zugeben, dass die Schule zweifelsohne in ihrem Programm der Kulturkunde Platz bereiten kann und sogar muss: zu erörtern bleibt nur, in welchem Masse dies geschehen kann. Der Literaturgeschichte hat ja die Schule einen, wenn auch bescheidenen Platz gewährt: die fremden Schriftsteller, deren Werke in der Schule gelesen werden, werden in kurzen Zügen den Schülern näher gebracht. Leider beschränkt sich diese Präsentation oft nur auf eine summarische Biographie, aber der dazu fähige und interessierte Lehrer kann schon in diesem Rahmen viel mehr bieten: eine kleine kulturkundliche Skizze, deren Mittelpunkt der betreffende Schriftsteller ist. Eine vorzügliche Gelegenheit zu kulturkundlichen Ausführungen gibt z. B. die Lektüre eines Schriftstellers wie Ernst Zahn, dessen Werke auf Schritt und Tritt schweizerische Sonderart wiederspiegeln, oder der Norddeutsche Theodor Storm und viele andere. Inwiefern auch kurze kulturkundliche Lehrbücher sich in unseren Verhältnissen für die Schule eignen, ist eine Frage, die noch eingehender Beleuchtung harrt. Auf jeden Fall muss ein solches Lehrbuch drei Hauptbedingungen erfüllen: es muss möglichst kurz, möglichst einfach, auf das Fassungsvermögen der Schüler zugeschnitten, und möglichst unterhaltend geschrieben sein.

Das Resultat der angestellten Erwägungen ist somit, dass in der Universitätsausbildung der Neuphilologen der Kulturkunde Platz einzuräumen ist. Zu demselben Ergebnis ist man auch in vielen anderen Ländern gekommen und hat daraus auch die praktischen Konsequenzen gezogen, manchmal sehr vorsichtig, manchmal aber auch recht radikal; nur darf man dabei keine klare Grenze zwischen Kulturkunde und Realien erwarten oder verlangen. In Deutschland werden in dem Staatsexamen an den meisten Universitäten in den neuphilologischen Fächern (d. h. frz. u. engl., denn die Muttersprache nimmt selbstverständlich eine Sonderstellung ein) neben den linguistischen auch kulturkundliche Kenntnisse — oder vorsichtiger gesagt: Realien — verlangt; in Frankreich wird an

der Sorbonne für die licence ès lettres d'enseignement (also in der Prüfung für das Lehramt) in den neuphilologischen Fächern (dtsch., engl., ital., span.) ein bedeutendes kulturkundliches Pensum verlangt (die sogen. études pratiques). — Auch die schwedischen Universitäten haben der Kulturkunde in ihren Forderungen Raum gewährt. Der Kampf um die Stellung der Kulturkunde ist aber noch lange nicht beendigt, und dies mahnt unbedingt zur Vorsicht. Dass als endgültiges Ergebnis des Kampfes einige, wenn auch vielleicht nicht sehr überwältigende Erfolge für die Kulturkunde herausspringen werden, darf kaum mehr bezweifelt werden. — Bevor ich näher auf die Frage eingehe, wie für die Kulturkunde in dem Programm der Universitätsausbildung der Neuphilologen Raum geschaffen werden soll, werfe ich einen kurzen Blick auf die (im weiteren Sinne) kulturkundliche Literatur, die bei der Universitätsausbildung zu empfehlen wäre. — Ich beschränke mich dabei auf die Literatur, die sich auf Deutschland bezieht. Sie ist recht mager, und auch qualitativ lässt sie manches zu wünschen übrig. Es ist kein Zufall, dass wir eine kulturkundliche Darstellung Englands besitzen — ich meine das Englandbuch von Dibelius —, an die kein sich auf Deutschland beziehendes kulturkundliches Werk heranreicht; es ist Dibelius gelungen, eine wirklich synthetische Kulturkunde Englands zu schaffen, während z. B. Kurt Glasers: Frankreich und seine Einrichtungen. Grundzüge einer Landeskunde (Leipzig, 1923) ein vorwiegend enzyklopädisches Gepräge trägt.

Die Literaturgeschichte darf ich beiseite lassen, da ihr in dem neuphilologischen Universitätsstudium auch bei uns ein breiter Raum zur Verfügung steht; die sonstige, bes. literarisch-ästhetische Kultur ist durch ein grösseres, die deutsche Kulturgeschichte behandelndes Werk vertreten.

Die elementarsten Realien findet man zusammengetragen in dem kleinen Büchlein «Der kleine Deutsche» von Kron. Der Student sollte im ersten Semester oder lieber noch schon vor Beginn des Universitätsstudiums dieses Buch durchnehmen, und der Lektor der deutschen Sprache kann die ver-

schiedenen Abschnitte als Gesprächsthemata verwenden in Gesprächsübungen, die ich als Vorstufe zum deutschen Proseminar für sehr zweckmässig halte. In dieser Weise geleitete Gesprächsübungen, deren Wert durch vom Lehrer gelieferte Ergänzungen erhöht wird, können erfahrungsgemäss auf ein reges Interesse bei den Hörern rechnen. Als Ergänzung ist noch Kron-Hungerland, Deutschland und die Deutschen (Ein Lesebuch zur Erlernung der deutschen Umgangssprache) zu empfehlen.

Für den etwas reiferen Studenten, der das Elementarste bereits kennt, kommen tiefer dringende Arbeiten in Frage. Zur Einführung in das wirtschaftliche Leben Deutschlands eignet sich Sombart, Die deutsche Volkswirtschaft im 19. Jh. und im Anfang des 20. (7. Aufl. Berlin, 1927). Die politische Geographie Deutschlands wird u. a. in folgenden Werken behandelt: A. Dix, Politische Geographie (1922); W. Vogel, Das neue Europa (1923) [in diesen beiden Werken sind spez. die Deutschland behandelnden Abschnitte zu berücksichtigen]; F. Ratzel, Deutschland (5. Aufl., 1921; besorgt von Drijgalski).

Die erwähnte Literatur behandelt einige Seiten der deutschen Kultur. An Gesamtdarstellungen herrscht ein empfindlicher Mangel, und die vorhandenen sind nicht aus einem Guss entstanden, sondern sind Kompilationen, in denen die verschiedenen Abschnitte von verschiedenen Verfassern geschrieben sind. Dass die Einheitlichkeit der Darstellung dadurch aufs empfindlichste beeinträchtigt wird, ist leicht zu verstehen: gerade das Gemeinsame in den verschiedenen Entwicklungslinien tritt dadurch viel zu wenig hervor. Bereits abgeschlossen liegt vor das Werk «Grundriss der Deutschkunde», hrsg. von Otto H. Brandt (1927). Ausser der Uneinheitlichkeit ist noch die Unvollständigkeit des Programmes hervorzuheben, die sich in einer recht weitgehenden Vernachlässigung der politischen und wirtschaftlichen Seite äussert. Das lückenhafte Programm wird aber hoffentlich in einer ev. Neuauflage ergänzt werden. — Gerade im Erscheinen begriffen sind die «Grundzüge der

Deutschkunde» von W. Hofstaetter und F. Panzer. Der erste Band ist im Jahre 1925 erschienen und enthält von verschiedenen Verfassern geschriebene Aufsätze über die Sprache, über die Schrift, über den Prosastil, über die Verskunst, über die Musik und über die bildende Kunst. Dieser Band hat nur einen Teil des Programmes in die Tat umsetzen können. Das Werk als ganzes will nach Möglichkeit alle Auswirkungen des deutschen «völkischen Seins darstellen und die Bedingungen aufzeigen, unter denen es erwuchs und abrollte: die natürliche Beschaffenheit des Bodens, ... die Kreise des Blutes, der Rasse, der Volksgemeinschaften», aus denen das deutsche Volk «sich löste und zusammenwuchs, die Formen und Schöpfungen seines staatlichen, rechtlichen, wirtschaftlichen, technischen Lebens und die Gestaltung seiner politischen Entwicklung»; dazu möchte das Werk noch alle geistigen Äusserungen des deutschen Volkes behandeln, «wie sie in seiner Sprache und ihren künstlerischen Schöpfungen, in seiner bildenden Kunst und Musik, seinem Glauben und seiner Sage, seiner Weltanschauung und Wissenschaft, seinen Erziehungseinrichtungen und seiner Sitte im weitesten Sinne des Wortes in Erscheinung treten». Wenn dieses umfassende Programm einmal ausgeführt ist, werden wir ein stattliches kulturkundliches Kompendium über Deutschland besitzen, das auf einer respektablen Höhe steht, aber leider die Einheitlichkeit vermissen lässt und viel zu umfangreich sein wird, um sich zum akademischen Lehrbuch zu eignen. — Es bleibt nur übrig zu konstatieren, dass die «Deutsche Kulturkunde» noch ein Desideratum bleibt. — Sehr anregend ist die seit einigen Jahren erscheinende «Zeitschrift für Deutschkunde», die ich den Schulbibliotheken sehr empfehlen möchte.

Die Auswahl der für das akademische Studium geeigneten Werke aus der angeführten und der sonst in Frage kommenden Literatur ist eine Frage, die in jedem Falle unter Berücksichtigung der sonstigen Prüfungsfächer der Studenten zu entscheiden wäre. Als allgemeines Prinzip hätte dabei zu gelten, dass das kulturkundliche Pensum so ausgewählt wer-

den sollte, dass es eine organische Einheit zwischen den verschiedenen Prüfungsfächern herstellt.

Die Frage, wie viel Kulturkunde in die neuphilologischen Prüfungsforderungen aufgenommen werden soll, steht in nahem Zusammenhang mit derjenigen, wie der Kulturkunde überhaupt eine Stelle in diesen Forderungen eingeräumt werden kann. Das Einfachste wäre natürlich, die Kulturkunde zu den bereits bestehenden Forderungen hinzuzufügen. Daran ist leider nicht zu denken, jedenfalls nicht, so lange die Gehälter der Lehrer — oder noch vorsichtiger gesagt: der Neuphilologen — auf dem heutigen Niveau stehen bleiben. Es muss also einiges aus den jetzt geltenden Forderungen weggelassen werden, um der Kulturkunde Platz zu bereiten.

In einem Punkte wird wohl Einigkeit herrschen: auf Kosten der Beherrschung der heutigen Sprache darf dieses nicht geschehen. Ich gehöre durchaus nicht zu den Bewunderern der direkten Methode, wie sie in ihrer ganzen doktrinären Strenge noch vielfach, glücklicherweise aber nicht bei uns angewandt wird (sie dürfte bei uns auf der Oberstufe in den Schulen kaum in Frage kommen). Das Ziel des neusprachlichen Schulunterrichts bei uns muss naturgemäss in erster Linie sein, den Schüler zu befähigen, fliessend fremdsprachliche Texte, auch schwierigere, zu verstehen. Auch die Fähigkeit, schriftlich die fremde Sprache zu gebrauchen, ist wichtig. Erst in zweiter Linie kommt der mündliche Gebrauch, denn es ist ja nur ein winziger Bruchteil der Schüler, der diese allerdings für die Beherrschung einer Sprache überhaupt wertvolle Fähigkeit sich direkt nutzbar zu machen Gelegenheit haben wird. Die mündliche Beherrschung der Sprache im fremdsprachlichen Schulunterricht bei uns ist also in erster Linie Mittel, nicht Zweck. Deswegen ist z. B. die Stellung der finnischen Sprache in schwedischen Schulen eine ganz andere: hier kommt es auch viel auf die mündliche Beherrschung der Sprache an. Auf der untersten Stufe leistet die direkte Methode erfahrungsgemäss gute Dienste, nur darf sie nicht das Tempo des Unterrichts bremsen, und der Lehrer

sollte sich nie davor scheuen, an das Reflexionsvermögen der Schüler zu appellieren, und sollte nie allzu viel auf den Nachahmungstrieb bauen. — Und trotz dieser Einstellung stehe ich nicht an zu betonen, dass die Universität auf keinen Fall ihre Forderungen auf Kosten der heutigen Sprache reduzieren kann. Sie muss im Gegenteil dafür sorgen, dass die bestehenden Forderungen in dieser Hinsicht wirklich erfüllt werden. Und nicht einmal dieses genügt, da sich die Sprachkenntnisse recht schnell verflüchtigen. Auch dem bereits im Lehramt tätigen Neuphilologen muss Gelegenheit geboten werden, durch Auslandsreisen seine Sprachkenntnisse und zugleich seine kulturkundlichen Kenntnisse aufzufrischen. Die Gehälter der Lehrer ermöglichen keine Auslandsreisen (eine Ausnahme machen ev. diejenigen Junggesellen, die ihr Studium ohne eine grössere Schuldenlast haben beendigen können); die staatlichen Stipendien sind auch völlig unzureichend. Es müssen also neue Gelder zu diesem Zweck flüssig gemacht werden. Eine Möglichkeit wäre z. B., dass die Städte kommunale Stipendien den neuphilologischen Lehrern unter gewissen Bedingungen zur Verfügung stellten, denn diese Städte würden gerade selbst in erster Linie von dem höheren Niveau der Lehrer profitieren.

Auch auf Kosten der in den neuphilologischen Prüfungsforderungen enthaltenen Kenntnisse der allgemeinen Sprachwissenschaft darf entschieden nicht für die Kulturkunde Platz bereitet werden. Ohne diesen Hintergrund, der die Neuphilologen mit den wichtigsten prinzipiellen Fragen der Sprachwissenschaft vertraut macht, ist ein wissenschaftliches neuphilologisches Universitätsstudium überhaupt garnicht denkbar.

Es bleibt somit nur die sprachgeschichtliche Seite übrig. Gerade auf Kosten dieser wollen ja die Kulturkundler den neuen Forderungen Raum verschaffen. Sie haben schon lange die Meinung verfochten, dass der Neuphilologe später im Leben von seinen sprachgeschichtlichen Kenntnissen herzlich wenig Nutzen hat, wenn er nicht zufälligerweise Sprachforscher werden will. Sie haben geltend machen wollen, dass hier eine

zwecklose Lücke zwischen dem akademischen Studium und dem lebendigen Leben klafft. Sie halten das ganze sprachgeschichtlich orientierte neuphilologische Studium für antiquiert, und wollen es durch ein kulturkundlich orientiertes ersetzen. Diese Forderungen schiessen entschieden weit übers Ziel und sie müssen schroff abgewiesen werden.

Eine gewisse Beherrschung der historischen Grammatik ist für den künftigen Lehrer ohne jeden Zweifel notwendig. Es ist ja klar, dass der Lehrer, um den Schülern einige elementare Tatsachen der historischen Grammatik andeuten zu können, selbst gründliche Kenntnisse besitzen muss. Ohne diese Kenntnisse wäre er, um einen oft gebrauchten Vergleich anzuführen, wie ein Arbeiter, der nur das Äussere der von ihm gebrauchten Maschine, nicht aber ihren inneren Bau kennt. — Ungesucht bieten sich dem Sprachlehrer andauernd Gelegenheiten dazu, im Schulunterricht von seinen sprachgeschichtlichen Kenntnissen Gebrauch zu machen. Kleine etymologische, wortgeschichtliche und bedeutungsgeschichtliche Streifzüge, einige kurze Bemerkungen, die eine Ahnung vom Wesen der Sprache geben, vermögen immer den Schüler zu fesseln und geben dem Unterricht ein höheres Interesse. Besonders auf einem Gebiete, das in der Schulgrammatik nur allzu oft vernachlässigt wird, sind dem Lehrer solide sprachgeschichtliche Kenntnisse nützlich: ich meine dasjenige der Wortbildung. Mit Hilfe einiger Kenntnis der Wortbildung lässt sich der Wortvorrat des Schülers bedeutend vergrössern, da sie ihn befähigt, aus ihm bekannten Wörtern andere herzuleiten. — Natürlich sind Übertreibungen auch hier schädlich. Bei seinen sprachgeschichtliehen Streifzügen darf der Lehrer nicht allzu viel Aufnahmefähigkeit bei den Schülern voraussetzen. Vor allem aber sollte er sich vor ganz planlosen Hinweisungen auf sprachgeschichtliche Tatsachen hüten, denn von solchen allein hat der Schüler herzlich wenig. Wenn z. B. im französischen Unterricht der Lehrer andauernd darauf hinweist, dass gewissen französischen Wörtern gewisse lateinische entsprechen, so ist dies ziemlich wertlos, manchmal

sogar schädlich, wenn er nicht zugleich in gedrängter, aber klarer Form das Wesentliche der Entwicklung, die von der einen Form zur anderen, von der einen Bedeutung zur anderen geführt hat, dem Schüler erklären kann. Dazu genügen aber nicht nur die nötigen Kenntnisse, es gehört dazu auch ein bedeutendes pädagogisches Können.

Abgesehen davon, dass der künftige Lehrer seine sprachgeschichtlichen Kenntnisse im Schulunterricht fruchtbar machen kann, beherrscht der sprachgeschichtlich geschulte Neuphilologe, der die inneren Zusammenhänge und die Entwicklungslinien der Sprache kennt, ganz anders auch die moderne Sprache als einer, der nur die moderne Periode kennt. Die sprachgeschichtlich verankerte Kenntnis der modernen Sprache ist nicht nur sicherer, sie ist auch der Gefahr der Verflüchtigung viel weniger ausgesetzt als jene. — Zu alledem kommt noch, dass das sprachgeschichtliche Studium einen nicht zu unterschätzenden erzieherischen Wert besitzt, indem es Präzision und systematische Ausdauer verlangt und an wissenschaftliches Denken gewöhnt. Die Kulturkunde birgt in sich die Gefahr der Verflachung und des Dilettantentums: sie führt sehr leicht dazu, dass der Student sich oberflächliche Kenntnisse auf den verschiedensten Gebieten verschafft, aber nichts wirklich beherrscht.

Eine Frage für sich ist folgende: wie weit sollen die sprachgeschichtlichen Kenntnisse des Neuphilologen reichen. Ich darf sie wohl vom Standpunkt der künftigen Lehrer aus beantworten, da der grösste Teil der Neuphilologen sich gerade für das Lehramt vorbereitet. Genügt die Kenntnis der deutschen Sprachgeschichte vom Mhd. ab, oder soll sie weiter in die Vergangenheit zurückreichen: soll ihr Ausgangspunkt das Indoeur. sein? Auch hier dürfte die Antwort nicht schwer zu finden sein: es ist die Kenntnis der deutschen Sprachgeschichte vom Indoeur. ab zu verlangen. Erst diese weiter reichende Kenntnis ermöglicht es dem Lehrer, Vergleiche zwischen dem Deutschen und anderen den Schülern bekannten indoeur. Sprachen anzustellen (bei uns würden bes. das Latein,

dann aber auch das Französische, das Griechische und das Slavische in Frage kommen). Sogar für Vergleiche mit den sonstigen germ. Sprachen, die den Schülern bekannt sind — bei uns also das Englische und das Schwedische — genügt nicht die Kenntnis der deutschen Sprachgeschichte vom Mhd. ab; denn ohne Kenntnis der Vorgänge der zweiten Lautverschiebung ist der Lehrer nicht fähig, solche Vergleiche anzustellen.

Das Resultat, zu dem ich zwangsläufig mit vielen anderen komme, ist somit keineswegs revolutionär und stimmt in seinen Grundlinien mit demjenigen überein, zu dem Professor Dr. Suolahti in seinem im Jahre 1913 im Neuphilologischen Verein gehaltenen Vortrag gelangt ist: das neuphilologische Universitätsstudium muss in der Hauptsache linguistisch orientiert bleiben. Die inzwischen laut gewordenen kulturkundlichen Forderungen dürfen zu keiner Revolution in dieser Hinsicht führen, wohl aber zu einer Reformation. In Zukunft muss der Kulturkunde ein breiterer Raum zur Verfügung gestellt werden, und zwar nicht nur wie bis jetzt der Kenntnis der ästhetisch-literarischen Kultur, sondern auch der wirtschaftlich-politischen.

Wer der Kulturkunde im eigentlichen Sinne gegenüber noch skeptisch dasteht, braucht dieses nur in bezug auf die Kenntnis der Realien, auf denen die Kulturkunde fussen muss, anzuerkennen.

Leider lässt sich, wie gesagt, diese Neuerung nicht in derjenigen Form durchführen, die vom Standpunkt des Niveaus der neuphilologischen Studien die beste wäre: indem zu den in dem alten Rahmen gehaltenen Forderungen die neuen kulturkundlichen hinzugefügt würden.

Es bleibt also nur die Möglichkeit bestehen, der Kulturkunde dadurch Platz zu verschaffen, dass aus den jetzt geltenden Forderungen ein entsprechendes Pensum gestrichen wird. M. E. liesse sich diese Reduzierung, die eine bedauerliche Notwendigkeit ist, am besten auf Kosten des Ahd. durchführen, indem man sich mit einem geringeren Pensum von

ahd. Texten und einer etwas weniger eingehenden Kenntnis der ahd. Grammatik als bis jetzt begnügen könnte. Schon eine solche, nicht sehr tief einschneidende Reduzierung in diesem Punkt würde für ein nicht unerhebliches kulturkundliches Pensum Raum bereiten, da dieses Studium dem Studenten viel leichter fällt. — Dasselbe möchte ich, mutatis mutandis, für die romanische Philologie vorschlagen (hier könnten ev. mehrere Abschnitte der Chrestomathie du moyen âge wegfallen).

Denjenigen Studenten aber, die den Wunsch hätten, den jetzt vorgeschriebenen umfangreicheren Kursus in der älteren Sprache durchzuarbeiten, und somit einen tieferen Einblick in die Entwicklung der Sprache zu gewinnen, sollte Gelegenheit dazu geboten werden. Nicht aber auf Kosten des kulturkundlichen Pensums, das von jedem verlangt werden sollte. Diese Kenntnisse sind natürlich nicht nur für den künftigen Lehrer notwendig, auch der wissenschaftlich weiterarbeitende Germanist, der die Doktorprüfung ablegen will, braucht sie. Es müsste aber ein Ausweg gefunden werden, der es ermöglicht, denjenigen Studierenden, die diesen umfangreicheren Kursus wählen, schon im Rahmen der Kandidatenprüfung eine äussere Bestätigung der von ihnen erworbenen grösseren Reife zu geben. — Ich möchte hier nur eine praktische Lösungsmöglichkeit der Erwägung anheimstellen: Die Kenntnisse der Geprüften, die den laudatur-Kursus absolvieren, werden in der Kandidatenprüfung mit einer Zusatznote zensiert, die sich auf die Qualität der Leistung bezieht. Nun wäre es auch denkbar, dass denjenigen, die den erweiterten Kursus absolvieren, diese quantitative Mehrleistung durch eine Zusatznote bestätigt würde. — In der Doktorprüfung wäre dieser erweiterte Kursus Mindestforderung und würde somit der Zensur approbatur entsprechen.

Emil Öhmann.

Besprechungen.

Edward Hartl, *Die Textgeschichte des Wolframschen Parzival.* Die jüngeren *G-Handschriften. I. Abteilung: Die Wiener Mischhandschriftengruppe *W (G^n Gδ $G\mu$ Gφ) (=Germanisch und Deutsch, Studien zur Sprache und Kultur. I. Heft). Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co, 1928. XXIII+ 165 S. Preis: RM. 10.—.

«Es ist wirklich sehr bedauerlich, dass wir über die Tätigkeit der mhd. Schreiber so wenig wissen. Unsere Unkenntnis hierin dürfte aber nicht in dem an sich ja ziemlich spröden Material liegen, sondern daran, dass sich niemand an eine solche entsagungsvolle Arbeit gewagt hat, die die Kräfte des einzelnen übersteigt und viel Zeit, Ausdauer und Kosten erfordern würde. Zwar ist mit der bereits begonnenen Herausgabe der Bücherverzeichnisse der mittelalterlichen Klosterbibliotheken schon der erste Schritt zu den Vorarbeiten getan, aber lange wird es wohl noch dauern, bis diese einigermassen vollständig sind, so dass mit ihrer Sichtung begonnen werden könnte. — — — Es muss zunächst versucht werden die Schicksale der Hss. festzustellen, um schliesslich bis zu dem Entstehungsort vordringen zu können. — — — Ich selbst will gerne zu diesen Vorarbeiten das Meinige beitragen.» Wie schon aus diesen Worten des Vfs. (S. 156) erhellt, bildet seine Untersuchung einen Teil von einem grösseren Forschungsplan, der seinerseits in naher Verbindung mit der wichtigen und grossartigen Aufgabe steht, die Tätigkeit der mittelhochdeutschen Schreiber überhaupt in ein schärferes Licht zu rücken. In der Einleitung, wo die Unzulänglichkeit der Lachmannschen Parzivalausgabe sowie die der übrigen Editionen und einschlägigen Untersuchungen gezeigt wird, erstattet Hartl ausführlichen Bericht über den Plan seiner Arbeit. Auf die Untersuchung der jüngeren *G-Handschriften des Parzival sollen solche der übrigen Hss. und Fragmente der Klasse *G sowie der Hss. und Fragmente der Klasse *D folgen; darauf eine genaue Beschreibung sämtlicher Parz.-Hss., Dialekt, Entstehungszeit und Schreibort, Provenienz und Schicksale der einzelnen Hss., weiter eine zusammenfassende Geschichte des Textes, Herausschälen des in den einzelnen Hss. steckenden echten Gutes, daran anschliessend textkritische Bemerkungen und Vorschläge zur Emendation und schliesslich eine Neuausgabe des Parzival, die zugleich einen sämtliche Hss. und Fragmente umfassenden Variantenapparat zu bieten hätte.

Es ist also ein gewaltiges Programm, das Hartl hier entwickelt, und mit dem grössten Interesse wird man das Fortschreiten der Arbeit verfolgen. Der bereits erschienene Anfang bürgt dafür, dass daraus ein ausserordentlich wertvolles Werk von nicht gewöhnlichen Dimensionen werden wird.

Mit sicherem Griff und überlegener Sachkenntnis hat Hartl seine Aufgabe in Angriff genommen. Er beginnt seine Untersuchung mit den jüngsten Handschriften, um dann rückwärts weiter zu schreiten, und gibt uns ein klares Bild von dem Charakter und den Verwandtschaftsverhältnissen dieser jüngeren *G-Handschriften. Sie erweisen sich als Mischhandschriften. Vollkommen überzeugend wirkt die diesbezügliche Beweisführung, die sich sowohl auf einem Vergleich der Lesarten wie auf der eingehenden Untersuchung der wichtigen Rasurstellen aufbaut. Welche interessanten Einzelfunde die minutiöse Methode des Verfassers hier zutage fördert, zeigt die Behandlung der Lesart *scheneschlant* auf den Seiten 107—111.

Möge es dem Verfasser vergönnt sein, seine entsagungsvolle, aber des grossen Gegenstandes würdige Untersuchung zu einem glücklichen Abschluss zu bringen.

Hugo Suolahti.

Kleinere mittelhochdeutsche lehrgedichte, herausgegeben von **Albert Leitzmann.** Erstes Heft: Tirol und Fridebrant, Winsbecke, Winsbeckin (=Altdeutsche Textbibliothek, begründet von H. Paul †, herausgegeben von G. Baesecke, Nr. 9). Zweite, verbesserte und erweiterte Auflage. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. XXXIII+53 S. Preis: kart. RM. 1.80.

Diese zweite Auflage von Tirol und Winsbecke in der Altdeutschen Textbibliothek bietet im Wesentlichen dasselbe wie die vor vierzig Jahren erschienene erste Auflage. Zu bemerken ist jedoch, dass die epischen Fragmente von Tirol und Fridebrant jetzt mit aufgenommen worden sind. Auch ist die Textgestalt hie und da in Einzelheiten geändert und die in der langen Zwischenzeit erschienene Literatur eingearbeitet worden. Dies gilt auch von der interessanten Einleitung, welche sich mit der Komposition der beiden Gedichte beschäftigt. Leitzmann betrachtet offenbar mit Recht die Strophen 1—24 des K. Tirol als einen selbständigen Zusatz und trennt sie, wie schon Goldast, als Rätselgedicht von dem Lehrgedichte. Weiter hält er in Übereinstimmung mit früheren Forschern es für wahrscheinlich, dass dieses Lehrgedicht mit den epischen Fragmenten zusammengehört und dass es inner-

halb des Epos an einer prägnanten Stelle eingefügt war, wie die Lehre des Gurnemanz in Wolframs Parzival. Auch die Sprache der Fragmente und des Lehrgedichts deuten auf Gemeinsamkeit: der Dialekt der Reime ist mitteldeutsch, am wahrscheinlichsten hessisch. Im Anschluss an Baesecke, dessen Ansichten Leitzmann auch in anderen Punkten seine Zustimmung schenkt, wird als terminus post quem für die Abfassungszeit des Epos der Jüngere Titurel angesetzt. — Was den Winsbecke und die Winsbeckin betrifft, ist der Herausgeber der Ansicht, dass sie nicht von einem Dichter herrühren, sondern dass dieses Gedicht eine Nachahmung von jenem ist. Im Winsbecke wieder müssten drei verschiedene Dichter angenommen werden. Die Vermutung Haupts, dass Hermannus de Windesbach der Dichter sei, versucht Leitzmann zu widerlegen.

Die kleine handliche Textausgabe Leitzmanns entspricht also in der Neubearbeitung dem heutigen Stand der Forschung.

Hugo Suolahti.

Helene Bindewald, Die Sprache der Reichskanzlei zur Zeit König Wenzels. Ein Beitrag zur Geschichte des Frühneuhochdeutschen. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1928. LXIX+270 S. Preis: geh. RM. 16.—.

Das vorliegende Buch will eine Lücke ausfüllen: «Die Sprache der Reichskanzlei zur Zeit Karls IV. hat schon im vorigen Jahrhundert Beachtung gefunden, die Kanzleierzeugnisse unter Sigismund u. Friedrich III. sind vor wenigen Jahren untersucht worden, aber die Zeit von 1378—1400, als Wenzel den Thron des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation einnahm, war bisher ohne Bearbeiter geblieben».

Die Sprache des betreffenden Zeitraumes wird sehr eingehend geschildert, und zwar nicht allein die Laut- und Formenlehre, sondern auch die Syntax. Auch die Stilistik wird nicht ganz ausser Acht gelassen, und der Wortschatz wird in seinen charakteristischen Zügen dargestellt. Als Quellenmaterial haben die während der Zeit 1378—1400 entstandenen deutschen Urkunden gedient, welche in den ersten drei Bänden der deutschen Reichstagsakten im Auftrag der Kgl. bairischen Akademie der Wissenschaften von Weizsäcker herausgegeben worden sind.

Damit das von der Sprache der Kanzlei Wenzels zu gewinnende Bild noch vervollständigt werde, werden die Resultate der früher erschienenen Untersuchungen über die Sprache der Reichskanzlei unter Wenzels Vorgängern und seinen nächsten Nach-

folgern, sowie über die anderen, gleichzeitigen, territorialen Kanzleisprachen in einem besonderen Kapitel zusammengestellt. Auch der Prager Dialekt wird ab und zu auf Grund der Untersuchung Moureks zum Vergleich herangezogen.

Es fragt sich, ob es der Mühe wert war, diese von anderen Forschern gewonnenen Resultate neben die eigenen, auf die Sprache der Kanzlei Wenzels bezüglichen zu stellen, da der Vergleich zwischen jenen und diesen dem Leser überlassen wird und die Vf:in sie nicht benutzt, um eine etwaige historische Entwicklung zu veranschaulichen. Das Buch hat durch dieses VI. Kapitel an Umfang stark zugenommen, was um so mehr auffällt, als die Darstellung auch sonst an einer ungebührlichen Breite leidet.

Etwas eigentümlich wirkt der plaudernde Ton, in dem der Wortschatz geschildert wird. Hierbei kommt u. a. folgender Satz vor: «Zum guten Teil besteht der Wortschatz jeder Sprache aus solchen Wörtern, die bald in dem einen, bald in dem anderen Zusammenhang gebraucht werden können». Derartige verschwommene Ausdrucksweisen sollten vermieden werden.

Mit Unrecht behauptet die Vf:in S. 195, dass das Verbum *effern* ein niederdeutsches Wort sei, welches vom Ostdeutschen aufgenommen wurde. Das Wort, das bereits im Ahd. erscheint, ist im Gegenteil vorzugsweise oberdeutsch. — Da unter der Rubrik «Fremdwörter» (S. 193 f.) ältere mittelhochdeutsche Entlehnungen in Betracht gezogen worden sind, hätten auch *qwitbrief* (S. 203) und *queit* (S. 208) sowie *valsch* (S. 202) hier behandelt werden sollen.

Durch die Genauigkeit und Sorgfalt, mit der die vorliegende deskriptive Untersuchung ausgeführt ist, bildet sie einen willkommenen Beitrag zur Kenntnis der betreffenden Periode.

Hugo Suolahti.

Die «Synonyma» Jakob Schöppers neu herausgegeben, sowie mit einer Einleitung und einem deutschen und lateinischen Register versehen von **Karl Schulte-Kemminghausen** (=Studien zur Sprachgeschichte Dortmunds I). Dortmund, Fr. Wilh. Ruhfus. 1927 LIV+179 S.

Die neue Ausgabe von Schöppers Synonyma ist durch die in dem Marburger Universitätsprogramm 1889 von Edward Schröder veröffentlichte Abhandlung über «Jacob Schöpper und seine deutsche Synonymik» angeregt worden und entspricht den Forderungen, welche Schröder hier aufstellt. Die Einleitung handelt

von Schöppers Leben, wobei zwei bisher unbekannte von Schöpper selbst geschriebene Urkunden verwertet werden, und von der Synonymik als Stilmittel. Schöpper will durch seine Synonyma, welche er durch Lektüre hochdeutscher Literatur gesammelt hat, den niederdeutschen Leser zu einem guten Deutsch erziehen; die niederdeutsche Sprache muss dadurch «gebessert und orniert» werden, dass sie mit hochdeutschen Wörtern vermischt wird. Die Zusammenstellung von synonymen Wörtern dient aber noch einem anderen Zwecke: «das die offtberürte Oberlendische Zung daraus gefasset und gelernt würdt». Dass Schöpper die älteren Synonymensammlungen, die «Alte Rhetorik von 1522» und Meichssners «Handbüchlein» nicht direkt benutzt hat, wird in der Einleitung von dem Herausgeber in überzeugender Weise gezeigt.

Das literaturgeschichtliche Interesse, welches die Ausgabe der «Synonyma» als Glied in einer Kette von Rhetoriken und Synonymiken erweckt, ist natürlich nicht gering. Aber auch dem Wortforscher ist die Zusammenstellung der Synonyma interessant. Zwar sind die meisten Ausdrücke, welche da vorkommen, aus früheren Quellen bereits bekannt. Aber einige Worte, wie *Pietät*, *Tumult*, die wir aus Rots Ein Teutscher Dictionarius vom Jahre 1572 kennen, sind hier früher belegt, und es kommt ja übrigens nicht allein der chronologische Gesichtspunkt für den Wortforscher in Betracht. Sowohl die Lautformen, in welchen die Ausdrücke auftreten, als auch der Zusammenhang, in dem sie aufgezählt werden, und die lateinische Rubrik, unter der sie stehen, können unter Umständen ein gewisses Interesse haben. So ist z. B. interessant festzustellen, dass das Wort *amey*, welches in der mhd. Zeit «Geliebte» bedeutet, hier mit *scortum* (S. 71) und nicht etwa mit *concubina* wiedergegeben wird. Von den 23 Synonymen, welche mit *adulator* (S. 60) übersetzt werden, verdienen einige, wie der Ausdruck *athem verkeuffer*, besondere Beachtung. Grimms Wb. 1,592 belegt den Ausdruck *den athem verkaufen* aus Franks Erasmus Lob der Thorheit und übersetzt ihn «mit dem Athem theuer thun, ihn hemmen». Die Übersetzung *adulator* in den Synonyma zeigt, dass das Verbum «schmeicheln» bedeutet, und in diesem Sinne ist es offenbar auch in den von Grimm zitierten Belegen gebraucht: «da (*an fürstenhöfen)* verkauft man den athem, schleift die wörter» und «Zungendrescher, die den athem verkaufen».

Hoffentlich wird die Fortsetzung der Studien zur Sprachgeschichte Dortmunds, die der Herausgeber dieser verdienstvollen Ausgabe in Aussicht gestellt hat, in nicht langer Zeit folgen.

Hugo Suolahti.

Johannes Sass, *Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns* dargestellt auf Grund der Mundart von Blankenese (Holstein) (=Sprache und Volkstum, Arbeiten zur niederdeutschen Sprachgeschichte und Volkskunde hrsg. von C. Borchling, Agathe Lasch u. O. Mensing I). Hamburg, Karl Wachholtz, 1927. XX+148 S.

Die Sprache des niederdeutschen Zimmermanns ist in dem vorliegenden Buche durch eine Zusammenstellung der in Blankenese gesammelten Fachausdrücke veranschaulicht worden, welche zum grössten Teil von einem etwa 70-jährigen Zimmerpolier stammen, der am Orte geboren ist und hier, abgesehen von den Wanderjahren, sein ganzes Leben lang ansässig war. Diese Fachausdrücke sind jedoch nicht etwas speziell für Blankenese, einen Vorort Hamburgs, Charakteristisches, sondern gehören einem grösseren Gebiete an. Der Verfasser beschränkt sich bei der Behandlung des Materials auch nicht allein auf das von ihm in Blankenese Gesammelte, sondern zieht zum Vergleich Synonyma aus der einschlägigen Literatur, Idiotiken und Wörterbüchern heran. Auch der geschichtliche Gesichtspunkt wird nicht ausser Acht gelassen, denn die Wörter werden bis ins Mittelniederdeutsche zurückverfolgt, und Parallelen in anderen germanischen Sprachen werden gelegentlich mit berücksichtigt. So ist denn die Untersuchung von Sass keineswegs eine blosse Zusammenstellung der heute auf einem bestimmten niederdeutschen Sprachgebiet üblichen termini technici der Zimmerleute, sondern eine ausführliche Behandlung der betreffenden niederdeutschen Fachausdrücke und eine Erklärung derselben. Teils rühren die Erklärungen von dem Verfasser her, zum grössten Teil jedoch kann er sich auf früher dargestellte Etymologien berufen, wobei er die in Betracht kommende Literatur sorgfältig durchgemustert und mit gesundem Urteil benutzt hat. Das Material ist sehr übersichtlich nach begrifflichen Kategorien geordnet, die Darstellungsweise ist konzis und klar, die Quellennachweise sind kurz und genau angegeben. In der Einleitung, in welcher das Werden und Wesen der niederdeutschen Zimmermannssprache erörtert wird, gelangt der Vf. zu folgendem Schluss: «Sie ist aus der Umgangssprache erwachsen, hat sich durch Neubildung fachmännischer Ausdrücke bereichert, zeigt einerseits stark konservative Züge, hat aber andrerseits dem Hochdeutschen und dem Lehnwort bereitwillig Eingang gewährt. Es droht ihr der Untergang durch die Ausbreitung des Hochdeutschen an sich, durch die veränderte Bauweise und durch die sprachliche Nivellierung infolge der Umstellung im Baugewerbe auf Grossbetrieb.»

Die Arbeit von Sass ist eine gute Leistung, die unser volles Lob verdient. In bezug auf die etymologische Erklärung der Wörter hätte man jedoch hie und da etwas mehr gewünscht, als geboten wird. So z. B. bei der Erklärung des Ausdrucks *Spunthubel*, wo der Verf. zu *Spunt* bemerkt: «Zu *Spunt* gehört also beides, die Vertiefung und die Erhöhung, das Loch und der Zapfen. Das eine ergibt sich aus der Ableitung von lat. *-punctum* = Stich, Loch, Öffnung in einer Röhre, das andere gilt schon mnd. *7 daghe under deme spunde gelegen. Spunt* noch in einer dritten Bedeutung: Wird aus einem Balken oder Brett ein morsches Stück herausgestemmt und ein neues dafür eingesetzt, so heisst das neue Stück ein *Spunt.* In diesem Sinne auch wohl mnd. *spuntneghele*, die zum Fussbodenbelag, zu einem Schauer und zu Dachlatten verwendet werden. Meringer, zu der letzten Bedeutung, hält es auch für möglich, dass sich ein lat. **expuncta* und ein german. **spunda* gekreuzt haben, so dass man über *sponda* Spannbrett zu der Bedeutung Brett käme». Das Gesagte trägt nicht viel zur Erklärung von *Spunthubel* bei, das «die gemeinsame Bezeichnung ist a) für den *Nuuthubel*, mit dem die Nute, und b) für den *Tappenhubel*, mit dem die Feder hergestellt wird». Das Wort *Spund* findet sich schon als *spunt* um 1470 in der Bedeutung «dickes Brett mit Falz am Rande», bei Adelung 1780 *Spund* «Rand am Holze mit Fuge (Falz) od. Nut»; luxemburg. *špont* 'Falz, Anschlag', mndl. nndl. *sponde* 'eine Planke mit einer Nute', auch schwed. *spontat bräde* 'mit einer Nute versehenes Brett.' Mit *Spund* in dieser Bedeutung lässt sich vergleichen ital. *sponda* 'Rand', mit *spunthobel* wieder ital. *sponderuola* 'Leistenhobel'. *Hugo Suolahti.*

Der Guckkasten und andere Erzählungen moderner deutscher Schriftsteller, mit Anmerkungen herausgegeben von **Gustaf Lannert** und **Lili Dircks.** Uppsala & Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1927. 118 S. Preis: Kronen 2.75.

Die vorliegende Schulausgabe enthält zehn kleine Erzählungen von bekannten neueren Schriftstellern. Die erste Erzählung «Der Guckkasten» ist ziemlich unbedeutend und eignet sich auch nicht besonders als Schullektüre. Aber die übrigen Stücke bilden fast alle eine sehr gelungene Auswahl. Der Inhalt ist abwechselnd und der Interessensphäre des Schülers gut angepasst. Ein eigentliches Glossar ist den Texten nicht beigefügt, aber in den «Anmerkungen» ist eine grosse Anzahl von solchen Ausdrücken, die im Text irgend eine spezielle Bedeutung haben, erklärt. Auch

sonst sind hier manche treffende und gute Bemerkungen gegeben, Unterschiede zwischen dem deutschen und dem lautverwandten schwedischen Wort hervorgehoben usw. *H. S.*

M. Löpelmann, *Des Franzosen gebräuchlichster Wortschatz.* Berlin & Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. 115 p. 8:o. Prix: RM. 2.—.

M. Löpelmann, honorablement connu par l'édition du chansonnier du cardinal de Rohan, paru dans la collection de la Gesellschaft für romanische Literatur, a eu la fâcheuse idée de composer un manuel de français usuel pour les élèves des lycées allemands. Ce petit volume ne témoigne ni des soins matériels nécessaires ni d'une connaissance suffisante du français. Je veux bien considérer comme des fautes d'impression, p. 9, *carilloner* (l. *carillonner*), p. 10, *cîme* (l. *cime*), p. 19, *grandpère* (l. *grand-père*), p. 34, *biftek* (l. *bifteck*), p. 35 et 40, *alumette* (l. *allumette*), p. 37, *syrop* (l. *sirop*), p. 48, *loger* (l. *loyer*), p. 49, *ecrire* (l. *écrire*), p. 59, *carossier* (l. *carrossier*), p. 106, *carosserie* (l. *carrosserie*), p. 65, *ingéniosite* (l. *ingéniosité*), p. 76, *confessional* (l. *confessionnal*), p. 80, *menager* (l. *ménager*), p. 91, *révolver* (l. *revolver*), p. 111, *premièr* (l. *premier*). Mais l'excuse est plus difficile à admettre p. 10, pour *quel* (l. *quelle*) *date*, p. 62, *la* (l. *le*) *change*, et surtout, p. 8, pour *deux heures ont sonnés* (l. *sonné*), d'autant plus que la même faute singulière est répétée p. 20, *ils ont divorcés* (l. *divorcé*). *Habilité* se trouve par deux fois, p. 31 et 66, pour *habileté*. Beaucoup des traductions de M. L. sont loin d'être conformes au français courant et sont même souvent directement fausses. Dans les notes ci-après je n'ajouterai qu'exceptionnellement les termes indispensables qui manquent. P. 9, la *nuit* ne *baisse* pas, elle *tombe*. P. 11, «il nous va voir le lundi», personne ne parle ainsi. P. 12, «la France du midi», plutôt «le midi de la France», ou «le midi» tout court. P. 23, *refrogné*, plutôt *renfrogné*. P. 28, au lieu de *vomir*, plutôt «rendre». P. 29. «Maladies du cou», l'auteur entend sans doute les maladies de la gorge. P. 33, *nach dem Essen (12—1 Uhr)* ne pourrait être traduit par «après dîner». P. 38, *zweireihig*, en parlant d'un veston ou d'un pardessus, n'est pas «à deux rangées», mais «croisé». Qu'est-ce que c'est qu'un *havelock*? Il manque dans les dictionnaires français. P. 40, *lorgnon* manque. P. 41, *Büstenhalter*, «maintiengorge», plutôt «soutien-gorge». A côté de *stylographe* il aurait fallu signaler *stylo*, qui est le seul mot vraiment répandu. P. 50, qu'est-ce que c'est que *prendre un livre dans un (?) case*? P. 50, «se regarder dans son miroir», l. *dans la glace*. On n'*écure* par

la vaisselle, on la *lave*. P. 60, *Arbeitslosigkeit* est traduit par «manque d'ouvrage»; il aurait fallu signaler «chômage» et «morte saison». P. 62, «mise de fonds», pourquoi pas «placement», etc.? P. 63, «un haut prix», l. «un prix élevé». P. 65. «Professions d'érudition», l. «professions libérales». P. 67, «ponce», l. «pierre ponce». P. 66, «L'ère ouverte aux talents!» L'auteur veut peut-être dire «Place aux talents». P. 83, «je me suis trompé de la rue», l. «de rue». P. 87, «billet de vote», l. «bulletin»; «d'un vote unanime», plutôt «à l'unanimité». Une loi ne «tombe pas en désuétude», elle est *abrogée*. P. 87, *besteuern* doit être traduit par «imposer». Dans le vocabulaire judiciaire, *délit* a été oublié. P. 88, on n'est pas condamné à *une* détention *viagère*. P. 73, «poissons des eaux douces», plutôt «d'eau douce». P. 74, *moustique* manque. P. 75, «le dernier Jugement», l. «le Jugement dernier». P. 80, *Ersparnisse*, plutôt «économies». P. 90, *Wehrpflicht* n'est pas en français «obligation de service militaire», mais *service militaire obligatoire*. P. 91, *Gemeiner* se dit dans le style administratif «homme de troupe», ou «homme» tout court. P. 94, ce qui est dit des grades dans la marine française est insuffisant et inexact. Il n'y a pas de «lieutenant de frégate». Il aurait été préférable d'énumérer les désignations depuis l'enseigne de vaisseau de 2e classe jusqu'à l'amiral en passant par le capitaine de corvette, grade rétabli, si j'ai bonne mémoire, en 1917, et qui correspond à celui de chef de bataillon (commandant) dans l'armée de terre. P. 101, on est plutôt *recalé* dans un examen, si l'on tient absolument à parler le langage des écoliers. P. 103, «soprane» est inconnu au français, qui a *soprano*, inconnu aussi «haute contre» (?), mais il y a *contralto*. P. 104, *Freilichtbühne* n'est pas «théâtre en plein vent», mais *théâtre de plein air*. P. 104, dans le monde des théâtres on ne dit pas *une chute*, mais *un four*. P. 107, il n'y a pas de *tax-auto* (?), mais bien *taxi-auto*; avant la guerre on disait aussi *auto-taxi*, aujourd'hui on ne dit plus que *taxi* tout court. P. 108, «tricycle», pourquoi pas *triporteur*? P. 109, «chef de station», l. «chef de gare». P. 111, «cabinet de bain», l. «salle de bains» ou «cabine». P. 113, «je voudrais être éveillé», l. «réveillé». P. 114. Qu'est-ce que c'est qu'une «lettre de faveur»? Serait-ce une lettre de recommandation? «Câblegramme» est inconnu au français, mais il y a bien «câblogramme». — Je pense que ce qui précède suffit à montrer que le livre de M. L. n'est guère utilisable sans un long errata.

Arthur Långfors.

Eingesandte Literatur.

Abhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, XL. Band, Nr. 1: *E. Sievers*, Zur englischen Lautgeschichte. Leipzig, S. Hirzel, 1928. 92 S. 4:o. Preis: brosch. RM. 5.90.

C. Appel, Die Fortführung des Provenzalischen Supplement-Wörterbuchs von E. Levy (Sonderabdruck aus der Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, S. 168–182). Jena und Leipzig, Wilhelm Gronau, 1929.

Philipp Aronstein, Das englische Renaissancedrama. Leipzig–Berlin, B. G. Teubner, 1929. X+336 S. 8:o. Preis: geh. RM. 12.–, geb. RM. 14.–.

F. E. Arve, Saksankielen harjoituksia lukioasteelle sekä ylioppilaskirjoitustehtävät vv. 1921–1928. Porvoo, Werner Söderström O.Y., 1929. 241 S. 8:o.

Jean Audiau et *René Lavaud*, Nouvelle Anthologie des Troubadours. Paris, Librairie Delagrave, 1928. 397 p. 16:o. Prix: broché 12 fr.

Bausteine zur Geschichte der deutschen Literatur, hrsg. von *F. Saran*, Band XXIII: *H. Sperl*, Naturalismus und Idealismus in der althochdeutschen Literatur. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928. X + 202 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.–.

Carl S. R. Collin & C. S. Fearenside, Praktisk hjälpreda vid engelsk stilskrivning för allmänna läroverk, kommunala mellanskolor, flickskolor och handelsgymnasier samt till hjälp vid engelsk korrespondens. Stockholm, Alb. Bonnier, 1929. VII + 526 S. 8:o. Preis: Schw. Kr. 13.50.

Documents scientifiques du XV^e siècle, tome IV: *David Eugene Smith*, Le Comput Manuel de Magister Anianus. Paris, E. Droz, 1928. 107 p. 4:o. Cart.

Alexandre Eckhardt, Sicambria, capitale légendaire des Français en Hongrie. Extrait de la Revue des Études Hongroises, n^os 2–3, 1928. Paris, Champion, 1928. 32 p. 8:o.

Eilert Ekwall, English River-Names. Oxford, The Clarendon Press, 1928. Cloth. XCII + 488 p. 8:o. Price: 25/.

Elwerts Sammlung kurzer Texte für den neusprachlichen Unterricht, Nr. 3: *Sander*, Les Bourgeois de Calais. 14 S. 8:o. – Nr. 4: *Güntsch*, Maître Hauchecorne. 16 S. 8:o. Marburg/L., N. G. Elwert, 1928. Preis: je RM. –.50.

Enciclopedia Italiana (dell'Instituto Giovanni Treccani, Roma). Milano, Bestetti Tumminelli (Spécimen). L'encyclopédie sera complète en 1937 (36 vol.). Prix: L. 6.400.–; L. 225.– le vol.

Wilhelm Franz, Anglistische Arbeit an der öffentlichen Meinung durch Universität und Schule. Leipzig–Berlin, B. G. Teubner, 1929. 32 S. 8:o. Preis: kart. RM. 1.50.

Franz. u. engl. Schulbibliothek, Reihe A, Band 233: «Esprit français» von Guez de Balzac bis zu den Modernen, hrsg. von *E. Pariselle*. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1929. VII + 126 S. 8:o. Kart.

Freytags Sammlung fremdsprachiger Schriftwerke. Englisch, Nr. 70: *Jerome K. Jerome*, Three Men in a Boat, hrsg. von *Rudolf Richter*. 5. Aufl. 1929. 120 S. Preis: RM. 2.15. — Nr. 167: English and American Writers of To-day, I. Teil, hrsg. von *J. Bausenwein*. 1928. 80 S. Preis: RM. 1.60. — Französisch, Nr. 108: *Guy de Maupassant*, Ausgewählte Erzählungen, hrsg. von *Ludwig Pfandl*. 1928. 104 S. Preis: RM. 1.60. — Nr. 109: *Victor Hugo*, Poésies, ausgewählt von *Arthur Franz*. 1928. 111 S. Preis: RM. 2.15. — Wien (Leipzig), Hölder-Pichler-Tempsky A.G. 8:o.

Ernst Gamillscheg, Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache, mit einem Wort- und Sachverzeichnis von *H. Kuen* (Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lübke*, III. Reihe: Wörterbücher, 5). Lieferung 4–18 (Schlusslieferung). Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1929. Preis: geh. je RM. 2.–, komplett gebunden RM. 45.–.

Germanische Bibliothek, II. Abt., 26. Band: *Fr. Maurer*, Studien zur mitteldeutschen Bibelübersetzung vor Luther. Heidelberg, Carl Winter, 1929. XII+144 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.–, geb. RM. 9.–.

Gothaer neusprachliche Schultexte. Französische Reihe: *Guy de Maupassant*, Contes, vorbereitet von *R. Karcher*. — Légendes et miracles, racontés par des maîtres du style français, vorbereitet von *E. Madlung*. — *Ernest Pérochon*, Nêne (Prix Goncourt 1920), vorbereitet von *R. Olivier*. — *Molière*, Le Malade imaginaire, vorbereitet von *H. Schlensog*. — Englische Reihe: *Capek-Selver*, Letters from England, vorbereitet von *G. Kirchner*. — Old Fairy Tales Retold, vorbereitet von *Marie Mundt*. — *Shakespeare*, Julius Caesar, vorbereitet von *F. Heinrich*. — Macbeth, vorbereitet von *C. Riemann*. Gotha, Leopold Klotz, 1929. Kl. 8:o. Preis eines Bändchens etwa RM. 1.– bis 1.50. — Cette nouvelle collection, d'une présentation agréable, offre des ouvrages de longue haleine, légèrement abrégées, ou des recueils de contes et de légendes. Les notes explicatives sont rédigées en allemand, sauf ceux de *Nêne* qui sont en français. Les textes qui composent le deuxième fascicule de la série française sont le *Miracle de saint Igne* par Émile Pouvillon, *Aix-la-Chapelle* par Victor Hugo, *La Combe de l'Homme mort* par Charles Nodier, *Du villain qui gagna Paradis en plaidant*, fabliau raconté par Legrand d'Aussy, *Le jongleur de Notre-*

Dame, renouvelé d'un «dit» du XIII^e siècle par Anatole France, et *Jésus-Christ en Frandres* par Honoré de Balzac. — *A. L.*

Paul Hartig, Les Visions de la Vie. Eine französische Gedichtsammlung. Braunschweig, Georg Westermann, o.J. 238 S. in-8°. Preis: RM. 3.80. — *Paul Hartig*, Lehrerheft zu Les Visions de la Vie. 16 p. in-8°. — Die lyrischen Gedichte dieser Anthologie sind auf acht Kapitel verteilt: Kap. I. Terre de France. — Kap. II. Histoire de France. — Kap. III. La Vie intérieure. — Kap. IV. Livre d'Amour. — Kap. V. Vivre ensemble. — Kap. VI. Contemplations. — Kap. VII. Livre de Solutions: a) Sagesse Humaine, b) Sagesse Divine. — Kap. VIII. Art Poétique. In den Notices Biographiques sind einige Nachrichten über die dem XVII.—XIX. Jh. angehörigen Dichter gegeben. Die Annotations geben Erklärungen zu den einzelnen Stücken. Am Schlusse der Anthologie gibt der Herausgeber ein Registre alphabétique des auteurs und ein Registre historique des auteurs. — Aus dem beigegebenen Lehrerheft sehen wir, dass der Verf. die literarhistorische Betrachtungsweise im Unterricht, welche die Dichtungen als historische Dokumente auffasst und sie in Entwicklungszusammenhänge einordnen will, nicht gutheisst. Vielmehr solle man vor allem psychologische und weltanschauliche Deutung der Dichtung anstreben. Von diesem Prinzip aus hat Studienrat Dr. Hartig seine Gedichtsammlung zusammengestellt. — *A. W.*

Jahrbuch des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung, LIV, Jahrgang 1928. Hamburg, K. Wachholtz, 1929. VIII + 138 S. 8:o. Preis: geh. RM. 4.—.

Otto Jespersen, Monosyllabism in English. Biennial Lecture on English Philology. British Academy, 1928. From the Proceedings of the British Academy. Volume XIV. London, Humphrey Milford, Amen House, E. C. 30 p. 8:o. Price: 2 s. net.

Fritz Karg, Syntaktische Studien. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. V + 194 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.—.

R. Kron, Der Kleine Deutsche. 16. verbesserte Auflage. Ettlingen i. B. und Leipzig, J. Bielefeld, 1929. 184 S. 16:o. Preis: geb. RM. 3.—.

— —, The Little Londoner. 18. Auflage. Ettlingen i. B. und Leipzig, J. Bielefeld, 1929. 215 S. 16:o. Preis: geb. RM. 3.—.

Kron-Russell, Slang and Colloquial English, being part II of The Little Londoner. Ettlingen i. B. und Leipzig, J. Bielefeld. 62 S. 16:o. Preis: geb. RM. 1.80.

Walther Küchler, Molière. Leipzig, B. G. Teubner, 1929. 271 S. 8:o. Preis: geh. RM. 10.—.

Leopold Lehmann, Die deutschen Forschungsstätten. Berlin, Verlag für Kulturpolitik, 1929. 163 S. 8:o.

Leysi's Kurzgefasster Leitfaden für den russischen Sprachunterricht. Berlin, Festland-Verlag G. m. b. H., 1929. 64 S. 8:o. Preis: brosch. RM. 1.50.

Franz Nobiling, Eine Stelle aus Mallarmés Divagation: Déclaration foraine. 2 S. 8:o. Zum Verlaine-Text der Vanier- und Messein-Ausgabe. 11 S. 8:o. — 14 Poèmes saturniens von Paul Verlaine, ins Deutsche übertragen, II. 9 S. 8:o. (Sonderabdrucke aus Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen). Braunschweig, Hamburg, Berlin, Georg Westermann.

— —, Die erste Fassung der Hérodiade Mallarmés (Sonderabdruck aus der Deutsch-Französischen Rundschau, II, 2). 12 S. 8:o.

— —, Le Tombeau de Charles Baudelaire (Sonderabdruck aus der Zeitschrift Die Neueren Sprachen). 14 S. 8:o.

— —, Mallarmés Dame sans trop d'ardeur (Overdruk uit Neophilologus, 1929, S. 172—181).

Kr. Nyrop, Études de grammaire française, 29—33 (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser, XVI, 2). København, Andr. Fred. Høst & Søn, 1929. 60 p. 8:o. — Cette nouvelle suite d'*Études* (sur la série precédente, voir *Neuphil. Mitt.*, 1927, p. 124) contient les articles suivants: 29. *Notes lexicographiques* sur *à-côté* («les à-côtés de . . .»), *amérissage*, *bec de gaz* («tomber sur un bec de gaz»), *bel* («le bel et doux visage»), *bidel* (ce nom propre désigne, dans le langage populaire, la cage à plafond bas dont sont surmontés les wagons des trains de banlieue), *bonhomme*, *carambouille*, *chevalière*, *chichiteuse*, *ciné*, *clochard*, *contagionner*, *débecter* (débequeter), *des* («cela coûte 2000 et des»), *discothèque*, *écrivaine*, *ès* (avec le singulier), *filmothèque*, *five o'clock*, *ingénieure*, *invigoration*, *littératrice*, *matériau*, *miss*, *monoclard*, *Mussolinie*, *parachutiste*, *pas de porte*, *pécunier*, *plaisance* (pour «bateau de plaisance»), *poigner*, *radiodiffuser*, *réaliser*, *régate*, *salonnière*, *salopard*, *skiable*, *standariser*, *stop*, *tourner*, *tropchoir* (à propos des vers de Victor Hugo sur le nom du général Trochu, «Participe passé du verbe tropchoir, homme De toutes les vertus sans nombre dont la somme Est zéro»). 30. *L'imparfait du subjonctif*, article réimprimé des *Mélanges Jeanroy* (voir *Neuphil. Mitt.*, 1929, p. 58—9). — 31. *Négation explétive*. — 32. *Etymologie de gord*. L'auteur suppose deux mots français *gord* dont l'un représenterait la survivance du lat. gurges et l'autre le nordique *garðr*, dont la voyelle aurait subi l'influence de l'autre *gort*, celui qui remonte au latin. — 33. *Le tutoiement*.

Pologne Littéraire, nº 30.

Pio Rajna, Guglielmo conte di Poitiers, trovatore bifronte (Extrait de Mélanges de Linguistique et de Littérature offerts à M. Alfred Jeanroy par ses élèves et ses amis). Paris, E. Droz, 1928. 12 p. 8:o.

J. Ricklefs, Lessings Theorie vom Lachen und Weinen. Jena, Frommannsche Buchhandlung (Walter Biedermann), 1927. 62 S. 8:o.

Johan Ludvig Runeberg, Le Roi Fialar, poème en cinq chants traduit par *Maurice de Coppet*. Helsingfors, Librairie Académique, 1929. 8:o. — Cette plaquette a été tirée sur papier pur fil de Tervakoski à six cents exemplaires, savoir quatre cents exemplaires numérotés de 1 à 400 et deux cents exemplaires hors commerce numérotés de I à C.

Levin L. Schücking, Die Familie im Puritanismus. Studien über Familie und Literatur in England im 16., 17. und 18. Jahrhundert. Leipzig—Berlin, B. G. Teubner, 1929. XII + 220 S. 8:o. Preis: geh. RM. 8.—, geb. RM. 10.—.

K. Schwedtke und *R. Salewsky*, Die bildende Kunst im neusprachlichen Unterricht: England. Braunschweig, Georg Westermann, o. J. 158 S. 72 einfarbige und 4 farbige Bildtafeln. 8:o. Preis: Leinen RM. 5.90. — Dieses Buch soll den Weg bereiten zur Veranschaulichung des künstlerischen Schaffens der Völker und zur Vertiefung des Verständnisses für ihre Kultur. Dem Lehrer erspart es die zeitraubende Suche nach geeigneten Bildproben, und dem Schüler bietet es Anregung und Möglichkeit, sich in das Wesen der Kunst einzufühlen. Charakteristische Originaltexte englischer Kunsthistoriker geben Anleitung zur Betrachtung und zur fremdsprachlichen Behandlung der Bilder, die die bedeutendsten Werke der Architektur, Skulptur und Malerei zum Gegenstand haben. Die Wiedergaben (ganzseitige Kupferdrucke und vierfarbige Bildtafeln) sind vorzüglich, der Preis angesichts des reichen Inhaltes niedrig.

Camille Soula, La poésie de Stéphane Mallarmé. Notes sur le *Toast funèbre*. Paris, Champion, 1929. 30 p. — M. Soula, professeur à la Faculté de médecine de Toulouse, dédie à M. Franz J. Nobiling, traducteur allemand de Mallarmé, une jolie plaquette consacrée à l'exégèse du «poème probablement le plus paisible de Stéphane Mallarmé». Il déclare qu'il obéit au désir de se dégager de l'incompréhension. L'admiration ne cesse pas d'être respectueuse pour tendre à devenir plus consciente. Le toast est l'allocution jubilatoire qui s'accompagne d'une libation. Mallarmé veut donner le caractère d'un toast au poème inspiré par la mort de Théophile Gautier et plus généralement par la mort du Poète. Les symboles du poème seront — conformément au titre — empruntés aux rites funéraires et au cérémonial des banquets. Nous donnons dans ce numéro (p. 118) le commentaire de M. Nobiling sur le même poème.

Theophil Spoerri, Französische Metrik. München, Max Hueber, 1929. XII + 187 S. kl. 8:o. Preis: brosch. RM. 5.20.

Students' Series. Neue Folge, Nr. 17: *Oscar Wilde*, The Young King and The Star-Child. Mit Anmerkungen und Wörterbuch

bearbeitet von *Max Isebarth*. 1929. 76 + 74 S. 16:o. — Nr. 18: *John Galsworthy*, The Skin Game. Mit Anm. u. W. bearb. von *Ferd. Gutheim*. 1929. 116 + 87 S. 16:o. — Nr. 19: *John Galsworthy*, Two Forsyte Interludes. Mit Anm. u. W. bearb. von *Ludwig Meyn*. 1929. 67 + 71 S. 16:o. — Nr. 20: *Thomas Hardy*, A Selection. Mit Anm. u. W. bearb. von *Ph. Aronstein*. 1929. 91 + 92 S. 16:o. — Leipzig, B. Tauchnitz. Preis: kart. je RM. 1.80.

Westermanns Weltuhr, 20×20 cm mit 3 Kärtchen der Tageslängen. Ein Zeitvergleicher, aus dem man erkennen kann, wieviel Uhr es an irgendeiner Stelle der Erdoberfläche ist. Braunschweig, Georg Westermann, 1929. Preis: RM. —.90.

Schriftenaustausch.

Acta Philologica Scandinavica, III (1928), 4 & IV (1929), 1.

Arkiv för nordisk filologi, XLV (1929), 1.

E. Bargheer, Die Eingeweide im Glauben und Brauch des deutschen Volkes. Diss. Hamburg, 1927. 31 S. 8:o.

Ruth Baumann, Studien zur Erzählkunst Heinrichs von Kleist. Diss. Hamburg, 1928. 70 S. 8:o.

Berta Becker, Johann Gustav Droysens Geschichtsauffassung. Diss. Hamburg, 1928. 93 S. 8:o.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VI^e Reeks Deel VII (1928), Afl. 3 en 4.

Butlletí de Dialectologia Catalana, XIII. Juliol-Desembre 1925.

«Ce fastu?», V (1929), 2—4.

Codrul Cosminului, Buletinul Institului de Istorie şi Limbă, Anul IV—V (1927—1928), Partea I^a & II^a. Cernăuţi, Institutul de Arte grafice şi Editură «Glasul Bucovinei», 1929. 654 p. 8:o. Prix: Lei 450.—.

Universitatea din Cluj. Dacoromania. Buletinul «Muzeului limbeĭ române» condus de *Sextil Puscariu*. Anul V (1927—1928). Cluj, 1929. 941+339 p. 8:o.

Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie, V. Zusatzheft: *A. Franz*, Aus Victor Hugos Werkstatt. Auswertung der Manuskripte der Sammlung «Les Contemplations». I. Teil. Die Methode der Auswertung. Giessen, 1929. 96 S. 8:o, mit drei Tafeln. Preis: RM. 6.—.

J. Haar, Jean Meslier und die Beziehungen von Voltaire und Holbach zu ihm. Diss. Hamburg, 1928. 80 S. 8:o.

Hamburgische Universität: Reden, gehalten bei der Feier des Rektorwechsels am 13. November 1928. Hamburg, C. Boysen, 1928. 43 S. 8:o.

Else Krohn, Die Eheschliessung bei den Rumänen. Diss. Hamburg, 1926. 104 S. 8:o.

Les Langues Modernes, XXVII (1929), 2–4.

Litteris, VI (1929), 1.

Mnemosyne, LVI (1928), 1–4.

Modern Language Notes, XLIV (1929), 3–5.

Moderna Språk, XXIII (1929), 1–5.

Museum, XXXVI (1929), 4, 6 & 8.

Die Neueren Sprachen, XXXVI (1928), 7–8, & XXXVII (1929), 1.

Obra del Cançoner Popular de Catalunya, Materials, vol. II: Memòries de Missions de Recerca, Estudis Monogràfics, Crònica. Barcelona, 1928. 457 p. 4:o.

Publications of the Modern Language Association of America, XLIV (1929), 1.

Romanische Forschungen, XLIII (1929), 1: *G. Braun*, Der Einfluss des südfranzösischen Minnesangs und Ritterwesens auf die nordfranzösische Sprache bis zum 13. Jahrhundert.

Virittäjän sisällys vuosina 1912–1926.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung, Sitte, I (1928), 3–4.

Mitteilungen.

Einheimische Veröffentlichungen: *E. Öhmann*, Zur Kindheit Jesu Konrads von Fussesbrunnen (Turun Yliopiston julkaisuja, B, VIII). Turku, 1929. 138 S. 8:o.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *T. E. Karsten*, L'œuvre de Vilh. Thomsen [Erwiderung an V. Brøndal, vgl. Neuphil. Mitt. XXIX, 195], in Acta Philologica Scandinavica, IV, 92–4. — *A. Wallensköld*, Besprechung von F. Gennrich, Rondeaux, Virelais und Balladen, in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, L (1929), Sp. 34–40.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *O. Kajava*, Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp, bespr. von Georges Tessier in Le Moyen Age, 1928, S. 354. — *U. Lindelöf*, Grundzüge der Geschichte der englischen

Sprache, bespr. in Die Neueren Sprachen, XXXVII, S. 168–9; von Friedrich Wild in Deutsche Literaturzeitung, N. F. VI, Sp. 220–2. — *Holger Petersen*, Destrées, frère chartreux et poète du temps de Marguerite d'Autriche, bespr. von Gh. de Boom in Revue belge de philologie et d'histoire, VII (1928), 1548–9. — *O. J. Tallgren*, Los nombres árabes de las estrellas, bespr. von Wilhelm Giese in Volkstum und Kultur der Romanen, I (1928), S. 368–70.

Ferienkurse im Auslande. — Deutschland: *Hamburg*. Das Seminar für romanische Sprachen und Kultur der Hamburgischen Universität veranstaltet wie jedes Jahr im Juli–August spanische Ferienkurse zur Einführung und Fortbildung auf dem Gebiet der Sprache und Kultur Spaniens und der ibero-amerikanischen Länder. Die 2- und 3-wöchigen Kurse fallen in die Zeit vom 18. Juli bis 14. August. Anfragen sind zu richten an das Seminar für romanische Sprachen und Kultur der Hamburgischen Universität, Hamburg 13, Rothenbaumchaussee 5. Schluss der Anmeldungen 4. Juli 1929. — *Heidelberg*, vom 24. Juni bis 3. August. — *Jena*, August. — *Leipzig*, vom 23. Juni bis 6. Juli. — *Marburg an der Lahn*, vom 1. bis 28. August. — England: *London*, vom 19. Juli bis 15. August. — *Oxford*, vom 31. Juli bis 20. August. — Frankreich: *Bagnères-de-Bigorre* (Hautes-Pyrénées), vom 5. Juli bis 12. September. — *Dijon*, vom 15. Juni bis 31. Oktober. Cours spéciaux de français pour étudiants étrangers pendant l'année scolaire et pendant les vacances. Cours théoriques et exercices pratiques de phonétique, langue, littérature, civilisation et commerce français. Diplômes. — Excursions. Réunions. Sports. Pour renseignements s'adresser au secrétaire M. Martenot, 42 rue de Metz, Dijon, France. — *Lille*, vom 18. Juli bis 28. August («cours d'extension universitaire à Lille, Boulogne, Calais, Dunkerque»). — *Toulouse*, Juli–September. — *Tours*, Juli–September. — Italien: *Perugia*, vom 30. Juni bis 30. September. — Schweiz: *Genève*, Juli–Oktober. — *Lausanne*, vom 11. Juli bis 12. Oktober. — Spanien: *Madrid*, vom 5. bis 31. August.

Chansons françaises du XIII^e siècle
(Colart le Boutellier, Gaidifer, Wasteblé, etc.).

Premier article.

En m'occupant des chansons de Colart le Boutellier, dont on trouvera ici-même l'édition critique, j'ai été amené à me servir du manuscrit de Rome, Vat., Reg. 1490 (le ms. *a*, selon Schwan [1]) où se trouvent toutes les chansons connues de ce trouvère sauf une seule. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de publier en même temps les poésies de Gaidifer, dont six chansons, sur les sept qu'il nous a laissées, sont des *unica* de ce même manuscrit et dont on n'a pas encore d'édition critique. J'ai jugé utile de faire suivre une série d'autres poèmes inédits et uniques du ms. *a*. Ceux-ci, qui sont au nombre de dix, ont pour auteurs maistre Willaume Veaus (deux chansons), Martin le Beguin de Cambrai (deux chansons), Guillaume d'Amiens (deux chansons), maistre Jakemes li Viniers (une chanson), Jehan le Cuvelier d'Arras (une chanson), Thomas Herier (une chanson) et Wasteblé (une chanson). Mais possédant encore les matériaux pour cinq autres chansons du ms. *a*, je les ai jointes à cette série, savoir une chanson inédite de Jakemes li Viniers (trois mss.), deux chansons également inédites de Cuvelier (conservées dans deux, resp. cinq mss.), ainsi que deux chansons de Wasteblé (dont l'une se trouve dans *a* seul, l'autre dans deux mss.) publiées dans des éditions anciennes et peu accessibles. Dans l'appendice on trouvera encore deux chansons inédites dont les rapports avec deux pièces des séries précédentes seront indiqués dans la suite.

LES AUTEURS

Colart le Boutellier

Les chansons de ce trouvère sont au nombre de douze et portent dans la *Bibliographie des chansonniers français* de G. Raynaud les numéros suivants:

[1] *Die altfranzösischen Liederhandschriften, ihr Verhältnis, ihre Entstehung und ihre Bestimmung*, Berlin, 1886.

219 Che c'on aprent en enfance
220 Amours et bone esperanche
314 Ne puis laissier que jou ne chant
369 Onques mais en mon vivant
444 Li biaus tans d'esté
794 Merveille est que de chanter
822 J'avoie lessié le chanter
839 Je ne sai tant merchi crïer
891 Qant voi le tans du tout renouveler
1610 Aucunes gens mout m'ont repris
1730 Loiaus amours et desiriers de joie
1875 Je n'ai pas droite ocoison.

Une treizième pièce (n° 2129 de Raynaud) est un jeu-parti entre Colart le Boutellier et Guillaume le Vinier et commence par: *Guillaume, trop est perdus.* On en trouve l'édition critique dans le *Recueil général des jeux-partis français*, publié par Arthur Långfors, etc., II, n° CXXVI, et il nous a semblé inutile de la réimprimer ici.

D'autre part, le n° 962 de Raynaud, qui figure dans la *Bibliographie* sur la liste alphabétique des auteurs parmi les chansons de Colart le Boutellier, n'est pas de lui: c'est une pièce dédiée à Colart le Boutellier par Jehan de Nuevile.[1]

Voici la liste des manuscrits contenant les douze chansons en question. Nous les énumérons dans l'ordre alphabétique des sigles de Schwan, en ajoutant, entre parenthèses, ceux de Raynaud:

Berne, Bibl. munic, 389 (R. 219, 220, 1730)	*C* (*B*²)
Londres, Brit. Mus., Egerton, 274 (R. 1730, fragment)	*F* (*Lb*)
Paris, Arsenal 5198 (R. 822, 1875)	*K* (*Pa*)
Paris, Bibl. nat. 844 (R. 219, 220, 314, 369, 444, 794, 839, 891, 1610, 1730, 1875)	*M* (*Fb*² *Pb*³)
» » » 845 (R. 822, 1875)	*N* (*Pb*⁴)
» » » 846 (R. 822)	*O* (*Pb*⁵)
» » » 847 (R. 1875)	*P* (*Pb*⁶)

[1] Publiée par M. Richter, *Die Lieder des altfranzösischen Lyrikers Jehan de Nuevile*, Halle, 1904 (diss.), p. 58.

Paris, Bibl. nat. 12.615 (R. 219, 220, 794, 839, 891, 1730, 1875)	*T* (*Pb*[11])
» » » 20.050 (R. 1730)	*U* (*Pb*[12])[1]
» » », nouv. acq. fr. 1050 (R. 822, 1875)	*X* (*Pb*[17])
Sienne, Bibl. de la ville, ms. H. X. 36 (R. 219, 220, 314, 369, 794, 891, 1610, 1730, 1875)	*Z* (*S*[1])
Rome, Vat., Reg. 1490 (R. 219, 220, 314, 369, 444, 794, 839, 891, 1610, 1730; 1875)	*a* (*R*[1])
Metz, bibl. privée (R. 891)	*e* (*App. III*)

Quant au choix du manuscrit base, nous avons hésité entre le ms. *M* et le ms. *a* qui contiennent, tous les deux, onze chansons, d'ailleurs les mêmes. Nous nous sommes décidé pour le ms.[2] *a* à cause de sa graphie artésienne qui s'accorde avec le pays d'origine de l'auteur: celui-ci faisait évidemment partie du cercle des chansonniers d'Arras, comme il ressort des indications ci-dessous.

Toutes nos chansons sont expressément attribuées à Colart le Boutellier par les manuscrits qui portent des rubriques, et il n'y a jamais d'autre attribution. Mais aucune pièce d'archives ne nous renseigne sur la vie de cet auteur. Nous n'avons donc qu'à nous en tenir aux documents littéraires qui le concernent. Voici les faits résultant de l'examen de ces documents:

1° Colart a dédié les chansons R. 891 et R. 1610 à maistre Willaume qui doit être identifié à Guillaume le Vinier d'Arras, mort en 1245. Cette identification est d'autant plus probable que Colart est le partenaire de maistre Guillaume le Vinier dans le jeu-parti R. 2129.

2° Il s'adresse, dans l'envoi de sa chanson R. 314, à Bretel, c.-à-d. Jehan Bretel d'Arras, mort en 1272.

3° Il envoie sa chanson R. 839 à Jehan de Nuevile (près

---

[1] La chanson figurant dans *U*, fol. 21 r°, que G. Raynaud croyait identique au n° 314, n'est pas de Colart le Boutellier. Voir plus loin, à l'*Appendice*.

[2] Nous nous sommes servi d'une copie photographique de ce ms., la copie de Sainte-Palaye (Paris, Arsenal 3101) n'étant pas suffisamment correcte.

d'Arras), mort en 1254, lequel lui adresse à son tour sa chanson R. 962.

4° Il a choisi comme destinataire de sa chanson R. 1875 Phelippot Verdiere, d'Arras. On sait que celui-ci a échangé un jeu-parti (et probablement deux) avec Lambert Ferri et qu'il vivait encore en 1282.

5° Sa chanson R. 219 est adressée à un certain Rogon à Sapegnies (Sapigny, village d'Artois, aux environs de Bapaume).

6° Colart le Bouteillier est le destinataire de la chanson R. 417, de Guillebert de Berneville.[1] Celui-ci était actif au moins dans le troisième quart du XIII^e siècle.

S'il est permis d'identifier *Bouteillier*[2] et *Colart*, nommés dans les pièces suivantes, à Colart le Boutellier, on a encore ces renseignements sur sa personne:

7° *Boutilliers* est le juge de Robert de le Piere dans le jeu-parti R. 946 (n° CXXXVI du *Recueil général*); Robert adresse encore à *Bouteillier* sa chanson R. 1976. Robert de le Piere, d'Arras, est mort en 1258.

8° Henri Amion le clerc, d'Arras, dont l'activité tombe au troisième quart du XIII^e siècle, dédie sa chanson R. 825 à *Colart*.

9° Maistre Guibert Kaukesel, nommé dans un document d'Arras en 1250, envoie sa chanson R. 924 à Jehan Erart, d'Arras, mort en 1258 ou 1259, à Dragon, également d'Arras, et à *Boutillier*.

Ajoutons que la chanson R. 1730 de Colart le Boutellier a été imitée par Jacques de Cambrai dans la chanson pieuse R. 114.[3]

[1] Éd. H. Waitz, *Der kritische Text der Gedichte von Gillebert von Berneville*, dans *Beiträge zur romanischen Philologie, Festgabe für G. Gröber*, Halle, 1899, p. 62.

[2] Mais l'histoire de la poésie lyrique du XIII^e siècle connaît aussi un *Robert* le Bouteillier. Voir *Rec. général des jeux-partis français*, à la Table des partenaires.

[3] Éd. Edw. Järnström, *Recueil de chansons pieuses du XIII^e siècle*, t. I, n° XXX.

Les faits énumérés ci-dessus permettent de conclure que l'activité littéraire de Colart le Boutellier se plaçait avant et après le milieu du XIII^e siècle.

Gaidifer d'Avion

Les chansons de Gaidifer sont restées inédites à l'exception d'une seule (R. 1471). Des sept chansons de ce poète qui nous sont parvenues, six portent, dans la *Bibliographie* de Raynaud, les numéros suivants:

316 Las! pour koi ris ne jus ne cant
809 Par grant esfors m'estuet dire et canter
1471 Je me cuidoie bien tenir
1806 Amours ki sur tous a pooir
1812 Qant Dieus ne veut, tout li saint n'ont pooir
2054 Tant ai d'Amours apris et entendu

La septième, qui n'est qu'un fragment, n'a pas été enregistrée par Raynaud. Elle devrait porter le numéro 1656^bis. Du premier vers, incomplet, il ne reste que la fin: .... *li ne revenriés a moi.*

Six de ces chansons sont des *unica* du ms. *a*, savoir les numéros 316, 809, 1471, 1656^bis, 1806 et 1812. Elles s'y suivent depuis le fol. 56 r° jusqu'au fol. 58 v°. La septième, R. 2054, se trouve dans les mss. *C* (*B*^{2}), *O* (*Pb*^{5}), *U* (*Pb*^{12}) et *V* (*Pb*^{14}).

La série des chansons de Gaidifer dans *a* a originairement compris encore une ou deux chansons, aujourd'hui perdues à cause de la mutilation du manuscrit. C'est ce que nous apprend la table du manuscrit qui a conservé la mention des pièces qui manquent. La première commençait par: *Tels conseille autrui sagement*; elle n'est mentionnée dans aucune bibliographie. L'autre, commençant par *Tout me samble noient*, enregistrée par Raynaud sous le numéro 712, devrait être la chanson dont un fragment considérable nous a été conservé et à laquelle nous avons donné le numéro 1656^bis. Mais étant donné que ce fragment présente des vers de dix syllabes, il

va de soi que le vers en question — pourvu qu'il se trouve cité en entier, ce qui semble probable — n'a guère pu appartenir à celui-là. Nous sommes donc porté à croire que le premier vers de notre fragment a été omis par mégarde dans la table du manuscrit et que, par conséquent, deux chansons, ainsi que le commencement de la chanson 1656bis, sont perdues. Si notre conclusion est juste, la chanson 712 de Raynaud doit être considérée comme n'existant plus.

Rien ne nous autorise à croire que la chanson qui, comme nous le verrons, a été insérée dans la version du n° R. 2054 du ms. *V*,[1] soit de Gaidifer.

Ce que nous savons sur la personne de Gaidifer se réduit à bien peu. La table du manuscrit *a* le désigne comme clerc: *Ce sont les chansons Gaidifer cler.* Une autre indication nous est fournie par la rubrique du ms. *C*, où on lit: *Guaidifer d'Avions.* C'est ainsi que nous savons qu'il était originaire d'Avions, aujourd'hui Avion, qui est à 14 km d'Arras, près de Vimy. Avions était autrefois une des pairies de la châtellenie de Lens.[2] *Gaidifer* a bien l'air d'un surnom. Son nom de baptême était-il *Jehan*? Cette question peut se justifier par le fait que Jehan de Renti, contemporain de Jehan Bretel (comme Gaidifer lui-même, voir plus loin), dans l'envoi de la chanson R. 1558, l'adresse à un certain Jehan d'Avions:

Chançons, sans demours
Va t'ent, garde, plus n'atarge,
Droit a Avions te nage,
A bon Jehan di:
Nus n'avera ja joie, s'il n'a cuer joli.[3]

Ce Jehan d'Avions[4] pourrait bien être identique à Gaidifer d'Avions. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est

[1] Nous l'imprimerons plus loin. Voir à l'*Appendice.*

[2] Voir Guesnon, *Le Moyen Age*, 1902, p. 143 ss.

[3] J. Spanke, *Zwei altfranzösische Minnesinger. Die Gedichte Jehan's de Renti und Oede's de la Couroierie.* Chemnitz—Leipzig, 1907 (diss.), p. 49.

[4] Un personnage de ce nom figure dans un document de 1250; voir Spanke, o. c., p. 2—3.

le fait qu'au bas du fol. 57 v° du ms. *a* — où sont transcrites des chansons de Gaidifer — le scribe a écrit le nom de *Jehans*.

Il y a d'autres faits qui rattachent Gaidifer à l'Artois et au cercle des auteurs artésiens. Il est le partenaire de Jehan Bretel dans les jeux-partis R. 1071 et 1121 et a été choisi comme juge par celui-ci dans les jeux-partis R. 295 et 952, d'où l'on peut conclure qu'il était contemporain et intime de cet auteur célèbre qui exerça son activité depuis le deuxième quart du XIII^e siècle jusqu'à sa mort en 1272. Sa qualité de juge de Jehan de Grieviler, dans les jeux-partis R. 564, 899, 1637 et 1925, et de celui de Robert de Chastel, dans le jeu-parti R. 1505, nous mène à la même époque et à la même contrée. Il en est de même des autres personnages, Cuvelier, Dragon, sire Audefroi, Perrin d'Angicourt et la demoiselle Oede, qui figurent en qualité de juges ou de partenaires dans les jeux-partis en connexion avec le nom de notre poète. Lambert Ferri, qui a imité, dans la chanson pieuse[1] R. 2053, la chanson R. 2054 de Gaidifer, était, lui aussi, contemporain de Bretel et des poètes de son groupe.

Il n'y a rien dans la langue de Gaidifer qui démente son origine picarde.

Maistre Willaume Veaus

Dans la troisième série des chansons publiées ici, on trouvera d'abord deux pièces (R. 1461 et 789), *unica* de *a*, portant la rubrique indiquée ci-dessus. On connaît de cet auteur encore une troisième pièce, la chanson à refrain R. 371, contenue dans quatre manuscrits, y compris le ms. *a*, et éditée par A. Keller[2] et E. Mätzner.[3] Ces poèmes se trouvant dans les mss. *K*, *N*, *X* et *a*, qui contiennent principalement des chansons du domaine picard, c'est là qu'on serait tenté de localiser notre poète.

[1] Éd. Järnström, t. I, n° XL.

[2] *Romvart, Beiträge zur Kunde mittelalterlicher Dichtung aus italienischen Bibliotheken*, Mannheim et Paris, 1844, p. 275.

[3] *Altfranzösische Lieder, berichtigt und erläutert*, Berlin, 1853, p. 31.

Martin le Beguin de Cambrai

Cet auteur a composé, outre les deux *unica* R. 1992 et 1332, imprimés ci-dessous, les deux chansons R. 185 (six mss.[1]), publiée par Keller (*o. c.*, p. 229), Mätzner (*o. c.*, p. 55) et J. Brakelmann[2], et R. 1172 (sept mss.), imprimée par Brakelmann (*Archiv*, XLII, 374) et G. Steffens[3]. De cette dernière pièce il y a un extrait dans le *Cheval de fust* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, X, 468). C'est peut-être encore lui qui a composé la longue pièce inédite (R. 474) portant dans l'unique manuscrit (*N*) la rubrique *Note Martinet.*

A en juger par son nom, Martin appartenait à la communauté des Béguins (ou Bégards) et était originaire de Cambrai. A. Thierry (*Recueil de monuments de l'histoire du tiers état*, I, Paris, 1850, p. 234) a relevé, dans un document d'Amiens, le nom de *Martinus Bekin*[4]. Ce personnage pourrait être identique au poète.

Guillaume d'Amiens

Suivent deux chansons, *unica* de *a*, dont l'une, R. 1004, est expressément attribuée, dans la rubrique, à *Williammes d'Amiens*, appelé dans la table du manuscrit plus explicitement *Willammes d'Amiens li Paignieres*, c'est-à-dire le peintre. L'autre chanson, le n° R. 1736, anonyme dans le manuscrit, vient immédiatement après la chanson R. 1004, celle-ci précédée d'une autre chanson de Guillaume d'Amiens, le n° R. 2 (*unicum* de *a*).[5] Vu la disposition du ms. *a*, où les chansons sont groupées par auteurs, il est assez probable qu'elle est du même auteur que les deux pièces précédentes. Les

[1] Le sixième est celui de Saint-Paul en Carinthie.

[2] *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* XLIII, 308.

[3] *Archiv*, XCVII, 294.

[4] Voir Philipp Simon, *Jacques d'Amiens*, Berlin, 1895, p. 8, note, et Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, p. 962.

[5] Publiée par Keller, *o. c.*, p. 291, et Mätzner, *o. c.*, p. 49.

chansons qui suivent sont de Blondel de Neele. Ce serait donc le rubricateur qui, par mégarde, aurait omis d'en transcrire la rubrique.[1] Guillaume d'Amiens est aussi l'auteur d'un *Dit sur l'amours* qui a été accueilli à tort, n'étant pas lyrique, dans la *Bibliographie* de Raynaud sous le n° 2073[2], ainsi que de dix rondeaux, publiés en dernier lieu par M. F. Gennrich.[3]

Le nom de notre auteur figure avec celui d'un certain Hue d'Ailly (*de Alliaco*) dans deux chartes d'Amiens de 1301 (*Dominus de Plaisseto pro domibus que fuerunt Willelmi pictoris et Hugonis d'Ailly . . .*).[4]

Maistre Jakemes li Viniers

Nous publions ensuite les deux pièces R. 427, *unicum* de *a*, et R. 1166, contenue dans les mss. *M*, *T* et *a*.

L'auteur de ces chansons est appelé *Maistre Jakemes* dans la rubrique de R. 427, *Maistre(s) Jakemes li Viniers* dans la table du ms. *a* et dans la rubrique de R. 1166 du même manuscrit, *Maistres Jakes li Viniers* dans la rubrique de la chanson pieuse[5] R. 654, et *Maistre Jakes* dans la rubrique de la chanson pieuse[6] R. 1999, toujours dans le même ms. *a*. Outre ces quatre chansons, il y en a encore deux qui appartiennent à ce même auteur, savoir les n^os^ R. 151[7] et 1721.[8] La chan-

---

[1] C'est ce qui est arrivé par exemple à la chanson R. 2 de Guillaume d'Amiens. Cette chanson a été transcrite par deux fois dans le ms. *a*, premièrement au feuillet 86 v°, avec attribution, et deuxièmement au fol. 130 v°, sans attribution, mais cette fois après le n° R. 2073, expressément attribué à G. d'Amiens.

[2] Publié par M. A. Jeanroy, *Romania*, XXII, 58.

[3] *Rondeaux, Virelais und Balladen*, I, p. 30 (cf. II, p. 30).

[4] Voir Ph. Simon, *l. c.*, et Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 863.

[5] Éd. Järnström, I, p. 145 (*unicum* de *a*).

[6] Éd. Järnström, I, p. 147 (*unicum* de *a*).

[7] Éd. F. Noack, *Der Strophenausgang in seinem Verhältnis zum Refrain . . . in der altfranzösischen Lyrik*, Marburg, 1899, p. 103 (mss. *M*, rubrique: *Jakes li Viniers*, et *T*, rubrique: *Jakemes li Viniers*).

[8] Éd. par Keller, *o. c.*, p. 270, et Mätzner, *o. c.*, p. 26 (mss. *T* et *a*)

son R. 388[1] est attribuée par le ms. *a* à *Maistres Jakes li Viniers*, mais par le ms. *M* à Guillaume le Vinier. Le troisième ms., *j* (fragment Aubry), qui en a conservé un fragment, ne porte pas de rubrique. La question d'auteur ne peut donc pas être résolue. L'un des éditeurs de ce poème, M. Ulrix, a admis cette chanson parmi les œuvres de Guillaume le Vinier. On se heurte à la même difficulté quant à la chanson R. 1615[2], attribuée à *Maistres Jakemes li Viniers* par le ms. *a*, mais au Chastelain de Couci par le ms. *R*.

La seule chose qu'on sache sur Jacques ou Jaquemes le Vinier est qu'il était contemporain de Jehan Bretel,[3] à qui est adressée la chanson R. 1166.

On pourrait se demander si *Jakemon Sakesep*, l'auteur du *Roman du chevalier de Couci et de la dame de Faiel*,[4] ne serait pas identique à notre auteur. C'est que *Sakesep* nous paraît plutôt comme un «nom de guerre», pouvant très bien représenter une traduction du nom de *Vinier*.

Jehan le Cuvelier d'Arras

Ce chansonnier est l'auteur, outre des n[os] R. 214[5], 484, *unicum* de *a*, et 1455[6], publiés ci-après, de trois autres chansons: les n[os] R. 509[7], 566[8] et 2108[9]. Il est le partenaire de

[1] Éd. par Järnström, I. p. 133, E. Ulrix, *Les chansons inédites de Guillaume le Vinier d'Arras* dans *Mélanges Wilmotte*, Paris, 1910, p. 796 et J. Bédier, *ibid.*, p. 896.

[2] Éd. par F. Fath, *Die Lieder des Castellans von Coucy*, Heidelberg, 1883 (diss.), p. 75.

[3] Voir Guesnon, *Le Moyen Age*, 1902, p. 149.

[4] Éd. par Crapelet, 1829.

[5] Publiée dans *Archiv*, LXXXVIII, p. 327 (mss. *O*, *R*, *V*, *Z* et *a*).

[6] Publ. dans *Archiv*, LXXXVIII, p. 325 (mss. *Z* et *a*).

[7] Éd. par Keller, *o. c.*, p. 297, et Mätzner, *o. c.*, p. 54 (ms. *a*).

[8] Publ. par Dinaux, *Trouvères, jongleurs et ménestrels de la France et du midi de la Belgique*, t. III, *Trouvères artésiens*, 1843, p. 339, et dans *Archiv*, XLI, 351. La pièce est anonyme dans les mss. *O* et *R*; le ms. *C* l'attribue à Jehan le Charpentier, le ms. *a* à Cuvelier.

[9] Publ. par Dinaux, t. III, p. 317 (mss. *K*, *N*, *O* et *X*).

Gamart de Vilers dans le jeu-parti R. 1671, celui de Jehan Bretel dans R. 1042, 155, 909, 1824, 928, 1025 et 8, celui de Jehan de Grieviler dans R. 1042 et 692, celui de Lambert Ferri dans R. 1042 et 155 et du Trésorier d'Aire dans R. 155. Enfin il est le juge d'Adam de la Halle dans le jeu-parti R. 1798, celui de sire Audefroi dans R. 1850, de Jehan Bretel dans R. 1637, 1071 et 1505, de Jehan de Grieviler dans R. 1925 (ms. *b*) et de Lambert Ferri dans R. 1340.[1] Il dédie sa chanson R. 2108 à Wagon Wion, riche bourgeois d'Arras, mort en 1272 ou 1273.[2]

Thomas Herier

En plus de la chanson R. 923, *unicum* de *a* et publiée ci-dessous, on connaît de Thomas Herier onze autres chansons: R. 44[3], 63[4], 186[5], 467[6], 1096[7], 1190[8], 1303[9], 1974[10], 2022[11], 2034[12] et 2125[13]. Il est le partenaire de Gillebert de Berneville dans le jeu-parti R. 1191[14]. Thomas, partenaire de Guillaume le Vinier dans le jeu-parti R. 842[15], est peut-être Tho-

---

[1] Voir *Recueil général des jeux-partis français*, passim.

[2] Voir Guesnon, *Le Moyen Age*, 1900, p. 143.

[3] Publ. par L. Brandin, *Inedita der altfr. Liederhandschrift Pb*[5] dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXII, 1900, I, p. 270 (ms. *T*).

[4] Éd. Brandin, *o. c.*, p. 271 (ms. *T*).

[5] Éd. A. Jeanroy, etc., *Lais et descorts français du XIII^e siècle*, Paris, 1901, p. 25 (ms. *U*).

[6] Éd. Brandin, *o. c.*, p. 248 (mss. *K*, *N* et *O*).

[7] Éd. Noack, *o. c.*, p. 128 (mss. *M* et *T*).

[8] Publ. par Dinaux, t. II, *Les trouvères de la Flandre et du Tournaisis*, 1839, p. 354, et A. Scheler, *Trouvères belges, nouvelle série*, 1879, p. 141 (mss. *M* et *T*).

[9] Éd. Noack, *o. c.*, p. 133 (ms. *T*).

[10] Éd. Ulrix, *Les chansons inéd. 844*, n° VIII (mss. *M* et *T*).

[11] Éd. Keller, *o. c.*, p. 303, et Mätzner, *o. c.*, p. 60 (ms. *a*).

[12] Publ. dans *Archiv*, XLIII, p. 221 et 268 (mss. C, *M* et *T*).

[13] Éd. Brandin, *o. c.*, p. 271 (ms. *K*).

[14] *Recueil général des jeux-partis français*, II, n° CXXXVIII, p. 149.

[15] *Rec. gén. des jeux-partis fr.*, II, n° CXXIV, p. 92.

mas Erier. Les deux chansons R. 1190 et 1303 sont envoyées au Trésorier de Lille, la chanson R. 2034 à Jacques de Cysoing et la chanson R. 1096 à un seigneur de Rues; dans la chanson R. 467 il rend hommage à Jeanne, fille de Simon de Dammartin, morte en 1279.[1]

Wasteblé

De cet auteur on connaît les trois chansons imprimées ci-dessous, savoir les n^{os} R. 31 (*unicum* de *a*), 1554[2] et 1742[3] (*unicum* de *a*). Elles portent toutes, dans le ms. *a*, la rubrique *Waste Blé*[4]; celle du ms. *R* est *Gasteblé*. Divers documents d'Amiens mentionnent *Jehans Wasteblé* (*Mémoires des Antiquaires*, XVII, 302) et *Jehans li fiex Wasteblé* (*ib.*, p. 305 et 306).[5] Mais il est bien entendu qu'aucun de ces deux personnages n'est nécessairement identique au poète. Le nom est fréquent encore aujourd'hui. Les journaux ont mentionné récemment, dans un fait divers, «M. Wattebled, brocanteur à Amiens».

TEXTES

I. — COLART LE BOUTELLIER

I

(Raynaud 1730)

Manuscrits: *C*,[6] fol. 126 (Brakelmann, *Archiv*, XLII, 373); *F*, fol. 100 (F. Gennrich, *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLV, 415); *M*, fol. 128 b; *T*, fol. 24 v°; *U*, fol. 125 (fac-similé p. p. la Société des anc. textes); *Z*, fol. 34 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 339); *a*, fol. 69 (Keller, *Romvart*, p. 283). — La musique est notée dans *FMTZa*.

---

[1] Voir Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 950–51.

[2] Publ. par Keller, *o. c.*, p. 304, Tarbé, *Les chansonniers de Champagne aux XII^{e} et XIII^{e} siècles*, p. 51, et Mätzner, *o. c.*, p. 62 (mss. *R* et *a*).

[3] Publ. par Tarbé, *o. c.*, p. 52.

[4] Quant au n° R. 31, la rubrique est bien dans le manuscrit. C'est à tort que G. Raynaud, dans sa description du manuscrit *a* (*Bibliographie des chansonniers français*, t. I, 228), indique cette chanson comme anonyme.

[5] Voir Ph. Simon, *o. c.*, p. 8.

[6] Les sigles sont toujours ceux de Schwan.

ÉDITIONS: A. Dinaux, *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, III, *Les trouvères artésiens*, Paris et Valenciennes, 1843, p. 143 (d'après *T*); E. Mätzner, *Altfranzösische Lieder*, p. 38 (d'après le texte diplomatique de Keller).

VERSIFICATION: 10 *a b a b b c c b*. *Coblas doblas* (2+2+1; oie ir aie; ie ent ance; age ier ee). Dans le ms. *C* les couplets III et IV sont intervertis. *F* n'a eu que trois couplets, dont le premier a été entièrement gratté et dont les deux autres (II et III) ne sont lisibles qu'en partie. Le couplet IV manque dans *a*, le couplet V dans *U*.

Notre chanson a été imitée par Jacques de Cambrai dans la chanson pieuse, R. 114[1], ce qui est indiqué dans la rubrique de l'unique manuscrit (*C*) où on lit: *Ou chant: Loaus amors et desiriés de joie.* Il y a deux autres chansons qui présentent la même structure strophique, savoir R. 246, de Guillebert de Berneville (*coblas unissonans*; éd. Waitz, p. 50) et R. 1334, de Jehan Baillehaut (*coblas unissonans*; éd. G. A. J. Hécart, *Serventois et sottes chansons*, p. 47).

AUTEUR: Rubrique du ms. *C*: *Collairs li Botilliers*, de *F*: *Colard le Boutillier*, de *M*: *Colars li Boutilliers*, de *T*: *Cholars li Boutelliers*, de *a*: *Ce sont les canchons Cholart le Boutellier.*

Graphie de *a*. Le couplet IV, qui manque à *a*, est donné dans la graphie de *Z*.

I Loiaus amours et desiriers de joie
Et volentés que j'ai de deservir
Le guerredon q'Amours doune et otroie
Chiaus qui de cuer aiment sans repentir,
Tout che me fait chanter et esjoïr
Et ma dame servir en sa manaie,
Ne ja, pour mal ne pour bien que j'en aie,
N'en kier mon cuer oster ne departir.

II Bien puis morir des maus dont gariroie,
Se ma dame le me voloit merir.

[1] Publiée par E. Järnström, *Recueil de chansons pieuses du XIII^e siècle*, I, Helsingfors, 1910, p. 83. — La chanson R. 113 (éd. Dinaux, I, 151), dont le premier vers est identique à celui de R. 114, a une autre structure métrique (10 *a b a b c c d d*).

I — *Ce couplet est dans F entièrement gratté et illisible* — 1 desirier *T* — 2 uolenteit *C*; del d. *C U* — 3 La *U*; otrie *a* — 4 ki emment de c. *U* — 5 resiolr *C U* — 6 menaie *C U* — 7 Ne iai ne p. b. ne p. m. *C*; p. b. ne p. m. *U Z* — 8 k. osteir m. c. osteir *U*.

II — 9 B. crien *C*, B. pens *U* — 10 les *MT*, le mes *Z*; doignoit m. *CU*.

Nule riens tant el mont ne me gerroie
Com sa biauté, qant l'esgart a loisir;
Car g'espreng si d'amours et de desir
Q'il m'est avis que fine Amour me traie
Par mi le cuer sa tres grant biauté vraie,
Si n'ai pas cors pour tel caup soustenir.

III Mais bone Amour, qui en moi s'est nourrie,
M'aïe mout et conforte sovent,
Et puis que j'ai si douche conpaignie,
Maus ne me puet grever legierement;
Car li espoir d'avoir alegement
Me tient joli et s'ai bone esperance:
Se loiautés a vertu ne poissanche,
J'avrai joie, car j'aim bien loiaument.

IV Boine dame, plaine de courtoisie,
En cui biautés a pris herbegement,
Se fine Amours, ki tous les boins maistrie,
Vous fait de moi et de mon cuer present
Pour vous servir et amer loiaument,
Pour Dieu, dame, ne m'aiés en vieutance,
Ne prendés garde a vo tres grant vaillance,
Puis ke je sui vostres tout ligement.

V E las! je serf mon preu u mon damage,
Ne sai le quel, et s'ai grant desierrier
Del tost savoir; si n'ai nul avantaje,

II — 11 Ke n. r. itant ne *C* — 12 C. ses gens cors *C*; beautés *T* — 13 Lors seux sospris damors C, Si seus au pris damour *U*; damour *Z* — 14 Se m. *C*, Ce m. *U*; amours *FMTZ* — 15 cors *UMZ*; la tr. gr. *U*; c. de tr. gr. *T*; sa gr. b. ueraie *M* — 16 Se *C*; de t. *U*; t. faix s. *CU*.

III — *Dans C les couplets* III *et* IV *sont intervertis* — 17 La b. *C*; Ma douce dame ki *U*; amours *FMTZ*; est n. *CU* — 18 et *manque dans F* — 19 Et ceu ke *CU*; maladie *U* — 20 Maiz *M*; ne men p. *a* — 21 Ke *C*; si e. *Z*; espoirs *CUT*; Car.... tres grant.... *F* — 22 iolif an la bone uaillance *U* — 23 loiaulteit *C* — 24 I. mercit *CUF*; ke ieu ain l. *C*; iaimme l. *U*; uraiement *MTZ*.

IV — *Ce couplet manque dans a et F* — 25 Douce d. *CU* — 27 bone a. *U*; amor... biens m. *C* — 28 cors *CUMT* — 29 P. u. a. et s. l. *U* — 31 uostre gr. u. *CU* — 32 Ca uos me seus doneis t. l. *U*; tous l. *T*.

V — *Ce couplet manque dans U et F* — 33 Ee *a*; et m. d. *Z* — 35 De t. s. se *C*; tout s. *Z*.

Fors loiauté, qui riens me puist aidier;
Si proi, pour Dieu, bone Amour et requier,
La plus bele ki soit de mere nee
Faice savoir mon quer et ma pensee,
Kar ma kanchon ne li os envoiier.

Remarques

I–6. «Et servir ma dame en restant sous son entière domination».

II–10. «Si ma dame voulait m'en (= de mon amour, de ma fidélité) récompenser».

IV–31. «Ne tirez pas vanité de votre grande valeur».

V–33. «Hélas! j'obtiens par mon service mon profit ou mon dommage».

II

(Raynaud 220)

MANUSCRITS: *C*, fol. 18 (Brakelmann, *Archiv*, XLI, 365); *M*, fol. 128 v°; *T*, fol. 25; *Z*, fol. 38 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 343); *a*, fol. 69 v°. — La musique est notée dans *MTZ a*.

ÉDITIONS: Dinaux, III, 144 (d'après *T*); Bartsch et Horning, *La langue et la littérature françaises depuis le IX^e s. jusqu'au XIV^e s.*, Paris, 1887, col. 503 (d'après *C* et *M*).

VERSIFICATION: *a* b *a* b b c c d d. *Coblas unissonans*
7 7 7 7 7 7 7 10 10
(anche er our ir).

Le septième vers de chaque couplet est toujours le même: *Et de tant merchi Amour.*

Nous n'avons pas rencontré ailleurs ce schéma.

AUTEUR: Rubrique de *C*: *Colairs li Boutillier*, de *M*: *Colars*, de *T*: *li Boutelliers*, de *a*: *Collars li Boutilliers*.

Graphie de *a*.

I Amours et bone esperanche
De ma grant joie achiever
M'a douné forche et poissanche
Et volenté de chanter
Et de ma dame loer

V — 36 loiaulteis *C*; q. nient me *MTZ* — 37 Se *C* — 38 Ka la *a*; Ke la pl. b. riens ki or soit n. *C*, Qua la pl. b. rienz qui soit or n. *M*, Ca la pl. b. rien(s) qui or soit n. *TZ* — 39 mon penseir *C* — 40 ois *a*.

I — 2 eschiueir *C*.

Ki tant a sens et valour,
Et de tant merchi Amour
Qu'ele deigna dedens mon cors venir
Prendre le cuer et o soi retenir. 9

II Ha! bele, vermeille et blanche,
Souhaidie a esgarder,
Par vo tres douche acointanche
Et par vo tres biau parler
Sui vostres, ne eschaper 14
Ne vous puis jamais nul jour,
Et de tant merchi Amour
K'au mains ne pui je a douche mort faillir,
S'ele en chantant me fait par vous morir. 18

III La tres douche souvenanche
Que j'ai de son biau vis cler
M'a tolu ire et pesanche
Et me fait joie mener,
Si que je n'os nis penser 23
Que j'aie jamais dolour,
Et de tant merchi Amour
C'onques, pour mal ne pour dolour soufrir,
N'en vi mon cuer nule fois repentir. 27

IV Nus qui en li ait vaillanche
Ne puet vivre sans amer,
Car bontés, pris, houneranche
Fait bone Amour recouvrer.
Pour che me veil jou pener 32
De li servir sans folour,
Et de tant merchi Amour
Qu'en la meillour que nus porroit choisir
M'a fait metre mon cuer et mon desir. 36

I — 6 Ke *C* — 7 Et ditant mercit amors *C*; amors *MT* — 8 cuer *TZ* — 9 sor *T*.

II — 10 et u. *MZ* — 12 Por *C*; uostre d. *aM* — 13 por *C* — 16 Maix de t. mercie *C*; amors *CM* — 17 Camoins *C*; je *manque dans C, T et Z* — 18 por *CMTZ*.

III — 19 Li *aZ* — 25 mercie *C*; amours *CM*; *ce vers manque dans Z* — 26 soufrir, *le reste du vers manque dans Z* — 27 Ne ui n. f. m. c. r. *a*.

IV — 29 Ne doit u. *MTZ* — 30 bonte *MT* — 31 amours TZ — 32 me doi *M* — 33 folie *Z* — 34 ditant *TZ*; mercie *C*; amours *CTZ* — 35 Que la *a*, Ca la *C*.

V Un seul petit de pitanche
Qui mout poi porroit grever
M'alegeroit ma pesanche
Et feroit mon mal chesser,
Se chele qui n'os noumer
Me regardoit par douçor,
Et de tant merci Amour
Qu'ele me laist si longuement languir,
K'a un seul caup me puet faire fenir.

Remarques

III — 26—27. «Que mon cœur n'a jamais regretté les peines que j'ai eues à souffrir.»

IV — 28. *Li* = soi.

III

(Raynaud 1875)

MANUSCRITS: *K*, fol. 243 (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *M*, fol. 129; *N*, fol. 118 v°; *P*, fol. 91 b; *T*, fol. 93; *X*, fol. 164 v° b; *Z*, fol. 36 (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 340); *a*, fol. 70. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

ÉDITION: Dinaux, III, 132 (d'après *N*).

VERSIFICATION: a *b* a *b* *b* a a c c. *Coblas doblas*
7 7 7 7 7 7 7 7 4
(2 + 2 + 1 + envoi; on ie i; é ise ir; ir iere ent). — L'envoi manque dans *KX*. — Le schéma et la mélodie de R. 1983 (anonyme; *coblas singulars*; éd. Spanke, *Altfranzösische Liedersammlung KNPX*, n° LVI) sont identiques.

AUTEUR: Rubrique de *KP*: *Colars li Boteilliers*, de *M*: *Colars l Boutilliers*, de *N*: *Colars li Boteill's*, de *T*: *li Boutell'*, de *X*: *Colars li Botill's*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars li Bouteilliers*.

DESTINATAIRE: Phelippot Verdiere.

Graphie de *a*.

I Je n'ai pas droite ocoison
De faire canchon jolie,
Car onques n'oi guerredon

V — 37 Dun *CMZ*, Cun *T* — 39 greuance *CMTZ* — 43 mercie amors *C* — 44 Que me *T* — 45 Quar dun *M*.

I — 2 De chanter iour de ma uie *K*; *N répète* De fere chanson.

De chanter jour de ma vie.
Mais pour che ne lairai mie
A servir sans traïson
Ma dame qui, par raison,
Deüst bien avoir merchi
De son ami.

II Mais, si me doint Dieus pardon,
Dame, de biauté garnie,
Jamais ne ferai canchon,
Se cheste n'est receullie
En gré de vostre partie;
Car onques n'oi se mal non
D'Amors, et s'a si dous non,
N'onques nul bien n'oi de li:
Che poise mi.

III Puis k'Amours m'a esprouvé
A loial en son servise,
Bien deüsse avoir trové
Par droit pité et franchise
En cheli qui par devise
A en li sens et biauté;
Car onques n'oi volenté,
Si en puisse jou joïr,
De li traïr.

IV Dame, je preng en bon gré
Cest mal qui si me justise,
Car tost m'arés respassé,
Qant pité vous en ert prise.
Bele et bone et bien aprise,

I — 4 De ch. en ma u. *X* — 6 A serur *X*.

II — 11 Douce dame renvoisie *KNP*, Douce dame renvoisee *X* — 16 et si a d. n. *KNPX* — 17 Mes onques noi b. de li *KNP*, Mes onques noi b. de ci *X*.

III — 20 serviche a — 21 deust *KPX*; deust estre tr. *N* — 23 Ens c. ou p. d. *T* — 24 A ens li *T*; pris et b. *KNPX*; s. et bonte *Z* — 25 Mes o. *P*; Onques nen eu u. *M*.

IV — 29 Le m. *KNPX*, Ce m. *Z*; justice a — 31 pitiez *KPMTZ* — 32 Bele et sage *KNX*, Bele sage *P*, Bele boine *Z*; *ce vers manque dans M et T.*

Dous cuers plain d'umilité,
Nule riens ne m'a grevé
Ne ne me fait esbahir
Fors mi desir.

V

Je ne m'os tant eshardir,
Certes, douche dame chiere,
Que vous voise descouvrir
Mon cuer en nule maniere,
Fors qu'en chantant. Ma proiere
Poés, s'il vous plaist, oïr;
Or faites vostre plaisir
De moi, car tout ligement
A vous me rent.

VI

Canchon, Phelippot Verdiere
Me di q'en Amours servir
Me sui mis sans repentir;
Di li qu'il te chant souvent
Et liement.

Remarques

II — 10. «Aussi vrai que j'espère le pardon de Dieu.» — 16. «Et pourtant elle a un si doux nom.»

III — 26. «Aussi vrai que je souhaite que je puisse en avoir de la joie.»

VI — 46. *Phelippot Verdiere*, destinataire de la chanson. Sur ce personnage, voir *Rec. général des jeux-partis français*, Introduction, p. XXXIX, et ci-dessus, p. 180. — 47. *Me* = de ma part.

IV — 33 Dours *Z*; cuer *KNX*; plains *PMTZ*; umulite *a* — 34 rien *Z* — 35 f. mal sentir *KNPXMT (c'est peut-être la leçon originale)*.

V — 37 enhardir *KNPXM*, enshardir *T* — 38 douce amie *KNPX* — 39 Q. ie uous ose gehir *KNPX*, Qua uos aille d. *M*, Ka uos u. d. *T* — 39–40 *Ces vers sont répétés dans P* — 41 que ch. *a* — 42 Daigniez *KNPX* — 42–43 *Les mots correspondant à* oïr *et* or *sont illisibles dans K* — 44 tos l. *T*.

VI — *L'envoi manque dans K et X* — 46 Chancons *TZ* — 47 amor *T* — 48 Me s. mais *a* — 49 Proi li *MT*.

IV

(Raynaud 219)

MANUSCRITS : *C*, fol. 225 (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 356); *M*, fol. 126 v° b; *T*, fol. 23 v°; *Z*, fol. 38 (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 343); *a*, fol. 70 v°. — La musique est notée dans *MTZa*.

ÉDITION : Dinaux, III, 138 (d'après *T*).

VERSIFICATION : 7 *a* b *a* b b *a a* b b (3+3; ance is; ie a). Le couplet VI manque dans *a*. — Même structure dans les trois chansons R. 1626, de Gautier de Dargies (*coblas unissonans*; éd. Huet, p. 12), R. 1699, d'Andrieu Contredit (*unissonans*; éd. Schmidt, p. 71), et R. 1732, du même Andrieu (*unissonans*; éd., p. 64), et le motet R. 558 (éd. Raynaud, II, 126) dont la mélodie aussi est identique (Ludwig, *Repert. motetor.*, I, 1, p. 336).

AUTEUR : Rubrique de *C*: *Collair li Boltilliers*, de *M*: *Colars li Boutelliers*, de *T*: *Cholars li Boutelliers*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars li Bouteilliers*.

DESTINATAIRE : Rogon à Sapeignies.

Graphie de *a*, pour le couplet VI celle de *Z*.

I Che c'on aprent en enfance
Laisse l'on mout a envis.
Pour ch'ai je bone esperanche
D'amer loiaument toudis,
Car mout jovenes l'entrepris, 5
S'en ai esmai et doutanche,
Car chele ou j'ai ma fianche
Ne fait pas, che m'est avis,
Chou que si oeil m'ont pramis. 9

II Et si sui sans repentanche
Adés ses loiaus amis,
Ne ja pour nule grevanche
N'iert mes cuers de li partis,
S'en doi bien estre jolis 14
Pour la plus bele de Franche,
Car en sa bele samblanche
Doit loiautés, che m'est vis,
Estre et pitiés et merchis. 18

I — 1 a. en fance *T* — 2 L. on *Z*; mout *manque dans M* — 3 P. ce ai b. e. *M* — 4 tous dis *CM* — 5 Quant *MTZ* — 8 Ne me f. p. ce m. uis *M*.

II — 10 Et se *C* — 14 d. e. pluz i. *MTZ* — 18 E. p. et m. *C*.

III Adés ai en ramenbranche
Son gent cors et son cler vis
Et sa simple contenanche
Et son debonaire ris
Qi soustieument m'ont conquis
D'un regart sans desfianche.
Mais se je n'ai alejance
De cest mal dont je languis,
Je sui de morir tous fis.

IV Mais ja pour che amenrie
Amors par moi ne sera
Ne fausetés enforchie,
Car en mon cuer point n'en a.
Ne sai qu'il m'en avenra,
Mais tous les jours de ma vie
Servirai sans tricherie
Ma dame, et pechié fera,
S'ele de moi merchi n'a.

V Bien me deüst faire aïe
Amors qi esprouvé m'a,
Car poi en ert avanchie
Ma dame, qant mort m'ara.
Hel Amours, que chou sera?
Morrai jou en vo baillie?
Vous en serés mains prisie,
Se je muir, car on dira
Que ma loiautés mort m'a.

VI Ma chançounete, envoisie
A Sapegnies t'en va,
Di Rogon ke je li prie
K'il ne se repente ja

III — 20 Dou g. c. et dou c. u. *C* — 22 uis *Z* — 23 ma c. *MT* — 27 tou f. a.

IV — 28 M. mais p. a. a; Ne ia *MTZ* — 29 Por m. a. *M*, A. en m. *Z* — 30 essaucie *CTZ*, ensauchie *M* — 32 men *manque dans Z* — 33 tout a.

V — 41 Et a. a; amor *C*; a. ce que s. *M* — 44 Se gi m. *MZT*.

VI — *Ce couplet manque dans* a · · 47 sapaigniez *C*, sapeignies *M* 49 Ke ne sen *C*.

D'amer, car biens l'en venra. 50
Car s'il aimme sans boisdie,
Sa paine ert tres bien merie,
Si com je faç grant piece a:
Ja mes cuers n'en trecera. 54

Remarques

V — 41. «Que sera-t-il de cela?», «à quoi cela aboutira-t-il?».

VI — 47. *Sapegnies*, Sapigny, village d'Artois, aux environs de Bapaume. Le nom de *Sapignies* apparaît aussi dans la chanson R. 1350 (éd. Bartsch, *Altfranzösische Romanzen und Pastourellen*, p. 274, XXX, 43) où *Fouques de S.* prend part à une fête pastorale. — 48. *Rogon*, destinataire de la chanson, personnage inconnu. — 54. Les manuscrits présentent deux leçons différentes: *trecera (Z)* qui est évidemment le verbe *trec(h)ier*, «tromper», et *requerra (MT)*, *recroirait (C)*, de *recroire*, «désister, abandonner». On peut se demander (à cause de *en*, qui ne va pas très bien avec *trechier* ou *recroire*), si la leçon primitive n'était pas *retraire*, verbe neutre, «se retirer».

V

(Raynaud 1610)

Manuscrits: *M*, fol. 129 v°; *Z*, fol. 36 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 341); *a*, fol. 70 v° b. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Versification: 8 a b a b b a a b. *Coblas doblas* (2+2+1+envoi; is ai; er ir; ans uel). — Hiatus au v. 33.

L'envoi manque dans *a*.

Ce schéma métrique a été souvent employé par les trouvères. Voici les chansons dont nous avons connaissance: R. 311, d'Audefroi le Bastart (*coblas unissonans*; éd. Cullmann, p. 92); R. 313bis, imprimée ci-dessous, *Append.*, I; R. 316, de Gaidifer, publiée plus loin; R. 347 (Brakelmann, *Archiv*, XLII, 355); R. 389, de R. de Ferrières ou de Gace Brulé (éd. Brakelmann, II, 50); R. 579 (*coblas doblas*; éd. Jeanroy et Långfors, *Archivum romanicum*, III, 17); R. 648 (*coblas unissonans*; éd. Järnström, I, p. 62); R. 756 (Brakelmann, *Archiv*, XLII, 257); R. 948, jeu-parti: le comte de Bretagne(?) à Gace (éd. *Recueil général des jeux-partis*, I, 7); R. 1036 = R. 2074bis, de Jehan de Neuville (*coblas singulars*; éd. Richter, p. 62); R. 1082, de Gautier d'Épinal (*coblas*

VI — 50 c. miex l. *T* — 51 Et s. *C* — 52 moult b. *C* — 53 Sou ke ie *C* — 54 n. recroirait *C*, n. requerra *MT*.

doblas; éd. Lindelöf et Wallensköld, p. 286); R. 1306, d'Andrieu Contredit (*coblas unissonans*; éd. Schmidt, p. 57); R. 1806, de Gaidifer imprimée ci-dessous; R. 1916, de Moniot d'Arras (éd. Bartsch, *Romances et pastourelles*, p. 47); R. 1934 (Brakelmann, *Archiv*, XLIII, 307); R. 1956, de Raoul de Ferrières (éd. Brakelmann, II, 56).

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars li Boutilliers*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars B.*

DESTINATAIRE: Maistre Willaumes.

Graphie de *a*. L'envoi est donné dans la graphie de *Z*.

I Aucunes gens mout m'ont repris
De chou que piech'a ne chantai
Et dïent que cuers m'est faillis,
Mais je les en desmentirai,
Car ainc mais n'oi le cuer si gai
Con j'ai ore, ne si espris
D'amer dame de si haut pris
En qui tous les biens du mont sai.

II J'ai piech'a voué et pramis
Que ja Amours ne gerpirai,
Ains ere adés loiaus amis
Tous les jours que je viverai,
Et toutans merchi proierai
Ma douche dame en qui j'ai mis
Mon cuer, mais onques ne li dis
La moitie des maus que j'ai.

III Mais teus maus ne mi puet grever,
Car j'aim et couvoit et desir
La plus bele c'on puist trouver,
Si doi bien pour li mal soufrir,
Car nus ne doit d'amours joïr,
S'il n'en puet les maus endurer,
Et on doit bien tel mal amer
Dont biens et joie puet venir.

I — 1 Aucune *a*; mout *manque dans Z* — 5 ain *a* — 6 Com ie nai ore *Z* — 8 tout *a*.

II — 13 toz tans *MZ* — 16 que ie trai *M*.

III — 17 ni mi *Z* — 18 *Le premier* et *manque dans M*; couvoite *Z* — 24 et *manque dans a*.

IV Se j'osoie assés esgarder
Cheli pour qui plaing et soupir,
Je ne vauroie ja chesser,
Mais paour me fait esbahir,
Si m'en couvient mes ieus partir.
Mais je retiens en mon penser
Sa samblanche por recorder,
Qant je sui tous seus a loisir.

V Bele, bone et avenans,
Sans vilounie et sans orguel,
Tant estes sage et bien parlans
Qu'adés vous verroie mon weil.
Mort m'ont et traï vo bel oeil
Et vo dous vis clers et rians,
Se vo secours m'est demourans,
Car plus vous aim ke je ne suel.

VI Maistre Willaumes, mescheans
Voi tous jours les loiaus amans
Si ke par tout le cors m'en duel.

Remarques

V — 36. «Que, si je pouvais faire ce que je veux, je ne cesserais de vous regarder.» — 39. «Tarde à me venir.»

VI — 41. *Maistre Willaumes*, destinataire de la chanson, sans doute Guillaume le Vinier; voir ci-dessus, p. 179.

VI

(Raynaud 794)

Manuscrits: *M*, fol. 127; *T*, fol. 23 v°; *Z*, fol. 36 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 341); *a*, fol. 71 b. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Édition: Dinaux, III, 140 (d'après *T*).

IV — 26 Cele *M* — 28 paors *MZ* — 30 retieg *M*, ie tieng *Z*.

V — 36 Kasses uous uenroie *a* — 37 bel *manque dans Z* — 38 Et *manque dans Z*; uos *MZ* — 39 Se *manque dans Z*; uos *MZ* — 40 ie *manque dans Z*.

VI — *L'envoi manque dans a.*

VERSIFICATION: 7 a b a b b a a b a. Les couplets se répartissent en deux groupes, d'un côté les strophes I et II (rimes en *er* et *ent*) et de l'autre les strophes III–V avec l'envoi (rimes en *ent* et *ier*). L'envoi comprend cinq vers, disposés: 7 b a a b a. Cet envoi manque dans *Z* et dans *a*.

Nous ne connaissons pas d'autre chanson avec le même schéma métrique.

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars*, de *T*: *Bout'*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars li Bouteilliers*.

Graphie de *a*. L'envoi est donné dans la graphie de *T*.

I Merveille est que de chanter
Euç onques nul jour talent,
Car nus ne porroit penser
La dolour que mes cors sent:
He las! ch'est por loiaument
Servir et pour bien amer,
Mais trop se fera blasmer
Ma dame, s'a tel tourment
Mi fait ma vie finer.

II Ne me deüst pas grever
Ma dame si durement,
Car ains ne trouva mon per
De li servir loiaument.
Pour ch'enpris je folement
L'amour qui fera haster
Ma mort, se merci trouver
Ne puis en son biau cors gent
Et en son viaire cler.

III Se j'ai pensé hautement,
Ne m'en doi pas esmaier,
Car trop grant merite atent
Chil qui sert de cuer entier.
Mais li felon losengier
Qui font samblant de noient

I — 1 Merveill moi que *MT* — 4 cuers *MTZ* — 9 Me lait *T*; ma ioie *aZ*.

II — 13 De bien amer l. *M*, De li amer uraiement *T* — 14 P. ce empris f. *M*; ce empris *Z*; enpri *a*.

III — 20 Ie ne m'en d. e. *MT* — 22 entir *T*.

Ne pueent legierement
Par servir monteplïer,
Car il servent fausement.

IV Hé! Amours, trop crüelment
Vous volés de moi vengier,
Car ainç ne seuç faintement
Ma dame nul jour proier.
Pour che m'a ele mains chier;
Car jel sai certainement,
Se j'eüsse faus talent
Et jou seüsse trichier,
Mix m'en fust, mien encïent.

V Maintes fois m'ont fait dolent
Li faus felon losengier:
Merveille est k'Amours consent
Qu'il servent de tel mestier,
C'adés veulent empirier
Chiaus qui aiment loiaument.
Mais il ira autrement:
Ja tant n'en savront gaitier
K'Amours n'aït a sa gent.

VI Chançon, va merchi proier
Ma dame celeement,
Di li que legierement
Poet ma dolour alegier,
Se ses durs cuers li consent.

Remarques

III — 19. «Si j'ai aimé une dame trop haut placée.» — 24. «Qui feignent un amour sincère.»

IV — 34. «Si je n'étais pas sincère» (cf. XII, v. 18). — 36. «Je me porterais mieux», «je serais plus heureux».

III — 27 faintement *MT*.

IV — 29 Uolez uo gent iusticier *MT*, U. u. sour m. u. *Z* — 30 Ie ne seu ainc faussement *MT* — 33 ie croi c. *MT*, ie sai c. *Z* — 36 Mixes men *a*; mon escient *MT*.

V — 37 Mainte *MT* — 39 Merveilles e. *a* — 42 q. seruent *MT* — 43 il lira *a* — 44 ne *MTZ*; saurons *a*; plaidier *MT*.

VI *L'envoi manque dans a et Z.*

VII

(Raynaud 314)

MANUSCRITS: *M*, fol. 129 v° b; *Z*, fol. 37 (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 342); *a*, fol. 72 b. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

Raynaud indique encore un quatrième manuscrit, savoir *U*, fol. 21 r°. La chanson qui s'y trouve est cependant différente; Raynaud s'est laissé tromper par le premier vers qui est identique dans les deux chansons. Nous imprimons cette chanson, qui devrait porter le numéro 313^bis dans la *Bibliographie* de Raynaud, à l'*Appendice*.

VERSIFICATION: a b a b b c b c.
8 8 8 8 8 6 8 6

Coblas doblas (2 + 2 + 1 + envoi; ant ont ie; ir ours ie; ant ier aie). — L'envoi manque dans *a*. — On retrouve exactement le même schéma métrique dans la chanson R. 361 de Gace Brulé (*coblas doblas*; éd. Huet, p. 101).

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars li Boutill'*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars B.*

DESTINATAIRE: Bretel.

Graphie de *a*. L'envoi est donné dans la graphie de *Z*.

I Ne puis laissier que jou ne chant,
Puis que fine Amour me semont,
Car del tout sui a son coumant:
Nule autre joie n'est el mont
Ke de chiaus qi en Amours sont,
Mais trop est afeblie
Par mesdisans, qui pooir ont
El siecle et signourie.

II Par qoi valoit li siecles tant
A nos anchisours qui mors sont?
— Par Amours u erent manant.
— Est ele morte aveuc aus dont?
— Nennil, es fins cuers se repont,
Mais peu en est en vie;
Li mauvais ont monté le mont,
Amours est pau chierie.

I — 1 ie ch. *Z* — 2 amors men s. *MZ* — 4 est *Z* — 5 Ki *a*; amor *M* — 6 afebloie *a*.

II — 9 u. cist s. *M* — 10 mort *MZ* — 12 Et *a*, Ele est *Z* — 13 *N.* et fin c. se repent *a*.

III He las! on devroit maintenir
L'usage des bons anchisours,
Car nus biens ne puet avenir
A chiaus qui gerpissent Amours.
Pour ch'iere jou ses hom tous jours
Sans point de tricherie,
Que chil c'on tenoit as meillours
L'ont loiaument servie.

IV Chascuns devroit Amours servir,
Car ch'est courtoisie et hounours,
Ne nus ne puet bons devenir
Sans li, ch'est seü de plusours.
Mais s'a la meillour des meillours
Bone Amour ne m'aïe,
Je sai bien que ma grans dolours
N'iert jamais amenrie.

V Se j'avoie cors d'aïmant,
Cuer de fer et langue d'achier,
J'aroie tot mien ensïent
Usé a ma dame proier,
Anchois que ele m'eüst chier.
Mais, pour mal que j'en traie,
N'ai je pooir ne desirier
Que de li me retraie.

VI Bretel, je m'os bien aficier
Ke, s'Amours bien me paie,
J'arai par droit mout grant loiier,
Mais lons respis m'esmaie.

Remarques

II — 15. «Les mauvaises gens dominent dans le monde.»

V — 38. «Malgré le mal qu'elle me cause.»

VI — 41. *Bretel*, Jehan Bretel, destinataire de la chanson; voir ci-dessus, p. 179, 183, 186 et 187.

III — 21 P. ce iere ses *M*.

IV — 28 des *M* — 30 amors *MZ*.

V — 34 Et cors de *a* — 35 mon esciant *M* — 37 quele *a*.

VI — *L'envoi manque dans a*.

VIII

(Raynaud 369)

MANUSCRITS: *M*, fol. 130; *Z*, fol. 37 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 342); *a*, fol. 72 v° b. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

VERSIFICATION: a b a b c c d d.
7 7 7 7 7 7 10 10

Coblas doblas (2+2+1; ant on ie er; é ent anche oir; ir er ee é).

A notre connaissance il n'y a pas d'autre exemple de ce schéma.

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars li Boutilliers*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars*.

Graphie de *a*.

I
Onques mais en mon vivant
Ne chantai si sans raison
Conme je faiç maintenant,
Car je n'ai se dolour non:
K'Amours par sa seignourie
Tient mon cuer en sa baillie
Ne ne me veut les maus guerredouner
K'ele m'a fait pour ma dame endurer.

II
Qant je plus me truis pensant
A sa tres bele fachon,
Plus m'estuet estre dolant,
K'ains joie ne gerredon
N'euç de li jour de ma vie,
Et si l'ai adés servie
Et servirai tant con porrai durer:
Riens fors la mors n'en puet mon cuer oster.

III
Dieus a en li assamblé
Sens et franchise et jouvent
Et courtoisie et biauté
Plus q'en autres beles cent.
S'en li fait pitié faillanche,
Ch'est tout par ma meskeanche,
Que par raison, che sai je tout de voir,
Devroit pitié en si biau lieu manoir.

I — 4 C. ne trai *Z*.

II — 10 tr. clere f. *M* — 14 Si lai ie *M*; ade *a* — 15 t. ke p. *Z*; douner *a* — 16 mort *M*.

III — 21 pitiez *MZ* — 22 pour *Z* — 24 pitiez *MZ*.

IV Mi desir et mi pensé
Sont a li si finement,
Que mes cuers n'a volenté
Fors que d'amer loiaument.
Tant ai je plus de grevanche,
Q'Amours, par acoustumanche,
Fait tout adés les loiaus plus doloir
Que chiaus qui n'ont de li servir voloir.

V Bien porroit mes maus garir
Ma dame sans li grever,
Mais ele n'a nul desir
Fors que de ma mort haster.
He! bele, bone, esmeree,
Puis que ma mort vous agree,
Or soit du tout en vostre volenté,
Qu'il me couvient morir u estre amé.

IX

(Raynaud 891)

Manuscrits: *M*, fol. 126 v°; *T*, fol. 23; *Z*, fol. 35 v° (Steffens, *Archiv*, LXXXVIII, 340); *a*, fol. 73; *e*, pièce n° IX (A. Wallensköld, *Neuphilologische Mitteilungen*, 1917, p. 14). — La musique est notée dans *MTZa*.

Éditions: Dinaux, III, 137 (d'après *T*); Fr. Corazzini, *Saggio d'un codice di canzonette in antico francese* (Per le nozze Bosco-Lucarelli-Cessa, 1876; d'après *a*), p. 7.

Versification: 10 a b a b b a a. Dans les couplets I–III la rime *a* est en *er*, *b* en *our*, tandis que dans les couplets IV et V et dans l'envoi les rimes sont en *is* et en *ieu*. Le couplet V manque dans *MT*, l'envoi dans *Zae*.

Cette forme strophique a été employée dans les chansons R. 401 (*coblas unissonans*; éd. Bédier, *Chansons de croisade*, p. 67), R. 849 (*coblas unissonans*; éd. Jeanroy et Långfors, *Romania*, XLV, 375) et R. 1472, de Gautier de Dargies (2+1; éd. Huet, p. 39).

Auteur: Rubrique de *M*: *Colars li Boutelliers*, de *T*: *Cholars li Boutelliers*, de *Z*: *Colars li Boutelliers*, de *a*: *Colars li Bouteilliers*.

Destinataire: Maistre Williaume.

Graphie de *a*. L'envoi est donné dans la graphie de *T*.

IV — 29 greueuanche *a*.

V — 34 s. soi gr. *MZ* — 37 bele et b. *Z* — 38 mors *Z* — 40 m. et e. a. *Z*.

I Qant voi le tans du tout renouveler,
Que li rosier foillissent en verdour,
Et j'oi el gaut les oiseillons chanter
Pour le prin tans dont sentent la douçour,
Adont m'estuet soupirer nuit et jour,
Que j'aim si haut que je n'os nis penser
Qu'en ma dame puisse merchi trouver.

II Si fas, j'espoir, que se pour bien amer
Puet fins amis joïr de haute amour,
J'avrai joie, s'Amour guerredouner
Veut le travail, la paine et la tristour
Que je sueffre por toute la meillour
Que on puist d'ieus veoir ne esgarder:
Sa grant biauté me fait chier conperer.

III En traïson me vint mon cuer embler
Ses dous regars garnis de grant savour.
Se g'en ai mal, j'en doi ocoisouner
Ses ieus rians et sa freche coulour.
— Et non doi, voir, or ai je dit folour.
Se je m'en duel, jou ne l'en doi blamer:
Ç'ont fait li mien par leur fol esgarder.

IV Ch'est voirs, mi oeil m'ont en grant dolour mis,
Mais je n'en doi nul tenir a faidieu,
Ains les doi mout amer, che m'est avis,
Qant il ont mis mon cuer en si haut lieu.
Mais n'ai pooir que de la mort m'eskieu:
S'ens el sien cuer ne s'est mise merchis,
Ja n'en ere tensés ne garandis.

I — 3 el boi ces *Z* — 4 le pris t. *e* — 6 Car *eM*; mespenser *e* — 7 Que ma *a*.

II — 8 f. espoir *eZ* — 9 Doit f. amans *M*; Doit ... haut *T*; Doit ... honnour *Z*; de bone a. *e* — 10 Ien ioirai s. *e*; amors *eMTZ* — 12 par *a* — 13 de iex *e* — 14 comparer *T*.

III — 15 me wet *e* — 19 Non doit certes *a*; uoi *M* — 20 ie nen doi bl. *Z*; men doi bl. *a*; len doi *manquent dans e* — 21 Tout f. *e*, Ce font *M*, Con f. *TZ*.

IV — 22 Chou est *a*; en gr..... or mis *e* — 24 l. en d. a. *MTZ* — 25 o. m. c. mis *a* — 27 Se en son c. *eMTZ*; ne set *a* — 28 Ia niere *e*; Douce dame de ce sui ie toz fis *MT*.

V Mais en son cors qui tant est eskavis
Doit bien avoir cuer debonaire et pieu.
De chest espoir sui tout adés garnis,
Qui mout m'a fait de servir talentieu
Et d'endurer les maus d'amours penieu.
Ja n'en ere nul jour recreant vis.
Douche dame, de chou sui jou tous fis.

VI Maistre Williaume, or vos pri jou pour Dieu
Que loiaument parmaintenés toudis
Loial amour, s'en serés plus jolis.

Remarques

I — 6. *Si haut*, «en si haut lieu».

IV — 28. *En* se rapporte à *la mort*.

V — 34. «Tant que je vivrai, je ne renoncerai à son service.»

VI — 36. *Maistre Williaume*, destinataire de la chanson, sans doute Guillaume le Vinier; voir ci-dessus, p. 179 et 200.

X

(Raynaud 839)

Manuscrits: *M*, fol. 127 b; *T*, fol. 24; *a*, fol. 73 v°. — La musique est notée dans *M*; dans *T* il en est de même, sauf pour les refrains des couplets II et IV où les portées sont restées vides; *a* ne donne que les portées vides du premier couplet y compris le premier refrain.

Édition: Dinaux, III, 141 (d'après *T*)

Versification: C'est une chanson avec des refrains. Le couplet proprement dit est formé sur le schéma suivant: 8 a b a b b a a C. Dans les strophes I, II, III la rime *a* est en *er*, *b* en *ir*, dans IV, V, VI et dans l'envoi (schéma: 8 a a c) ces rimes sont en *ier* et *é*. La rime C est déterminée par la rime du dernier vers du refrain. Le refrain, d'une structure métrique variée, est une fois, savoir dans le couplet IV, d'un seul vers, les autres fois de deux vers. — Le couplet IV manque dans *MT*, et dans *a* ne se trouve ni le couplet VI, ni l'envoi.

V — *Ce couplet manque dans M et T (il a été omis probablement à cause des rimes picardes)* — 29 escheuis *eZ* — 30 preu *Z* — 31 chet e. *a*; garnis *manque dans e* — *Les vers* 32–35 *manquent dans e* — 32 uolentieu *Z* — 33 de durer *a*; le mal d. *Z*; penieus *a* — 34 recreans *Z*.

VI — *L'envoi manque dans a, e et Z* — 36 Guillaume *M* — 37 Q. l. maintenez a toz dis *M*.

Le schéma métrique ne nous est pas connu par ailleurs.

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars li Boutilliers*, de *T*: *Cholars li Boutelliers*, de *a*: *Colars*.

DESTINATAIRE: Jehan de Noevile. Voir ci-dessus, p. 178–9.

Graphie de *a*. Le couplet VI et l'envoi sont donnés dans la graphie de *T*.

I Je ne sai tant merchi crïer
Que ma dame mi veille oïr,
Ne onques ne seuç tant canter
Q'Amours le me vausist merir;
Si ne m'ai de quoi resjoïr,
Fors de veoir et d'esgarder
Les ieus rians et le vis cler
Cheli qui j'aim de cuer loial.
S'ele mi voloit amer,
Je n'avroie mal.

II S'Amours se voloit tant pener
C'un petit li fesist sentir
Des maus que me fait endurer,
Ainsi porroie bien garir;
Mais anchois me lairoit mourir
Que pour moi se deignast mesler,
Et si ne la puis oublïer:
Ja mes cuers ne s'en partira.
Ma dame me garira
De chest mal qant li plaira.

III Tous li mons devroit aourer
Ma tres douche dame et servir,
Car ele set si biau parler,
Si bel aler, si biau venir,
Que nus, s'il ne voloit mentir,
Ne savroit en li q'amender.

I — 2 d. me me u. *M* — 4 me deignast m. *MT* — 8 Cele *M* — 10 naueroie *M*, nauoie *T*.

II — 13 qui *a* — 15 moudrir *a* — 16 sen *MT* — 19 Quele bien me g. *a* — 20 De mes maus *MT*.

III — 22 Ma d. d. *M* — 24 Si bel uenir *M (le reste du vers manque)* — 26 que blasmer *MT*.

Dieus! tant mi plaist a remirer,
Qant jou puis dalés li seoir,
Adés desir a veoir
Cheli qi me fait doloir.

IV Dame, je vous proi et rekier
Que vous aiés de moi pité.
Bien sai que pour moi gerroier
Vous douna Dieus si grant biauté;
Mais tant a en vous de bonté,
Si con la gent os tesmognier,
Que je ne doi m'en esmaier
Pour nul mal que j'aie senti.
J'atendrai a bon gré merchi.

V Je ne me sai tant esforchier
De ma dame servir a gré
Que ele me veille alegier,
Ains fait de moi sa volenté.
Mais s'ele savoit mon pensé,
Je croi que ele m'aroit chier,
Car ains ne la soi losengier,
Si puisse jou de li joïr.
En bone volenté
La serf sans repentir.

VI Je sai bien que par leur blangier
Mi ont aucunes gens grevé,
Si m'ont durement mis arrier
Et si n'i ont rien conquesté.
Car tant a debonaireté
Cele qui j'aim de cuer entier
Que, se ele me velt aidier,
Je garrirai legierement.
Vilaines gens, vos ne les sentés mie,
Les dous maus que je sent.

III — 28 delez *M*; saoir *a* — 30 Cele *M*.

IV — *Ce couplet manque dans M et T* — 36 os *est probablement une faute pour* oi — 37 ne doie e. *a*.

V — 45 quele m. pluz ch. *MT* — 48 De b. *MT*.

VI — *Ce couplet manque dans a* — 55 entir *T*.

VII Jehan de Noevile, empirier
Ne doit nus de prendre moillier.
Ne laissiés mie le chanter.
Ne vos repentés mie
De loiaument amer. 64

XI

(Raynaud 444)

MANUSCRITS: *M*, fol. 129 b (E. Ulrix, *Les Chansons inédites du ms. f. f. 844 de la Bibliothèque nationale, à Paris*, *Leuvensche Bijdragen*, XIII (1921), p. 72); *a*, fol. 74. — La musique est notée dans *M*, mais, quant aux refrains, seulement pour le premier, et aussi dans *a*, sauf pour le refrain du deuxième couplet qui a des portées vides, ainsi que pour celui du troisième couplet, car ce couplet y manque.

VERSIFICATION: Chanson avec des refrains. Ceux-ci se composent de deux vers d'une structure métrique variée. Le couplet proprement dit présente ce schéma: a b a b c b c D.
5 7 5 7 7 7 7 8
Coblas doblas (2+2; e is er; oir ir ent; D varie selon la rime du dernier vers du refrain). — Le couplet III manque dans *a*.

Nous ne connaissons pas d'autre chanson ayant la même disposition métrique.

AUTEUR: Rubrique de *M*: *Colars li Boutilliers*, de *a*: *Colars B.*

Graphie de *a*. Le couplet III est donné dans la graphie de *M*.

I Li biaus tans d'esté
Ne li rosignos jolis
Ne vergié ne pré
Ne rose ne flour de lis
Ne mi font mie chanter, 5
Mais bone Amour qui m'a pris
Mi fait joie demener,
Car siens sui et serai tous jours.
Sire Dieus, coument dure
Fins cuers qui n'aime par Amours? 10

II J'ai tout mon pensé
En la meillour del mont mis
Et s'a plus biauté

VII — *L'envoi manque dans a.*
I — 4 flors *M* — 6 amors *M*.

Que nule autre, che m'est vis.
Ele a gent cors et vis cler,
Vairs ieus de douçour garnis,
Tous faitis pour cuer embler:
Onques plus dous larrons ne vi
La joie k'atenç de li
Mi tient mignot et joli.

III Onques n'eu voloir
Nule fois d'Amors trahir
Ne por mal avoir
Ne vi mon cuer repentir
De bien amer loiaument,
S'en devroit bien sovenir
Cele qui je proi sovent
Por Dieu qu'ele ait merci de moi.
Toz li cuers me rit de joie,
Quant la voi.

IV Je sai tout de voir
Q'a grant bien ne puet faillir
Chil qui son pooir
Fait de bone Amour servir.
Pour chou veul je bonement
En gré prendre et rekeullir
Les maus d'amer lïement
Ne ja ne m'en departirai,
Ains la servirai
Tant que merci trouverai.

XII

(Raynaud 822)

MANUSCRITS: *K*, fol. 266 (fac-similé p. p. Aubry et Jeanroy); *N*, fol. 131; *O*, fol. 64 v° b; *X*, fol. 181. — La musique est notée dans tous les manuscrits.

ÉDITION: Dinaux, III, 134 (d'après *N*).

VERSIFICATION: a b a b b c c d d. Les six strophes se repar-
8 8 8 8 8 4 7 7 7
tissent en deux groupes (3+3), ayant chacun les mêmes rimes (er ant i ent; oir ir or é). — Le couplet IV manque dans *O*, le couplet VI dans *KX*.

II — 14 nul *a* — 17 cuers *M* — 18 pl. biaus l. *M* — 20 et li *M*.
III — *Ce couplet manque dans a.*

Nous n'avons pas trouvé ailleurs le même schéma métrique.

AUTEUR: Rubrique de *KN*: *Colars li Boteilliers*, de *OX*: *Colars li Boutillers*.

Graphie de *N*.

I J'avoie lessié le chanter
Et forjuré tout mon vivant:
Or ne me veut Amors doner
Jor ne respit, ne tant ne quant,
Que je ne face un nouviau chant
De cuer joli,
S'ai tout mis en sa merci,
Cuer et cors entierement,
Por avoir joie ou torment.

II Povre cuer n'oseroit penser
La joie d'un loial amant,
Quant il a pouoir d'achever
Son desirrier entierement.
Douce dame, en qui je sai tant
De biens, ausi
Soient mi travail meri
Con je vos aim loiaument
De fin cuer sanz faus talent.

III Je n'os mie bien recorder
Sa biauté qu'ele a si tres grant,
Mes tant en puis je bien parler
Q'un blanc cler vis vermeil, riant
Avoit ele de douz senblant,
Quant je la vi,
Se m'en a si enaspri
Amors d'amer taillanment,
Que j'en morrai vraiement.

I — 1 le chant *N* — 9 i. et t. *K*.

II — 10 Poures cuers *KXO* — 11 dou l. a. *O* — 13 desiriers *X*; desir enterinement *O* — 17 Conme *N*.

III — 19 regarder *K* — 20 grant *manque dans O* — 21 M. itant enpuis ie p. *O* — 22 Q. biau cl. uis *X*; bl. cerf uis *O* — 25 Si *KXO*; ma si *X* — 26 coriaument *X*, trenchamment *O* — 27 Quen *X*; ie m. *O*; ueraiement *NX*.

IV Nule riens ne m'i puet valoir
Tant con merciz a moi guerir,
Mes ge ne puis merci avoir,
S'Amors ne fet mes maus souffrir
Ma dame por qui je souspir
Et nuit et jor,
Si ai si tres grant poor
Qu'Amors ne m'ait oublïé,
Qu'a ce sont tout mi pensé.

V Je n'avroie jamés voloir
De nule autre dame servir,
Car tant voi de biauté paroir
En li, quant l'esgart a loisir,
Qu'Amors fet en mon cuer venir
Si grant douçor
Que j'en oubli ma dolor
Et preing touz mes maus en gré
Por fere sa volenté.

VI Chançon, fai ma dame savoir,
Se tu t'oses tant enhardir,
Qu'ele ne fera pas savoir
S'ele fet son ami morir,
Puis qu'ele a pooir d'amenrir
Ma grant dolor.
Car je l'aim de bone amor
Sanz nul point de fauseté,
Si me doint Dex estre amé.

(A suivre) *Holger Petersen Dyggve.*

IV — *Ce couplet manque dans O* — 28 p. aidier *K* — 30 ne *manque dans N* — 31 Sannors *N*; sentir *KX* — 36 Que ce *X*.

V — 39 Quant t. *O*.

VI — *Ce couplet manque dans K et X* — 48 pa s. *N* — 50 quela *N*.

Une pastourelle nouvellement découverte et son modèle.

A la fin du manuscrit latin 193 de la Bibliothèque nationale, dont on lira ci-dessus une description sommaire, se trouve une pastourelle restée inconnue[1] et qui se décèle comme une réplique d'une pièce du chansonnier d'Oxford. Afin de mieux faire ressortir les rapports existant entre les deux textes, il y a lieu de s'occuper d'abord du modèle.

I

(Raynaud 1713)

MANUSCRIT: *I*, fol. 208 v° (Steffens, *Archiv* de Herrig, IC, 81). — Il n'y a pas de notation musicale.

ÉDITIONS: Paul Meyer, *Documents manuscrits des bibliothèques de la Grande-Bretagne*, p. 234 du tirage à part des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, t. V, 1868, p. 234; Bartsch, *Romanzen und Pastourellen*, p. 41 (notes, p. 346).

VERSIFICATION. — Ce sont des couplets se composant d'un corps de huit vers (sauf le couplet II) et d'un refrain. Dans le couplet II, le refrain est précédé d'un vers (*Et la debonaire disoit*) qui semble y avoir été introduit après coup dans l'intention de marquer que c'est la femme qui est censée prononcer le refrain, tandis que les deux vers précédents sont mis dans la bouche du mari. Bartsch, qui a supprimé le vers, a signalé d'autres vers adventices analogues (p. 338 et 346). Nous l'avons laissé dans le texte, d'autant qu'il se retrouve dans l'imitation. — Les autres vers sont de sept syllabes, à l'exception du v. 8, qui en a huit; il est réduit à la mesure correcte

[1] Signalons toutefois une mention manuscrite ajoutée par L. Delisle à la notice du ms. lat. 193, dans un exemplaire, qui se trouve au Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, du *Catalogus codicum manuscriptorum* (1744), t. III, p. 17: «à la fin une chanson en vers français du XIIIe siècle».

si l'on supprime, comme Bartsch l'a fait, la préposition *de*, qui est en effet facultative devant un nom de personne et qui n'est pas dans l'imitation. Les refrains seront étudiés avec ceux de l'imitation. Il y a un hiatus choquant au v. 6; Bartsch propose de lire *frechete* au lieu de *freche*. Le v. 25 est identique au v. 35. Le schéma métrique de la pièce est

7 *a* b *a* b *a* b *a* b R. *Coblas singulars.*

Langue. — Pour la rime, l'auteur ne s'est pas astreint à des règles très sévères. Au couplet I, v. 5, et aussi au refrain, *amours* rime avec des mots en *our*. Au couplet III, la rime exige le féminin (pic., wallon, norm., bourg. et lorr.) *otroïe* au lieu de *otroieie*. Au couplet IV, il faut, pour obtenir une rime correcte avec *ici* et *merci*, admettre le cas sujet *ami* (au lieu de la forme ancienne *amis*, qui est dans le manuscrit) et la 1ère personne *plevi* au lieu de *plevis*; le refrain rime en *i* (*it*). Au couplet V, *rasouteiz* et *costeiz* riment avec *greit*, et même avec *chanterai*; la rime du refrain est en *é* (*eit*). — Aucun des éditeurs précédents ne nous a révélé le sens de *wiris* 27. Est-ce une variante de *wisif*, *huisif* (cf. *huiseus*, *wiseus*) «ennuyeux», ou un synonyme de *wihos* «cocu»?

Graphie. — Le manuscrit a été exécuté en Lorraine dans le premier quart du XIVe siècle (voir *Recueil général des jeux-partis*, Introduction, p. LVI). Notre pièce présente de nombreuses graphies dialectales: *leis* 3, pour *lez*, etc., *an* 4 etc. pour *en*, *amins* 10 etc. pour *amis*, *ce* 11 pour *se*, *ait* 14 pour *a*, etc., *dixoit* 15 pour *disoit*, etc., *a* 19 pour *au*, *taing* 17, *taig* 31 pour *tien*, *lou* 44 pour *le*. Au lieu de *blowe* 5, la rime demande *bloie*. *Malle estrute* 16 est pour *malostrue*.

I L'autre jour me departoie
De Nivers sospris d'amors.
En un bruelet leis ma voie
Trovai dame an un destour.
Euz ot vairs, la crine blowe, 5

I — 5 lescrine

Freche avoit la colour,
Et chantoit et menoit joie
Tout an despit de son signor:
Doucement me tient amors.

II Ses amins l'avoit tenue,
Mais d'amors ce confortoit.
Este vos aval la rue
Son marit qui la querroit,
Que mout bien l'ait entendue,
La chanson k'elle dixoit:
«Ez, folette malle estrute,
Je vos taing en mon destroit.»
Et la debonaire disoit:
«J'ai a cuer les malz d'amors orendroit.

III Li malz d'amors me maistrie.
S'or i venoit mes amins
A cui je suix otroieie,
Vos seriez jai mal baillis:
Il vos feroit vilonie,
La moie foit vos plevis,
Dans vilains, bairbe florie,
Car vos estes si wiris.
Dous amins,
Por vos mi destraint mes maris.»

IV Ses maris li prist a dire:
«Puez ke je vos taig ici,
Jamais jor an sa bailie
Ne vos tanrait vos amis,
Et si sereiz mal vestie,
La moie foi vos plevis.
Vos m'aveiz fait vilonie,
Si vos an randrai merci.
Ki feme ait, a joie ait faillit.

V — Mes maris n'estes vos mie,
Mavais vilainz rasouteiz.
Vos me ronchiez lés l'oïe
Cant je dor leis vos costeiz,
Et si ne me faites mie 43
Lou jeu d'amors a mon greit,
Mais toz les jors de ma vie
Ceste chanson chanterai:
Bien doit soffrir les dongiers son marit
Qui amors ait tout a sa volenteit.» 48

II

[Raynaud 1746bis]

Manuscrit. — La chanson que nous publions ci-après occupe une partie du fol. 58 et v° du manuscrit latin 193 de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit contient aux ff. 1—58 l'*Ecclésiastique* précédé du prologue de saint Jérôme «Multorum nobis . . .» (cf. Migne, *Patr. lat.*, t. XXIX, col. 421—422), d'une écriture du XII^e siècle assez soignée, à longues lignes, avec de petites initiales alternativement bleues et rouges. L'initiale M du prologue et l'initiale O de l'Ecclésiastique sont plus grandes et bleues et rouges. Au début du fol. 1 on lit en caractères rouges et bleus alternés: «Incipit prologus in libro Jhesu Filii Sirac.» Au fol. 1 v° on a rubriqué par erreur ces mots «Incipit liber Sapientie»; mais le mot *Sapientie* est exponctué et dans la marge on lit le titre véritable en lettres noires «Incipit liber Ecclesiasticus». Les titres à l'encre noire, qui se trouvent dans les marges, n'ont été recopiés en rouge que du fol. 1 au fol. 17 v° et aux fol. 37 v° et 38.

Au haut du fol. 58 v° se trouve un mandement d'un certain «Johannes [de] Blesis», chanoine d'Orléans, juge délégué par le pape, avec la date de 1229.

On y lit aussi le psaume CXI, 1—2.

Ce manuscrit est en parchemin; il a 58 feuillets plus un feuillet 17bis, mesurant 203 sur 127 mm. Il est relié

en parchemin sur ais de bois, au dos est le titre «Eccle=siasticus».

La provenance de ce manuscrit est indiquée en deux endroits par une mention effacée au fol. 1 et lisible au fol. 16: «Iste liber est Domus Fontis Nostre Domine, ordinis Carthusiensis.» Il s'agit de la chartreuse de Bourg=Fontaine ou Fontaine=Notre=Dame, au diocèse de Soissons, et le ms. lat. 193 est à ajouter à la liste donnée par L. Delisle, au tome II du *Cabinet des Manuscrits*, p. 343. Il passa chez Colbert et porta le numéro 4858 de sa collection, puis il devint à la Bibliothèque du roi le Regius 4.303[6.6].

Au fol. 58 et dernier, au=dessous de l'explicit (*Explicit liber Jhesu filii Sirac*), une main qui est probablement de la fin du XIII[e] siècle, mais qui ne semble pas être celle qui a tracé un peu plus bas, à la même page, et (à partir du v. 26) au bas du verso, la pièce complète que l'on va lire, en a transcrit les quatre premiers vers (c'est un simple exercice de plume) avec une graphie un peu différente:

L'autrier de Paris m'en venoye
Par .j. matin, pensant d'amours.
En .j. pré flori m'en entroie,
Si m'en entré en .j. destour.

Le texte qui suit est intéressant tout d'abord au point de vue du dialecte. Avant de l'étudier sous cet aspect, il est utile d'examiner les abréviations employées par le co=piste et qui ont été résolues par nous. Il est nécessaire aussi de signaler préalablement quelques passages dont le déchiffre=ment reste incertain, à cause de l'usure du parchemin.

V. 1. *L'autreir* est écrit *Laut[e]ir*; l'autre copie présente l'abréviation qui correspond normalement à *L'autrier*. — Dans *en*, comme partout ailleurs, sauf dans *embracer* 45, le titulus a été rendu par *n*. — V. 2. *Par* est écrit avec un *p* barré. — V. 3. *Pré* est écrit avec l'abréviation habituelle, *Entreie* avec un *e* superposé, de même, v. 4, *entré*, et souvent ailleurs.

— V. 5. Le copiste a d'abord écrit *chãt*, et un signe d'abréviation, puis il a exponctué *t* et ajouté *tot* (= *chantot*). *Mout* est écrit en abrégé *ml't*. — V. 7. D'abord *lesbaie*, corrigé après coup en *lerbaie*. — V. 13. *Est* est abrégé *ẽ*. — V. 15. *Teẽge* est écrit en un seul mot, de même *aige* 23. — V. 17. *Arez* est en interligne. *Et* est écrit en abrégé, de même v. 18 et ailleurs. — V. 24. Dans *Quidez* il y a bien *ez* et non *iez*, de même *donger* 41 et *embracer* 45, et non *dongier* et *embracier*. Au v. 49 nous lisons *eslaceer* plutôt que *eslaecer* (normalement *esleecier*). Le mot est écrit en toutes lettres, mais l'écriture est en partie effacée. Nous imprimons *esperver* 43, où le ms. présente les deux abréviations *p* barré et *er* (*ier*); nous imprimons aussi *enter* 47, en abrégé dans le ms. — V. 24. Le ms. a bien la forme étonnante *sercat*, qui semble représenter *sorcot*, de même *vastre* (pour *vostre*) 41. — V. 25. Les deux derniers mots sont peu distincts. On pourrait lire *vol[enté]*, ou bien *vel[onté]*. — V. 26. *Ainz* est presque entièrement effacé. — V. 28. Après *braz* on ne peut lire que *et* en abrégé (et encore cette lecture est-elle incertaine), puis l'abréviation de *er* (*ier*) ou *re*. Ou serait-ce *etc.*? — V. 30. *Et rioteus* est d'une lecture douteuse. — V. 35. Le ms. a *nans* ou plutôt *uaus*, que nous interprétons par *vaus*, c'est-à-dire *vos*, *vo* (pronom possessif: *en vo baillie*). — V. 40. Le ms. a *ueẽt* = *yeent*, c'est la locution bien connue *Mieus vient* «il vaut mieux».

Versification. — L'imitateur a conservé le schéma métrique du modèle, toutefois avec cette modification essentielle qu'il a adopté le vers de huit syllabes au lieu de celui de sept:

8 *a* b *a* b *a* b *a* b R. *Coblas singulars.*

L'imitation porte surtout sur les deux premiers couplets. A partir du troisième, l'imitateur se dégage presque entièrement de son modèle (bien que l'intrigue soit à peu près identique), ce qui se manifeste aussi dans le choix des rimes:

	Oxford	Paris
I	oie, or (ors)	oie (aie, eie), or (ors)
II	ue, oit	ue, oit (eit, ait)
III	ie, is	ote, é
IV	ire, i (it, is)	ie, eus (euz, ouz, ous)
V	ie, é (eit, eiz, ai)	ie, er (ier)

Refrains. — Les deux pièces nous ont conservé au total huit refrains (dont un incompet). Pour les deux premiers couplets, les refrains sont à peu près identiques. A partir du troisième, ils sont entièrement différents. On n'en connaît pas d'autre exemple,[1] avec cette seule exception que le refrain du couplet I se retrouve comme premier vers de la deuxième partie d'un motet du manuscrit de Montpellier (fol. 144):

Doucement me tient amours.

(Voir Paul Meyer, *Documents manuscrits des bibliothèques de la Grande-Bretagne*, p. 239, et G. Raynaud, *Recueil de motets*, I, p. 82). Le refrain du couplet III de l'imitation est incomplet, ou tout au moins la fin en est illisible. Il était sans doute de la même veine que ces deux refrains, enregistrés par M. Gennrich:

N° 34 (cf. 35):

Ce ne sont point bras a villain a dormir,
Ja jalous n'y dormira.

N° 1217:

Errés, errés vos,
N'i dormirés mie
Entre mes bras, jalos.

Des deux refrains des couplets IV on peut citer cette variante (Gennrich, n° 455, tiré de la *Chastelaine de Saint-Gille*):

Nus ne se marie
Qui ne s'en repente.

[1] Voir F. Gennrich, *Rondeaux, Ballettes und Virelais*, II (publications de la Gesellschaft für romanische Literatur, n° 47), qui a enregistré (p. 283) les refrains de la pastourelle d'Oxford.

LANGUE ET GRAPHIE. — Sur la langue de l'auteur, telle qu'elle ressort des rimes (à propos du mètre il n'y a à signaler qu'un hiatus choquant au v. 17), nous ne sommes renseignés utilement que par le couplet III. En effet, *rioteus : meuz* («mieux»): *douz : cous* («cocu») ne sauraient rimer ensemble que là où melius aboutit à un type contenant *o, ou*, ce qui a lieu non seulement dans certaine partie du domaine picardo-wallon (*mious*)[1], mais aussi dans certains dialectes de l'Ouest; ainsi, la *Vie de saint Martin*, par Pean Gastinel de Tours, a *meolz, meoz*,[2] et le *Livre des Manières* d'Étienne de Fougères a *mioz*. Il est probable que c'est dans cette dernière région qu'il faut chercher non seulement le pays de l'auteur, mais aussi celui du copiste. Le texte est trop court pour permettre qu'on se prononce là-dessus avec beaucoup de précision.

Mais on peut en tout cas constater que pour ainsi dire tous les traits caractéristiques de la copie du ms. latin 193 se retrouvent dans les documents du Nord-Ouest ou du Sud-Ouest de la France examinés par E. Goerlich dans deux livres bien connus.[3] Nous allons passer en revue les principaux traits dialectaux de notre pastourelle en joignant quelques renvois et commentaires.

On trouve deux fois la graphie, considérée comme normale, *ai* 23, *debonnaire* 18, une fois *oi* (*seroi* 35), plusieurs fois *é* (= *ai*) 19, 20, *entré* 4, *seré* 26, *chanteré* 27, *diré* 36. — La graphie normale *oi* se rencontre trois fois: *disoit* 18, *moi* 29, *orendroit* 19, *ei* cinq fois: *orendreit* 13, *dreit* 11, *freit* 17, *entreie* 3, *diseit* 7, *ai* deux fois: *destrait* 15, *saie* (pour

---

[1] Voir en dernier lieu A. Långfors, *Romania*, L, 24.

[2] Voir Torsten Söderhjelm, *Die Sprache in dem altfranzösischen Martinsleben des Pean Gatineau aus Tours* (dans *Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors*, IV, p. 120).

[3] E. Goerlich, *Die südwestlichen Dialecte der Langue d'oïl (Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois)*, 1882, et *Die nordwestlichen Dialekte (Bretagne, Anjou, Maine, Touraine)*, 1886 (*Französische Studien*, III, 2, et V, 3).

soie) 40, ailleurs *e*: *mé* (pour *moi*) 16, *venet* 43, *haet* 46, *porret* 49. Toutes ces graphies sont courantes dans tous les dialectes de l'Ouest, y compris le normand.

A côté des imparfaits énumérés ci-dessus, on trouve une fois la forme, considérée comme normande, *chantot* 5. Ce type est très abondamment représenté aussi dans les documents du Nord-Ouest et du Sud-Ouest étudiés par Goerlich.

La graphie *ie* ne se rencontre qu'une seule fois: *tient* 9. Au lieu de l'*ie* du français du centre, il y a *e*; il y a notamment *er* au lieu de *ier*; phénomène analogue dans *L'autreir* (pour *L'autrier*) 1. Ce trait est caractéristique des dialectes de l'Ouest. Devant une nasale, le copiste remplace *ie* par *ee*: *teen ge* (= *tien ge*) 15, *veent* (= *vient*) 40. Cette graphie se rencontre en Anjou et en Touraine:[1] *been, reens, aparteent, seent* (sĕdent), etc., et en Poitou (Vendée et Deux-Sèvres):[2] *meens, seens, beens, teengent.*

Lé (= *li*) représente le développement *ie* + *i̯* > *e* qui apparaît dans l'Ouest à côté des formes en *i*. Goerlich note expressément, dans le Nord-Ouest, la supériorité numérique des types *seis, dez* sur *sis* (six), *dis* (dix).

Pour le copiste, la forme correspondant à melius est *meuz* 32, 33, 39, 40, tandis que la rime demande plutôt *mious* ou une forme analogue. Les dialectes de l'auteur et du copiste n'étaient donc pas absolument identiques (si tant est que la pièce ait été versifiée correctement). La forme *meuz* est expressément signalée pour l'Anjou (p. 27).

L'*o* ouvert semble deux fois rendu par *a*: *sercat* 24, *vastre* 41. Nous n'avons rien trouvé de pareil dans les dialectes de l'Ouest. L'Anjou et le Maine ont plutôt *noustre*, etc. (Goerlich, p. 48). Mais dans un document provenant du Maine (*ib.*) on trouve *naux letres* («nos lettres»), qui est à rapprocher de *vaus ballie* 35. — Il n'est pas nécessaire de voir une erreur de plume dans *coroust* («courut») 45. Ces sortes

---

[1] Goerlich, *Die nordwestl. Dial.*, p. 26.

[2] *Die südwestl. Dial.*, p. 47–8.

de graphies ne sont pas rares. Goerlich relève dans le poitevin *mours* («murs»).

Devant le ton, *a* s'est affaibli en *e* dans *memele* 11, *au* en *a* dans *mavés* 22, 30; ce sont là des phénomènes banals.

Pour les consonnes, il y a à noter la graphie *t* remplaçant *z*: *seret* 16, *poët* 32. Nous n'avons pas rencontré cette graphie dans les documents de l'Ouest, mais on y voit *z* remplacé par *ts* et *x*.

Les premières personnes en *ch*, comme *ainch* (= *aim*) 33, *perch* (= *pert*) 48 ne sont pas signalées par Goerlich dans les dialectes du Nord-Ouest, mais leur absence dans les documents peut être due au hasard. Mais dans le Sud-Ouest Goerlich (p. 119) signale *tenc*, *donc*, *demanc*, *aporc*, *deffenc*, *renc*, *prenc*, etc., et une fois, dans une charte poitevine, *tench*.

Il semble qu'il faut chercher la patrie du copiste dans la région qui s'étend de la Touraine au Poitou.

I L'autreir de Paris m'en partaie
Par .j. matin, pensant d'amors.
En .j. pré flori m'en entreie,
Si m'en entré en .j. destor.
Dame chantot a mout grant joie,
Euz a vers, freche la color,
Et si diseit desus l'erbaie
En haut, en despit son seignor:
«*Doucement mi tient amor.*

II L'amor de mon ami m'argue
Sor la memele au cor tot dreit.»
Son mari l'a bien entendue,
A lé est venuz orendreit
Et li dit: «Fole malostrue,
Or vos teen ge en mon destrait.
Ne seret mes par mé vestue,
Ainz arez mesese et freit.»

II — 11 Sor *est pour* Soz.

Et la debonnaire disoit:
«*Au cor é li maus d'amors orendroit.*

III Au cor é une amor mignote
Qui me point ou destre coté.
Mavés vilain, plain de riote,
Or vos ai ge bien escouté.
Quidez vos por sercat ne cote
Que ge changer[ai] vol[enté]?
Nenil, áinz(?) seré jolïete
Et si chanteré a mon gré:
Entre mes braz .....

IV Ovec moi ne dormirez mie,
Mavés vilain et rioteus,
Quar vos me ronflez lés l'oïe
Quant vos ne poët faire meuz.
Mes j'ainch trop meuz la drüerie
De mon ami qui tant est douz.
Ne seroi mes en vaus ballie,
Ainz diré por vos fere cous:
M[ari]age,
C'est la rage;
Amor vaut meuz.

V Meuz veent que ge saie jolie
Que ge fusse en vastre donger.»
Son ami par la praerie
Venet, sus son poing l'esperver.
Li vilain la dame a lessie
Et elle coroust embracer
Son ami qu'el ne haet mie
Et li dit de fin cor enter:
«*Si vos perch, biaus fins cor douz,*
Nul ne m'en porret eslaceer.»

A. Långfors et *S. Solente.*

L'enseignement secondaire en France.

[Cette conférence, faite en français au congrès de Helsingfors, le 8 janvier 1929, a servi d'introduction à deux exposés en allemand sur la réforme française de l'enseignement des langues modernes.]

Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte, dès l'ouverture de ce congrès, de remercier la Société néo-philologique de Finlande de l'honneur qu'elle a bien voulu faire aux professeurs français de langues modernes, en conviant l'un d'entre eux à y prendre part. Je sens très vivement le prix et la signification de ce témoignage de sympathie. Permettez-moi de vous en exprimer ma profonde reconnaissance et d'adresser, en particulier, mon meilleur remerciement à M. l'Inspecteur Général Nyström, à qui je dois le plaisir d'être associé à cette manifestation de solidarité professionnelle.

Rien ne saurait mieux définir l'esprit de votre réunion que la préoccupation que vous avez eue d'élargir l'horizon de votre travail, en faisant appel, par delà votre expérience personnelle, au témoignage d'un collègue étranger. Vous avez pensé avec raison qu'il y a entre les initatives pédagogiques des différents pays, entre les efforts qu'ils font pour rajeunir leur système d'éducation, une dépendance de plus en plus étroite. Il vous a paru, en particulier, que la réorganisation récente de notre enseignement secondaire pouvait présenter pour vous quelque intérêt. C'est cette nouvelle expérience de notre pédagogie que votre comité m'a prié de vous exposer. Si le temps limité dont je dispose ne me permet pas d'entrer dans le détail de cette réforme, je m'efforcerai du moins de mettre en lumière les principes qui l'ont inspirée, de définir l'esprit dont l'enseignement secondaire français est animé et de vous faire saisir, à travers ses renouvellements successifs, la persistance de certaines traditions qui font le caractère original de notre système scolaire.

* * *

Parmi tous les problèmes de l'heure présente, aucun n'a été, dans les pays mêlés à la tourmente de la guerre, étudié avec plus de passion que celui de l'éducation. Au lendemain d'un bouleversement prodigieux, qui a remis en question la valeur des disciplines intellectuelles et morales héritées du passé, toutes les

nations, les plus vieilles, celles qui traînent, comme la nôtre, le poids d'une longue tradition et d'encombrantes routines, aussi bien que les plus jeunes qui, enfin maîtresses de leurs destinées, peuvent en toute liberté façonner le présent et se tourner hardiment vers l'avenir, ont reconnu que la préparation de la jeunesse aux obligations de demain était, à côté de la reconstruction économique, le devoir le plus urgent. Toutes se sont résolument attelées à cette tâche; toutes ont, l'une après l'autre, entrepris la réfection de leur système d'instruction, et ce n'est pas un des spectacles les moins réconfortants de la période d'après guerre que cette magnifique floraison de réformes scolaires que nous voyons s'épanouir d'un bout à l'autre de l'Europe.

Des trois étages, élémentaire, moyen et supérieur, qui constituent chez nous comme chez vous l'édifice de l'instruction publique, c'est le second qui a été le plus touché par ce mouvement général de rénovation. On a été au plus pressé. Il a paru, au lendemain de la guerre, que la tâche la plus impérieuse était d'assurer la réorganisation de l'enseignement moyen où les universités et les grandes écoles doivent recruter l'élite indispensable à la nation, l'aristocratie nécessaire à toutes les démocraties.

Chaque pays s'est efforcé à sa manière de satisfaire à ce besoin de reconstitution des cadres de son activité. Il serait intéressant de définir, par la comparaison des diverses réformes que nous avons vu se produire en ces derniers temps, la façon originale dont chaque peuple a réagi avec son tempérament particulier à cette pressante nécessité. Mais si ces réformes diffèrent dans le détail, il semble bien qu'il y ait complet accord sur la conception de la tâche essentielle de l'enseignement secondaire et de sa fonction sociale, et, malgré ces divergences, une idée commune unit tous ces systèmes.

Cette idée maîtresse est que l'enseignement secondaire se définit moins par son contenu que par sa direction, moins par les matières qui le composent que par l'esprit dans lequel elles sont enseignées. Il veut être non un remplissage des cerveaux, mais une culture, non un emmagasinement, mais une discipline intellectuelle et morale, c'est-à-dire servir d'une part à l'éducation de l'esprit, à l'exercice du jugement, à l'affinement des facultés de discernement et d'analyse, et d'autre part à la formation des sentiments et du caractère. Si l'enseignement primaire est tourné vers l'utilité prochaine et est avant tout dominé par le souci de munir l'enfant d'une provision de connaissances pratiques indispensables, l'enseignement secondaire ne saurait consentir à sacrifier ses fins éducatives à un réalisme tout utilitaire: il reste, à

tous les moments de la scolarité, préoccupé de concilier l'acquisition de connaissances utiles et la formation de cerveaux bien faits, d'esprits clairvoyants et libres et de caractères généreux; il vise avant tout à être un appel constant à la réflexion personnelle, au sens critique, à la sensibilité, et à faire servir toutes les disciplines littéraires et scientifiques à l'assouplissement et à la libération des intelligences, à l'enrichissement des cœurs, à l'éducation des volontés.

C'est dans cet esprit qu'a été conçue notre réforme de 1923, complétée en 1925. Elle a été inspirée, en son principe, par le désir de réintégrer dans l'enseignement secondaire la notion de culture générale, qui en est l'élément distinctif, et d'en rétablir la primauté, que le système de 1902 semblait avoir compromise.

La réforme de 1902 représentait une tentative intéressante pour adapter la multiplicité des types d'éducation à la diversité des esprits. Partant de ce principe que les goûts et les aptitudes des élèves sont différents, elle s'était efforcée de donner satisfaction à la variété de leurs préférences et de leurs moyens, en ouvrant à leur option, à partir de la classe de sixième, c'est-à-dire dès l'âge de onze ans, deux enseignements, classique et moderne, et à partir de la classe de seconde, c'est-à-dire à l'âge de quinze ans, quatre sections: A (latin-grec), B (latin-langues vivantes), C (latin-sciences) et D (sciences-langues vivantes).

En face de l'organisation de 1902, qui manifestait, dans sa souplesse, un heureux souci de diversification, notre dernière réforme est inspirée par un besoin contraire d'unification et de simplification.

Cet effort conduisit d'abord à certaines exagérations. La volonté de rétablir l'unité de notre enseignement se rencontra chez certains esprits, hostiles à la pensée réformiste de 1902, avec le désir de restaurer notre culture nationale, en la ramenant à ses sources gréco-latines, et, pour remettre en honneur l'étude des langues anciennes, on s'avisa d'en rendre l'apprentissage obligatoire jusqu'au seuil de la seconde pour tous les élèves sans distinction et de n'admettre pour les quatre premières années qu'une seule formule d'enseignement, le type gréco-latin. Ce fut la réforme de 1923.

Cette solution n'était pas viable. Elle ne donnait satisfaction à personne, ni aux fanatiques de l'enseignement gréco-latin qui en réclamaient la restauration intégrale et n'admettaient pas qu'on autorisât les élèves à abandonner le latin après quatre ans, le grec après deux ans, ni aux modernistes qui protestaient contre cette mutilation de l'enseignement moderne, réduit à deux années. Le

bon sens finit par triompher après des luttes ardentes qui, après avoir passionné nos congrès professionnels, se poursuivirent au Parlement, et la réforme de 1925 assura la restauration que réclamait l'opinion publique de l'enseignement moderne, rétabli dans son intégrité à côté de l'enseignement classique.

Ainsi se trouve constitué de la classe de sixième à la première un enseignement secondaire à deux voies: la section A et la section B, qui ne se distinguent que par l'option entre les langues anciennes et modernes. La section A se scinde à son tour à partir de la quatrième en deux branches A (latin-grec) et A' (latin sans grec), les heures de grec de la branche A étant remplacées en A' par un nombre égal d'heures de latin et de langues modernes.

Cet édifice reste, comme par le passé, couronné par deux classes terminales, Philosophie et Mathématiques, où les élèves optent entre un enseignement littéraire, dont la philosophie constitue l'essentiel, ou un enseignement scientifique, qui comporte l'étude poussée des sciences mathématiques, physiques et naturelles.[1]

L'effort d'unification qui caractérise ce système a conduit à introduire dans l'enseignement secondaire une double égalité qui est l'idée directrice et comme la clef de voûte de toute la réforme.

1°. Égalité entre l'enseignement gréco-latin et l'enseignement moderne, tous deux devant être au même titre des enseignements classiques, c'est-à-dire également préoccupés de développer par les mêmes méthodes les qualités générales de l'intelligence.

Pour mieux marquer cette unité, la réforme de 1925 est allée jusqu'à réunir pour l'enseignement des matières communes et, en particulier, du français tous les élèves des sections gréco-latine et moderne dans une classe unique, sous la direction des mêmes professeurs. On espérait par cette fusion réagir contre le

[1] Tableau de l'organisation nouvelle des études secondaires (1925).

<table>
<tr><td>Classe terminale</td><td colspan="3">Philosophie — Mathématiques</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Première
Seconde
Troisième
Quatrième
Cinquième
Sixième</td><td>A
(Latin-grec)</td><td>A'
(Latin sans grec)</td><td rowspan="2">B
Enseignement moderne sans latin</td></tr>
<tr><td colspan="2">A
(Latin)</td></tr>
<tr><td colspan="4">Divisions élémentaire, préparatoire et enfantine de la septième à la onzième</td></tr>
</table>

discrédit injustifié dont l'enseignement moderne continue de souffrir dans certains milieux et lui conférer un prestige égal à celui de l'enseignement latin. Cette réunion a reçu le nom d'*amalgame*. C'était une idée séduisante et neuve: l'application s'en heurta à la résistance des professeurs de langues anciennes et à certaines difficultés d'organisation pratique. On dut y renoncer après une expérience de trois ans.

2°. Égalité de l'enseignement scientifique dans toutes les sections. Le système de 1902, avec la spécialisation prématurée des élèves et de la culture, se conformait à une vieille tradition qui oppose l'esprit littéraire à l'esprit scientifique. Il obligeait, en conséquence, les élèves à opter dès la quatorzième année, c'est-à-dire à un âge où ils sont en pleine transformation et n'ont que rarement la conscience claire de leurs préférences et de leurs moyens, entre une voie trop exclusivement littéraire et une voie trop encombrée de sciences. La réforme de 1925 procède de la conception opposée de l'unité de l'esprit et de la culture générale et recule la spécialisation jusqu'au seuil des classes finales. Tous nos élèves reçoivent donc de la sixième jusqu'au terme de la première un enseignement scientifique identique.

Principe excellent en théorie, mais il est à craindre que son application ne soit gênée par certaines oppositions. Déjà d'excellents juges se plaignent que certains élèves, d'esprit peu ouvert aux sciences, ne puissent suivre cet enseignement scientifique du même pas que les mieux doués et craignent que le retard de cette spécialisation ne constitue une grave menace pour l'avenir des études scientifiques supérieures. Il est possible que, sur ce point également, on soit obligé de revenir un peu en arrière et d'atténuer par quelques tempéraments la rigueur de ce principe. Si nous avons en France la passion de l'égalité, nous avons aussi le goût du changement, et au milieu de l'expérimentation de la présente réforme, c'est déjà à la suivante que l'on songe.

L'organisation d'ensemble, que je viens de vous exposer en grandes lignes, ne donne pas seulement satisfaction au besoin très français d'unification et de centralisation qui est la marque distinctive de notre système scolaire: elle nous paraît présenter au point de vue social de précieux avantages. En face de certains systèmes étrangers qui multiplient les types d'école, en assignant à chacun sa tâche particulière, la réforme française maintient, conformément à une vieille tradition, le type de l'établissement unique à sectionnement intérieur, où se mêlent tous les enfants, quel que soit leur milieu familial. Qu'il s'agisse de lycées, c'est-à-dire d'établissements d'État, ou de collèges, c'est-à-dire d'établissements

municipaux, tous les élèves sont assurés de trouver partout, avec d'égales possibilités de culture, les mêmes directions et le même esprit. Mais vous devinez aussi les inconvénients pédagogiques d'une organisation aussi rigide, qui paralyse les velléités de réforme et limite les possibilités d'expérience; aussi nombre de réformistes réclament-ils, pour un certain nombre de villes, la création à côté des lycées classiques, réservés, comme les vôtres, aux élèves qu'attire la culture classique, de lycées modernes d'essai, où iraient ceux que leurs préférences portent vers une culture et une pédagogie résolument modernes.

* * *

Un enseignement national ne se définit pas seulement par son organisation intérieure et par l'aménagement des sections qui le composent. Pour qu'il soit un organisme harmonieux, il faut qu'il soit animé d'un certain esprit qui le vivifie en toutes ses parties.

L'esprit traditionnel qui caractérise l'enseignement secondaire français peut se définir par une tendance, commune à toutes les disciplines, à développer l'individualité de l'élève, à fortifier ses facultés personnelles de réflexion, à lui donner l'habitude de penser par lui-même.

C'est cet appel à l'effort personnel, à la spontanéité intellectuelle que prescrivent les Instructions officielles relatives à l'application des programmes. Qu'il s'agisse de l'enseignement de la littérature, de l'histoire et de la géographie ou des sciences, c'est partout la même insistance sur la nécessité d'exercer avant tout le jugement et le sens critique des élèves et de faire de la classe une école d'observation et de pensée libre. C'est ainsi que, dans l'enseignement du français, les sujets de composition doivent être choisis de telle façon «qu'ils puissent s'y exercer à penser par eux-mêmes» et que ces exercices développent en eux «la sincérité de la pensée et du sentiment». La même recommandation s'applique à l'explication de textes qui est un des exercices fondamentaux de notre pédagogie et, par son appel constant à l'esprit d'analyse et à la sensibilité des élèves, est l'instrument le plus précieux de leur formation littéraire.

Une préoccupation du même ordre explique l'importance de l'enseignement de la philosophie dans notre système d'éducation. D'autres pays ont jugé bon, dans leur dernière réforme, d'accorder une place plus grande qu'autrefois à l'étude des grands problèmes philosophiques. Mais aucun n'a cru devoir lui réserver,

comme le nôtre, une année entière au terme des études. Le maintien au faîte de l'édifice scolaire d'une classe spéciale de philosophie, qui est comme la synthèse des études antérieures, est une des traditions les plus anciennes de notre enseignement secondaire et un de ses traits les plus originaux.

A ce souci de favoriser le développement personnel de l'élève correspond une égale préoccupation de respecter, dans toute la mesure possible, la liberté pédagogique du professeur et de ne pas soumettre à des contraintes trop rigides l'«art de faire la classe». Cette expression courante, qui assimile la pédagogie plutôt à un art qu'à une science, est caractéristique de la façon dont on envisage généralement en France le problème de la formation professionnelle des maîtres de l'enseignement secondaire. On a bien senti chez nous le besoin d'organiser cette préparation à l'exemple de certains pays où elle est depuis longtemps solidement établie. Mais notre organisation reste encore un peu incertaine et rudimentaire: elle se borne à imposer aux étudiants, avant qu'ils passent le concours de l'agrégation, qui leur confère le droit d'enseigner dans les lycées, la double obligation d'assister à un petit nombre de conférences de pédagogie générale et appliquée et de faire dans un lycée un stage pratique de quelques semaines, que ne sanctionne d'ailleurs aucun examen. Il n'y a rien, comme vous le voyez, dans ce modeste essai de comparable à l'institution de vos «lycées normaux». Si nous avons à Paris une École Normale Supérieure, qui fut à ses débuts conçue comme un établissement pédagogique, elle a depuis longtemps oublié sa destination première.

En réalité, la pédagogie se heurte chez nous, dans les milieux secondaires, à une certaine indifférence. Le professeur, répètent volontiers les adversaires de cette préparation, apprend son métier, comme le forgeron, en le pratiquant. Son devoir essentiel est d'être un entraîneur, un animateur, un éveilleur d'esprits. Respectons donc son tempérament individuel. Il aura vite fait, s'il est d'esprit ouvert et vivant et s'il aime sa tâche, de s'initier à la technique de son enseignement, aux recettes de la cuisine professionnelle.

Vous connaissez cette thèse: elle ne nous est pas particulière. Vous en connaissez aussi les dangers. Si l'expérience condamne toute préparation pédagogique qui n'est que dressage, parce qu'un pareil *Drill* risque d'introduire dans l'instruction une dangereuse uniformité, elle révèle aussi la possibilité de concilier le respect de l'originalité personnelle, que requiert tout enseignement vivant et souple, avec la nécessité d'un apprentissage didactique.

C'est cette conciliation entre la liberté et la soumission aux préceptes de la pédagogie que nos Instructions s'efforcent d'assurer dans l'application du plan d'études. Elles interprètent les programmes, elles fixent les directions particulières à chaque discipline. Mais elles se gardent de tout dogmatisme autoritaire, de toute intransigeance, et comme elles savent le professeur français très individualiste et jaloux de son indépendance intellectuelle, elles respectent son tour d'esprit particulier et évitent avec soin d'enchaîner son esprit d'initiative, en lui prescrivant des règles trop strictes et en lui imposant tel procédé d'enseignement à l'exclusion de tout autre.

D'une façon générale, la méthode d'enseignement qu'elles recommandent peut se définir comme un effort de conciliation entre les procédés de la méthode active et ceux de l'exposé magistral. Vous savez de quelle faveur l'enseignement actif jouit actuellement dans certains pays. C'est la mode du jour. C'est ainsi que l'exaltation de l'*Arbeitsunterricht* est une des innovations les plus caractéristiques de la réforme allemande de 1925. Le même besoin de stimuler l'activité de l'élève se fait également sentir en France et la méthode interrogative répond à ce besoin de maintenir son esprit sans cesse en éveil. Mais, si l'enseignement secondaire recourt volontiers chez nous aux procédés de l'école active, il ne s'est pas aventuré aussi loin dans cette voie que l'enseignement primaire et il est resté également attaché, du moins dans les classes supérieures, à une pratique qui est une vieille tradition de notre enseignement littéraire et scientifique, historique et philosophique, celle de l'exposé suivi, fait par le maître, du cours parlé qui, par l'action de la parole, fait vivre les idées et les faits, s'empare fortement de l'attention des élèves et, provoquant leurs réactions, sollicite sans cesse leur réflexion et leur spontanéité. Quels que soient les bienfaits de la méthode active, on ne peut s'empêcher de constater que sa démarche est souvent lente et hésitante et que certaines parties de l'enseignement réclament une allure plus rapide et mieux assurée, une prise plus constante du maître sur l'esprit des auditeurs. Aussi notre dernière réforme, tout en réagissant contre certains abus de l'exposé magistral, n'a-t-elle pas cru devoir y renoncer. «Chaque procédé, dit-elle, bien compris a sa vertu spécifique qui le rend plus ou moins efficace, selon l'âge et le développement intellectuel des élèves, selon le tempérament personnel du professeur. L'essentiel est que le procédé choisi soit mis en œuvre, non d'une manière routinière, mais avec conviction et entrain. Alors il y aura de la vie dans la classe.»

L'initiation des professeurs français à la pratique du métier est d'ailleurs facilitée par leur spécialisation. C'est là une des particularités de notre organisation. Tandis que dans certains pays, en particulier en Allemagne, nos collègues ont la charge d'enseignements divers et parfois très disparates, nous avons le privilège très enviable et auquel nous demeurons fortement attachés, de n'enseigner qu'une matière ou un groupe de matières étroitement apparentées (français, latin et grec — histoire et géographie — physique et chimie). Pour les langues modernes, la spécialisation est absolue et nous ne sommes chargés que d'une seule langue: allemand, anglais, espagnol, ou italien. Je n'ai pas besoin de vous dire les avantages d'une pareille différenciation. Nous savons tous par expérience personnelle le travail qu'exige l'acquisition d'une langue étrangère et l'initiation à une culture vivante en perpétuel renouvellement. Mais si cette spécialisation des examens et de l'enseignement facilite notre tâche scientifique et pédagogique, en permettant à chaque professeur de s'installer solidement sur le terrain de son choix, elle comporte au point de vue général certains dangers et risque de conduire à un fâcheux particularisme. Jamais on n'a senti plus fortement qu'à présent la nécessité de réagir contre l'esprit individualiste qui oppose parfois les spécialités les unes aux autres et de maintenir d'une discipline à l'autre la coordination d'efforts que réclame toute œuvre d'éducation.

Un dernier trait qui me paraît caractériser notre pédagogie secondaire est l'appel qu'elle croit devoir faire, pour stimuler la bonne volonté des élèves, à l'émulation. C'est un sentiment très vif chez tous les enfants que le besoin de se comparer à leurs camarades. Il comporte certains dangers: nous ne les ignorons pas. Exalté avec discernement, il peut être bienfaisant: notre enseignement l'a toujours exploité. Notre régime de compositions, où les élèves sont classés par ordre de mérite à la suite d'exercices faits en classe, et de distributions de prix, attribués à la fin de l'année aux élèves les plus méritants d'après le total des notes obtenues pour chaque matière dans ces compositions, tout ce système de sanctions et de récompenses, qui nous vient du passé, a résisté à toutes les critiques. On a beau dénoncer ce qu'il peut y avoir parfois de malsain dans cette surexcitation de l'esprit de rivalité: cette tradition séculaire, qui répond à un trait de notre caractère national, est si bien passée dans les mœurs qu'elle a survécu à tous les remaniements de notre organisation scolaire, et le premier soin de notre dernière réforme fut de restaurer le concours général supprimé en 1904. Ce concours met aux prises

pour les principales matières d'enseignement, à l'exclusion des langues vivantes qui se sont volontairement exclues de cette compétition, les meilleurs élèves des lycées de Paris, de la province et des colonies. Les copies anonymes sont corrigées à Paris et les vainqueurs de ce tournoi y sont couronnés dans une distribution des prix qui a lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence du Président de la République, des représentants du gouvernement, du parlement et du corps diplomatique. Cette fête constitue la plus grande solennité de notre vie scolaire et la victoire remportée l'an dernier par la province qui, dans ce match intellectuel, battit Paris, provoqua dans l'opinion publique une émotion égale à celle qu'excitent les championnats sportifs. Que sera-ce, quand garçons et jeunes filles s'affronteront dans ces joutes? Jusqu'à présent les premiers seuls y prenaient part. L'identification, récemment opérée, des études masculines et féminines a entraîné logiquement l'admission des jeunes filles au concours général. Voilà, en attendant le triomphe des équipes féminines, une nouvelle affirmation des vertus de l'émulation et une nouvelle manifestation de cette tendance à l'unification qui domine notre dernière réforme.

* * *

Après avoir défini le sens général de notre réforme et mis en lumière les tendances dominantes qui donnent à notre enseignement secondaire sa physionomie particulière, il me reste, pour achever de le définir, à vous indiquer sommairement les problèmes vers lesquels il est actuellement tourné et que la transformation des conditions de la vie impose à notre attention.

1°. Parmi ces devoirs de l'heure présente, le plus impérieux est d'assurer entre les différentes tâches de l'école l'équilibre nécessaire. Si forte qu'ait été dans nos réformes successives la préoccupation de satisfaire également aux exigences de l'éducation intellectuelle, morale et physique, on ne peut pas affirmer qu'elles y aient pleinement réussi. Fidèle à une vieille tradition intellectualiste, notre pédagogie tend encore trop souvent à rompre cet équilibre au profit de la culture de l'esprit et à voir dans l'instruction le but essentiel de la formation secondaire. C'est là sa force, mais aussi sa faiblesse.

Ce mal a été souvent dénoncé. Nous n'ignorons pas les remèdes: le plus efficace serait à coup sûr la transformation profonde du régime intérieur de nos établissements d'enseignement, qui à côté des externes, soumis constamment à l'influence du

milieu familial, comptent un grand nombre d'internes, soustraits à cette action. Vous devinez aisément ce que peuvent être les difficultés de l'éducation morale dans des agglomérations scolaires aussi nombreuses que les lycées de certaines grandes villes dont l'effectif dépasse parfois 2.000 élèves, avec 400 internes. La question de l'internat est posée chez nous depuis longtemps. Mais il en est de cette institution comme de notre baccalauréat, également condamné, mais également irremplaçable. Que ce régime séculaire soit un mal, nous en sommes tous d'accord. Mais il semble bien que ce soit chez nous un mal nécessaire et il est, en tout cas, si profondément entré dans nos mœurs qu'on n'a pas encore trouvé le moyen de le supprimer.

L'éducation morale trouve dans l'éducation physique une aide indispensable. Notre dernière réforme s'est inspirée de cette considération et a réservé aux exercices physiques la place qui leur revient. Mais il faut bien reconnaître que, si l'éducation corporelle a vu reconnaître ses droits, les plaintes sur le surmenage intellectuel n'ont jamais été plus vives. De tous côtés, aussi bien du côté des professeurs que des familles, on dénonce le danger que constitue la surcharge de programmes trop encyclopédiques pour la santé de la jeunesse française. La question de leur allègement et de la réduction des horaires est à l'ordre du jour: le Parlement s'en est emparé; l'Administration l'a mise à l'étude. Il est à souhaiter qu'un réajustement prochain vienne bientôt mettre d'accord la pédagogie et l'hygiène.

2°. Au problème de l'éducation intégrale se joint dans nos préoccupations une question d'ordre social, celle du recrutement de l'enseignement secondaire. Si sa tâche essentielle doit être de former les élites dont le pays a besoin, il ne saurait la remplir qu'en s'adressant à tous les esprits capables de bénéficier de son action et en se pliant au principe de l'égalité de tous les enfants devant l'instruction.

Cette conception est trop conforme aux aspirations démocratiques de notre pays pour ne pas s'y être imposée. Il y a longtemps que la France républicaine a tenu à ouvrir aux enfants méritants du peuple l'accès de ses lycées et collèges. Malgré l'accroissement constant du nombre des bourses nationales ou municipales, cette mesure a été jugée insuffisante. Il a paru que le moment était venu d'amorcer la gratuité de l'enseignement secondaire. Dès cette année, elle a été instituée dans un certain nombre d'établissements. Elle sera progressivement généralisée, au fur et à mesure des possibilités budgétaires. Nous nous acheminons ainsi vers une organisation nouvelle de l'enseignement

secondaire qui, dans un avenir que nous souhaitons prochain, n'accueillera et ne retiendra plus que les enfants intelligents et travailleurs et d'où une sélection sévère, pratiquée au seuil des études et pendant toute la durée de la scolarité, éliminera tous les incapables qui encombrent trop souvent nos classes. Si des difficultés d'ordre financier et politique ont retardé en France la réalisation de l'école «sélectionnée», le problème est désormais posé avec netteté et l'opinion publique réagit de plus en plus fortement à la nécessité de rajeunir notre enseignement secondaire, en l'aidant à sortir de son isolement, en établissant une liaison plus étroite et plus constante avec l'enseignement populaire et de le guérir ainsi de la maladie de langueur dont, à certains symptômes, on le sent parfois atteint.

3°. A côté de cette cure de rajeunissement, les professeurs français de langues vivantes en réclament une autre. En un temps où tout se transforme, l'enseignement ne peut vivre qu'en s'adaptant aux besoins de la vie moderne et en opposant aux résistances de la tradition et du conservatisme une force toujours vive de progrès et de renouvellement. L'enseignement gréco-latin a été longtemps la forme unique de notre éducation secondaire: en face de cet humanisme classique, dont notre culture française est trop fortement imprégnée pour que nous songions à en contester la vertu et la légitimité, un humanisme moderne est en train de se constituer. Longtemps discrédité, l'enseignement moderne a l'ambition de se hausser, dans notre système scolaire, à la même dignité que son aîné.

Si la formule de l'«École unitaire» exprime la tendance de notre enseignement secondaire à se renouveler par un appel à toutes les forces vives des classes populaires, celle des «Humanités modernes» signifie notre volonté de faire vivre côte à côte ces deux formes d'éducation, également respectables. Exclusivement réservée autrefois à la connaissance des littératures et civilisations antiques, la notion d'«humanités» s'élargit et se renouvelle, pour s'appliquer désormais à toutes les formes éminentes de l'humain, à toutes les valeurs étrangères, dignes d'être incorporées à un système complet d'éducation.

* * *

C'est à notre enseignement qu'il appartient, par la mise au point de ses méthodes et la mise en commun de nos expériences, d'élaborer ce nouvel humanisme. Si importante que soit l'acquisition effective des langues vivantes que nous sommes char-

gés d'enseigner, nous avons conscience que notre enseignement manquerait à son devoir s'il se confinait dans cette besogne pratique et utilitaire. C'est dans l'exploration des réalités et des cultures étrangères, dans l'initiation des élèves à des façons de vivre, de penser et de sentir différentes des leurs que réside sa valeur éducative. National, il leur découvre les sources multiples où, dans le passé, s'est alimentée leur propre culture. Humain, il leur révèle la solidarité étroite de toutes les civilisations et leur fait sentir la nécessité, dans une Europe encore déchirée par tant de rivalités ou d'hostilités, d'une compréhension réciproque des esprits. Par cette révélation progressive, il apparaît vraiment comme l'instrument le plus efficace de ce rapprochement intellectuel et moral des peuples d'où sortira l'humanisme européen, que les néophilologues de tous les pays doivent avoir également à cœur de construire.

Adrien Godart.

Bericht über die Neuphilologentage in Helsingfors 8.—10. Januar 1929.

Unter lebhaftem Anschluss fanden die von dem Neuphilologischen Verein in Helsingfors veranstalteten Neuphilologentage am 8.—10. Januar 1929 statt. Die Zahl der Teilnehmer belief sich auf ca. 325, was ein beredtes Zeugnis davon ablegt, mit welch grossem Interesse die Neusprachler unseres Landes sowohl in der Hauptstadt als auch in der Provinz den neuesten Bestrebungen auf dem Gebiete des neusprachlichen Unterrichts folgen.

Die Organisation der Neuphilologentage war von dem Neuphilologischen Verein einem Ausschuss anvertraut worden, der aus folgenden Mitgliedern des Vereins bestand: Prof. A. Långfors, Schulrat S. Nyström, Lektor M. Chydenius, Frl. B. Solitander, Lektor B. E. Hildén und mag. phil. N. O. Johansson.

Die Sitzungen wurden im Ständehaus zu Helsingfors abgehalten.

Als Schriftführer fungierten Lektor A. Tähtinen und mag. phil. N. O. Johansson.

Dienstag $^{8}/_{1}$ um 9.15. — Professor A. Långfors führte den Vorsitz.

Der Kanzler der Universität, Professsor H. Suolahti eröffnete die Neuphilologentage mit einer Ansprache auf finnisch, schwedisch und französisch.

Der Staatsminister Dr. O. Mantere überbrachte den Gruss der Regierung und des Unterrichtsministers. Herr A. Godart aus Paris gab in einem eleganten Vortrage in französischer Sprache einen Überblick über die gelehrte Schule in Frankreich und die Stellung der modernen Fremdsprachen in dem Stundenplan.[1]

Um 11 Uhr.

Unter dem Vorsitz Professor H. Suolahtis hielt Professor E. Öhmann einen Vortrag in deutscher Sprache über «die wissenschaftliche Vorbildung der neusprachlichen Lehrer». Der Vortrag erschien in extenso in den Neuphilologischen Mitteilungen, 1929, S. 23.

Dienstag $^{8}/_{1}$ um 13.15. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Herr A. Godart betrat das Katheder und hielt in deutscher Sprache einen mit erwartungsvollem Interesse aufgenommenen Vortrag über «die Didaktik des deutschen Unterrichts in Frankreich». Er betonte, dass in Frankreich, wie überall, die direkte Methode beim neusprachlichen Unterricht seinerzeit mit Begeisterung begrüsst wurde. Jedoch verhielt man sich vielfach kritisch abwartend zu dieser Neuerung, indem man das Neue erst genau studieren und praktisch prüfen wollte. Während einer 20 Jahre langen Probezeit hat man an der Methode, wenigstens für französische Verhältnisse, nachteilige Züge gefunden. Besonders hob Herr Godart die Erstarrung in der Orthodoxie und die vollständige Verbannung der Muttersprache hervor. Die direkte Methode sei unbedingt gut auf der Unterstufe (das erste und das zweite Jahr), aber auf der Mittel- und besonders auf der Oberstufe sei sie nicht effektiv genug, vor allem weil die überfüllten Klassen die vorteilhafte und glückliche Anwendung derselben in Frage stellten.

Da aber der Unterricht die allgemeine, möglichst vielseitige Bildung und vollständige Homogenität aller Schulfächer bezweckt, konnte der geltende Lehrplan in Frankreich diesen Anforderungen nicht mehr entsprechen, und daher wurde im Jahre 1925 ein neuer Lehrplan ausgearbeitet. Dieser neue Lehrplan hat das obenerwähnte doppelte Ziel im Auge und versucht das Alte mit den erreichbaren Zwecken der direkten Methode zu verschmelzen.

Eklektisch-synthetisch wirkend bei Anwendung direkter und indirekter Mittel soll die Methode, indem sie dem Entwicklungsgange des Schülers stufenweise folgt und sich der Entwicklung des geistigen Lebens desselben anpasst, die Aktivität des Schülers anregen und erhalten. Die Methode ist somit *aktiv*. Das Erlernen der Sprache und die Erhöhung der Bildung ist also das doppelte Ziel. Die erste Aufgabe ist: richtige Aussprache. Bei Aneignung und Befestigung des Wortschatzes empfiehlt sich die Anschauung von Bildern und Gegen-

[1] S. *Neuphil. Mitteilungen*, 1929, S. 226.

ständen bis in das dritte Jahr hinein. Erst dann tritt die Lektüre hinzu, wodurch geistige Klarheit erzielt wird. Hierzu gehört noch das fleissige Buchen alles Vorgetragenen.

Da das rein imitative Verfahren allein nicht zum Ziele führt, bedeutet der Lehrplan vom Jahre 1925 eine Rehabilitation der Grammatik. Das grammatische Pensum ist auf der Mittelstufe abzuschliessen, aber muss bis in die letzten Schultage hinein geübt werden, damit das Endziel erreicht werde: durch sicheres Beherrschen des Wortschatzes und der Grammatik zum freien Vortrage und — durch zweckmässige schriftliche Übungen — zum freien Aufsatze.

Dem Redner wurde durch begeisterten spontanen Applaus gedankt.

Um 14.40. — Den Vorsitz führte Prof. A. Långfors.

Dr. E. Ilvonen sprach in finnischer Sprache über das Thema: «Die Verwertung der Prinzipien der s. g. Arbeitsschule im neusprachlichen Unterricht.»

Die leitenden Gedanken des Vortrags waren folgende:

Im Anschluss an die von dem Preussischen Unterrichtsministerium im Jahre 1925 veröffentlichten Richtlinien für die Lehrpläne der höheren Schulen Preussens, in welchen die Prinzipien der Arbeitsschule anerkannt worden sind, haben viele bekannte deutsche Pädagogen eingehend dargestellt, auf welche Weise diese Prinzipien im neusprachlichen Unterricht anzuwenden sind. Die wichtigsten von diesen Werken sind: «Vom Arbeitsunterricht in den neueren Sprachen» von Rudolf Münch und: «Die arbeitsunterrichtliche Ausgestaltung des neusprachlichen Unterrichts» von Adolf Krüper. Die meisten von ihnen vorgeschlagenen Unterrichtsverfahren gehören schon zu der s. g. Walterschen Reformmethode. Als neues Verfahren wird besonders empfohlen das Bilden von Arbeitsgemeinschaften, die in den Klassen selbständig unter der Leitung ihrer Gruppenführer im Wettstreit miteinander arbeiten sollen. Die Aufgabe des Lehrers würde sich darauf beschränken, die Oberaufsicht zu führen. Durch dieses Verfahren würden die Schüler besser lernen, Fragen zu stellen, die Fehler ihrer Kameraden zu korrigieren und überhaupt selbständiger zu arbeiten, was eben einer von den Hauptgedanken der Arbeitsschule ist.

Dienstag $^{8}/_{1}$ um 15.30. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Professor U. Lindelöf hielt in schwedischer Sprache einen Vortrag über «die englischen Familiennamen». Der Redner wollte hervorheben, dass die Forschung auf diesem Gebiete bis jetzt keine grossen Fortschritte gemacht hat, obgleich schon einige verdienstvolle Werke vorhanden sind. In erster Linie ist zu nennen Bardsley's Wörterbuch der englischen Familiennamen, das wertvolle Angaben aus mittelalterlichen Akten enthält. Die altenglische Zeit kennt noch keine Zuna-

men im eigentlichen Sinne. Sie entstehen und werden traditionell und erblich vor allem in der mittelenglischen Zeit (12.—15. Jahrh.). Man kann vier verschiedene Haupttypen derselben erkennen. Der erste Typus, der *lokale*, entsteht aus den Heimatsbezeichnungen, teils echten Gehöft- oder Ortschaftsnamen, wie Newton, Milton, Bradley, Kirkham u. dgl., bisweilen auch Namen, die auf den Ursprung aus einer Provinz hindeuten, wie *Kent, Gascoigne, Scott, French*, teils geben die Namen irgend einen charakteristischen Zug aus der nächsten Umgebung einer Person an, wie *Hill, Brook, Lake, Churche, Ash* u. dgl.

Der zweite Typus geht von *Personennamen* aus und hat einen patronymischen Charakter, z. B. *Thomas, Arnold* nebst den zahlreichen Bildungen mit *-son* und genetivischem *-s*: *Johnson, Williams*. Aus vielen beliebten Vornamen sind schon früh eine Menge oft phantastisch variierter Kurz- und Koseformen entstanden, die eine Menge Familiennamen ins Leben gerufen haben: so aus Richard Dickson (Dixon), Dickin, Dickens, Hicks, Higgins, Hicken u. dgl.

Den dritten Haupttypus bilden die *Berufsnamen* wie *Smith, Baker, Carter, Wright, Arrowsmith, Singer, Clark* usw.

Den vierten Typus bilden die Beinamen, die irgend eine Eigenschaft andeuten, wie *White, Black, Strong, Sharp, Fox, Bull, Woodcock* u. dgl. Hierher gehören Namen wie *Shakespeare, Drinkwater* usw.

Alle obigen Typen sind reichlich vertreten; am zahlreichsten vielleicht die beiden erstgenannten. Die Familiennamen geben nicht selten interessante Einblicke in die kulturgeschichtlichen Verhältnisse vergangener Zeiten. Ausserdem steckt in diesen Namen ein wichtiges lexikalisches Material, das von der allgemeinen Lexikographie nur in geringem Grade ausgenutzt worden ist.

Professor Lindelöf widmete einige Worte der Namenbildung in Frankreich und Deutschland, die im wesentlichen dasselbe Alter hat und dieselben Haupttypen aufweist wie die englische, und auch den schwedischen Familiennamen, die von weitaus jüngerem Datum sind und zum grossen Teile einen recht eigenartigen Charakter zur Schau tragen.

Mittagspause.

Dienstag $^{8}/_{1}$ um 18.15. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Professor A. Långfors hielt auf französisch einen Vortrag über «die Entwicklung der französischen Sprache heutigen Tages». Hierbei betonte er besonders, dass die allgemeine Entwicklung der französischen Sprache heutzutage viel rascher vor sich gehe als früher. Die dazu beitragenden Ursachen sind verschiedener Art. Der Weltkrieg hat dahin gewirkt, dass die verschiedenen Klassen der Gesellschaft in Frankreich einander näher gerückt sind, und dass somit auch volkstümliche Redensarten in die Sprache der höheren Gesell-

schaftsklassen eingedrungen sind. Der Krieg hat weiter bewirkt, dass der Verkehr mit dem Auslande lebhafter geworden und das Eindringen und die Einbürgerung der Fremdwörter erleichtert worden ist. Die neuen Verkehrsmittel und die zahlreichen für das praktische Leben wichtigen Erfindungen (Autos, Flugzeuge, Radio) haben in derselben Richtung kräftig gewirkt und die einschlägigen Fachausdrücke volkstümlich gemacht. Andererseits ist die Einschränkung der klassischen Sprachen im Schulunterricht geeignet gewesen, die bremsende Einwirkung einer älteren Sprache abzuschwächen. Als Folge dieser Tatsachen ergibt sich wahrscheinlich, dass gewisse Regeln der Grammatik (sowohl betreffs der Formenlehre, vor allen Dingen der unregelmässigen Verben, als auch der Satzlehre) in der nächsten Zukunft nicht mehr stichhaltig sein werden.

Mittwoch 9/1 um 9 Uhr. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Als Fortsetzung seines Vortrages am Tage vorher stellte Herr A. Godart fest, dass die neusprachliche Unterrichtsmethode bei den Schülern dieselbe Geistesbildung hervorrufen soll wie der Unterricht in den klassischen Sprachen. Das kulturkundliche Ziel soll immerfort nicht nur bei der Lektüre, sondern auch in den schriftlichen Übungen besondere Betonung finden. Das unvermeidliche, aber sichere Kontrollmittel ist die Muttersprache. Die wichtigste Neuerung ist die Schlussübersetzung. Auf der Unter- und Mittelstufe Übersetzungen als Vorstufe zum freien Aufsatz; die Hinübersetzung dient der Befestigung der grammatischen Regeln. Zu den wichtigsten schriftlichen Übungen gehören noch die *thèmes d'imitation*, d. h. Nachahmungsübungen. Die *Version* (Übersetzung in die Muttersprache) setzt schon auf der Mittelstufe ein, und zwar mit dem doppelten Ziel, die fremde Gedankenwelt gründlich zu erfassen und anzueignen. Dieses ist nicht nur in neusprachlicher Hinsicht von grosser Wichtigkeit, sondern auch für die Muttersprache, da dieselbe dadurch an Klarheit und Gewandtheit gewinnt.

Nachdem Herr Godart noch das Wichtigste der neuen Methode in grossen Zügen rekapituliert hatte, fasste er alles in einem einzigen Ausdruck zusammen: *l'humanité moderne* als Ziel des Unterrichts.

Mit Bedauern, dass der Vortrag der letzte war, dankte Schulrat Nyström Herrn Godart.

Um 10.30. — Den Vorsitz führte Professor H. Suolahti.

Dr. W. O. Streng hielt einen Vortrag über «die Verwertung der Sprachgeschichte und der Semasiologie im neusprachlichen Unterricht an unseren gelehrten Schulen». Der Vortrag ist in der Zeitschrift des Pädagogischen Vereins in Helsingfors Nr. 1—2 ds. Jhs. (S. 1—12) veröffentlicht.

Mittwoch 9/1 um 13.15. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Als praktisches Beispiel der französischen Unterrichtsmethode gab Herr Godart eine Probestunde. Zur Behandlung lag St. 41 *Die Kleidung* aus dem Deutschen Lehrbuche von S. Nyström vor. Die erfolgreiche Stunde wurde unter grossem Interesse sowohl seitens des zahlreichen Auditoriums als auch der Schüler mit überlegener Geschicklichkeit des erfahrenen Lehrers gegeben.

Um 14.40. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Lektor O. Puolakkainen sprach über das Thema: «Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht.»

Der Vortrag ist in Nr. 1—3 der *Neuphil. Mitteilungen* 1929 abgedruckt.

In der darauffolgenden lebhaften Diskussion wurde das Thema noch erörtert. Daran beteiligten sich u. a. Prof. Lindelöf, Lektor Puolakkainen, Dr. Kajava, Schulrat Saxén. Das Ergebnis derselben war die Abordnung eines Komitees zur Ausarbeitung von Thesen.

Zu Mitgliedern des Komitees wurden gewählt: Prof. Öhmann, Lektor Puolakkainen, Dr. W. O. Streng und Dr. O. Kajava. Die Diskussion wurde auf den folgenden Tag verlegt.

Um 18.15. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Dr. P. Katara hielt einen Vortrag über die Anwendung der Sprechmaschine im Dienste des neusprachlichen Unterrichts.

Donnerstag $^{10}/_{1}$ um 9 Uhr. — Den Vorsitz führte Schulrat S. Nyström.

Herr Godart hielt seine zweite Probestunde, diesmal auf der Mittelstufe. Der zu behandelnde Stoff war die Sage von dem Rattenfänger von Hameln. Die Lektion gestaltete sich zu einer wirklichen Musterstunde, wobei die bewundernswerte Kunst und Energie des Lehrers und das sichtbare Mitleben der Schüler deutlich zu Tage traten.

Um 10.40.

Herr Godart gab seine letzte Probestunde, und zwar auf der Oberstufe. Der Stoff war diesmal literarisch: Goethes Ballade Der Sänger. Auch diese Lektion zeigte deutlich, mit welch überlegener Sicherheit Herr Godart seine Aufgabe bewältigt und in welch meisterhafter Weise er es versteht, seine Methode in die Praxis umzusetzen. — In einer kurzen Ansprache an Herrn Godart dankte einer der Schüler für die Lektion.

Donnerstag $^{10}/_{1}$ um 13.20. — Den Vorsitz führte Prof. A. Långfors.

Die am Tage vorher vertagte Diskussion über die Kulturkunde wurde fortgesetzt. Bei dieser Gelegenheit wurden die Hauptpunkte noch weiter besprochen, und als endgültiger Beschluss der Neuphilologentage gelten folgende von dem Komitee ausgearbeitete Thesen:

«Die Teilnehmer der Neuphilologentage in Helsingfors $^{8}/_{1}$—$^{10}/_{1}$ 1929 stimmen der in den Vorträgen über die Kulturkunde geäusserten Ansicht bei, dass die Kenntnis der Kultur des fremden Volkes das Ver-

ständnis unserer eigenen Wesensart und unserer Kulturarbeit vertieft und besonders dazu geeignet ist, ein Einverständnis zwischen verschiedenen Nationen hervorzurufen, die in letzter Zeit einander immer näher getreten sind, und somit einen wichtigen Faktor in der politischen Erziehung des Volkes bildet, und dass sie vom rein praktischen Gesichtspunkte aus betrachtet unleugbare Vorteile bietet. Die Neuphilologentage stellen einstimmig fest, dass die Kulturkunde im neusprachlichen Unterricht an unseren gelehrten Schulen mehr als bisher berücksichtigt werden sollte, und sprechen zugleich den Wunsch aus, dass bei der Ausarbeitung neuer Lehrbücher dieser Umstand ins Auge gefasst werden möchte.

Da der kulturkundliche Unterricht voraussetzt, dass die neusprachlichen Lehrer in grösserem Masse als bisher Gelegenheit haben, sich mit der Sprache und den Verhältnissen des fremden Landes bekannt zu machen und in ununterbrochenem Kontakt mit dem fremden Kulturkreis zu bleiben, sprechen die Neuphilologentage den Wunsch aus, dass die Regierung in weit grösserem Umfange als bisher in Form von Stipendien die ausländischen Studien der Neusprachler unterstützte.»

Donnerstag $^{10}/_{1}$ um 14.15. — Den Vorsitz führte Prof. A. Långfors.

Dr. Kajava sprach über das Thema: «Der grammatische Unterricht in den modernen Sprachen» (gedr. in Valvoja-Aika 1929, H. 5). Die leitenden Gedanken fasste der Redner in folgende Thesen zusammen:

1) «Auf allen Stufen des fremdsprachlichen Unterrichts soll der Grammatik genügende Aufmerksamkeit gewidmet werden, und die grammatischen Kenntnisse der Schüler sollen sowohl durch mündliche als auch durch schriftliche Übungen befestigt werden.

2) Zu den Aufgaben des Lehrers in den fremden Sprachen gehört auch der Unterricht in der s. g. allgemeinen Grammatik, wobei die Abweichungen im Bau der Muttersprache besonders berücksichtigt werden sollen.

3) Der Unterricht in der Grammatik der fremden Sprachen soll sich immer an Erscheinungen der lebenden Sprache anschliessen, und das Ziel des Unterrichts soll darin bestehen, diese Erscheinungen zu erklären, damit die Schüler ein einheitliches Bild von dem Bau der Sprache erhalten.

4) In der wichtigsten Fremdsprache, die von der Unterstufe an gelehrt wird, sollen die Hauptregeln der Grammatik den Schülern zuerst im Anschluss an das Elementarbuch beigebracht werden. Auf der oberen Stufe folgt dann ein eingehenderes Pensum im Anschluss an eine besondere, am liebsten kurzgefasste, aber präzise Grammatik.»

Donnerstag $^{10}/_{1}$ um 18.15.

Schulrat Nyström betrat das Katheder und hielt einen Vortrag über seine Erfahrungen von Schulinspektionen im Laufe von 16 Jahren.

Dabei hatte er oft konstatieren können, dass, obschon manches in dem neusprachlichen Unterricht nicht in Ordnung war, doch eine deutliche Entwicklung zum Besseren wahrzunehmen ist. Der Redner beleuchtete seine Aussage durch verschiedene Beispiele aus der Praxis. Als einen grossen Übelstand hob er hervor, dass die Verteilung der Unterrichtsstunden an einigen Schulen unzweckmässig sei, indem der Anfangsunterricht in einigen Fällen völlig unberufenen Lehrern — Studenten, Volksschullehrern usw. — anvertraut sei, die weder die gehörigen wissenschaftlichen noch die pädagogischen Voraussetzungen hätten. Weiter betonte er, dass die Lehrer nicht selten geneigt seien, ihren Schülern zu schwere schriftliche Aufgaben zu geben, so dass die erzielten Resultate oft geradezu entmutigend auf die Schüler wirkten.

Der Redner schloss mit einem umfassenden statistischen Bericht über die neusprachlichen Lehrkräfte in bezug auf ihre wissenschaftliche und pädagogische Vorbereitung. Nebenbei konstatierte er eine deutliche Verschiebung des Lehrerbestandes im Sinne der Feminisierung.

B. E. Hildén.

Besprechungen.

Ewald Müller, *Vornamen als appellative Personenbezeichnungen.* Onomatologische Studien zur Wortkonkurrenz im Deutschen. (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum, III, 1.) Helsingfors, 1929. IV + 170 S.

Die deutschen Personennamen sind lexikalisch vielfach Gegenstand der Untersuchung gewesen. Auch ihr Übergang in Appellative und speziell in sog. Appellativnamen ist nicht unbeachtet geblieben. Hat doch schon vor 70 Jahren Wilhelm Wackernagel in Pfeiffers Germania 4 (1859 u. 1860) in seinem Aufsatze «Die deutschen Appellativnamen» dieses Thema einer eingehenden, immer noch grundlegenden Behandlung unterzogen. Viele andere haben nach ihm weitere Beiträge zur Erhellung der Frage geliefert. Vom rein semasiologischen Standpunkte aus ist jedoch das inzwischen stark angeschwollene Namenmaterial noch nicht, wenigstens nicht im Zusammenhange, bearbeitet worden. Die vorliegende als akademische Abhandlung erschienene Arbeit von E. Müller mit ausgesprochen semasiologischer Einstellung hat deshalb einen gewissen Reiz der Neuheit. Es sei auch gleich gesagt, dass es dem Verf. wirklich gelungen ist, für die Beurteilung des betref-

fenden Problems neue, belangreiche Gesichtspunkte zu gewinnen. Er bietet m. E. mehr, als er verspricht, wenn er seine Darstellung «als eine sehr bescheidene Vorarbeit zu einer abschliessenden Behandlung des Themas» bezeichnet.

Nicht nur in der verschiedenen Einstellung, sondern auch in einer schärferen Begrenzung des Gegenstandes unterscheidet sich Müller von den meisten seiner Vorgänger, deren Forschungen er einleitungsweise kurz bespricht. Erstens berücksichtigt er von den Personennamen in der Regel nur solche, die wir Taufnamen oder Vornamen zu nennen pflegen. Zweitens verfolgt er nur ihren Übergang in Appellativnamen für Personen (mit Einschluss der Sammelnamen für ganze Gruppen von Personen), schaltet also absichtlich alle Sachbezeichnungen aus, die sich auf Personennamen zurückführen lassen. Ausserdem gilt seine Untersuchung in erster Linie nur einem Teil der Personen bezeichnenden Appellativnamen, die der Verfasser als appellativ gewordene volksmässige Taufnamen bezeichnet, während der Gruppe der geschichtlich und literarisch bedingten Appellativnamen, deren Entstehung mit der der soebengenannten Namen nicht parallel läuft, nur in beschränkterem Masse Aufmerksamkeit geschenkt wird. Da der Verfasser es sich zur Aufgabe gemacht hat, die Quellen nach Möglichkeit auszuschöpfen, ist die obige Einschränkung durchaus berechtigt. Eine andere Sache ist, ob die Darstellung nicht dadurch an Vollständigkeit gewonnen hätte, dass das Material nur in Auswahl, aber unter Berücksichtigung aller Namenskategorien herangezogen worden wäre. Ich vermisse besonders die aus Vornamen entstandenen appellativen Sachbezeichnungen, die ja gewissermassen das Endresultat der in Frage stehenden Entwicklung darstellen. Der Verf. gibt selbst an, dass die Behandlung dieser Gruppe ursprünglich von ihm beabsichtigt war, dass er sie aber aus Raumrücksichten zurückstellen musste.

Die Semasiologie gilt in der Sprachwissenschaft immer noch als beinahe jungfräulicher Boden: nicht einmal über die wichtigsten Grundbegriffe herrscht endgültige Einigkeit. Aus diesem Grunde hat der Verf. viele Prinzipienfragen zur Sprache bringen müssen, deren Behandlung eine solche Spezialuntersuchung an sich nicht verlangt hätte. So bespricht er im 1. Kap., betitelt «Bedeutung und Geltungsbereich des Personennamens», eingehend den Begriffsinhalt und Gefühlswert der personalen Eigennamen (S. 9—20), wobei er sich in einem kleinen Exkurs u. a. über den schwierigen Begriff der Bedeutung äussert (S. 14). Auch sonst hat er die aus dem Material gewonnenen Ergebnisse theoretisch zu stützen gesucht. Es ist nicht ganz zu leugnen,

wie er auch selbst im Vorworte befürchtet, dass er stellenweise dem Hang zu theoretisieren vielleicht zu sehr nachgegeben hat. Im grossen und ganzen sind aber seine theoretischen Erwägungen durch die Stoffbehandlung bedingt. Sie sind ferner durchgehends vorsichtig und besonnen gehalten, was schon daraus hervorgeht, dass der Verf. sich unter den Theoretikern auf dem Gebiete der Semantik vor allem an den vorsichtigen Schweden Wellander anschliesst.

Bei der Verarbeitung des Stoffes hat der Verf. seine Hauptaufgabe darin gesehen, das bisher meist in alphabetischer Reihenfolge gegebene Namenmaterial inhaltlich in geeigneter Weise zu gruppieren, «um zu zeigen, wie dies beschaffen ist, welche Begriffe vor allem durch Appellativnamen bezeichnet werden und wie die Namen in der sekundären Funktion miteinander wettstreiten». Die genetische Seite der einzelnen Namen sollte nur soweit beachtet werden, als sich mit der generalisierenden Darstellung vereinbaren liess. Diesen Grundsätzen gemäss werden drei Namensgruppen aufgestellt: 1) Vornamen, die noch nicht Appellativnamen genannt werden können, die aber gewisse den Übergang in Appellativnamen begünstigende Eigenschaften aufweisen, 2) Appellativnamen nach Stand, Beruf und Heimat (Kap. II), 3) Appellativnamen nach individuellen Eigenheiten (Kap. III). Die Namen der ersten Gruppe, die nicht ganz glücklich in dem schon erwähnten 1. Kapitel untergebracht werden, zerfallen in «durchsichtige Namen» (eine vom Verf. verwandte Bezeichnung statt der bisher gebrauchten Benennungen «lebendige Namen», «symbolische Namen», «Bedeutungsnamen», «redende Namen» u. a.) und typische Namen mit proprialer Geltung, die «Ersatznamen» (von anderen Forschern «Formelnamen», «Probenamen» genannt). Beispiele für erstere etwa *Gebhart* und *Adelhart*, die in der älteren Literatur vielfach in der Bedeutung «freigebiger Mensch» bzw. als Personifikation des Adels begegnen, aber keine appellativische Verwendung erlangt haben, für letztere etwa *Konrad*, das in gewissen Wendungen der Rechtsprache als Stellvertreter für jeden beliebigen Namen von altersher eintreten kann. Ob die neuen Termini, besonders der erstgenannte, den früher gebrauchten vorzuziehen sind, erscheint fraglich. Jedenfalls hat der Verf. es unterlassen, sie zu motivieren. Die Appellativnamen der beiden übrigen Gruppen sind nach verschiedenen Berufen oder körperlichen und geistigen Eigenheiten ihrer Träger in eine Reihe kleinerer Kategorien eingeordnet, worunter die einzelnen Namen vorgeführt werden. Nach einem rein formalen Einteilungsgrunde werden die Fälle, in denen der Appellativname keine nähere

Bestimmung hat (*Fritz, Hans, Jakob, Liese*), von denjenigen getrennt behandelt, wo der Name einen charakterisierenden Zusatz erhält (*Bonbonfritz, Hans Dampf, Schmalhans, der wahre Jakob, Gansliese*). Bei den einzelnen Namen sind die verschiedenen (mundartlich oder sonst abweichenden) Formen nebst Belegstellen angeführt. Auf ihre Etymologie wird nur ausnahmsweise in Form von erläuternden Bemerkungen eingegangen. An die Darstellung schliesst sich ein Verzeichnis der angeführten Namensformen insofern ergänzend an, als darin auch der Verbreitung derselben Aufmerksamkeit geschenkt wird. Schade nur, dass das Verzeichnis nicht so vollständig ist, dass danach alle behandelten Formen (auch Varianten und Komposita) leicht zu finden wären.

Aus der Anordnung des Materials nach Gebrauchs- und Bedeutungsgruppen, die selbständiges Urteilsvermögen und Folgerichtigkeit zeigt, sowie aus den Zusammenfassungen in Form von Einleitungen und Rückblicken zu den verschiedenen Abschnitten gewinnt man einen anschaulichen Überblick über den Entwicklungsgang von Vornamen zu Appellativnamen. Diesen hat man sich kurz etwa folgendermassen zu denken: Ausgangspunkt ist die örtliche oder zeitliche Häufigkeit gewisser Vornamen. Die aus der Häufigkeit entstehende grosse Gleichnamigkeit ist geeignet, den ursprünglich individuell empfundenen Namen einen neuen Bedeutungsinhalt genereller Natur zu vermitteln. Es entstehen Allerweltsnamen, die ziemlich neutral für jede beliebige Person verwendet werden können. Indem der zu jedem Namen gehörige Gefühlswert sich aus dem einen oder anderen Grunde besonders geltend macht, kann er die generelle Bedeutung des Namens in einer bestimmten Weise färben, was dann zur Entstehung zahlreicher Berufs- und Eigenschaftsappellativnamen Veranlassung geben kann.

Gegen dieses Gesamtergebnis ebenso wie gegen die Methode, die dazu geführt hat, wird man nichts einzuwenden haben. In Einzelheiten kann man dagegen dem Verf. nicht immer beipflichten. So kann man bisweilen die Kategorien der Namen und die Einordnung in dieselben beanstanden, wenn z. B. S. 109 «Spottnamen und Stichelworte, die auf die mancherlei Äusserungen eines heiteren, überlebhaften und voreiligen Wesens zielen» (also ziemlich heterogene Eigenschaften) zusammengefasst werden, oder wenn S. 64 *Kiepenjule* «Heilsarmeeschwester» unter Berufsbezeichnungen statt unter Appellativnamen nach individuellen Eigenheiten (Namen nach der Kleidung, vgl. S. 102 ff.) angeführt wird. Auch die Wiedergabe des Materials erscheint mir nicht immer ganz einwandfrei. Die angeführten Belege sind in der Hauptsache unmit-

telbar den Wörterbüchern entnommen. Diese berücksichtigen aber die Namen oft unvollständig, jedenfalls sehr ungleichmässig. Wenn in ihnen Appellativnamen überhaupt angeführt werden, gestatten sie jedenfalls selten eine genaue Bestimmung über ihr erstes Auftreten und weiteres Umsichgreifen. Ausserdem sind die Zitate aus den Wörterbüchern meist so kurz, dass aus ihnen der grössere Zusammenhang, in den sie gehören, nicht zur Genüge ersichtlich ist, was doch für die Erklärung der Bedeutungsentwicklung so gefühlsbetonter Wörter, wie die Eigennamen sind, durchaus nötig wäre. Man kann allerdings nicht verlangen, dass der Verf. für seine Arbeit eigene Sammlungen aus den Denkmälern vorgenommen hätte, obgleich dies das ideale Verfahren gewesen wäre, aber er hätte doch nach Möglichkeit die Angaben der Wörterbücher auf ihren ursprünglichen Zusammenhang hin prüfen und eventuell ergänzen sollen. Ein Beispiel mag das veranschaulichen: S. 39 wird nach Grimms DWb. unter *Kunz-Metz* ein Tauler-Zitat angeführt: «also daz sú bittent fúr ver Metzen und Cûntzen», woraus gefolgert wird, dass das Namenpaar hier einen Allerweltsnamen darstelle, also etwa die Bedeutung «jedermann» habe. Vollständiger lautet die Stelle folgendermassen (Deutsche Texte des Mittelalters XI, S. 102): Und us disem gont sú denne hernider in alle die not der heiligen cristenheit und gont denne mit heiligem gebette und begerunge in alles daz do Got fúr wil gebetten han und fúr ire frúnt, und gont alles in die súnder und in das fegefúr, und gont alle umbe rat schaffen in aller minnen in eins iegelichen menschen not in der heiligen cristenheit, doch nút also daz sú bittent fúr ver Metzen und Cûntzen, sunder in einer einvaltigen wislichen wisen... Die beiden Namen werden hier also in verächtlichem Sinne gebraucht, was aus dem gekürzten Zitate nicht zu ersehen war. Sein Konservativismus in der Behandlung des Materials macht sich hie und da störend bemerkbar, so wenn bei der Benennung der Belegstellen keine strenge Folgerichtigkeit herrscht. Die Klassiker werden z. B. bald nach Bänden einer älteren fürs DWb. benutzten und heute schwer zugänglichen Auflage zitiert (vgl. S. 38 u. 115), bald mit voller Angabe des Titels des betr. Werkes (S. 86). Das letztere wäre natürlich überall zu empfehlen gewesen, da man nur so auch einen Begriff von der Stilart des Werkes erhält, zu dem der in Frage stehende Beleg gehört.

Nur in verhältnismässig wenigen Fällen — man hätte gern gesehen, dass sie zahlreicher wären — hat sich der Verf. mit der Herkunft der Namen befasst. Die von ihm gegebenen Etymologien beruhen in der Regel auf den Angaben der einschlä-

gigen Wörterbücher. Einige Male bringt er vorschlagsweise auch eigene Deutungen. Einige von diesen möchte ich beanstanden. Für einen rotwelschen Ausdruck *Lefrenz sin Kind* konjiziert der Verf. (S. 46, Anm. 2) ein Kompositum *Lefrenzin-Kind* (das Fehlen des Bindestriches ein Druckfehler?), was sehr unwahrscheinlich ist. In *Plündermatz* (S. 65) erblickt er im Anschluss an Klenz, Schelten-Wb., S. 92, eine Anknüpfung an *Matz* als beliebten Vogelnamen. Die Übertragung sei vielleicht dadurch vermittelt, dass der Lumpensammler seine Ankunft durch Pfeifen auf einer Flöte — wie ein Star — verkünde. *Matz* ist aber kein besonders beliebter Vogelname und auch allgemein bekannt nur in einigen Zusammensetzungen wie *Starmatz*, *Piepmatz*, die wegen ihrer Bedeutung hier kaum als assoziable Vorbilder dienen können. Die Anlehnung an *Piepmatz* wäre an sich eher möglich. Ob aber das Pfeifen wirklich etwas so Bezeichnendes für den Lumpensammler ist, und ob dieser Ausdruck weit verbreitet ist? *Gauchmatz* (S. 131) knüpft nach Müller «ohne Zweifel an die durch Gengenbachs *Gouchmat* und Murners *Geuchmatt* sprichwörtlich gewordene Heimat der Narren» an. Ich möchte hier nur darauf hinweisen, dass der Bedeutungsübergang *Gauch* > *Hahnrei* allgemein verbreitet zu sein scheint und ziemlich früh belegt ist, vgl. DWb. s. v. (IV, 1, Sp. 1526 f.).

Irrtümliche Angaben und Druckfehler finden sich in der vorliegenden Arbeit sehr wenig. Ich erwähne einige Stellen, die eine Berichtigung verlangen: S. 4 oben wird von zwei Aufsätzen von Ph. Aronstein gesprochen, aber nur ein Aufsatz, der hier angeführte (Engl. Stud. XXV, 245 ff.), rührt von A. her, der andere ist von E. L. Fischer unter dem Titel «Verba nominalia» (in Engl. Stud. XXIII, 70 ff.) herausgegeben worden. S. 54 wird *Kröshans* nach Hermann Fischer, Schwäb. Wb. als «schwäbische Benennung für den katholischen Geistlichen» bezeichnet. Bei Fischer (Schwäb. Wb. IV, S. 782) steht aber: «Spottname der protestantischen Geistlichen.» S. 22, Anm. 2 ist zu ergänzen: Andresen, Deutsche Volksetymologie, 256, Anm. 4., S. 39, Z. 8 v. u. steht *das* statt *daz*. S. 47 in der Mitte steht: Willehalm, 152, 128 statt 152, 28. S. 89, Anm. 1 muss heissen: Hildebrand im DWb. 5, 259 sub 'Kasper'. S. 151, Anm. 1 steht: Reinius a. a. O., S. 47 statt 97 f.

Unter den Quellen vermisse ich: Luxemburg. Wb. vom J. 1906, Hans Meyer, Der richtige Berliner in Wörtern und Redensarten (9. Aufl. von Siegfr. Mauermann, Berlin 1925), Adolf Schullerus, Siebenbürgisches Wb. A—C, Berlin-Leipzig 1924. Aus diesen lassen sich mehrere lokal gefärbte Appellativnamen schöp-

fen, z. B. *Dröpstinnes* «langsamer Mensch», *Jakob* «Marktschreier» (Lux. Wb.), der köstliche *Jrusaujust* (Grussaugust) «Hotelportier», die drolligen *Bumskarline* «Mädchen, das den niederen Tanzboden liebt» und *Anton mit de Tepperschirze* «phlegmatischer Mensch» (alles aus Meyer), weiter aus Schullerus etwa *Aenchen* in «durch det Aenchen, Fæntsen (Pfännchen = Schmauserei) und Kæntsen (Kännchen = Sauferei) ze Grangd gohn» (= zugrunde gehen). Auch in den vom Verf. benutzten Quellen sind ihm einige erwähnenswerte Appellativnamen entgangen: *Klapprieke* «unfreundliches Frauenzimmer» (belegt für Halle bei Otto Meisinger, Weibliche Appellativnamen, ZsfdMa. 1910, S. 221), *Kleckerkättechen* (Müller hat *Kleckerhans* S. 106) «unsauber essendes Weib» (von Reinius, On transferred Appellations of humans Beings in English and German, S. 262 angeführt, allerdings mit einiger Reservation, weil der Namencharakter des Wortes nicht ganz feststeht), *Veitl* «Dummkopf», bair. «zaghafter Mensch» (Reinius, S. 111), *Wickl* (< Ludwig) «leichtsinniger, nachlässiger Mensch» (Schmeller-Frommann, Bair. Wb. II, 846). Auch *Schampetasche* (< Jean Potage) «Hanswurst», «mürrischer Mensch» u. a. Bedeutungen (vgl. Kieper u. Zink, Pfälzer Appellativnamen, ZsfdMa. 1910, S. 132) hätte m. E. berücksichtigt werden sollen. Im Register fehlen *Hunz* (S. 38) und *Meig* (vgl. *Rappelmeig*, S. 137).

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass Müllers Untersuchung durch ihre eingehende und mit Sachkenntnis und gesunder Kritik ausgeführte Analyse des Übergangs der Vornamen in appellative Verwendung eine nützliche und in vielen Beziehungen verdienstliche Arbeit darstellt. Die lexikalische und wortgeographische Behandlung der einzelnen Namen ist wohl etwas zu kurz gekommen, zum Teil liegt dies aber am Material. Jedenfalls werden dadurch die gewonnenen Resultate nicht nennenswert beeinträchtigt.

Pekka Katara.

Holger Petersen, *Pro Exercitio, eine Auswahl deutscher Lesestücke.* Helsingfors, Söderström & C:o, 1927. 154 S. 8:o. Preis: geh. FM. 30.—.

Die vom Herausgeber getroffene Auswahl ist in jeder Hinsicht als geglückt zu bezeichnen. Es finden sich Stücke darunter aus den verschiedensten wissenschaftlichen Gebieten. Der Inhalt ist dabei von allgemeinerer Art, so dass die Texte auch von solchen übersetzt werden können, die nicht mit den Tatsachen des betreffenden Gebietes eingehend bekannt sind. So sind insbes. spezielle Termini nicht übermässig vertreten, die gangbarsten wissenschaftlichen Ausdrücke und Redeweisen dagegen kommen

häufig genug vor. Besondere Sorgfalt hat Dr. Petersen auch auf den chronologischen Gesichtspunkt gelegt: neben repräsentativen älteren Namen finden sich anerkannte Forscher der neuesten Zeit. Die Nützlichkeit der vorliegenden Publikation geht wohl am besten daraus hervor, dass sich diese Textsammlung neben der bekannten Auswahl von Professor Dr. Gustav Schmidt (ich empfehle den Teilnehmern an meinen pro exercitio-Übungen an der Universität Turku beide Sammlungen) in der Praxis gut bewährt hat. — Einige Druckfehler, die aber nicht weiter sinnstörend sind, habe ich mir notiert. *Arno Bussenius.*

J. Melander, *Étude sur l'ancienne abréviation des pronoms personnels régimes dans les langues romanes.* (Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond. 34.) 175 p. gr. in-8⁰. Upsal, 1928. Prix: 6 cour.

Ainsi que le dit le titre de cet ouvrage, M. Melander veut démontrer dans quelles conditions syntaxiques et phonétiques les formes abrégées des pronoms personnels régimes ont pris naissance en roman (français, provençal, catalan, espagnol et italien).

La théorie qui domine cet exposé, c'est que l'apocope a lieu selon les règles connues qui déterminent la chute des voyelles dans les mots simples, les pronoms, membres d'un «groupe rythmique», étant en tout comparables aux syllabes post- ou protoniques de ces mots, et que cette apocope est due à l'enclise toutes les fois que le mot précédent («mot d'appui») porte l'accent, tandis que, devant un mot accentué, la chute de la voyelle est due à la proclise. L'élision (devant un mot commençant par une voyelle) est toujours de nature proclitique, et il faut donc prononcer et écrire *Ainz que t'oüsse, ne l'estuet demander* (et non pas *Ainz quet oüsse, nel estuet demander*). De deux pronoms combinés (rég. dir. et rég. indir.), c'est le premier qui s'abrège régulièrement (*Sel me dites*). Aujourd'hui l'enclise a presque entièrement fait place à la proclise, mais il y a une exception notable: à l'impératif affirmatif, le pronom, devenu le dernier terme d'une unité rythmique, porte l'accent (*Suivez-moi*).

M. Melander, dans cette étude remarquable, très riche en exemples, semble avoir trouvé la solution d'un problème qui, en ce qui concerne le français, le provençal et l'espagnol, avait déjà attiré l'attention des romanistes. Pour les détails, on peut quelquefois avoir des doutes, mais l'ensemble fait une impression des plus favorables. *A. Wallensköld.*

Axel Peterson, *Le passage populaire des noms de personne à l'état de noms communs dans les langues romanes et particulièrement en français.* Étude de sémantique. Uppsala, 1929. IV + 221 S. 8:o.

Gleichzeitig mit E. Müllers oben besprochener Abhandlung erschien im letzten Frühjahr über dasselbe Thema auf dem Gebiete der romanischen Philologie die vorliegende Uppsalaer Dissertation. Es ist interessant, die beiden Untersuchungen, soweit der verschiedene Stoff es gestattet, in bezug auf Anlage, Methode und Ergebnisse miteinander zu vergleichen.

Der semasiologische Standpunkt des Schweden stimmt in auffallender Weise mit demjenigen Müllers überein. Auch sind beide über die Ursache und Art der in Frage stehenden Erscheinung ziemlich zu denselben Ergebnissen gelangt. Der hauptsächlichste Unterschied liegt in der verschiedenen Begrenzung der Aufgabe und der Behandlung des Namenmaterials. Peterson behandelt die Namen nach folgender Anordnung: *I. Noms masculins appliqués aux hommes.* (A. Noms employés pour désigner un individu quelconque, un homme en général. B. noms employés pour désigner l'origine ou la nationalité. C. Noms employés pour désigner l'état, la classe, le métier, etc. D. Noms employés pour désigner une qualité physique ou morale.) *II. Noms féminins appliqués aux femmes* (mit denselben Unterabteilungen wie bei I). *III. Noms masculins appliqués aux femmes et vice versa.* Die beiden letzten Kapitel sind der Behandlung appellativer Tiernamen (Kap. IV) und Sachbezeichnungen (Kap. V) gewidmet. Wie aus dieser Übersicht hervorgeht, hat Peterson das Ziel seiner Untersuchung etwas weiter gesteckt als Müller, indem er auch die appellativen Sachbezeichnungen berücksichtigt. Dagegen hat er nicht alle einschlägigen Namenbelege herangezogen, sondern sich auf eine gut gesichtete Auswahl von womöglich zeitlich und örtlich fixierten Appellativnamen beschränkt. Dadurch wurde es ihm ermöglicht, die sprach- und literaturgeschichtliche Seite der Frage besser zu beleuchten, als es bei Müller der Fall ist. Auf die Herkunft der einzelnen Namen hat der Verf. besonderes Gewicht gelegt und hat auf diesem Wege einige neue Gesichtspunkte für die Beurteilung der Gesamterscheinung gewonnen. Durch ständige Berücksichtigung mehrerer verwandter Sprachen erhält die Darstellung Petersons eine breitere Grundlage als diejenige Müllers, andererseits fehlt ihr die strenge Konzentration und klare Übersichtlichkeit, die diese auszeichnet.

Pekka Katara.

Erich Nagel, *Marie de France als dichterische Persönlichkeit.* Erlangen, Junge & Sohn, 1929. 102 S. 8:o (Sonderabdruck aus den Romanischen Forschungen, Band 44, 1. Heft, 1930).

Im ersten Kapitel des ersten Hauptabschnittes, das «Lebensgeschichtliches» über die Dichterin Marie de France enthält, kommt der Verf. zu dem Schlusse, dass Marie de France identisch sein muss mit der im Jahre 1181 geborenen und um 1216 gestorbenen Äbtissin Marie des Klosters Shaftesbury, die eine unächte Tochter Gottfrieds IV. von Anjou und somit eine Stiefschwester des englischen Königs Heinrich II. war. Der Graf Wilhelm, dem Marie ihre Fabeln widmete, war somit sehr wahrscheinlich ihr Stiefbruder Wilhelm Langschwert. Emil Winklers Hypothese von der Identität Mariens mit der Gräfin Marie de Champagne wird mit Recht abgelehnt,[1] und die Theorie Ezio Levis, nach der die Lais nicht dem König Heinrich II., sondern seinem ältesten Sohne, Heinrich, der am 14. Juni 1170 zum König gekrönt wurde, gewidmet sind,[2] findet auch nicht die Billigung des Verfassers.

Im zweiten Kapitel behandelt Verf. die Chronologie der Werke Mariens und gelangt dabei, auf Grund der Theorie der Reimbrechung (d. h. der «Trennung von zwei durch Reim verbundenen Zeilen durch einen starken Sinneseinschnitt oder Bindung von zwei aufeinander folgenden Versen, die nicht den gleichen Reim aufweisen, zu einem Ganzen»), nach der die Reimbrechung einen Fortschritt in der Reimtechnik darstellt, sowie auf die spärlichen historischen Nachweise gestützt, zu dem Resultat, dass Marie ihre Verfasserwirksamheit mit den Lais (vor 1189) angefangen hat, dass das Purgatorium des heiligen Patrick nach 1185 übersetzt worden ist, und dass die Übersetzung der Fabeln erst nach 1198 stattgefunden hat. Die reichen Reime spielen dagegen keine Rolle in der Bestimmung der Chronologie der Werke Mariens.

In den Kapiteln 3. und 4. zeigt Verf., auf dieselbe Theorie der Reimbrechung gestützt, dass der Lai Guingamor sehr wohl Marie angehören kann, was mit Tydorel, wie Friedrich Hiller (Tydorel, ein Lai der Marie de France. Rostock, 1927) glaubt, nicht der Fall ist.

Im 5. Kapitel berührt Verf. die von Ezio Levi aufgestellte Hypothese, nach der Marie de France auch den Eneas verfasst

---

[1] Vgl. Neuph. Mitt., 1920, S. 82.
[2] Vgl. Neuph. Mitt., 1923, S. 54.

hätte, und zeigt, dass wenigstens die Theorie der Reimbrechung einer solchen Annahme nicht im Wege steht.

Der zweite Hauptabschnitt beschäftigt sich mit der Gedankenwelt der Werke Mariens. Die Ergebnisse sind folgende: sie besass eine hohe intellektuelle Bildung; sie war, trotz ihrer Behandlung von allerlei erotischen Themata in den Lais, ein Charakter tiefen moralischen und religiösen Gehalts; ihre Auffassung von der Liebe ist weder diejenige der *chansons de geste,* in welchen die Frau unter dem Mann steht, noch die des *amour courtois,* der die Frau als Idol über den Mann stellt, sondern diejenige, die den Mann und die Frau als ebenbürtig, von wahrer, sinnlicher Liebe miteinander verbunden, gleichstellt; ihr gefühlsbetonter Intellekt liess sie ohne Bedenken sich in ihren Lais mit übernatürlichen Dingen beschäftigen; sie zeigte besonderes Interesse für die Gewohnheiten des Klosterlebens (wie von einer Äbtissin natürlich zu erwarten ist); schliesslich gab sie eine einfachere Schilderung der Abenteuer ihrer Helden und Heldinnen, als die *romans bretons* es taten.

Der dritte Hauptabschnitt behandelt die literarische Gestaltung der Werke Mariens. Zuerst haben wir die Quellenfragen. Was die *Lais* betrifft, schliesst sich der Verf. der Ansicht Foulets an, «dass Mariens Lais poetische Behandlungen von selbständigen Geschichten aus alten Zeiten seien, die mit den bretonischen Harfenliedern nur den Namen gemeinsam haben» (S. 57). *L'espurgatoire saint Patriz* ist, wie bekannt, eine ziemlich genaue Übersetzung des *Tractatus* des Mönches Henricus Salteriensis. Die *Fabeln* schliesslich seien, nach Angabe Mariens selbst, die Übersetzung einer in englischer Sprache von einem gewissen Alfred (der nicht der König Alfred sein kann) verfassten Fabelsammlung, die vermutlich teilweise auf den *Romulus Nilantii* zurückgeht.

Im zweiten Kapitel dieses Abschnitts widmet Verf. dem Stil Mariens eine eingehende Aufmerksamkeit. Ich führe die Rubriken an: Metapher, Vergleich, Personifikation, Hyperbel, Synekdoche, Epitheta, Sprichwort und Sentenz, Anrede, Subjektive Bemerkungen und Ausrufe, Wechselrede, Schilderung, Wiederholung.

Das dritte (und letzte) Kapitel des Abschnittes gibt uns die Charakteristik der bei Marie auftretenden Personen.

Alles in allem kann die Abhandlung als eine gewissenhafte Zusammenfassung dessen, was wir von der Dichterin Marie de France wissen, gelobt werden.

A. Wallensköld.

David Eugene Smith, *Le Comput manuel de Magister Anianus* (Documents scientifiques du XV^e siècle, IV). Paris, E. Droz, 1928. 107 p. 4:o. Cart.

Le terme de *Computus* (ou *Compotus) manualis* désigne un traité sur le calendrier où des vers mnémoniques ayant trait aux jours fériés, aux mois, à l'année, etc., étaient en relation avec les articulations et les bouts des doigts de la main, procédé populaire qui n'a pas entièrement disparu. L'auteur du traité publié par M. Smith, Magister Anianus, n'a sûrement pas vécu au XV^e siècle, comme on l'a supposé, mais peut-être bien déjà dans la seconde moitié du XIII^e. Le contenu n'a rien de particulièrement original, car les principaux éléments de son *Comput* se trouvent déjà dans des textes antérieurs. Le caractère distinctif de l'ouvrage d'Anianus est d'être écrit en hexamètres léonins. Les vers mnémoniques tels que

Thirty days hath September,
April, June, and November,

qui se retrouvent en français, ainsi que dans les langues scandinaves, remontent à ces sortes de traités latins.[1]

La bibliographie des incunables dressée naguère par Wordsworth, et qui va de 1488 à 1529, ne comprend que vingt-sept numéros, tandis que celle de M. Smith n'en comprend, pour la même période, pas moins de cinquante-neuf, et, en allant jusqu'en 1540, atteint le chiffre de 62. Les éditions du *Cuer de philosophie,* où une faible partie du *Comput* d'Anianus est traduit, augmentent encore la bibliographie de huit autres numéros. Dès la première édition, l'imprimeur, Guy Marchand, jugea utile de mettre les règles du *Comput* à la portée du grand public par une traduction en langue vulgaire. Cette traduction, formée de 120 vers octosyllabiques, est reproduite par M. Smith (p. 74—8).

Les monographies de ce genre sont très utiles et même des instruments de travail indispensables dans les bibliothèques possédant d'anciennes impressions insuffisamment étudiées.

Arthur Långfors.

Cyprien Francillon, *Un mois en France.* Troisième édition revue et corrigée. Berlin & Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. 220 p. 8:o. Prix: relié, RM. 3.60.

M. Fontaine, professeur d'histoire et de géographie à Grenoble, reçoit comme pensionnaire un lycéen prussien, le jeune

[1] La citation, p. 30, est altérée par deux fautes d'impression: il faut lire *triginta* an lieu de *triginto*, et *magis* au lieu de *magnis*. — P. 7, note 1. Le manuscrit cité «British Museum, II. B. III» est dans doute coté Royal 11. B. III. (le premier chiffre doit être *onze* et non pas *deux*).

Balan, appartenant (comme par hasard) à une famille de réfugiés huguenots. Dans cette fiction sont encadrées les vicissitudes fort agréables du jeune étranger pendant son séjour en France. Les vingt-cinq chapitres de ce livre font connaître la famille, les usages et les coutumes des Français, leur pays, ses productions, ses institutions, d'une manière très complète sans cependant rien avoir de la lourdeur d'une encyclopédie. Il est au contraire écrit dans un style simple et vivant et en parfaite connaissance de cause. C'est ce qu'on ne pourrait dire de tous les livres qu'on veut imposer aux élèves de l'enseignement secondaire. *A. L.*

Alf Lombard, *Svensk-fransk parlör med uttalsbeteckning.* Paris, Bröderna Garnier, 1929. X + 120 p. petit in-8°. Prix: relié, 6 fr.

Nous avons affaire ici à un de ces manuels de conversation commodes, destinés à permettre à une personne se rendant à l'étranger sans connaître la langue du pays, de se faire comprendre par les indigènes en se servant, en leur langue, de certains mots et phrases appris par cœur. Pour qu'un tel ouvrage puisse rendre les services désirés, il faut 1° que la phraséologie soit bien choisie, et 2° que la prononciation de la langue étrangère soit indiquée d'une façon satisfaisante. Le petit manuel suédois-français en question me paraît remplir ces deux conditions. La phraséologie se rapporte naturellement surtout aux exigences de la vie de touriste (logis, nourriture, achats, plaisirs, etc.). Quant à la prononciation figurée (le texte normalement orthographié se lit à côté), elle n'a pas la prétention d'être très détaillée. Pour ma part, j'aurais cependant voulu que l'auteur eût fait la distinction entre l'*ö* fermé (p. ex. dans *mieux,* noté [mjö]) et l'*ö* ouvert (p. ex. dans *neuf, heure,* notés [nöf, ö:r]). Il est vrai que pour un Suédois la prononciation correcte se donne en général de soi-même. Mais comment un Suédois peut-il savoir que, p. ex. dans le mot *fleuve,* noté [flö:v], il s'agisse d'un *ö* ouvert (cf. le suéd. *löv*)?

Les fautes d'impression sont très rares. Il est d'autant plus regrettable que, dans l'explication des signes phonétiques employés (p. IX), l'*e* féminin [ə] ait été désigné par le même signe que la consonne française *j.* *A. Wallensköld.*

Hilding Kjellman, *Étude sur les termes démonstratifs en provençal.* Göteborg, 1928. 139 p. gr. in-8°, avec 9 cartes. Prix: 10 cour. (Göteborgs Högskolas Årsskrift, XXXIV. 1928: 2.)

Les «termes» (pronoms et adverbes) démonstratifs des langues romanes ont dans ces derniers temps spécialement intéressé

M. Kjellman, l'éminent professeur de la Haute École de Gothembourg. Je mentionne particulièrement ses trois études intitulées: *Autresi — aussi — ainsi. Étude de syntaxe historique* (*Studier i modern språkvet.*, IX, 1924, pp. 147—198; cf. *Neuph. Mitt.*, 1925, pp. 202—203); *Fr. ici — ainsi. Essai d'étymologie* (*Mél. de philol. offerts à M. Johan Vising*, 1925, pp. 161—178; cf. *Neuph. Mitt.*, 1926, pp. 44—45); *Fr. iluec — aluec — lues. Essai d'étymologie* (*Minnesskrift utg. av Filol. Samf. i Göteborg*, 1925, pp. 118—134; cf. *Neuph. Mitt.*, 1926, p. 238). Cette fois, ce sont les «termes démonstratifs» du provençai qu'il étudie à fond.

Disons d'abord que M. Kjellman comprend par «préfixes démonstratifs» les syllabes initiales ajoutées aux pronoms et adverbes démonstratifs romans issus du latin, et variant avec les langues (fr. *i-cel*, *i-ço*, *i-ci*; prov. *a-quel*, *ai-zo*, *ai-ci*; esp. *a-quel*; port. *a-quelle*; cat. *a-quell*; rhét. *a-quà*; roum. *a-cest*; etc.).

Dans son *Introduction*, l'auteur donne un aperçu détaillé de tous les termes démonstratifs des langues romanes, et conjecture qu'à la base des différents préfixes démonstratifs se trouvent, outre ecce et eccum, connus pour le latin, une forme *accum, sortie de la contraction (composition) de atque et eccum. Les termes démonstratifs avec *c* (*ch*) remonteraient à ecce, ceux avec *qu* (ou *co* dans l'it. *costui*, etc.) à eccum ou *accum. Dans toutes les langues romanes les deux formations se retrouvent, mais pas d'une façon égale. Tandis qu'en a. fr. le type *qu-* n'est représenté (dialectalement) que par les adverbes *iqui* et *enqui*, l'a. prov. nous montre des doublets complets (p. ex. *aquest* et *aicest*). Le provençal moderne a éliminé les formes avec *-c-*, excepté pour le pronom neutre et l'adverbe locatif, qui présentent des formes des deux séries.

En a. prov. les formes spirantiques étaient doubles, tantôt débutant par *ai-*, tantôt sans ce préfixe démonstratif (*aicel*, *cel*), correspondant ainsi aux formes françaises (*icel*, *cel*), tandis que les formes à explosive étaient toujours munies du préfixe démonstratif *a-* (*aquel*). Seules les formes des régions limitrophes (au Nord et au Midi) présentent des traits d'une évolution particulière (formes mixtes: *aiquest*, *iquest*, etc.). Sont surtout à noter les formes en *e-* (*equi*, etc.), où *e-* semble être le résultat de la monophtongaison de *ai-*.

M. Kjellman a dépouillé un très grand nombre de textes provençaux et annoté consciencieusement toutes les formes des termes démonstratifs qu'il y a rencontrées. Il serait trop long d'en donner ici un résumé détaillé. Je dois me contenter de mentionner quelques détails qui m'ont particulièrement frappé.

Ainsi, l'auteur constate que, en ce qui concerne l'emploi des pronoms «déterminatifs», les formations en *-c-*, surtout les formes courtes, sont d'un usage beaucoup plus général que dans l'emploi des pronoms «démonstratifs» (voir p. 42). A propos des pronoms démonstratifs féminins (cas-suj.) *aquist, aquil(h), (ai)cist, (ao)cil(h)*, dont l'*i* demande une explication, M. Kjellman adopte l'hypothèse suivante: sous l'influence analogique des doublets possessifs *ma-mi, ta-ti, sa-si*, serait né l'article féminin *li* (à l'enclise *l* = *lh*); cette forme étant identique à celle du masc. plur. cas-sujet, les pluriels réguliers masculins *aquist, aquil(h), (ai)cist, (ai)cil* auraient créé par analogie les singuliers féminins cas-sujet (voir pp. 51—55). En ce qui concerne le prov. moderne, M. Kj. constate que des deux pronoms *aquest* et *aquel*, celui-ci apparaît surtout au Nord et tend évidemment à supplanter l'autre pronom, peut-être comme une espèce de «répercussion de l'usage français établi depuis longtemps sur la base d'un seul pronom» (p. 62). L'*i-* des adverbes locaux *isi* et *iqui* 'ici' (qui se rencontrent au Nord du domaine provençal), à côté des formes normales *aici* et *aqui*, s'explique, selon l'auteur (p. 88; cf. carte VII), par l'influence du fr. *ici*, facilitée par le besoin de distinguer les hononymes *aici* et *aissi* 'ainsi'. En lyonnais et en dauphinois *iqui* pourrait être une évolution régulière de *aiqui* > *eiqui* > *equi* (p. 91).

Au chapitre qui traite des formes longues et des formes courtes des termes démonstratifs (pp. 103—113), M. Kjellman constate que les formes courtes à spirante apparaissent surtout dans une position atone ou employées comme déterminatifs ou après des prépositions, tandis que les formes courtes à explosive sont dues avant tout à l'influence du français.

Dans le troisième et dernier chapitre (pp. 114—132), qui contient la «Conclusion» de l'ouvrage, M. Kjellman suppose, entre autres, que le manque des formes à *qu-* initial dans la Gaule septentrionale dépend du besoin d'éviter le quasi-homonyme *quel* < qualem. L'auteur arrive enfin à la question de savoir lesquelles des deux formations, des longues ou des courtes, sont primitives en provençal. Comme pour le français (voir *Fr. ici-ainsi*), il admet que l'aphérèse de *e-* dans *ecce, eccum* est l'étape la plus ancienne en provençal. Du même que *i-* français est une addition due à une influence analogique (le point de départ serait *iluec* < illo lŏco + īlico), *ai-* provençal est dû à l'influence analogique de *aissi*, développé régulièrement de *akku-sic et «inconsciemment assimilé au type à spirante» (p. 127).

Les cartes que M. Kjellman a jointes à son exposé de l'histoire des termes démonstratifs en provençal, et qui se basent sur

les données de l'*Atlas linguistique de la France,* augmentent de beaucoup la valeur de l'excellent mémoire du savant suédois.
A. Wallensköld.

Nouvelle anthologie des troubadours par **Jean Audiau,** revue et accompagnée d'un glossaire et d'un index par **René Lavaud.** Paris, Librairie delagrave, 1928. 397 p. 16:o. Prix: broché 12 fr.

Jean Audiau, enlevé à la science à l'âge de vingt-neuf ans,[1] avait préparé un peu avant sa mort un recueil de quatre-vingts pièces lyriques des troubadours, textes critiques et traductions (il diffère en ceci du petit recueil de M. A. Jeanroy, qui ne contient que des traductions[2]) qui vient de paraître par les soins pieux de l'excellent provençaliste M. René Lavaud. Cette anthologie est disposée selon les genres littéraires (dont l'introduction donne un aperçu général): chansons courtoises ou chansons d'amour, chansons humoristiques et chansons de croisade, sirventés politiques et moraux, tensons et jeux-partis, complaintes, aubes, romances et pastourelles, ballades et danses. Le commentaire des textes est donné sous forme d'un glossaire analytique dont l'utilisation est facilitée par un index des formes et locutions expliquées. Cette anthologie, qui réunit un nombre considérable de pièces représentatives dispersées dans des éditions pour la plupart difficilement accessibles, sera très utile aux spécialistes, bien qu'il n'y ait pas d'appareil critique proprement dit. Mais elle permettra surtout au public qui s'intéresse à l'œuvre des troubadours de l'apprécier désormais par lui-même. *A. Långfors.*

Eingesandte Literatur.

H. Ammann, Vom Ursprung der Sprache. Lahr (Baden), Moritz Schauenburg K—G. 16 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. —.85.

H. Ammon, Deutsche Literaturgeschichte in Frage und Antwort. 2. Auflage. Berlin u. Bonn, Ferd. Dümmler, 1929. 234 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

Anglistische Forschungen, Heft 67: *M. Wildi*, Arthur Symons als Kritiker der Literatur. Heidelberg, Carl Winter, 1929. 145 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50.

---

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen,* 1928, p. 199.
[2] *Ib.,* 1927, p. 245.

Bausteine zur Geschichte der deutschen Literatur, Band XXIV: *Franz Weichenmayr*, Dramatische Handlung und Aufbau in Hebbels Herodes und Mariamne. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. 100 S. 8:o. Preis: geh. RM. 5.—.

Gunnar Biller & Christer Thorn, Fransk Språklära, bearbetad efter *Edström*, Kortfattad fransk språklära. Stockholm, Albert Bonnier, 1929. 197 S. 8:o. Preis: geb. Schw. Kr. 4.75.

K. Brunner, Grossbritannien. Land, Volk, Staat (Die Handbibliothek des Philologen. Sammlung wissenschaftlicher Handbücher für das Studium der alten und neueren Sprachen, hrsg. von *Th. Engwer*). Bielefeld u. Leipzig, Velhagen & Klasing, 1929. 214 S. 8:o. Preis: geh. RM 6.60, geb. RM. 7.60.

Cahiers de Finlande. — La société anonyme Werner Söderström (Helsingfors) a entrepris de présenter au public quelques-unes des meilleures œuvres de la littérature finlandaise composées en finnois et en suédois, les deux langues nationales de la Finlande. Les traductions sont dues à M. Maurice de Coppet, ministre de France en Finlande, et à M. Jean-Louis Perret, lecteur de français à l'Université de Helsingfors. Une première série de Cahiers de Finlande vient de paraître. Elle est ainsi composée: I. Le Kalevala. Quinze récits de l'épopée nationale finnoise traduits en vers blancs par J.-L. Perret. — II. J. L. Runeberg, Le roi Fialar, poème en cinq chants traduit en vers par M. de Coppet. — III. Z. Topelius, Pour les enfants, contes traduits par M. de Coppet. — IV. Aleksis Kivi, Dans les forêts de Finlande, morceaux choisis tirés du roman Les sept frères, traduits par J.-L. Perret. — V. Juhani Aho, Copeaux, nouvelles traduites par M. de Coppet. — VI. Arvid Järnefelt, L'océan de la vie, nouvelles traduites par M. de Coppet. — VII. J. Linnankoski, La fermière de Heikkilä, nouvelles traduites par J.-L. Perret. — VIII. Maria Jotuni, Cœurs de femmes, nouvelles traduites par J.-L. Perret. — IX. Runar Schildt, Blancs et Rouges, recits traduits par M. de Coppet. — X. F. E. Sillanpää, Près du sol, nouvelles traduites par M. de Coppet. — Chaque volume, du format 21×15, imprimé sur beau papier et tiré à mille exemplaires numérotés, 20 francs.

Les Cent Chef-d'œuvre étrangers: *Th. Jeanroy-Labande*, La Poésie italienne avant Pétrarque. Introduction, traduction et notes. Paris, La Renaissance du Livre [1929]. 186 p. 16:o. Prix: broché 5 fr.

P. S. Coculescu, Sur les méthodes de critique textuelle du type Lachmann-Quentin. Extrait de Grai şi suflet, revue de l'Institut de philologie et de folklore. Bucarest, 1928. 15 p. 8:o.

Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, hrsg. von *P. Kluckhohn* und *E. Rothacker*. Buchreihe, 16. Band: Romantikforschungen von *B. Hei-*

mann †, *J. Körner, H. Gumbel, R. Samuel, K. Hamburger, K. May, B. v. Wiese, A. Müller.* Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. 333 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 15.–, geb. RM. 17.–.

Deutscher Sprachatlas ... unter Leitung von *Ferdinand Wrede.* Dritte Lieferung. Marburg (Lahn), N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung, 1929. Preis: RM. 10.–.

Diesterwegs Neusprachliche Reformausgaben, Band 117: The posthumous Papers of the Pickwick Club by *Charles Dickens*, ed. by *H. Wente.* Notes. — Band 125: Five short Plays for Children by *A. Cliffe* and *C. L. Chambers.* Notes. Wörterbuch. — Band 127: Historiettes et anecdotes, choisies et remaniées par *P. Fraikin*, cahier II. Wörterbuch. — Diesterwegs neusprachliche Lesehefte, Nr. 129: *W. C. Bryant*, A Selection from his Poetical and Historical Works, hrsg. von *W. Fritz Schmidt.* — Nr. 172: *A. de Vigny*, Laurette on le Cachet Rouge, hrsg. von *A. Bär.* — Nr. 177: *Molière*, L'Avare, hrsg. von *J. Kirchhoff.* — Nr. 179: The Story of Chop-Chin and the Golden Dragon by *Laura E. Richards*, ed. by *K. Reger.* Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1929.

Englische Textbibliothek, 19: Sire Degarre, nach der gesamten Überlieferung und mit Untersuchungen über die Sprache und den Romanzenstoff hrsg. von *G. Schleich.* Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, 1929. 144 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50.

J. v. Farkas, Ein deutsches episches Gedicht von Vörösmarty. Sonderabdruck aus Ungarische Jahrbücher, Band IX, Heft 1, S. 25–40. Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1929.

Grace Frank, St. Martial of Limoges in the York Plays (Modern Language Notes, 1929, p. 233–5).

— — On the Relation between the York and Towneley Plays (Reprinted from Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XLIV, No. 1, 1929, p. 313–19).

E. Gerstenberg, The Foundations of English Character. Englisches kulturhistorisches Lesebuch für die Oberklassen. Braunschweig, Georg Westermann, 1929. 300 S. mit 16 ganzseitigen Abbildungen, 8:o. Preis: Leinen RM. 4.80. — Dieses kulturkundliche Lesebuch soll nicht eine Konstruktion des Typus «Engländer» geben, sondern will den Blick auf die Grundlagen seelischer Einheit lenken, die wohl in verschiedenen Erscheinungsformen zum Ausdruck kommen, immer aber auf ein Ganzes, die geistige Einheit des Menschen, zielen. So kommen wohl die verschiedenen Seiten des Volkscharakters in dem Buch in der Form gesonderter Kapitel zur Darstellung, aber immer sind sie in anderem Zusammenhange wieder in anderen Kapiteln zu erkennen. Nur in mannigfacher Mischung, reich wie das Leben selbst, zeigt sich auch die Wesensart eines Volkes in seinen vielfachen Äusserungen. Das Buch

geht von der Einheit der Persönlichkeit aus, führt zu den Bindungen der Persönlichkeit durch die Umwelt und dann wieder zu den im Innern wurzelnden Kräften, durch die der Engländer die Welt meistert. Es sind nicht rein literarische Zeugnisse gewählt worden, sondern solche, die den literarischen Unterricht nach der kulturkundlichen Seite ergänzen sollen. — Aus dem Inhaltsverzeichnis: Chapter I: Introduction. A. The Land. B. The Historical Conditions. Chapter II: The Englishman and His World. I. Delineation of Charakter. II. Personality and Freedom. A. Individualism. B. Love of Freedom. C. The Ideal Personality: The Gentleman. D. Contemplative Traits. III. Attachments to Surroundings. A. Love of Nature. B. The Englisman and The Sea. C. Subjection to Tradition and Society. D. Subservience to the State. IV. The Englishman's Framing and Conquest of the World. A. Empiricism and Utilitarianism. B. The Sense of Humour and Satire. C. Religious Sense. D. Social Ideas. E. Patriotism and Imperialism. F. The British Commonwealth of Nations.

Alfred Goetze, Akademische Fachsprache. Heidelberg, Carl Winter, 1929. 20 S. 4:o. Preis: geh. RM. 1.20.

Handbuch der Englandkunde, II, mit Beiträgen von *K. Arns*, *Ph. Aronstein*, *G. Becking*, *K. Bornhausen*, *K. Friebel*, *H. Levy*, *L. Mackensen*, *W. Scheidt* und *E. Wahle*. Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1929. XII + 370 S. 8:o. Preis: Leinen RM. 11.60.

Hermaea, XXIII: *H. Zempel*, Erlebnisgehalt und ideelle Zeitverbundenheit in Fr. M. Klingers Medeadramen. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. 122 S. 8:o. Preis: geh. RM. 6.—.

Indogermanische Bibliothek, 10: *Th. Baader*, Die identifizierende Funktion der Ich-Deixis im Indoeuropäischen. Eine ethnologisch-sprachwissenschaftliche Untersuchung. Heidelberg, Carl Winter, 1929. XII + 100 S. Preis: geh. RM. 5.50, geb. RM. 7.—.

Kölner Anglistische Arbeiten, hrsg. von *H. Schöffler*, 4: *E. A. Philippson*, Germanisches Heidentum bei den Angelsachsen. 239 S. Preis: RM. 15.—. — 5: *H. Huscher*, Über Eigenart und Ursprung des englischen Naturgefühls. 39 S. Preis: RM. 2.—. — 6: *Lotte Simon-Baumann*, Die Darstellung der Charactere in George Elliots Romanen. Eine literärästhetische Wertkritik. 251 S. Preis: RM. 12.—. — 7: *E. F. Hoevel*, Die sociale Herkunft der neuzeitlichen Dialektliteratur Englands. 67 S. Preis: RM. 5.—. — 8: *E. G. Jacob*, Daniel Defoe, Essay on Projects (1697). Eine Wirtschafts- und sozialgeschichtliche Studie. 142 S. Preis: RM. 8.—. 8:o. Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1929.

J. Koepp, Untersuchungen über das Antwerpener Liederbuch vom Jahre 1544. Diss. Hamburg, 1927. «De Sikkel», Krinshofstraat 223, Antwerpen.

K. S. Laurila, La théorie du comique de M. Henri Bergson (Acta

Societatis Scientiarum Fennicae, XXIII, 2). Helsinki, 1929. 66 p. 8:o.

Raymond Lebègue, Le Mystère des Actes des Apôtres. Contribution à l'étude de l'humanisme et du protestantisme français du XVIe siècle. Paris, H. Champion, 1929. XI + 262 p. 8:o, avec planches.

Ezio Levi, Il Detto del re e della regina. Poemetto piemontese del sec. XIII (extrait des Mélanges offerts à M. A. Jeanroy, p. 279–290). Paris, E. Droz, 1928.

Meisterwerke der romanischen Sprachwissenschaft, hrsg. von *L. Spitzer*. Erster Band. München, Max Hueber, 1929. 374 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 10.–, geb. RM. 12.50.

Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance, hrsg. von *Friedrich Wilhelm*, V, Hefte 1–2. München, Georg D. W. Callwey, 1928–9. Preis je RM. 6.–.

Erich Nagel, Marie de France als dichterische Persönlichkeit. Sonderabdruck aus den Romanischen Forschungen, Band 44, 1. Heft. Erlangen, Junge & Sohn, 1929. 102 S. 8:o.

H. Naumann u. *G. Müller*, Höfische Kultur. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. 158 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50, geb. RM. 9.50.

Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts, Nr. 268–269: *Kaspar Scheit*, Lobrede von wegen des Meyen, hrsg. von *Ph. Strauch*. Halle (Saale), M Niemeyer, 1929. Preis: geh. RM. 20.–.

Holger Petersen Dyggve, Recueil de lectures françaises. Helsingfors, Söderström & Co, 1929. 125 p. 8:o. Prix: broché, FM. 30.–.

Pologne Littéraire, 1929, nº 34.

Helene Richter, Lord Byron, Persönlichkeit und Werk. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. XII + 582 S. 8:o. Preis: geh. RM. 24.–, geb. RM. 26.–.

Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher, hrsg. von *W. Meyer-Lybke*. 1. Reihe: Grammatiken, 7: *J. Huber*, Katalanische Grammatik. Laut- und Formenlehre, Syntax, Wortbildung. Heidelberg, Carl Winter, 1929. XI + 226 S. 8:o. Preis: geh. RM. 7.50, geb. RM. 9.–.

Sammlung romanischer Übungstexte, XVII. Band: Roman de Renart (einschliesslich der franco-italienischen Fassung) in Auswahl herausgegeben von *H. Breuer*. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1929. XI + 66 S. kl. 8:o. Preis: RM. 1.80.

Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft, 5. Jahr. Geisteswissenschaftliche Klasse, Heft 4: *A. Pillet* †, Zum Ursprung der altprovenzalischen Lyrik. 21 S. Preis: geh. RM. 2.–. – Heft 5: *W. Ziesemer*, Studien zur mittelalterlichen Bibelübersetzung. 18 S. gr. 8:o. Preis: geh. RM. 1.60. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1928.

E. W. Scripture, Grundzüge der englischen Verswissenschaft. Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchhandlung (G. Braun), 1929. 99 S. 8:o, mit 8 Tafeln und 4 Textabbildungen. Preis: geh. RM. 7.50.

K. Sneyders de Vogel, Byrsa et Carthage dans le Crónica general (Donum natalicum Schrijnen. Verzameling van Opstellen door Oud-Leerlingen en bevriende Vakgenooten, opgedragen aan Mgr. Prof. Dr. Jos. Schrijnen bij Gelegenheid van zijn zestigsten Verjaardag), p. 444—446. Chartres, Imprimerie Durand, 1929.

Hans Spanke, Zur Geschichte des altfranzösischen Jeu-parti. Sonderabdruck aus Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, LII, Heft 1—3. 1929. S. 41—63.

Erico Striebel, Los verbos españoles conjugados sin abreviación. Ettlingen u. Leipzig, J. Bielefeld, 1928. 62 S. 4:o. Preis: geh. RM. 1.80.

Fritz Strohmeyer, Französische Grammatik auf sprachhistorisch-psychologischer Grundlage. Zweite verbesserte Auflage. Leipzig u. Berlin, B. G. Teubner. VI + 298 S. 8:o. Preis: geb. RM. 6.80.

E. G. R. Waters, A fifteenth Century French Algorism from Liége. Reprinted from Isis (Vol. XII) May 1929, p. 194—236. Bruges, The Saint Catherine Press.

Westermann-Texte. Englische Reihe, Nr. 32: Ireland, Past, Present, Future, hrsg. von *U. Molsen*. Preis: RM. 1.20. — Nr. 35: *Schaftesbury*, A Selection from his Works, hrsg. von *E. Hoffmann*. Preis: RM. —.80. — Nr. 39: *Mahatma Gandi*, A Selection from his Writings, hrsg. von *Jutta Tiedemann*. Preis: RM. 1.30. — Nr. 56: *Charles Dickens*, A Child's History of England, hrsg. von *H. Hüsges*. Preis: RM. 1.—. — Nr. 58: American Patriotism. Famous Speeches of American Statesmen, bearb. von *A. Paul*. Preis: RM. 1.40. — Nr. 60: *Jack London*, White Fang, bearb. von *W. Braun*. Preis: RM. —.90. — Französische Reihe, Nr. 14: Grands hommes de France, II (Mirabeau, Gambetta, Zola) von *P. Wollmann*. Preis: RM. 1.20. — Nr. 50: Choix des lettres de *Voltaire*, hrsg. von *H. M. Schultze*. Preis: RM. 1.80. — Nr. 52: Les idées de la Révolution française dans les œuvres de *J.-J. Rousseau*, hrsg. von *Fritz Schmidt*. Preis: RM. 1.—. — Nr. 62: Le Cousin Pierre, par *Emile Souvestre*, hrsg. von *B. Petermann*. Preis: RM. —.80. — Nr. 64: *Voltaire*, Contes choisis, hrsg. von *A. Rock*. Preis: RM. —.90. — Nr. 65: Trois Contes par M^me^ *d'Aulnoy*, hrsg. von *A. Storch*. Preis: RM. 1.40. — Nr. 72: Contes d'*Émile Pouvillon*, hrsg. von *N. Esser*. Preis: RM. —.80. — Braunschweig, Georg Westermann.

M. Wilmotte, L'état actuel des études sur la légende du Graal (Académie Royale de Belgique. Extrait des Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, 5^e^ série, t. XV, n° 5. Séance du 6 mai 1929, pp. 100—122). Bruxelles, Maurice Lamertin, 1929. 24 p. 8:o.

Wissenschaft und Schule, 3: *O. Benda*, Das deutsche Kulturproblem. Wien u. Leipzig, Hölder-Pichler-Tempsky A. G., 1929. 104 S. 8:o. Preis: geh. RM. 3.—. — Indem das Buch an Hand einer neuen kulturhistorischen Theorie (Theorie der natürlichen und künstlichen Kulturräume, des kulturräumlichen Begabungspotentials und der geistesgeschichtlichen Mehrwerte) das deutsche Kulturproblem von innen her aufrollt, weist es nicht nur zur Lösung der umstrittensten Fragen der deutschen geistesgeschichtlichen Entwicklung und kulturphilosophischen Lage die Wege, sondern bietet auch eine Einführung in die kultur- und volkskundliche Problematik. Es betont nachdrücklichst die pädagogische Tragweite der kulturtheoretischen Strömungen und ruft insbesondere die Deutschkundebewegung zur kritischen Selbstbesinnung auf. «Deutschkunde kann weder ein Schwelgen im oder Naschen vom ganzen Reichtum des deutschen Kulturbesitzes, noch ein luftiges Fangspiel mit wesenlosen Begriffsschatten sein. Sie muss aus einer Wissenschaft vom Gesamtgehalt der deutschen Kulturgeschichte zur Gestaltkunde des deutschen Kulturgeistes werden.» Das Schriftchen kann gut zur Einführung in die philosophische Seite der Geschichtswissenschaft dienen.

Das wissenschaftliche Weltbild, hrsg. von *P. Hinneberg*: *Hanns Heiss*: Molière. Leipzig, Quelle & Meyer, 1929. XII + 220 S. 8:o. Preis: geb. RM. 8.60.

Schriftenaustausch.

Acta et Commentationes Universitatis Tartuensis (Dorpatensis). B. Humaniora, XIII, XIV & XVI (1929). Le tome XIV contient e. a.: *Elemér Virányi*, Thalès Bernard, littérateur français, et ses relations avec la poésie populaire esthonienne et finnoise.

Acta Philologica Scandinavica, III (1928), 4, & IV (1929), 1—3.

Analecta Bollandiana, XXXIV—XLVI (1915—1928).

Arkiv för nordisk filologi, XLV (1929), 1—3.

E. Bargheer, Die Eingeweide im Glauben und Brauch des deutschen Volkes. Diss. Hamburg, 1927. 31 S. 8:o.

Ruth Baumann, Studien zur Erzählkunst Heinrichs von Kleist. Diss. Hamburg, 1928. 70 S. 8:o.

Berta Becker, Johann Gustav Droysens Geschichtsauffassung. Diss. Hamburg, 1928. 93 S. 8:o.

Biblioteca lingüística de l'Oficina Romanica, I: *Anfòs Par*, «Curial e Guelfa». Notes lingüístiques y d'estil. Barcelona, 1928.

Bijdragen voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde, VIe Reeks Deel VII (1928), Afl. 3 en 4. Deel VIII, Afl. 1 en 2.

Butlletí de Dialectologia Catalana, XIII. Juliol 1925—Desembre 1928.

«Ce fastu?», V (1929), 2—3, 5—9.

C. Cierjacks, Gehalt und Gestalt von Goethes Prometheus-Fragment. Diss. Hamburg, 1929.

Codrul Cosminului, Buletinul Institului de Istorie și Limbă, Anul IV și V (1927 și 1928), Partea I—a. Cernăuți, Institutul de Arte grafice și Editură «Glasul Bucovinei», 1929. 654 p. 8:o. Prix: Lei 450.—.

H. Delehaye, A travers trois siècles. L'Œuvre des Bollandistes (1615—1915). Bruxelles, Société des Bollandistes, 1920. 283 p. 16:o.

— —, Les Passions des Martyrs et les genres littéraires. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1921. VIII + 448 p. 8:o.

Giessener Beiträge zur Romanischen Philologie, 22: *H. Meuser*, Lat. claudere im Französischen. Giessen, im Selbstverlag des Romanischen Seminars, 1929. 44 S. 8:o, mit einer Karte. Preis: RM. 3.—. — V. Zusatzheft: *A. Franz*, Aus Victor Hugos Werkstatt. Auswertung der Manuskripte der Sammlung «Les Contemplations». I. Teil. Die Methode der Auswertung. Giessen, 1929. 96 S. 8:o, mit drei Tafeln. Preis: RM. 6.—.

C. H. Grandgent, Introducción al latín vulgar. Traducción del inglés, adicionada por el autor, corregida y aumentada con notas, prólogo y una antología por *Francisco de B. Moll*. (Junta para Ampliación de Estudios e Investigaciones científicas. Publicaciones de la «Revista de Filología Española», IX.) Madrid, 1928. 384 p. et 2 cartes. Precio: 12 pesetas.

J. Haar, Jean Meslier und die Beziehungen von Voltaire und Holbach zu ihm. Diss. Hamburg, 1928. 80 S. 8:o.

Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen, 1: *O. Fink*, Studien über die Mundarten der Sierra de Gata. VIII + 130 Seiten, mit 2 Tafeln und 1 Karte. Preis: RM. 10.—. — Die spanische Sierra de Gata gehört zu den dialektologisch noch kaum untersuchten Gebieten der Iberischen Halbinsel. Der Verfasser hat an Ort und Stelle ein reichhaltiges linguistisches Material gesammelt, besonders aus dem sprachlich sehr stark differenzierten Westen des Gebietes, das in erster Linie die Lautlehre berücksichtigt, aber auch morphologische und syntaktische Erscheinungen erfasst. Die vorliegende Darstellung der Ergebnisse stellt eine Förderung unserer Kenntnis spanischer Mundarten im spanisch-portugiesischen Grenzgebiet dar und wirft neues Licht auf Fragen der iberoromanischen Sprachgeschichte. — 2. *F. Rauhut*, Das französische Prosagedicht. VI + 121 S. Preis: RM. 9.—. 8:o. Geh. Hamburg, Friederichsen, de Gruyter & Co. m. b. H., 1929. — Der Verfasser legt eine Untersuchung einer speziellen Gattung neufranzösischer Dichtung vor, des Prosagedichts, dessen Entwicklung

im Zusammenhang mit der allgemeinen Entwicklung der französischen Lyrik von den Anfängen der Romantik bis auf unsere Tage verfolgt wird. Dabei wird das Prosagedicht in erster Linie als Ausdruck der Zeit, der es historisch angehört, gewertet.

Hamburgische Universität: Reden, gehalten bei der Feier des Rektorwechsels am 13. November 1928. Hamburg, C. Boysen, 1928. 43 S. 8:o.

The Journal of English and Germanic Philology, XXVII (1928), 4, & XXVIII (1929), 1–2.

K. v. Kamptz, Über die vom Sterbefasten handelnden älteren Painna des Jaina-Kanons. Diss. Hamburg, 1929.

Else Krohn, Die Eheschliessung bei den Rumänen. Diss. Hamburg, 1926. 104 S. 8:o.

Les Langues Modernes, XXVII (1929), 2–3, 5–7.

Leuvensche Bijdragen, VIII (1907–9), IX (1912–13), XI (1913–14), XII (1914–20), XX (1928), 3–4, Bijblad, XXI, 1, Bijblad.

Agnes Lilienthal, Komik und Tragik in ihren Wechselbeziehungen in Gorch Fochs Erzählkunst. Diss. Hamburg, 1928.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, L (1929), 3–8.

Litteris, VI (1929), 1–2.

Mnemosyne, LVI (1928), 1–4.

Modern Language Notes, XLIV (1929), 3–4, 6–7.

Modern Languages, X (1929), 5–6, XI (1929), 1.

Moderna Språk, XXIII (1929), 1–4, 6–7.

Museum, XXXVI (1929), 4, 6, 9–12, & XXXVII, 1–2.

Die Neueren Sprachen, XXXVI (1928), 7–8, & XXXVII (1929), 1–4.

Nysvenska Studier, VIII, 4–5, & IX, 1–2.

Obra del Cançoner Popular de Catalunya, Materials, vol. II: Memòries de Missions de Recerca, Estudis Monogràfics, Crònica. Barcelona, 1928. 457 p. 4:o.

Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society: Literary & Historical Section. Vol. II, Part II (1929).

Publications of the Modern Language Association of America, XLIV (1929), 1–3.

Revista de filología española, XV (1928), 4, & XVI (1929), 1–2.

Revista Filologică, II (1929), 3.

Revue belge de philologie et d'histoire, VIII (1929), 1–3.

Romanische Forschungen, XLIII (1929), 1: *G. Braun*, Der Einfluss des südfranzösischen Minnesangs und Ritterwesens auf die nordfranzösische Sprache bis zum 13. Jahrhundert. — 2: *W. Dehne*,

Die Darstellung der Persönlichkeit Ludwigs XI. von Frankreich in der Literatur. — Erlangen, Junge & Sohn.

Slavia, VII, 4, & VIII (1929), 1—2.

Elisabeth Sommer, Der Grosse Kurfürst und Hamburg. Teildruck. Diss. Hamburg, 1929.

Subsidia Hagiographica, 17: *H. Delehaye*, Sanctus. Essai sur le culte des Saints dans l'antiquité. VIII + 266 p. — 18: *Id*, Les Légendes hagiographiques. Troisième édition revue. XV + 226 p. 8:o. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1927.

Ungarische Jahrbücher, IX (1929), 1—3. — Berlin u. Leipzig, Walter de Gruyter & Co.

Universitatea din Cluj, Dacoromania. Buletinul «Muzeului limbei române» condus de *Sextil Puscariu*. Anul V (1927—1928). Cluj, 1929. 941 p. 8:o.

University of California Publications in Modern Philology, Vol. 13, No. 4, pp. 285—412: *R. T. Holbrook*, Guillaume Alecis et Pathelin. — Vol. 14, No. 1, pp. 1—22: *Camillo P. Merlino*, The French Studies of Mario Equicola (1470—1525).

University of Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XIII, No. 2 (May, 1928): *J. Bunn Heidler*, The History, from 1700 to 1800, of English Criticism of Prose Fiction. Price $ 1.50.

University of Michigan Publications. Language and Literature, V: El Libro del Cauallero Zifar (El Libro del Cauallero de Dios), edited from the three extant Versions by *Charles Philip Wagner*. Part I. Text. Ann Arbor, 1929. XVIII + 532 p. Cloth.

Virittäjä, XXXIII (1929), 4—7. — Virittäjän sisällys vuosina 1912—1926.

Volkstum und Kultur der Romanen, Sprache, Dichtung, Sitte, I (1928), 3—4; II (1929), 1.

Mitteilungen.

Professor Werner Söderhjelms 70. Geburtstag.

Zu seinem siebzigsten Geburtstag, den 26. Juli dieses Jahres, wurden Professor Werner Söderhjelm zahlreiche Huldigungen dargebracht, die von dem hohen Ansehen seiner vielseitigen wissenschaftlichen und literarischen Tätigkeit beredtes Zeugnis ablegten.

Von Kollegen und Schülern wurde ihm als Festgabe der achte Band der Mémoires de la Société néo-philologique gewidmet. Der

430 Seiten umfassende Band enthält folgende Beiträge: *Hugo Suolahti*, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im dreizehnten Jahrhundert (S. 1–310), *A. Wallensköld*, Lat. ego en ancien français (S. 311–318), *Emil Öhmann*, Die deutschen Ländernamen auf *-ien* (S. 319–326), *T. E. Karsten*, Sprachforschung und Siedlungsgeschichte (S. 327–342), *Pekka Katara*, Zu den mittelniederdeutschen Plenarienhandschriften (S. 343–376), *Arthur Långfors*, Le sous-diacre, les deux femmes bavardes et le diable (S. 377–408), *Iris Roos*, Liste des travaux sur les langues et littératures romanes et germaniques non scandinaves, publiés par des auteurs finlandais ou parus en Finlande au cours des années 1925–1928 (S. 409–430).

Der Neuphilologische Verein hatte anlässlich des Festtages von seinem Gründer und jetzigen Ehrenpräsidenten eine Gedenkmünze prägen lassen. Die von dem Bildhauer V. Malmberg fein ausgeführte Medaille zeigt auf der einen Seite die charakteristischen Gesichtszüge des Jubilars, umrahmt von der Inschrift: *Werner Söderhjelm 1929 Societas Neophilologica, discipuli, amici.* Die Rückseite, die eine weibliche Geniusgestalt in sitzender Stellung zeigt, trägt die Devise: *Genio atque labore.*

Von den übrigen Ehrenbezeugungen, die dem feinsinnigen Literarhistoriker und Philologen zu teil wurden, mag hier noch eine von den schwedischen Romanisten unterzeichnete, in schwedischer Sprache abgefasste Adresse folgenden Inhalts erwähnt werden:

«An den Professor und ehemaligen Minister, Herrn Dr. phil. Werner Söderhjelm.

Ihre vielseitige wissenschaftliche Tätigkeit hat auch auf dem Gebiete der romanischen Philologie reiche und schöne Früchte gezeitigt, die allen denen zu gute kommen, welche auf dem Felde dieser Wissenschaft arbeiten. Besonders fühlen wir schwedische Romanisten, die wir günstige Gelegenheit gehabt haben, Ihre Tätigkeit zu verfolgen, uns veranlasst, Ihnen für alles das zu danken, was Sie uns geschenkt haben. Von dem scharfsinnigen Aufsatz über die Verfasser Thomas an, der in der Romania erschien und mit dem Sie als Romanist debütierten, bis zu Ihren letzten Abhandlungen, wie Ihrer Besprechung des Jahrbuchs für Philologie in den Neuphilologischen Mitteilungen, in welcher Sie für die philologische Forschung die grossen Linien klarlegen, haben Sie in zahlreichen grösseren und kleineren Werken nicht nur Forschungsergebnisse vorgelegt, die unsere Wissenschaft gefördert haben, sondern uns auch hohe Vorbilder von Methode und Darstellungskunst gegeben.

Aber wir gedenken heute nicht nur des besonderen Dankes, zu dem wir Ihnen auf Grund Ihres wissenschaftlichen Einsatzes verpflich-

tet sind, sondern auch der ganzen mannigfaltigen Arbeit im Dienste der Kultur, die es Ihnen vergönnt gewesen ist im Laufe eines langen Lebens auszuführen und die lebendig vor uns steht, wenn wir uns jetzt gestatten, Ihnen unsere verehrungsvolle Huldigung und unseren warmen Glückswunsch zu Ihrem siebzigsten Geburtstag darzubringen.

Axel Ahlström. Gunnar Biller. Olof Bosson. K. V. Brusewitz. Manne Ekman. Daniel Fryklund. Hugo Hultenberg. Hilding Kjellman. J. Melander. Karl Michaëlsson. Marianne Mörner. A. Nordfelt. Axel Peterson. Karin Ringenson. E. Rohde. Carl Gustaf C. Santesson. E. Staaff. Alfred Stenhagen. C. Svedelius. Christer Thorn. Gunnar Tilander. H. Vingqvist. Johan Vising. Ernst G. Wahlgren. E. Walberg. C. A. Westerblad. A. E. Westholm. Fr. Wulff. H. O. Östberg.»

*

Der ord. Professor der romanischen Philologie an der Universität Helsingfors Dr. *A. Wallensköld* ist am 1. September in den Ruhestand getreten, und der ao. Professor Dr. *A. Långfors* wurde am 8. November zum Ordinarius ernannt.

Professor Dr. *A. Långfors* wurde zum Vize-Präsidenten der Société des anciens textes français in Paris gewählt.

Lektor mag. phil. *Ewald Müller* verteidigte am 15. Mai zur Erlangung der Doktorwürde an der Universität Helsingfors eine Abhandlung über Vornamen als appellative Personenbezeichnungen. Onomotologische Studien zur Wortkonkurrenz im Deutschen (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum. III. 1). 170 S. 8:o.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *Edw. Järnström & A. Långfors*, Chansons pieuses du XIII[e] siècle, II, bespr. von P. Fouché in Revue des Langues Romanes, LXV, 128. — *O. Kajava*, Études sur deux poèmes français relatifs à l'abbaye de Fécamp, bespr. von F. Mossé in Les Langues Modernes, XXVII (1929), 386. — *A. Långfors*, Histoire de l'abbaye de Fécamp, bespr. von P. Groult in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, VIII (1929), 574—5, und von F. Mossé in Les Langues Modernes, XXVII, 386. — *Holger Petersen*, Vies de Saint Eustache, etc., bespr. von M. Coens in Analecta Bollandiana, XLV (1927), 149—50; *id.*, Destrées, Frère Chartreux et poète du Temps de Marguerite d'Autriche, bespr. von P. Fouché in Revue des Langues Romanes, LXV, 127—8. — *O. J. Tallgren*, Los nombres árabes de las estrellas y la transcripción Alfonsina, bespr. von M. Plessner in Der Islam, XVIII (1929), 180—1; *id.*, Survivance arabo-romane du Catalogue d'étoiles de Ptolémée, bespr. von

P. Chantraine in Revue Critique, LXIII (1929), 140, und von Ad. Zauner in Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, L (1929), Sp. 276–7. — *A. Wallensköld*, Les Chansons de Thibaut de Champagne, bespr. von L. Karl in Literaturblatt, L, Sp. 112–5.

*

Der 8. Band der *Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors* (Preis: FM. 120.—) und die *Söderhjelm-Medaille* (Preis: FM. 80.—, Porto extra) sind durch den Schriftführer des Vereins, mag. phil. Åke Furuhjelm, Annegatan 2, zu beziehen.

*

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. *Adrien Godart*, dont la conférence faite au Congrès des professeurs de langues modernes de Finlande est imprimée ci-dessus, vient d'être nommé inspecteur d'Académie en résidence à Paris. Nous lui adressons nos vives félicitations.